This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438303 9

NTFL
(Banier)
Ovid

NTFL
(Banier)

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

LES

METAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

LES
D'OVIDE

METAMORPHOSES D'OVIDE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC DES REMARQUES ET DES EXPLICATIONS HISTORIQUES.

Par M. l'Abbé BANIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie d'Ovide, & enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME PREMIER,

A PARIS,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

prouver dans l'Ouvrage que je donnai au Public, il y a quelques années, sur cette matiére, je ne doute pas que la communication que Dieu voulut bien avoir avec les Patriarches, & dont la connoissance se conserva par tradition dans le Paganisme, n'ait été la premiére source de ce mélange continuel des Dieux & des hommes, qui fait tout le merveilleux de ces anciennes fictions.

Dans les premiers temps, les hommes n'adoroient qu'un seul Dieu. Noé conserva dans sa famille le culte que ses Peres avoient rendu au Créateur; mais ses Descendans ne furent pas long-temps à en altérer la pureté. Les crimes ausquels ils s'abandonnérent, affoiblirent bientôt l'idée de la Divinité, & on commença à l'attacher à des objets sensibles. Ce qui parut dans la nature de plus brillant & de plus parfait, enleva leurs hommages; & par cette raison le Soleil fut le premier objet de leur superstition. Du culte du

Soleil on paſſa à celui des autres Aſtres & des Planétes, & toute la milice du Ciel, pour me ſervir de l'expreſſion de Moyſe, s'attira un culte religieux, ainſi que les Elémens, les Fleuves, & les Montagnes : on n'en demeura pas là ; la nature elle-même fut regardée comme une Divinité, & ſous différens noms, elle devint l'objet du culte de différentes Nations. Enfin les grands hommes parurent mériter, ou par leurs conquêtes, ou par l'invention des Arts, des honneurs qui n'étoient dûs qu'au Créateur de l'Univers : & voilà l'origine de tous ces Dieux que le Paganiſme adoroit.

A cette premiére ſource on peut en joindre pluſieurs autres, que je me contenterai de propoſer ici en peu de mots, parce qu'elles ſe trouveront développées dans mes Explications. La premiére, & peut-être la plus féconde, a été la vanité des hommes, qui les porta à croire que l'Héroïſme même, pour paroître

plus parfait, avoit besoin d'être soutenu par d'ingénieux mensonges. De-là tout ce faux sublime qu'on trouve dans l'Histoire des premiers Conquérans. Ajoûtez à cette source le défaut des Lettres, qui obligeoit dans les premiers temps, de confier à l'infidélité de la mémoire, des faits qui ne passoient à la postérité qu'avec des ornemens qu'on croyoit nécessaires, pour les faire admirer. Des Orateurs, qui n'auroient pas cru louer les morts au gré des vivans, s'ils n'avoient mêlé du merveilleux & du surnaturel dans leurs discours. Des Voyageurs crédules, qui trompés les premiers par de faux rapports, les rendoient ensuite à leurs Compatriotes, comme des vérités dont ils auroient été témoins oculaires. Les Peintres, dont les imaginations ont souvent passé pour des réalités. Une Philosophie grossiére & uniquement fondée sur le rapport des Sens, laquelle pour rendre raison des Phénoménes qu'on ne com-

prenoit pas, animoit les Aſtres & les Planétes, les Fleuves & les Fontaines. Des mots équivoques des Langues étrangéres, qu'on prenoit toujours dans le ſens qui offroit du merveilleux. L'envie d'avoir des Dieux pour Ancêtres, qui faiſoit remonter la plûpart des Généalogies à Hercule, à Apollon & à Jupiter. Des Prêtres intéreſſés, qui pour donner cours à des cérémonies lucratives, mêloient dans l'Hiſtoire de leur origine toutes les Fables qu'ils croyoient propres à les rendre plus reſpectables. Enfin des Poëtes, qui après s'être un peu trop livrés au feu de leur imagination, ont été cependant juſtifiés dans la ſuite, par le ſoin qu'on a pris de les regarder comme des modéles, ſans leſquels il n'étoit plus poſſible de réuſſir. C'eſt dans leurs Ouvrages ſur tout qu'on voit la vérité ſacrifiée à d'ingénieux menſonges. Les Bergers y deviennent des Satyres, & les Bergeres des Nymphes, ou des Naïades; les Oranges des Pommes d'Or, & les

Vaisseaux à voiles, des Chevaux aîlés.

Mais de tous les Poëtes ceux qui ont introduit le plus de Fables, sont les Poëtes Dramatiques, & les Poëtes Epiques. Ceux-là, pour rendre les Spectacles plus intéressans, ont mêlé mille fictions aux événemens qui faisoient le sujet de leurs Tragédies, & ont fait souvent intervenir les Dieux dans leurs dénouemens. Ceux-ci, pour soutenir l'Epopée, semblent ne s'être nourris que de Fables & de Fictions, pour parler le langage de M. Despreaux (a).

Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage ;
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve est la Prudence, & Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui forme le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse, &c.

(a) *Art. Poët. Chant. III.*

Des ſources que je viens d'indiquer, & peut-être encore de pluſieurs autres, ſortirent une infinité de Fables, qui tranſmiſes d'abord par tradition, ou conſervées dans des Fêtes & des Jeux qui en rappelloient le ſouvenir, dans quelques Ouvrages fugitifs, dans des Eloges funébres, & dans des Epithalames, paſſérent d'abord dans les Archives des Temples, enſuite dans l'Hiſtoire, & compoſérent une grande partie des Annales du monde. On les fit auſſi entrer dans la Morale, & dans le Syſtême de la Religion, & on en fit des corps d'Hiſtoire & de Théologie. Héſiode en compoſa ſa Théogonie. Homére en fit le principal ornement de l'Iliade & de l'Odyſſée. Tous les autres Poëtes à l'envi, les Tragiques ſur tout, les adoptérent, & y ajoûtérent ſans ſcrupule tout ce qui pouvoit embellir & ſoutenir les ſujets qu'ils avoient choiſis ; ainſi groſſiſſoit de jour en jour, parmi les Grecs ſur tout grands amateurs de fictions,

un ſyſtême, qui tout monſtrueux qu'il étoit par les piéces mal aſſorties qui le compoſoient, étoit néanmoins le ſyſtême dominant.

Outre les Auteurs que je viens de nommer, il y en eut pluſieurs autres, tant Poëtes qu'Hiſtoriens, qui entreprirent en différens temps des compilations de Fables. Nicandre, de la Ville de Colophon, qui écrivoit vers la 160^{e}. Olympiade, en compoſa un Recueil, ſous le titre de *Changemens, où Métamorphoſes* (a).

Héraclide de Pont en ramaſſa auſſi un grand nombre, vers l'an 350. avant l'Ere Chrétienne dans l'Ouvrage qu'il intitula, *Les Allégories d'Homére*. Anticlide en fit un autre ſous le titre du *Retour* (b), ſans qu'on ſçache ſi c'eſt du retour des Argonautes qu'il s'agit; ou de celui des Grecs après la priſe de Troye. Silenus de Chio, outre pluſieurs Hiſtoires dont parlent Tite-Live & Denis d'Halicarnaſſe; avoit, ſelon Tzetzes (c),

(a) Ἑτεροιούμενα. (b) Περὶ νόστων. (c) In Lycophr.

composé une compilation de Fables. Philarque, environ 150. ans avant Notre Seigneur, donna aussi au public un *Abregé de Mythologie* (a), ainsi qu'on peut le voir dans Suidas. Théodore, comme nous l'apprenons de Stobée & de Plutarque, avoit composé des Métamorphoses ; & Boeus une Ornithogonie, qui est citée dans Antoninus Liberalis. Enfin Apollodore avoit recueilli les anciennes Fables dans sa Bibliothéque, comme nous pouvons le conclure des trois Livres qui nous restent.

C'est de tous ces recueils, qu'Ovide tira les sujets qui composent les XV. Livres de ses Métamorphoses, & il paroît par ce qui nous reste des Anciens sur cette matiére, qu'il les a infiniment surpassés ; au lieu d'un recueil froid, insipide, ou simplement didactique, il en fit une espéce de Poëme, dont l'Univers entier est la Scéne, & qui embrasse tous les temps qui s'étoient écoulés depuis le

(a) Ἐπιτομὴν μυθικῶν.

commencement du Monde jusqu'au siécle où il écrivoit. Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir ramassées pour tant de tableaux! Cependant il les a tous finis ces tableaux, & à la fin de l'ouvrage son pinceau n'est point affoibli; il a plus fait encore; dans des Fables qui se ressemblent, parce que souvent ce sont des Nymphes changées ou en Arbres, ou en Rochers, ou en Fontaines, il a sçû mettre les nuances délicates qui les distinguent les unes des autres. Aglaure métamorphosée en Rocher, est différente d'Anaxarette qui éprouve le même changement: les Héliades qui deviennent des Peupliers, ne ressemblent ni à Daphné ni à Dryope, qui sont aussi changées en Arbres. Arethuse & Cyane métamorphosées l'une & l'autre en Fontaines, n'ont rien de commun, même dans le détail de leur changement. Ce sont toujours de nouvelles images, des beautés singuliéres. Uni dans les narrations, pa-

thétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues, Ovide sçait faire passer imperceptiblement le Lecteur d'une Fable à une autre par des liaisons souvent fort ingénieuses. Il a sçu même, dans une matiére obscure, garder une espéce d'ordre Chronologique. On le voit en effet, après avoir commencé par le Cahos & le Déluge, s'approcher d'événement en événement, jusques à la mort de Jules César, par où il a fini cet ingénieux & pénible Ouvrage.

Ce n'est point cette sorte de respect qu'on a pour un Auteur que l'on traduit, qui m'engage à faire cet éloge des Métamorphoses d'Ovide. Parmi tant de beautés avouées presque de tout le monde, je ne laisse pas de trouver des défauts, & la franchise avec laquelle je vais les exposer, justifiera suffisamment les louanges que je viens de donner à ce Poëte.

Ovide avoit un génie extrêmement fécond, & les expressions les plus

heureuſes ſembloient venir d'elles-mêmes ſe placer dans les endroits les plus difficiles à exprimer. Mais cette fécondité même eſt devenue un défaut chez lui ; il n'a pas ſçû la ménager, & s'eſt trop livré aux ſaillies de ſon imagination. Aimant à épuiſer ſes ſujets, il ne croyoit jamais en avoir aſſez dit. Eloigné de cette ſage retenue qui laiſſe toujours quelque chemin à faire aux Lecteurs, Ovide pour vouloir avoir trop d'eſprit, leur ôte le plaiſir d'en avoir eux-mêmes : trop diffus, il ſeroit fâché d'oublier la moindre circonſtance. On peut ajoûter encore qu'il joue trop ſouvent ſur les mots, & qu'il court après les pointes. S'il veut peindre le trouble & la conſternation de Phaëton, il l'aveugle au milieu même de la ſource de la lumiére.

Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ (a).

Il appelle les devoirs funébres

(a) *Metam. Lib. II.*

que rend Apollon à Coronis,

Injustaque justa peregit (a).

jöuant ainsi sur le mot *justa*, consacré à cette sorte de devoirs.

Lorsqu'Alcyone dit qu'il lui semble qu'elle éprouve toutes les horreurs du Naufrage de Ceyx, le Poëte la fait exprimer ainsi, *& sine me, me Pontus habet* (b). Peu content d'avoir exposé son idée, & de l'avoir mise dans un beau jour, il la remanie encore, & la retourne en cent façons différentes. Hécube après la mort d'Achille ne se contente pas de dire *nunc quoque mî metuendus erat* (c), elle ajoute, *cinis ipse sepulti in genus hoc sævit*, & puis encore, *tumulo quoque sensimus hostem*. Si Virgile avoit mis dans la bouche de la même Hécube ces paroles, *nostri orbator Achilles*, il s'en seroit tenu là; Ovide lui fait ajoûter, *Æacidæ fœcunda fui*

(a) *Lib. II.* (b) *Metam. Lib. XI. v. 701.*
(c) *Lib. XIII. v. 503.*

& encore après, *inferias hosti peperi*; comme si une pensée devenoit nouvelle parce qu'elle est présentée au Lecteur avec des expressions différentes.

Des beautés & des défauts que je viens d'exposer naissent également les difficultés de la traduction. Il est difficile de bien rendre Ovide dans ses beaux endroits, & presque impossible de le faire goûter dans ceux que je viens de critiquer. Nous ignorons si les jeux de mots avoient de la grace dans la Langue Latine, mais nous sçavons qu'il est bien rare qu'ils en ayent dans la Langue Françoise. Il y a apparence que les Grecs & les Latins étoient peu choqués des répétitions, puisqu'on en trouve très-frequemment dans leurs meilleurs Auteurs; peut-être que l'abondance de leurs Langues, & les expressions qui ne leur manquoient pas pour mettre de la variété dans les mêmes choses dites plusieurs fois, les rendoient supportables; parmi nous,

ſoit manque de ſynonimes, ſoit que par vivacité nous aimions à courir ſans ceſſe à de nouvelles images, ſans nous fixer trop long temps ſur la même, les répétitions nous paroiſſent preſque toujours ennuyeuſes. Les détails auſſi trop circonſtanciés nous déplaiſent par la même raiſon; ils nous arrêtent trop long temps ſur le même objet. Contens d'apprendre, par exemple, qu'une perſonne a été changée ou en Fontaine, ou en Arbre, nous ſommes choqués des détails anatomiques, dans leſquels Ovide entre pour décrire ces changemens. Le Poëte paré des plus belles expreſſions devient froid, & le Traducteur à qui elles manquent ſouvent, languit encore davantage.

On concevra facilement que tout ces détails doivent faire beaucoup de peine à un Traducteur; mais ce qui m'a le plus coûté a été de rendre dans une Langue chaſte, un Poëte qui l'eſt peu. Les Métamorphoſes, à les bien définir, ne ſont que l'hiſ-

toutes les passions des Dieux & des hommes, sur tout de leurs amours, & les effets de cette derniére passion y sont toujours exposés avec trop de licence : les portraits que fait Ovide dans ces occasions sont trop vifs ; la pudeur y est peu ménagée, & c'est dans ces endroits-là seulement, qu'il ne donne que trop à penser. J'espére que les précautions que j'ai prises pour ne me servir d'aucune expression qui pût blesser les oreilles délicates, seront du goût de ceux qui n'apprennent l'histoire des foiblesses des grands hommes, que pour tâcher de s'en garantir. J'avois bien senti tout le poids d'une entreprise si difficile à exécuter. Je sçavois la peine qu'on a lorsqu'il s'agit de faire passer les beautés d'une Langue dans une autre ; que la difficulté croissoit à mesure que l'Auteur qu'on entreprend de traduire a plus de génie & d'imagination ; qu'elle étoit encore plus grande lorsque cet Auteur aime les jeux de mots, les pointes & les détails ;

détails ; enfin qu'elle devenoit presque insurmontable, lorsqu'il s'agissoit d'un Ouvrage en Vers, dont la beauté consiste en partie dans la mesure, la cadence, & l'harmonie ; dans des images vives, dans des métaphores hardies, & dans des comparaisons fréquentes. Le succès de la plûpart de nos Traductions, m'avoit appris que ces comparaisons, ces métaphores, ces images devenoient souvent languissantes dans notre prose, & que quand il seroit possible d'en remplacer les beautés par l'élégance du style, & par la richesse de l'expression, l'harmonie du moins, & la cadence étoient en pure perte pour le Traducteur.

Effrayé à la vûë de ces difficultés, je me refusois à un travail que je croyois au-dessus de mes forces. Comme je m'étois toujours appliqué à une sorte d'étude, où il me suffisoit de prendre le sens des Auteurs que je devois citer, sans m'embarrasser ni des tours, ni des expressions, je

ne m'étois jamais occupé à traduire, & je ne pouvois me résoudre à commencer par un Ouvrage difficile & de longue haleine ; lorsqu'enfin je me rendis aux avis sages & judicieux d'une personne*, qui est aussi connue parmi les Sçavans par sa générosité, son goût, & sa politesse, que par la justesse de son esprit, sa sagacité, & son érudition. J'eus même la vanité de croire que je réussirois, par la raison qu'il me crut propre à réussir.

On a donné dans ces derniers temps de très-bonnes régles pour bien traduire. La meilleure & la plus sûre est de s'attacher à l'esprit de l'Auteur que l'on traduit, plutôt qu'à ses paroles. Les Langues ont chacune un tour, un ordre, un génie qui leur est particulier. Ce qui est élégant en Latin, rendu dans le même tour en François devient froid & insipide. Il ne suffit pas qu'une Traduction soit simple, claire, cor-

* *M. de Boze, Sécretaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres.*

recte, & qu'elle rende exactement les pensées d'un Auteur, il faut encore qu'elle rende sa délicatesse, & toute son élégance. Si on s'attache trop à la lettre on devient dur & froid, comme le dit Horace (*a*), si on s'en écarte trop on court risque de donner ses propres pensées pour celles de l'Auteur original (*b*). Moins occupé à rendre le nombre que la valeur des mots, l'interpréte doit sçavoir à propos s'éloigner également d'une contrainte servile, & d'une liberté excessive; tenir le juste milieu entre une timidité judicieuse & une heureuse hardiesse, se soustraire à la tyrannie de la lettre, se rendre maître des sens; & se soumettre aux tours de sa Langue. Cependant un Traducteur trop libre a ses inconvéniens. Toute Paraphrase déguise le texte & le fait languir. Comme elle peint les images, moitié de fantaisie, moitié d'après l'original, elle n'est souvent ni original, ni copie. Pour

(*a*) *Art. Poët.* (*b*) *Cic. de Orat.*

tout dire en un mot, il faut connoître à fond le génie de l'Auteur que l'on traduit, se transformer en lui le plus qu'il est possible, & si notre Langue ne peut fournir toutes les beautés de l'original, il faut prendre un essor généreux, & payer en équivalens. Lorsqu'on traduit un Poëte, cet essor est encore plus permis : le tour & l'expression peuvent être un peu plus libre ; les métaphores ne sont point alors un défaut ; les répétitions lorsqu'elles sont variées, ont leur grace, & c'est dans cette occasion que la prose n'est pas soumise à cette sévére exactitude qui la gêne par tout ailleurs.

Tout se réduiroit à faire parler dans notre Langue l'Auteur que l'on traduit, comme il auroit parlé lui-même ; mais cet engagement est bien plus considérable qu'on ne pense. Car comment ne se seroient point énoncés en François Horace, Virgile, Ovide ? Quelle finesse dans l'expression, quel tour vif & ingénieux

n'auroient-ils pas pris ? Ils se seroient fait admirer dans notre Langue, comme ils se sont fait admirer dans la leur ; & si c'est-là le point de vûe dans lequel on doive les faire paroître, lorsqu'on veut réussir, il y a de quoi faire trembler le Traducteur le plus hardi.

Je n'ai pas dessein de faire valoir ma Traduction aux dépens de celles qui l'ont précédée, mais je puis avancer hardiment que les Métamorphoses traduites plusieurs fois avoient encore besoin de l'être. Soit négligence, soit manque de bons manuscrits qui fixassent la véritable leçon qu'il falloit suivre ; dès la premiére de ces Traductions, on remarque des fautes que ceux qui sont venus après, n'ont pas évitées. Ovide y est pris souvent à contre-sens ; on n'est point entré dans son esprit ; on le fait languir en le paraphrasant, ou on l'estropie en ne rendant qu'une partie de ce qu'il a voulu dire. On ne présente pas toujours les mêmes images, &

on lui en substitue d'autres qui ne sont ni aussi riantes, ni aussi belles. Il me seroit aisé de donner ici une liste des fautes que j'ai remarquées dans ces Traductions; mais comme je sens que j'ai besoin moi-même de beaucoup d'indulgence, il ne me conviendroit pas de faire trop rigoureusement le procès aux autres. Les Auteurs ont leur juge naturel, c'est à lui à décider si j'ai rendu Ovide exactement.

Pour mettre ses Lecteurs en état d'en juger plus facilement, j'ai fait imprimer à côté de la Traduction, le texte Latin*, corrigé exactement par le sçavant & laborieux M. Burman, & je dois avouer que ses corrections qui souvent développent d'une maniére claire & précise le vrai sens d'Ovide, m'ont été d'un grand secours. Mais comme il y a des endroits où elles n'offrent pas une image aussi riante

* L'Auteur parle de l'Edition *in-fol.* qu'il vient de publier, enrichie de belles Figures en taille-douce, & imprimée chez les *Wetsteins* & *Smith*.

que les leçons de quelques manuscrits, je me suis cru dispensé de le suivre alors, & je rapporte dans une note au bas des pages, les raisons qui m'ont obligé de l'abandonner.

Pour ce qui regarde mon style; comme les Métamorphoses sont presque toujours racontées d'une maniére simple & naturelle, il a fallu prendre le milieu entre un style empoullé, & un style trop simple. Un ton trop élevé est difficile à soutenir, & les chûtes en sont trop remarquables. Cependant comme il y a des occasions où Ovide s'éleve, j'ai tâché de le suivre; & peut-être que cette variété ne fait pas une petite partie de la beauté d'un Ouvrage de longue haleine.

Après avoir travaillé depuis plusieurs années à l'intelligence des Fables, on s'attend bien sans doute que je joindrai à ma Traduction, des Explications; c'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire; & c'est de cette partie de mon Ouvrage que je dois

rendre compte dans cette Préface.

Les Fables peuvent être envisagées sous différens rapports, & on s'apperçoit aisément qu'elles renferment plusieurs sens. Voilà ce qui a porté les Mythologues à en parler si différemment les uns des autres: chacun ayant saisi l'allégorie qui étoit la plus conforme à sa maniére de penser, ou au plan de ses études. Et comme le voile dont les Poëtes ont couvert les vérités renfermées dans leurs fictions, y a répandu une mystérieuse obscurité, on y a trouvé tout ce qu'on a voulu; Physique, Morale, Chymie, Médecine. Pour moi, accoutumé depuis long-temps à ne regarder les Fables que comme les dépositaires des événemens du Monde naissant, je me suis toujours appliqué à découvrir l'Histoire qu'elles renferment. Les actions des anciens Héros furent célébrées d'abord par des Cantiques qu'on chantoit en leur honneur. Tel est le premier état des Fables, & si j'ose m'expliquer

ainsi, leur enfance. Ces Cantiques dans lesquels les belles actions des grands hommes étoient sans doute exposées d'une maniére fort simple & fort naturelle, comme dans la plûpart de nos anciennes Chansons, passérent ensuite dans les Ouvrages des Poëtes, avec tous les ornemens de la Poësie. Ceux qui dans la suite lûrent ces anciens Poëmes, n'ayant pû se persuader que de grands génies n'eussent employé que des faits souvent peu intéressans, s'imaginérent qu'ils avoient caché sous leurs fictions tout le secret des Sciences & des Arts, & ouvrirent par là un vaste champ à l'allégorie. On entendit finesse à tout. Les Poëtes eurent de l'esprit par tout, même dans les endroits, où ils n'avoient songé qu'à transmettre de la maniére la plus simple, la tradition reçûe; & ce qui est assez dans le goût des hommes, sur tout lorsqu'il s'agit de louer ceux qui ne sont plus; la simplicité elle-même devint sublime, & plus sublime que le merveilleux le mieux caractérisé. Les Phi-

losophes Platoniciens pressés dans la suite par les Apologistes de la Religion Chrétienne, qui leur reprochoient d'une maniére triomphante l'absurdité de leurs anciennes Fables, saisirent ces Allégories & en inventérent de nouvelles pour rendre supportable le systême de leur Religion.

Telle est l'origine des Allégories. Je m'éloigne entiérement dans ces Explications de cette méthode d'interpréter les Fables qu'ont suivie ceux qui avoient traduit avant moi les Métamorphoses d'Ovide. La morale, par exemple, qu'on en peut tirer est souvent arbitraire, ou si elle sort naturellement du fonds du sujet, les Lecteurs ont le chagrin de voir qu'on leur enleve des réflexions qu'ils auroient faites eux-mêmes. Réflexions, au reste, qui se présentent si naturellement que ce n'est pas la peine de se faire un mérite de les écrire; qui ne voit pas en effet que la Fable de Phaëton représente un jeune téméraire qui forme une entreprise

au-dessus de ses forces, que celle de Narcisse nous apprend les foiblesses de l'amour propre, & celle des Compagnons d'Ulysse changés en Pourceaux, les désordres où se plongent ceux qui se livrent aux charmes de la volupté?

Il n'en est pas de même de l'Histoire que renferment ces anciennes fictions, qui avec un sens moral présentent aussi des événemens souvent assez considérables : comme la connoissance de ces faits demande des discussions laborieuses, on est bien aise de s'en épargner la peine.

C'est par ce motif que j'ai laissé à mes Lecteurs le plaisir de faire tous les frais de la Morale & des Allégories, & j'ai réservé pour moi les discussions épineuses que demande un sujet si obscur & si embrouillé; sûr que ce partage ne me fera point de jaloux.

La plus grande peine que j'ai eue dans ces Explications, a été de réduire ce que d'amples recueils m'ont fourni sur cette matiére, que j'avois

déja ébauchée dans mon Explication des Fables : ce que j'ajoûte à dessein, parce qu'il n'est pas possible que cet Ouvrage ne m'ait servi dans des faits qui sont uniques dans l'Histoire, & que j'avois déja recueillis. J'espére cependant qu'on trouvera dans les Explications que je donne aujourd'hui des choses plus recherchées ; l'Abregé de plusieurs Dissertations que j'ai luës à l'Academie, & bien des découvertes que m'ont fournies mes illustres Confreres, que j'ai souvent consultés, tant sur la Traduction que sur les Explications.

Lorsque les sujets demandent de trop grandes discussions, je mets en abregé ce qu'ils ont de plus intéressant, & je renvoye par des citations, ceux qui voudront les approfondir davantage, aux Auteurs qui pourront les satisfaire. Un Ouvrage qui est fait pour tout le monde doit être à la portée des Lecteurs de toute espéce, & j'ai cru leur devoir plus de considération, qu'aux Sçavans qui n'ont pas besoin de mes lumiéres.

LA VIE
D'OVIDE,
TIRÉE DE SES ÉCRITS.

Par M. G***.

PUBLIUS Ovide Nason, naquit à Sulmone, Ville de l'Abruzze citérieure, dans le pays des Péligniens situé entre les Fleuves de Pescara & de Sangro. Il vint au monde le second jour des Quinquatres ou Quinquatries, Fêtes que l'on célébroit à Rome le treiziéme des Calendes d'Avril & qui duroient cinq jours. C'étoit au commencement de la cent quatre-vingt-quatriéme Olympiade, l'an de Rome 711. quarante-trois ans avant notre époque, sous le Consulat d'Hirtius & Pansa qui périrent la même

année en combattant contre Marc Antoine qui assiégeoit Modene. Ovide nous apprend lui-même ces circonstances, sur tout dans la dixiéme Elégie du quatriéme Livre des Tristes, où il dit :

Sulmo mihi patria est, gelidis uberrimus undis,
Millia qui novies distat ab urbe decem.
Editus hinc ego sum, nec non, ut tempora noris,
Cum cecidit fato Consul uterque pari.

Il étoit d'une famille de Chevaliers Romains, & il honora lui-même ce titre par son esprit & par ses talens. Né avec un génie aisé & fécond, & en particulier avec une grande facilité & une forte inclination pour la Poësie, il donna dès son enfance des marques certaines de la beauté de son esprit & des progrès qu'il étoit capable de faire dans les Lettres. On cultiva avec soin ces talens naturels. Envoyé à Rome avec son Frere qui étoit plus âgé que lui d'un an, il profita beaucoup dans ce séjour du bon goût & de la belle Littérature. Etant entré dans sa seiziéme année, il prit

la robe virile qu'on appelloit *libre*, parce qu'alors on sortoit de la pédagogie des Maîtres, & *pure*, parce qu'elle étoit toujours blanche, excepté qu'il y avoit un peu de pourpre. C'étoit la coutume alors de prendre cette robe dès qu'on étoit entré dans sa seiziéme année. Il fut revêtu en même temps de celle qu'on appelloit le *laticlave* qui se donnoit communément de son temps aux enfans des Chevaliers distingués, & qui étoit une espéce d'assurance que dans la suite ils seroient reçus dans l'Ordre des Sénateurs. Peu de temps après, il alla à Athénes, tant par le desir de connoître d'autres pays que le sien, que pour y faire de nouveaux progrès dans l'étude, & parcourut aussi quelques autres Villes de la Gréce, comme il le dit dans la seconde Elégie du premier Livre des Tristes:

Nec peto, quas quondam petii studiosus, Athenas:
Oppida non Asiæ, non loca visa priùs.

Mais il n'est pas vrai que dans sa jeunesse il ait porté les armes sous

Marc Varron, ni qu'il ait été avec lui en Asie. Le plus grand avantage qu'il remporta du séjour qu'il fit à Athénes, fut de s'être perfectionné dans la connoissance de la Langue Grecque, & l'on voit par quelques endroits de ses Poësies qu'il avoit lû Homére & les meilleurs Auteurs qui avoient écrit dans la même Langue. La lecture du premier fortifia encore davantage le panchant naturel qu'il avoit pour la poësie: il le suivit avec ardeur, il s'y livra sans mesure. Son pere l'apprit avec peine: il craignit qu'il ne devînt incapable de toute occupation plus sérieuse, & que par là il ne mît obstacle à son élévation, & à ce que l'on appelle la fortune. Il tenta de le détourner de la route dans laquelle il étoit entré avec tant de zéle, & le sollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence. C'étoit en effet la voye la plus sûre alors pour parvenir aux grades & aux honneurs.

Ovide docile à ce conseil, fit quelque temps violence à son attrait pour

la Poëſie ; il étudia même avec ſoin les Orateurs, il fréquenta ceux qui brilloient par leur éloquence, il ſe mit ſous la diſcipline d'Arellius Fuſcus, & de Porcius Latron, & étudia ſous eux la Rhétorique. Il y a lieu de croire que ce fut en ce temps-là qu'il fit ces *Déclamations* dont parlent pluſieurs Auteurs, & que nous n'avons plus. C'étoient des diſcours d'éloquence & des eſpéces de plaidoyers que l'on faiſoit compoſer aux jeunes gens pour les exercer. Ces déclamations, comme le remarque M. Rollin au tome XI. de ſon Hiſtoire ancienne, étoient inſtituées pour diſpoſer aux actions ſérieuſes du Barreau dont elles devoient être une fidéle expreſſion. Et cette ſorte de compoſition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui ſe trouvent dans un diſcours ſuivi. Ovide y réuſſit, & entraîné dans la ſuite au Barreau, il s'y diſtingua, comme il le fait entendre dans ces Vers du ſecond Livre de ſes Triſtes.

Nec male commissa est nobis fortuna reorum
Lisque decemdecies inspicienda viris.
Res quoque privatas statui sine crimine judex, &c.(a)

Mais il est difficile de résister long-temps à un goût naturel qui est ordinairement la marque de ce à quoi l'on est le plus capable de réussir. Ovide étoit peu touché des honneurs que son éloquence lui attiroit, & des applaudissemens que plusieurs de ses causes lui mériterent. L'ambition d'ailleurs ne le sollicitoit point avec cette vivacité qui fait tout entreprendre à ceux qu'elle domine pour parvenir aux charges & aux dignités. La volonté de son pere qui le retenoit dans une profession que son goût ne lui avoit pas fait embrasser, quelque force qu'elle eût sur son esprit, n'empêchoit pas qu'il ne tournât de temps en temps les yeux vers le Parnasse, & qu'il

(a) Peut-être cependant Ovide ne veut-il parler que des fonctions de la place de Triumvir qu'il remplit quelque temps, comme je le dirai plus bas.

n'accordât quelque chose à son inclination. J'étois, dit-il, touché des raisons de mon pere, j'abandonnai l'Hélicon à sa sollicitation : mais pendant que j'écrivois en prose, les vers couloient d'eux-mêmes de ma plume :

Sæpe pater dixit, studium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipse reliquit opes (a).
Motus eram dictis: totoque Helicone relicto,
Scribere conabar verba soluta modis:
Sponte suâ carmen numeros veniebat ad aptos,
Et quod tentabam scribere versus erat.

Le panchant l'emporta enfin; & sans attendre la mort de son pere, il se réconcilia avec les Muses pour les servir le reste de ses jours avec une constance que les malheurs qu'il éprouva dans la suite ne purent jamais affoiblir. Il se flatta d'ailleurs d'obtenir à leur suite une vie douce & tranquille, & un nom illustre qui passeroit avec éclat jusque dans la postérité la plus reculée : & il ne se

(a) *Trist. l. 4. Eleg. 10.*

trompa pas. Ayant fixé sa demeure à Rome, il ne tarda pas à se voir un grand nombre d'amis, tous illustres par leur noblesse, ou distingués par leur mérite. Il laissa sans regret à son Frere les honneurs du Barreau, mais qui lui furent enlevés avec la vie à l'âge de vingt ans; pour lui il ne soupira plus qu'après ceux du Parnasse. Tous ses amis; & quels amis! Tibulle, Corneille Sévérus, Sabinus, Sextus Pompeïus, Græcinus, & beaucoup d'autres, contribuérent à fortifier son inclination par les applaudissemens qu'il en recevoit. Tous aimoient à le voir & à s'entretenir avec lui. Il fut estimé & honoré à la Cour d'Auguste, & l'on se faisoit gloire de le connoître & d'avoir part à son amitié. Tout jeune qu'il étoit, les plus célébres Poëtes de son temps le recherchérent avec autant d'ardeur qu'il en avoit pour se lier avec eux; entr'autres Æmilius Macer, Ponticus, Properce, Battus. Horace lui-même voulut l'avoir pour ami: mais

ne paroît pas qu'il ait eu aucune
aiſon avec Virgile. Ovide dit ſeu-
ment qu'il l'a vû *(a)* :

Virgilium vidi tantum.

Quoiqu'Ovide ne penſât, ce ſem-
le, qu'à faire ſa cour aux Muſes, il
arvint cependant à pluſieurs grades.
n'avoit guéres que vingt ans lorſ-
u'il fut fait *Triumvir*. M. Maſſon qui
écrit en Latin la vie de notre Poëte,
roit qu'il fut un de ces Triumvirs
u'on appelloit *Capitales*, parce qu'ils
voient droit de condamner à mort
es perſonnes de la plus baſſe condi-
ion, tels qu'étoient les Eſclaves, les
nalfaiteurs, & les voleurs. Ils avoient
uſſi la garde des priſons. Ces Trium-
irs faiſoient partie de ce qu'on ap-
elloit *Vigintivirs*, qui étoit un grade
our entrer dans le Sénat. Peu de
emps après, Ovide fut fait Décem-
ir, dont un des priviléges étoit d'a-
oir une place marquée dans les Jeux
ublics. Celle qu'obtint le Poëte

(a) *Triſt. l. 4 Eleg. 10.*

étoit, ou dans l'Orcheſtre parmi les Senateurs, ou dans les quatorze degrés parmi les Chevaliers.

Ce fut vers le même temps qu'il ſe maria pour la premiére fois : il dit lui-même qu'il étoit encore très jeune alors : mais celle qu'il épouſa n'étoit pas de ſon choix *(a)* :

Pene mihi puero nec digna, nec utilis uxor
Eſt data : quæ tempus per breve nupta fuit.

Il ne garda pas long-temps cette premiére femme, & en prit bientôt une ſeconde qu'il répudia de même. On ne ſçait pas quand il en épouſa une troiſiéme ; mais l'on ſçait qu'il conſerva à celle-ci ſon eſtime & ſon cœur. Quelques Auteurs prétendent qu'elle s'appelloit Pérille, & que c'eſt celle à qui le Poëte a adreſſé une de ſes Elégies, & dont il loue beaucoup l'eſprit, l'érudition même, & ſur tout le talent pour la Poëſie. Mais Ovide dans tous les vers qu'il a adreſſés à ſa femme ne la nomme point, & ne dit rien qui porte à

(a) *Triſt. l. 4. Eleg.* 10.

oire que ce fut celle dont il s'agit.
:ux qui ont cru que Perille fut sa
e, n'ont pas mieux rencontré. Ce
rs, sur lequel ils se fondent,

Utque pater natæ, duxque comesque fui,

qui se lit dans l'Elégie VII. qui lui
adressée, signifie seulement qu'O-
le avoit eu autant d'attention pour
:rille, qu'un pere en a pour sa fille,
qu'il avoit été son guide dans ses
udes. On seroit peut-être mieux
ndé à dire que Pérille ne fut pas
oins l'objet de ses louanges & de
n estime, que celui de son amour.
vide, presque insensible aux hon-
:urs que peuvent entraîner après
i les emplois & les dignités, avoit
onservé toute sa tendresse pour la
olupté. La fougueuse passion de
.mour le dominoit autant que celle
: faire des vers. Le plus grand nom-
:e de ses Poësies ne respire que la
ollesse, & se sent de sa vie effémi-
:e. Souvent même il s'y fait gloire
: ce qui auroit dû le couvrir de

confusion. Il paroit qu'il avoit donné un libre cours à ses passions ; & ce qui montre jusqu'où alloit la corruption de son cœur, il desire dans une de ses Elégies de mourir dans le sein même de la volupté. Je ne pense pas, dit sur cela M. Bayle, que la Courtisanne Laïs qui mourut de la maniére que notre Poëte trouvoit si heureuse, eût voulu que cela lui arrivât. J'ajoûte qu'il y a lieu de croire qu'Ovide lui-même ne parloit pas fort sérieusement quand il faisoit un souhait si honteux. C'est une de ces extravagances où un accès de passion peut bien jetter pour un moment un débauché, mais que son cœur démentiroit au même instant qu'il écouteroit la raison.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que les piéces que l'amour a dictées à Ovide sont extrêmement passionnées. Si l'on n'y trouve point ces expressions obscénes qu'on lit dans Catulle, dans Horace & dans Martial, le poison que l'Auteur y présente n'en

n'en eſt que plus dangereux. Plus il y a d'art dans ces écrits, plus le Poëte a ſoin de n'y employer que des termes convenables à la molleſſe qui en fait le caractére; plus les traits qu'il lance ſont capables de bleſſer, plus les playes qu'ils font ſont dangereuſes. Il eſt vrai qu'en faiſant ſon apologie dans le lieu de ſon exil, il proteſta qu'il n'avoit point fait les actions qu'il avoit décrites, & que l'eſprit avoit eu beaucoup plus de part que le cœur à ce qu'il avoit dit. On a aſſuré la même choſe de M. de la Fontaine, dont les Contes, le plus ingénieux peut-être de tous ſes Ouvrages, font preſque à chaque vers rougir la pudeur, & ne paroiſſent propres qu'à corrompre les mœurs. Mais le cœur peut-il être chaſte quand les diſcours ſont deshonnêtes, & que l'on ſçait ſi bien exprimer tous les rafinemens des plus honteuſes voluptés, & du libertinage le plus effréné?

Ovide peu content de louer l'amour & ſes effets, voulut encore apprendre

l'art d'aimer & de se faire aimer. C'est-à-dire, selon la réflexion même de Bayle, qu'on ne soupçonnera point d'avoir eu une morale sévére, qu'Ovide réduisit en systême une science pernicieuse, dont la nature ne donne que trop de leçons, & qui n'a pour but qu'un plaisir dont on rougit souvent dès qu'on l'a goûté, & qui entraîne pour l'ordinaire, après soi, la ruine de celui qui s'y est livré, & trop souvent le deshonneur des familles. Ovide avoit déja plus de quarante ans lorsqu'il mit au jour ce dangereux systême. Son livre fit beaucoup de mal parmi la jeunesse Romaine : il ne servit qu'à y allumer un feu, qui, sans être excité, n'est que trop capable de faire par lui-même de grands ravages. Il avoit publié quelques années auparavant ses cinq livres des Amours, dont la plûpart des piéces étoient le fruit de sa jeunesse. Il nous apprend lui-même, dès l'entrée, qu'il les publia deux fois : la premiére, ils étoient divisés en cinq livres : il les réduisit à trois la seconde fois.

Qui modo Nasonis fueramus quinque libelli,
Tres sumus : hoc illi prætulit auctor opus.

Ce fut dans l'intervalle de ces deux éditions, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'il publia ses Epîtres Héroïques, qui ne sont pas le moins passionné de ses Ouvrages. L'Art d'aimer commença à indisposer Auguste contre Ovide. Cet Empereur, tout payen qu'il étoit, le regardoit comme un livre infame, & comme l'art de commettre des adultéres, ainsi que ce Prince ne faisoit pas difficulté de le dire. Cependant il y avoit déja dix ans que ce livre étoit public, lorsqu'Auguste se résolut à en punir l'auteur. Son indignation éclata enfin ; & sans avoir égard ni aux talens d'un Poëte qu'il avoit aimé, ni à la beauté de son génie, ni à son âge qui étoit de plus de cinquante ans, il le relégua à Tomes, ville de la Scythie d'Europe sur les bords du Pont Euxin. C'étoit l'an 762. ou 763. de la fondation de Rome.

Je n'ignore pas que plusieurs prétendent que les Poësies licentieuses d'Ovide ne furent que le prétexte de sa disgrace, & que ses actions, ou celles dont il avoit été témoin en furent la cause. Mais il y a lieu de croire que le tout ensemble occasionna son infortune. Ovide lui-même parlant de sa disgrace, avoue qu'elle eut deux causes : l'une est son *Art d'aimer* ; pour l'autre, il refuse de la dire. Il fait entendre seulement que c'étoit une faute, & non pas un crime. Ses vers influérent donc aussi dans son malheur ; il se défend trop sérieusement sur cet article pour n'en être pas convaincu, & cette premiére raison fait honneur à Auguste. De la maniére dont le Poëte en parle, on diroit même que c'étoit là son crime capital. Il employe tout son esprit à se justifier par quantité d'exemples sacrés & profanes. Théatre, Assemblées, Jeux publics, Divinités même, il intéresse tout dans sa cause, ou plutôt il tâche de rendre tout crimi-

nel pour se montrer innocent, ou du moins pour faire croire qu'il l'étoit. Ce n'est pas ainsi qu'on s'attache à excuser un simple prétexte inventé pour amuser le public & tromper sa crédulité.

Mais j'ai dit, après Ovide lui-même, que son exil eut encore une autre cause. » Ah ! pourquoi, dit-» il, ai-je été le témoin indiscret » de ce qu'il ne falloit pas voir ? » Ce sont mes yeux qui m'ont ren-» du coupable : Oui, mes yeux té-» méraires ont vû ce qu'ils ne de-» voient jamais voir. Actéon vit » autrefois Diane prête à se mettre » au bain ; ce fut une imprudence ; » il la vit sans le vouloir : cependant » livré à ses chiens furieux, il en » devint la proye. C'est qu'à l'égard » des Dieux, ce qui arrive par ha-» zard est quelquefois puni comme » un crime : non le hazard n'est pas » toujours une excuse légitime de-» vant une Divinité offensée. « C'est ainsi que le P. de Kervillars, Jésuite,

traduit ces vers du second Livre des Tristes :

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi?
Inscius Actæon vidit sine veste Dianam :
Præda fuit canibus non minus ille suis.
Scilicet in Superis etiam fortuna luenda est;
Nec veniam læso numine casus habet.

Le Poëte dit à peu près la même chose dans l'Elégie V. du III. Livre du même ouvrage, où il s'exprime ainsi :

Inscia quod crimen viderunt lumina plector :
Peccatumque oculos est habuisse meum.
Non equidem totam possum defendere culpam,
Sed partem nostri criminis error habet.

Mais qu'avoit-il vû? Il ne le dit pas : il déclare même qu'il doit sur cela garder un silence inviolable, de peur d'aigrir de nouveau l'Empereur (*a*).

Perdiderint cum me duo crimina, carmen & error :
Alterius facti culpa silenda mihi.
Nam non sum tanti renovem ut tua vulnera, Cæsar,
Quem nimio plus est indoluisse semel.

(*a*) *Trist. l. 2.*

On ne peut donc deviner en quoi ses yeux avoient péché. Nul Historien, soit contemporain, soit postérieur, n'a voulu, ou n'a pû nous en instruire. Sidoine Apollinaire & quelques autres ont cru qu'il avoit eu un commerce criminel avec Julie fille d'Auguste, & que c'est elle que le Poëte désigne sous le nom de Corynne dans ses livres des amours. On ne disconvient pas que la lecture des Poësies licencieuses d'Ovide n'ait donné à Julie, ou du moins augmenté en elle le goût de toutes ces horreurs, qui causérent son deshonneur & sa perte. *Mais* par ces Poësies licentieuses on ne peut entendre, comme plusieurs se le sont imaginé, le Poëme de *l'Art d'aimer*. Julie étoit hors de Rome, & l'objet de l'indignation de l'Empereur son pere, plusieurs années avant que le Poëte excitât contre lui l'orage dont il sentit toute la violence, & même quelque temps avant qu'il eût composé le Poëme dont il s'agit. D'ailleurs il auroit pû

par ſes vers laſcifs amollir le cœur de Julie ſans avoir eû pour cela avec elle un commerce illicite. Quand on pourroit même ſoupçonner tout ce qu'on voudroit de cette Princeſſe, y a-t-il lieu de croire qu'Ovide eût été aſſez hardi & aſſez dépourvû de raiſon pour ſe prêter à une intrigue qui ne pouvoit être long-temps ignorée? L'exil de ce Poëte qui n'arriva qu'environ dix ans après celui de Julie, eût-il été enfin une peine proportionnée à un crime pour lequel on faiſoit mourir des fils de Triumvirs? Que Julie ne ſoit pas non plus celle qu'Ovide déſigne ſous le nom de Corynne, il eſt aiſé, ce ſemble de s'en convaincre, ſi l'on fait bien attention que par tout où il parle, de la ſeconde cauſe de ſa diſgrace, il dit que c'eſt ſans deſſein, que c'eſt par erreur, par un pur hazard qu'il a offenſé Auguſte. Auroit-il parlé ainſi s'il eût aimé le fille même de cet Empereur, ſous le nom de Corynne? S'il eût vécu avec elle de la

maniére

maniére dont il le dit dans l'Elégie Ve. du premier Livre de ses Amours? Ce n'auroit plus été une erreur ou une imprudence; ç'auroit été un crime avéré, dont il se seroit librement rendu coupable. Il avoit d'ailleurs plus de cinquante ans quand il éprouva le ressentiment d'Auguste; & il convient lui-même dans l'Elégie X. du IV. Livre de ses Tristes, qu'il avoit aimé Corynne dès sa jeunesse.

Carmina cum populo primùm juvenilia legi,
Barba resecta mihi bisve semelve fuit,
Moverat ingenium totam cantata per urbem,
Nomine non verò dicta Corynna mihi.

Quelques-uns veulent qu'il avoit surpris Auguste lui-même dans une action criminelle avec sa fille Julie; & ils se fondent sur ce que Suétone dans la vie de Caligula, dit que celui-ci publioit que sa mere étoit née de l'inceste d'Auguste avec Julie. Mais Suétone ne dit pas que ce crime fût réel, qu'il fût même appuyé sur quelque preuve un peu fondée: il

dit ſeulement que Caligula répandoit ce bruit : *Prædicabat matrem ſuam ex inceſto quod Auguſtus cum Julia filia commiſiſſet, procreatam.* Mais quel fond peut-on faire ſur le témoignage d'un Prince auſſi juſtement décrié que Caligula, qui ne craignit pas de chercher à deshonorer Auguſte pour ſe vanter d'en être ſorti en droite ligne ? De plus, quelle apparence qu'Ovide, auſſi plein d'eſprit qu'il l'étoit, eût oſé, même une ſeule fois, & quoiqu'en termes couverts, retracer un fait ſi déteſtable aux yeux d'un Prince dont il n'étoit occupé qu'à appaiſer la colére ? Il y en a qui mettent l'exil du Poëte ſur le compte de Julie, fille de la premiére, & petite-fille d'Auguſte. Elle ſe trouvoit alors à la Cour d'où ſa mere étoit bannie depuis long-temps. On ſçait d'ailleurs qu'elle n'étoit que trop fidelle à ſuivre ſes traces, & qu'elle eut le même ſort. L'exil d'Ovide ſuivit le ſien de près ; ce qui a fait juger que ce Poëte s'étoit trouvé mêlé dans quelque in-

trigue, & qu'il avoit été témoin, peut-être par hazard, de quelque désordre secret de cette Princesse. Mais il faut avouer que tout cela n'est que conjectures. Ovide ne s'est point expliqué, & personne ne l'a fait pour lui. Je ne vois pas plus de fondement à attribuer la disgrace du Poëte à Mécénas. Toute la preuve que l'on en donne est qu'Ovide ne dit pas un mot de ce Courtisan, si comblé d'éloges par la plûpart des Poëtes de son temps. Mais Ovide peut avoir eu d'autres raisons pour n'en point parler. Peut-être même n'eut-il avec lui aucune liaison: ce qui ne seroit pas étonnant, puisqu'il dit lui-même qu'il n'a point été lié avec Virgile, qui étoit si avant dans les bonnes graces de Mécénas (*a*).

Notre Poëte banni de Rome, loin de ses amis, & des objets de ses plaisirs, exilé dans un Pays tout propre à glacer le génie le plus vif, & réduit à un état d'autant plus triste qu'il

(*a*) *Meibomii Mæcenas*, *pag*. 141.

étoit plus opposé à ses inclinations, & à son premier genre de vie, n'en fit pas moins sa cour aux Muses, & la Poësie fit toute sa consolation. Ses Tristes furent le premier fruit de son exil. C'est proprement l'histoire de ses malheurs. Jamais, dit le P. de Kervillars, qui a traduit si élégamment cet ouvrage en prose, jamais peut-être la douleur, si éloquente dans tous les hommes, ne parla un langage plus naturel, plus noble & plus élégant. Tout y respire un air de tristesse majestueuse. Le P. Bouhours en étoit si frappé, qu'il a cru ne pouvoir mieux louer quelques Lettres de M. de Bussi Rabutin, composées dans son exil, qu'en les comparant à celles du Poëte relégué à Tomes. Mais Ovide eut beau se plaindre, il eut beau solliciter son retour en langage des Dieux, le Demi-Dieu offensé demeura inflexible.

Plusieurs Auteurs en ont pris occasion d'accuser Auguste de dureté, & même d'inhumanité. Mais person-

ne que je sçache ne s'est exprimé plus vivement sur cela que M. de Lingendes dans son Elégie pour Ovide, où il dit entr'autres :

Ovide, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des Immortels,
Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuste
Pour avoir des Autels.

Aussi t'ayant banni sans cause légitime,
Il t'a désavoué,
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

Il falloit que ce fût un cruel, un barbare,
De raison dépourvû,
Pour priver son Pays de l'esprit le plus rare
Que Rome ait jamais vû, &c.

Tibére successeur d'Auguste qui n'avoit pas le même intérêt à la disgrace du Poëte, ne se laissa pas plus attendrir : & soit indifférence, soit quelque autre raison, ce Prince se mit peu en peine d'avoir à Rome un bel esprit de moins dans un Siécle si fecond en beaux esprits.

Tout ce qu'Auguste avoit fait pour diminuer quelque chose de la rigueur de l'exil du Poëte, c'est que dans l'Arrêt de sa condamnation il avoit employé le terme de *releguer*, au lieu de celui d'*exiler*. C'étoit une espéce de faveur: car, selon les Jurisconsultes, l'exil, dans sa signification rigoureuse, dit un bannissement par Arrêt du Sénat, ou par Sentence du Juge, & emporte avec soi la confiscation des biens: au lieu que le relegué n'est éloigné que pour un temps par ordre du Prince; c'est ce qu'on appelle aussi un homme disgracié. Mais, comme on vient de le voir, la disgrace d'Ovide fut par l'effet un véritable exil, puisqu'il ne put obtenir son rappel. Tout l'avantage qui lui fut accordé, c'est qu'on lui laissa la jouissance de son patrimoine. Ce qu'on peut louer en lui, est que l'inflexibilité d'un Prince dont il avoit eu si long-temps les bonnes graces, ne put jamais le porter à rien écrire contre lui qui marquât un cœur aigri & ulcéré. Il

ne cessa même de le louer avec un
excès qui tenoit de l'idolâtrie, & il
en devint réellement l'idolâtre quand
l'eut appris sa mort. Il fit non seulement
son éloge en langue des Sarmates,
c'est-à-dire, dans la Langue que
l'on parloit dans le lieu de son exil,
& qu'il s'étoit appliqué à apprendre
pour y être moins étranger; il poussa
la folie jusqu'à l'invoquer, & à lui
consacrer une Chapelle, où il alloit
lui offrir de l'encens & l'adorer tous
les matins. C'est ce qu'il écrit en
ces termes à son ami Græcinus:

Nec pietas ignota mea est: videt hospita terra,
In nostra sacrum Cæsaris esse domo.

Et plus bas,

His ego do toties cum thure precantia verba
Eoo quoties surgit ab orbe dies, &c.

Il est aisé de sentir que le desir de
revenir à Rome étoit le principal
motif de cette ridicule idolâtrie, &
si l'on ne s'en moqua pas à la Cour
de Tibére, au moins n'y eut-on aucun
égard. Les Sarmates furent plus
sensibles à son infortune: Ovide

trouva non seulement de l'humanité parmi ces Barbares, il en reçut aussi beaucoup de civilité. Ils l'aimérent l'honorérent même, & firent des décrets pour lui donner des marques de leur estime. Ils lui accordérent plusieurs exemptions, ce qui étoit une faveur extraordinaire parmi eux; & ils le couronnérent publiquement pour faire honneur à son mérite & à ses talens. C'est Ovide lui-même qui nous apprend ce détail. Ces peuples néanmoins ne furent pas contens de l'affreuse description qu'il faisoit de leur Pays; ils s'en plaignirent à lui-même, & il leur en fit des excuses qui augmentérent leur affection & leur attention pour lui. Il assure qu'il se conduisit sagement avec eux, & qu'il n'y écouta point la voix de ces passions qu'il n'avoit pensé qu'à contenter à Rome. Cette retenue, jointe à ce qu'il ne trouvoit point chez les Sarmates le plaisir de la conversation qui l'amusoit souvent dans sa patrie, lui laissoit beaucoup de temps

pour faire des Vers. Il n'aimoit d'ailleurs ni à boire ni à jouer. Il falloit donc que la Poësie fût sa ressource. Les Vers eussent coulé de sa plume avec encore plus d'abondance & de satisfaction, s'il eût trouvé des gens à qui il eût pû les réciter : car il avoue que de marcher dans les ténébres, & de faire des Vers qu'on ne peut lire à personne, c'est la même chose. Son exil dura neuf ou dix ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort qui arriva au commencement de la 199e Olympiade, vers l'an de Rome 770. la troisiéme année, ou, selon d'autres, la cinquiéme du régne de Tibére. Il avoit environ 60. ans. Il avoit desiré, au cas qu'il mourût dans le lieu de son exil, que ses cendres fussent portées à Rome, & que l'on mît sur son tombeau l'Epitaphe suivante qu'il avoit composée:

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso Poëta meo.
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti
Dicere, Nasonis molliter ossa cubent.

Les sentimens exprimés dans cette Epitaphe sont conformes à son génie & à ses principes: mais il ne paroît pas que ses desirs ayent été remplis.

Ovide est beaucoup plus connu par ses Vers que par les actions de sa Vie. Je ne parlerai point de ses Métamorphoses. On ne peut rien ajoûter à ce que M. l'Abbé Bannier en dit dans la Préface de l'exacte & élégante Traduction qu'il a donnée de cet Ouvrage, & qu'il a enrichie de notes aussi utiles que sçavantes. Ovide avoit jetté ces Métamorphoses au feu, avec plusieurs autres de ses Poësies, soit par dépit, soit, comme il le dit, parce qu'il n'y avoit pas mis la derniére main:

Carmina mutatas hominum dicentia formas:
Infelix Domini quod fuga rupit opus.
Hæc ego discedens, sicut bene multa meorum,
Ipse meâ posui mœstus in igne manu, &c (a).
Vel quod eram Musas, ut crimina nostra, perosus;
Vel quod adhuc crescens & rude carmen erat.

(a) *Trist. l. 1. Eleg. 6.*

Mais ses précautions furent inutiles, on avoit des copies de cet Ouvrage, & il est parvenu jusqu'à nous. Il a été même traduit dans presque toutes les Langues qui ont cours parmi les peuples où l'on a eu quelque soin de cultiver les Lettres. Ovide étoit jeune quand il le composa, & l'on s'en apperçoit.

Il fit ses Fastes dans un âge plus avancé. Avant lui, Cl. Quadrigarius, Afranius, Ennius, Pison, Fannius, & Labénius, avoient traité cette matiére (a). Mais, selon les Critiques, c'étoit d'un style fort sec & très simple. Ovide, tant par les graces de la Poësie, que par la fécondité de son imagination, trouve le moyen de répandre des fleurs sur toute la route qu'il nous a tracée. Il apporte les causes historiques ou fabuleuses de toutes les Fêtes ou Féries qu'il attribue à chaque mois, le lever

(a) Dissertation sur les Fastes, par M. Couture, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome I.

& le coucher de chaque Conſtellation, d'une maniére à faire regretter la perte des ſix derniers qu'il avoit, dit-on, compoſés pour faire ſon année entiére. Je dis qu'il avoit, dit-on, compoſés : car il n'eſt pas certain qu'il eût achevé ces ſix derniers Livres. De la maniére dont il s'exprime au ſecond Livre des Triſtes :

Sex ego Faſtorum ſcripſi, totidemque libellos,
Cumque ſuo finem menſe volumen habet.

il ſemble mettre de la diſtinction entre les ſix premiers & les ſix derniers, & donner ſeulement à entendre que ceux-là étoient déja avancés. C'eſt ce qu'il paroît dire encore plus clairement dans les deux Vers ſuivans, où il dit que le malheur de ſa diſgrace interrompit ſon travail :

Idque tuo nuper ſcriptum ſub nomine Cæſar
Et tibi ſacratum ſors mea rupit opus.

Son premier deſſein avoit été de dédier cet Ouvrage à Auguſte, & peut-être que ce qui l'empêcha de

ècuter, eſt que ce Prince mourut
dant qu'il le compoſoit ou qu'il
:voyoit. Quoi qu'il en ſoit, il le
:a à Germanicus fils de Druſus,
eu & fils adoptif de Tibére. Il ſe
oit en donnant cette marque
time à ce Prince de le rendre
ible à ſes peines. Le Pere Ra-
(*a*), Jeſuite, homme d'eſprit &
Critique, ne fait pas difficulté
lire que les Faſtes d'Ovide ſont
vrage du meilleur goût, & le
; judicieux de tous ceux qui ſont
is de ſa plume; & que le Poëte
ait voir qu'il avoit acquis cette
fection de prudence & de modé-
on qui conſiſte à dire ſeulement
qui eſt néceſſaire & ce qui con-
nt. C'eſt un ouvrage de beaucoup
udition, mais de cette érudition
: l'on puiſe dans la plus belle an-
ıité: & au jugement de pluſieurs
tiques, c'eſt-là, & là ſeulement,
: le Poëte paroît ſupérieur à lui-
me, quoiqu'on y trouve quelque

(*a*) Rap. compar. d'Homére & de Virg.

fois de l'inexactitude & de la négligence (*a*). Il est aisé aussi d'y remarquer le génie superstitieux des anciens qui s'appliquoient peu à approfondir une religion qui répondoit si bien à leurs mœurs & aux panchans de la nature. Ovide paroît cependant en avoir connu le ridicule. Il sçait, comme Horace, railler avec agrément les prétendues Divinités du Paganisme, en les représentant semblables aux hommes, & en leur donnant la même maniére d'agir. Il avoit trop d'esprit pour être sérieusement persuadé d'une religion qui n'avoit d'autorité qu'autant que les hommes lui en donnoient: mais il étoit aussi trop amateur du plaisir, & trop plein de lui-même pour s'en former une plus solide & plus relevée qui eût captivé son esprit & son cœur.

Je reviens aux *Fastes*: par ce mot il faut entendre le Calendrier des

(*a*) Lezeau, Préf. de la Trad. du premier Liv. des Fastes.

Romains, où étoient marqués jour par jour leurs Fêtes, leurs cérémonies, leurs jeux, les jours d'Audience & ceux qui ne l'étoient pas, &c. L'Auteur du Livre *de Mirabilibus Romæ*, que le ſçavant Bénédictin, Dom Bernard de Montfaucon, a publié dans ſon *Diarium Italicum*, a eu la ſimplicité de prendre cet Ouvrage d'Ovide pour un Martyrologe : *fuit Templum Jovis & Monetæ*, dit-il, *ſicut reperitur in Martyrologio Ovidii de Faſtis.* Ce n'eſt pas le ſeul trait d'ignorance de cet Auteur.

Il y a lieu de croire que le Poëte avoit fait ſes Faſtes, au moins ce qui nous en reſte, avant que d'être relegué à Tomes, & qu'il les revit ſeulement dans le lieu de ſon exil; mais ſes Triſtes en cinq Livres, & ſes Elégies dattées du Pont qui ſont en quatre Livres, furent le fruit de ſon exil. Pontanus eſtimoit beaucoup les derniéres : Les *Pontiques*, dit-il, ſont autant au-deſſus des *Triſtes*, que le Poëme Héroïque eſt au-deſſus de

l'Elégie. Mais un défaut qui régne dans ces deux Ouvrages, c'est que la fiction y paroît trop, & que le Poëte aime souvent à s'égayer jusque dans les sujets les plus graves & les plus sérieux. Le vaisseau qui le porte au lieu destiné pour son exil, est-il accueilli de la tempête? Il s'amuse à compter les flots qui se succédent les uns aux autres avec impétuosité, & dont la fureur lui annonce un naufrage prochain:

Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes:
Posterior nono est, undecimoque prior (a).

S'il faut en croire Ovide, dit M. l'Abbé Souchay (*b*), la mort, toute présente qu'elle est, n'a rien qui l'étonne, il la brave en homme intrépide: mais il ne peut se résoudre à servir de pâture aux poissons:

(*a*) *Trist. l.* 1. *Eleg.* 2.

(*b*) Deuxiéme Discours sur les Poët. Eleg. dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tome VII.

Nec

Nec lethum timeo : genus est miserabile lethi :
Demite naufragium : mors mihi munus erit.
Est aliquid, fatove suo, ferrove cadentem,
In solitâ moriens ponere corpus humo ;
Et mandata suis aliquid sperare sepulcra,
Et non æquoreis piscibus esse cibum.

Et de peur que l'on ne s'imaginât qu'il écrivoit après coup : je vois, dit-il ailleurs, en parlant de la même tempête : je vois ce qui l'irrite ; c'est que malgré ses menaces, j'aye l'assurance de faire des Vers. Il est juste qu'elle l'emporte sur un mortel. Eh bien, ajoûte-t-il, je cesse d'écrire, qu'elle cesse donc aussi de nous menacer.

Improba pugnat hyems, indignaturque quod ausim
Scribere, se rigidas incutiente minas.
Vincat hyems hominem, sed eodem tempore, quaso,
Ipse modum statuam carminis, illa sui.

C'est en vain, dit sur cela le Critique que je viens de citer, c'est en vain qu'Ovide se peint comme actuellement exposé au péril, il ne

m'intéresse point en sa faveur : je ne partage point ses dangers, parce que j'apperçois la fiction, & que je me dis à moi-même : Quand il tenoit ce langage, il étoit déja parmi les Sarmates, ou du moins il entroit dans le Port. M. l'Abbé Souchay, reproche encore d'autres défauts à Ovide. Ce Poëte, dit-il, ne laisse rien à deviner, il exprime toujours plus qu'il ne peint : il offre une idée sous toutes les images dont elle est susceptible, & ne la quitte qu'après avoir épuisé les images qui peuvent la représenter. Cette abondance excessive est comme le fonds de son caractére ; les exemples en sont très-fréquens dans ses piéces, sur-tout dans ses Elégies. Il aime ce qui est superflu : il s'en tient rarement au seul nécessaire ; en quoi consiste pourtant l'excellence d'un Ouvrage, qui n'est jamais plus parfait que quand on ne peut rien y retrancher, sans en altérer la perfection. Avec ces défauts. Ovide a de belles qualités : il

eſt léger, abondant, fleuri; il ſurprend, il étonne par ſon incomparable facilité. Un ſçavant Allemand prétend même que la lecture de ſes Poëſies peut être d'une grande utilité aux Orateurs, ſur-tout à ceux qui ſont chargés de traiter en public les affaires civiles (*a*): N'eſt-ce pas trop exagérer l'utilité des écrits d'Ovide? Ce Sçavant raiſonne plus juſte quand il en conſeille la lecture à cauſe de la pureté & de l'élégance du ſtyle, quoique de ce côté-là même Ovide ne ſoit pas ſans défauts (*b*). La latinité d'Ovide, dit le ſçavant Walchius dans ſon Hiſtoire Critique de la Langue Latine, page 408, eſt pure, douce, claire, élégante, ſi on la compare à celle de Martial, de Claudien, de Stace, & de quelques autres: mais ſi on veut la faire entrer en parallèle avec celle de

(*a*) Bœcler, *de Eloquentiâ viri civilis*, *inter differt. Bœcl.* Tome 1. page 121.

(*b*) Bœcler, *de comparandâ lat. ling. facilit.* Tome 3. differt. Académic. page 334. 336. 340.

Cicéron, de César, de Salluste, de Tite-Live, on trouvera qu'elle est inférieure à celle de ces Auteurs, & qu'elle a des défauts que ceux-ci n'ont point.

Cette facilité paroît encore plus dans les Epîtres d'Ovide qu'on appelle Héroïdes. Le style en est pur, & l'imitation des passions & l'expression des inclinations & des mouvemens du cœur s'y montrent si sensiblement que l'on voit bien que c'étoit-là le grand talent de ce Poëte. Mais il veut y paroitre trop spirituel, il court souvent aprés des ornemens frivoles, & répand quelquefois des fleurs au lieu de montrer des sentimens. Toutes ces Epîtres en Vers qui portent le nom de quelque Héroïne, ne sont pas d'Ovide, quoiqu'elles se trouvent parmi les siennes. Il y en a d'Aulus Sabinus, quelques-unes ont été faites depuis Ovide, d'autres lui ont été supposées. Il avoue celles de Pénéloppe, de Phyllis, de Canacé, d'Hipsipyle,

d'Ariadne, de Phédre, de Didon, de Sapho. Scaliger y ajoûte, mais peut-être sans beaucoup de fondement, celles de Briséïs, d'Œnone, d'Hermione, de Déjanire, de Médée, de Laodamie, & d'Hypermnestre. Ces Epîtres sont remplies de sentimens tendres & passionnés, & d'une morale qui n'est digne que de l'école du libertinage & de la volupté.

C'est encore plus le caractére des trois Livres de *ses Amours*, & des trois autres sur l'*Art d'aimer* dont j'ai déja parlé suffisamment pour un Ouvrage qui auroit dû être dans un éternel oubli, si la corruption naturelle à l'homme depuis le péché n'eût pas tout mis en œuvre pour le répandre (*a*). Il est vrai que dans ce dernier Ouvrage il n'y a presque d'indécence que dans le sens, & qu'il n'y en a

(*a*) *Opus amorum, & artis amandi*, dit Walchius dans son Histoire de la Langue Latine, page 411. *nocet vitæ innocentiæ, à cujus lectione juventutem imprimis, cujus pectora mollia, & ceræ similia sunt, omnino removendam esse arbitramur.*

point, ou presque point dans les expressions. Mais les préceptes dont il est rempli sont extrêmement dangereux, & rien n'étoit plus capable de corrompre la jeunesse Romaine que la morale lascive qui y régne. J'en dis presque autant de son Livre du *Remède de l'amour*. C'est un remède qui n'est pas sans poison : c'est un nouvel artifice plus propre à enflammer les passions, qu'à contribuer à les éteindre, quoique l'on ne puisse disconvenir que l'on y trouve des maximes fort raisonnables & fort sages.

Une des bonnes qualités d'Ovide fut celle de n'être point satyrique. Il étoit cependant très-capable de s'exercer dans la satyre, comme il l'a fait voir dans son Poëme intitulé ; Ibis, ou contre Ibis. On ignore contre qui il l'écrivit : on sçait seulement que celui qui en est l'objet s'étoit déclaré son ennemi peu de temps après qu'il eut été disgracié. Aussi fut-ce un des premiers écrits que le Poëte fit à Tomes ; comme il semble qu'on

doive le conclure de ce qu'il dit au commencement, qu'il avoit cinquante ans lorsqu'il le composa :

Tempus ad hoc, lustris jam bis mihi quinque peractis,
Omne fuit Musa carmen inerme mea :
Nullaque, qua possit, scriptis tot millibus exstat
Littera Nasonis sanguinolenta legi.

D'autres croyent cependant que ce petit Poëme fut fait avant qu'il fût relegué à Tomes. Quoi qu'il en soit, il falloit que celui contre qui il s'y déchaîne, l'eût vivement irrité pour l'obliger à faire une telle violence à son caractére. Il fait passer en revûe dans cette piéce tous les tourmens qui se trouvent marqués dans l'Histoire & dans la Fable, & dont il avoit pû se rappeller le souvenir, pour les souhaiter à celui qu'il désigne sous le titre d'*Ibis*. Denys de Salvaing, Seigneur de Boissieu, a fait sur ce Poëme un Commentaire fort estimé. *Commentarios ad Ovidii in Ibim Elegiam, doctos, Jupiter ! Et laboriosos in lucem edidit*, dit Chorier

dans la vie de ce Sçavant, page 40. Ce Commentaire fut imprimé à Lyon en 1633. *in*-4°. & non en 1638. comme le dit l'Abbé de Marolles, dans la Préface de la Traduction Françoise qu'il a faite du même Poëme.

Voilà tous les Ouvrages d'Ovide qui sont parvenus jusqu'à nous; si l'on en excepte les fragmens de quelques autres, si courts qu'ils ne méritent pas la peine d'être comptés: tels sont, par exemple, le peu de Vers qui nous reste du Poëme sur les oiseaux, piéce dont parle Pline dans le trente-troisiéme Livre de son Histoire naturelle; & le petit fragment d'une autre piéce en forme d'Elégie, intitulée, *De medicamine faciei.* Plusieurs Sçavans prétendent même qu'Ovide n'en étoit point l'Auteur; mais il dit lui-même le contraire dans le troisiéme Livre de son Art d'aimer:

Est mihi quo dixi vestræ medicamina formæ
Parvus, sed cura grande, libellus, opus.

L'Elégie,

L'Elégie, intitulée la *Noix* ou le *Noyer*, (*nux*) lui est aussi attribuée, & elle n'est pas éloignée de son style: cependant on doute que ce soit son ouvrage.

Entre les écrits qui sont plus sûrement de lui, & que nous avons perdus, ou qui sont encore cachés dans la poussiére de quelque Bibliothéque, on compte: 1°. Les six derniers Livres des Fastes, supposé, comme je l'ai dit, qu'il les ait faits. 2°. Médée, Tragédie: Quintilien en parle; elle est louée aussi dans le Dialogue des Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence, que les uns donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais dont il est plus sûr de dire que l'Auteur est inconnu. Ovide lui-même semble faire allusion à cette Tragédie dans le deuxiéme Livre des Tristes, où il parle ainsi:

Et dedimus tragicis scriptum regale cothurnis,
Quæque gravis debet verba cothurnus habet.

3°. Des Déclamations: le seul ouvrage que l'on connoisse qu'il ait fait en prose. J'en ai parlé plus haut. 4°. Une traduction des Phénoménes d'Aratus. Lactance en fait mention dans le Livre II. de ses Institutions Divines, n°. 5. & en rapporte les trois derniers vers. 5°. Un assez grand nombre d'Epigrammes. 6°. Un Livre contre les mauvais Poëtes: Il est cité par Quintilien, Livre VI. 7°. Le Triomphe de Tibére: on croit que c'étoit un Poëme où il célébroit la victoire de ce Prince en Illyrie. 8°. Un Poëme à la louange de l'Empereur Auguste. Ovide le composa après la mort de ce Prince, comme je l'ai déja fait remarquer: il le fit en Langue des Sarmates, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Epître ou l'Elégie XIII. du IV^e. Livre de ses Epîtres écrites du Pont.

Ah, pudet! & Getico scripsi sermone libellum...
Materiam quæris? laudes de Cæsare dixi.

9°. Deux Livres sur le combat naval

donné à Actium entre Octavius & Antoine, l'an de Rome 723. 10°. Un Livre d'Oracles ou de Divinations.

Outre ces écrits d'Ovide que nous n'avons plus, on lui en attribue plusieurs qui ne sont point sortis de sa plume. Par exemple, 1°. Passerat, Barthius, l'Abbé Lezeau, & plusieurs autres le font auteur de la *Consolation à Livie* sur la mort de Drusus frere de Tibére. L'Abbé Lezeau (*a*) fixe même le temps de la composition de cette piéce, & dit qu'Ovide la fit durant son exil. Mais cette Epître est du Poëte Pedo Albinovanus, contemporain & ami d'Ovide qui le loue dans ses Poësies, & qui lui a adressé l'Elégie X. du IV^e. Livre de ses Lettres écrites du Pont. 2°. On a encore attribué à Ovide un Panégyrique en vers, adressé à Calpurnius Pison: quelques-uns prétendent que c'est l'ouvrage de Lucain: 3°. Une Elégie *de Philomela*, ou des différens

(a) *Lezeau, Vie d'Ovide, au-devant de la traduction du I. Livre des Fastes.*

sons ou des voix des Oiseaux, des Quadrupédes, &c. Cette Elégie est indigne de notre Poëte : il y a plus lieu de croire qu'elle vient de quelque Grammairien Chrétien, qui vivoit dans les premiers siécles de l'Eglise. 4°. L'Elégie *de Pulice*, publiée par Goldast, sous le nom d'Ofilius Sergianus, n'est pas moins indigne d'Ovide, de même que la piéce intitulée, *le Songe*. 5°. C'est aussi sans fondement qu'on le fait auteur des Argumens des Livres de l'Enéïde de Virgile, que l'on trouve sous son nom dans plusieurs Manuscrits. Mais rien n'est plus ridicule que de mettre sur son compte les trois Livres intitulés, *de Vetula*, qui furent imprimés à Cologne en 1470. & dont on a fait depuis plusieurs éditions. Cet ouvrage plein de froides railleries, & d'une latinité souvent corrompue, est peut-être sorti de la plume de quelque Moine des bas siécles, ou du Protonotaire Léon qui a fait la préface. On peut lire les marques principales

de ſuppoſition dont cet écrit eſt plein, dans la Bibliothéque latine de Jean Albert Fabricius, Tome II. p. 383. & ſuivantes, & dans Polycarpe Lyſer dans ſon Hiſtoire des Poëtes du moyen âge.

Les ouvrages d'Ovide ont ſouvent été mis au jour, depuis & preſque dès l'origine de l'Imprimerie. Maittaire dans ſes Annales de l'Imprimerie cite une édition *in-folio*, faite à Rome en 1471. par Conrad Sweynheym, & Arnoul Pannartz. Les Amours, les Epîtres Héroïdes, & les Triſtes, avoient déja paru par les ſoins des mêmes en 1469. On réimprima Ovide à Veniſe en 1472. & en 1474. A Boulogne en Italie en 1480. & avec une préface d'Accurſius à Veniſe en 1486. Toutes ces Editions ſont *in-folio*. On en fit une *in*-12. à Veniſe en 1516. mais on n'y trouve pas les Métamorphoſes. Henri Etienne, dans ſon *Pſeudo-Cicero*, loue l'édition d'Alde de 1503. en trois volumes *in*-8°. Alde en fit une autre

en 1515. & une troisiéme en 1533. aussi en trois volumes. Ovide fut encore imprimé à Basle en 1527. en 1532. & en 1548. & à Venise en 1530. à Basle encore en 1549. & 1550. en deux volumes *in-folio*. avec les Commentaires d'Antoine Constant ou Constance, de Paul Marsus, de Barthelemi Merula, de Domitio Calderini, & de plusieurs autres. Gryphe l'imprima à Lyon en 1546. en trois volumes *in*-12. Plantin le donna en 1566. & en 1578. en trois petits volumes *in*-12. avec les Scholies de Victor Giselin. Il parut en 1601. à Francfort chez Wechel avec les notes des différens Commentateurs. A Lyon en 1603. dans le *Corpus Poetarum Latinorum*. Daniel & Nicolas Heinsius s'appliquérent aussi à revoir le texte de ce Poëte; & le premier le publia ainsi revû, à Leyde en 1629, à Amsterdam en 1630. & depuis au même lieu en 1653. Corneille Schrevelius le publia à Leyde en 1661. *in*-8°. avec les notes *Variorum*. On estime beaucoup l'édition que Nico-

las Heinsius donna à Amsterdam en 1661. en 3. volumes *in-12*. C'est son édition, au moins pour la correction du texte, que Burchard Cnipping a suivi dans celle qu'il donna à Leyde en 1670. en 3. volumes *in-8°*. & qui fut réimprimée chez Blaeu à Amsterdam en 1683. Daniel Crespin s'est aussi conformé à l'édition de Nicolas Heinsius dans celle qu'il fut chargé de faire à l'usage de feu Mr. le Dauphin, & qui fut imprimée à Lyon en 4. vol. *in-4°*. en 1689. On a encore des éditions d'Ovide faites à Amsterdam en 1702. A Lipsic en 1703. A Londres par les soins de Michel Maittaire en 1718. en 3. volumes *in-12*. & dans le premier volume du recueil des Poëtes Latins, imprimé dans la même ville *in-fol*. en 1713. par les soins du même Michel Maittaire. Pierre Burmanne a procuré aussi une édition d'Ovide en 1714. & depuis en 1727. avec les notes de différentes personnes, en 4 volumes *in-4°*. à Amsterdam chez

MM. Westein. Je n'en cite pas davantage ; cette énumération seroit trop longue & trop ennuyeuse. On peut consulter sur cela le chapitre 9. de l'Histoire critique de la Langue Latine, écrite en latin, par Jean-George Walchius, qui marque les éditions d'Ovide à qui il donne la préférence, & l'ordre selon lequel il conseille de lire les écrits de ce Poëte: la Bibliothéque latine de Jean Albert Fabricius, Tome I. depuis la pag. 279. jusqu'à 288. & Tome II. depuis la page 358. jusqu'à 382. Cet habile Bibliothéquaire que la mort a enlevé à la République des Lettres le 30. Avril 1736. parle aussi dans les endroits que je viens de citer, de plusieurs traductions d'Ovide en François, en Flamand, en Allemand, en Danois, en Anglois, &c. Il pouvoit en citer quelques autres, en d'autres langues, sur tout en Italien, dont il se contente de rapporter quelques-unes. Les Métamorphoses parurent en cette langue dès 1497. à Venise *in-folio*,

lepuis on imprima dans la même gue la plus grande partie des écrits nême Poëte en différentes Villes alie, & ailleurs, comme on peut oir dans l'ouvrage intitulé *Notizia ibri rari nella lingua italiana*, &c. 'édition de Londres 1726. *in*-8°. es 146, 147 & 148. Voyez aussi, quelques éditions d'Ovide, les emens des Sçavans de M. Baillet, ne IV. *in*-4°. & le Dictionnaire ique de Bayle à l'article d'Ovide. 'égard des traductions Françoises e Poëte, je ne connois que l'Abbé Marolles qui nous ait donné en re langue toutes les Poësies de Auteur : encore en a-t-il excepté Métamorphoses, qui méritoient ux assurément d'être traduites e l'Art d'aimer, les Héroides, &c. Abbé aussi mauvais que fécond lucteur, dit qu'il n'avoit été que semaines à traduire les six livres Fastes: mais il semble qu'il ne det pas s'en vanter, de peur de faire re un préjugé desavantageux à

son ouvrage, comme ayant été précipité. Aussi cette traduction n'est-elle ni exacte, ni pure pour le style: & l'on trouve les mêmes défauts dans les autres traductions d'Ovide qu'il donna depuis 1660. jusqu'en 1661. & qui forment 7. vol. *in*-8°. C'est pour cela que le sieur de l'Estang, (c'est-à-dire, Gaspard de Tende, sçavant Provençal, mort en 1697.) dans son Traité *De la Traduction ou Régles pour apprendre à traduire la Langue Latine en la Langue Françoise*, a tiré de ces versions de l'Abbé de Marolles des exemples des mauvaises traductions. Avant le S^r^. de Marolles, Renouard avoit donné une traduction des Métamorphoses, à Paris, chez Guillemot, en 1625. *in*-8°. Mais cette traduction n'est plus supportable depuis longtemps. Le S^r^. Du Ryer en a donné une autre en 1660. *in-folio*. à Paris, avec des Explications historiques, morales & politiques, & M. l'Abbé de Bellegarde en a publié une nouvelle à Paris en 1701. en 2. vol. *in*-8°. & *in*-12.

L'Abbé Lezeau, comme je l'ai déja insinué, avoit entrepris une traduction des six Livres des Fastes, & il paroît qu'il étoit capable d'y réussir ; mais il n'a donné que la traduction du premier Livre, qui fut imprimée en 1714. à Paris chez Barbou. Le Traducteur y a joint d'amples notes critiques & historiques, qui, selon moi, sont ce qu'il y a de plus estimable dans son ouvrage. La vie d'Ovide qui est à la tête, est trop superficielle, & l'Auteur y adopte trop facilement les idées de Ciofanius & de quelques autres, qui se sont souvent trompés sur le compte d'Ovide. Les *Tristes*, ou *les Elégies Pontiques*, ou datées du Pont en forme de Lettres, ont été traduites avec autant d'élégance que d'exactitude par le P. de Kervilars, Jésuite, & enrichies de notes utiles. Cette traduction contient deux vol. *in*-12. imprimés à Paris; le premier en 1724. & le second en 1725.

On trouve peu de traductions de Poëtes en prose, qui semblent moins être traductions, & qui ayent plus

l'air original que celle-ci. Les pensées d'Ovide n'y sont point, pour l'ordinaire, comme dans une langue étrangére. En général le Poëte y retient tout son caractére, & y parle françois comme son langage naturel. Je ne parle point des traductions en vers: il n'y a presque aucun Ouvrage d'Ovide qui n'ait été ainsi ou traduit, ou imité, ou paraphrasé par nos Poëtes. Tout le monde connoît les Métamorphoses en vers françois par Thomas Corneille, frere de Pierre; les Epîtres d'Ovide, aussi en vers par Claude-Gaspard Bachet de Meziriac, imprimées à Bourg en Bresse en 1632. & réimprimées depuis plusieurs fois: les Epîtres & Elégies amoureuses d'Ovide traduites en vers par l'Abbé Barrin, &c. L'Ovide en vers Burlesques par d'Assoucy ne mérite pas d'être compté. M. Boileau a fait connoître en deux mots le mérite de cet Ouvrage dans son Art Poëtique, où il dit:

Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

FIN.

TABLE
DES FABLES
Contenues dans les trois Volumes des
METAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *Dieu débrouille le Cahos, en tire les quatre Elémens, & tous les autres corps qui composent le monde, & les établit chacun dans le lieu qu'ils doivent occuper.* Page 1
EXPLICATION. 3
FAB. II. *Après que tous les Etres vivans furent produits, Promethée forma l'Homme, en détrempant de la terre avec de l'eau, & Minerve anima son ouvrage.* 5
EXPLICATION. 8
FAB. III. *Les quatre Ages du monde suivirent la formation de l'Homme. Le premier fut l'Age d'Or, pendant lequel on vit régner sur la Terre l'Innocence & la Justice.* 13
EXPLICATION. 15
FAB. IV. *Dans le Siècle d'Argent, les Hommes commencent à être moins heureux.*

& moins justes que dans le Siécle d'Or. Dans l'Age d'Airain qui leur succéde, ils deviennent encore plus méchans ; mais leur malice ne se déclare entiérement que dans le Siécle de Fer. 16

EXPLICATION. 18

FAB. V. *Les Géans ayant tenté de se rendre maîtres du Ciel, Jupiter les ensevelit sous les Montagnes qu'ils avoient entassées les unes sur les autres, pour y donner l'assaut ; & la Terre ayant animé leur sang, en forme des Hommes cruels & féroces.* 19

EXPLICATION. 20

FAB. VI. *Jupiter voyant les crimes de cette race impie, fait assembler les Dieux & détermine de détruire l'Univers.* 25

EXPLICATION. 28

FAB. VII. *Lycaon Roy d'Arcadie, pour s'assurer si c'étoit Jupiter lui-même, qui étoit venu loger dans son Palais ; lui fit servir dans un festin le corps d'un ôtage qu'on lui avoit envoyé. Ce Dieu pour le punir le changea en Loup.* 29

EXPLICATION. 31

FAB. VIII. *Jupiter ne se contenta pas de la perte de Lycaon pour épouvanter le reste des hommes ; mais, parce qu'ils étoient tous criminels, il résolut de les exterminer par un Déluge universel.* 33

EXPLICATION. 37

FAB. IX. *Neptune calme les flots irrités, & ordonne à Triton de sonner de sa conque pour faire rentrer la Mer dans ses bornes & les Fleuves dans leurs lits. Deucalion & Pyrrha se sauvent seuls du Déluge.* 39

EXPLICATION. 41

FAB. X. *Deucalion & Pyrrha repeuplèrent la Terre en jettant derrière eux des pierres, de la manière que Thémis, dont ils avoient consulté l'Oracle, le leur avoit prescrit.* 42

EXPLICATION. 44

FAB. XI. *La Terre rechauffée par les rayons du Soleil, forma plusieurs Monstres; entre autres le Serpent Python, qu'Apollon tua à coups de Flèches. Pour célébrer la mémoire d'un événement si mémorable, il institua les Jeux Pythiens, & prit le surnom de Pythien.* 47

EXPLICATION. 49

FAB. XII. *Apollon étant devenu amoureux de Daphné, fille du Fleuve Pénée, & ne pouvant la rendre sensible, se mit à la poursuivre: mais la Nymphe ayant imploré le secours de son pere, elle fut changée en Laurier.* 50

EXPLICATION. 56

FAB. XIII. *Jupiter amoureux d'Io, fille du Fleuve Inaque, la poursuit, & couvre la Terre de ténèbres, dont il enveloppe cette Nymphe, pour lui ravir son honneur.* 58

EXPLICATION. 60

FAB. XIV. *Jupiter ayant changé Io en Vache, pour la dérober à la jalousie de Junon, fut obligé de la remettre à cette Déesse, qui la donna en garde au vigilant Argus. Alors Jupiter envoya Mercure pour endormir ce Gardien & lui ôter la vie.* 63

EXPLICATION. 67

FAB. XV. *Pan étant devenu amoureux de la Nymphe Syrinx, fille du Fleuve Ladon, & voyant que tous ses discours ne pouvoient la rendre sensible, se mit à la poursuivre. Syrinx arrêtée par les eaux du Fleuve son pere, implora le secours des Naïades ses sœurs, qui la changérent en Roseau. Pan prit quelques-uns de ces roseaux & en fit cette espéce de Flûte à sept tuyaux, qui porte le nom de cette Nymphe.* 68

EXPLICATION. 69

FAB. XVI. *Mercure ayant endormi Argus lui tranche la tête.* 71

EXPLICATION. ibid.

FAB. XVII. *Pour ne pas laisser inutiles les yeux d'Argus, Junon les attacha à la queue du Paon. Io furieuse & épouvantée par divers spectres, après avoir parcouru plusieurs Pays, s'arrête en Egypte, où Junon enfin appaisée lui redonne sa premiére figure, & permet qu'elle y soit adorée sous le nom d'Isis.* 72

EXPLICAT.

EXPLICATION. 75

LIVRE SECOND.

FAB. I. *Phaëton insulté par Epaphus, monte au Palais du Soleil, pour le prier de faire connoître qu'il est son fils. Apollon ayant juré par le Styx qu'il ne lui refuseroit rien de tout ce qu'il souhaiteroit pour cela, il lui demanda à conduire son Char pendant un jour : ce qui lui réussit si mal, que le Monde alloit être entiérement embrasé, si Jupiter, d'un coup de foudre, n'eût précipité le jeune téméraire dans l'Eridan.* 77

SUITE DE LA I. FAB. *Quoique le Soleil eût donné à Phaëton tous les avis nécessaires pour bien conduire son Char, néanmoins il ne put empêcher que ses Chevaux ne l'emportassent par des chemins qui leur étoient inconnus.* 85

EXPLICATION. 93

FAB. II. III. & IV. *Pour prévenir un embrasement universel, Jupiter foudroya Phaëton, dont les sœurs furent converties en Peupliers, & leurs larmes formérent l'Ambre qui en découla. Le Roy Cycnus, inconsolable de sa mort, fut changé en Cygne.*

EXPLICATION. des Fab. II. III. & IV. 105

FAB. V. *Comme Jupiter faisoit la revûe du*

Monde, pour éteindre le reste du feu, il devint amoureux de Calisto qu'il vit en passant par l'Arcadie; & pour se faire aimer de cette Nymphe, il prit la forme de Diane. 107

SUITE de cette Fable. *Les Nymphes découvrent à Diane le malheur arrivé à Calisto, & cette Déesse la chasse de sa compagnie, parce qu'elle avoit perdu sa pudicité.* 109

FAB. VI. & VII. *Junon jalouse de ce que Calisto avoit sçû plaire à Jupiter, la changea en Ourse. Comme Arcas son fils l'alloit tuer sans la connoître, Jupiter les enleva l'un & l'autre dans le Ciel, où ils forment les Constellations de la grande & de la petite Ourse. Le Corbeau, pour avoir trop jasé devint noir de blanc qu'il étoit autrefois.* 111

EXPLICATION des Fab. V. VI. & VII. 115

FAB. VIII. *Une autre fille de même nom que Coronis, Maîtresse d'Apollon, avoit été changée en Corneille, pour un rapport indiscret qu'elle avoit fait à Minerve, dont elle étoit chérie, sur la Corbeille où Erichthonius étoit enfermé.* 117

EXPLICATION. 119

FAB. IX. *Nyctimène ayant conçu pour son pere Nyctée une flamme criminelle, les Dieux pour punir son inceste, la méta-*

morphosérent en Hibou, & Apollon perce d'un coup de Fléche le sein de Coronis sur le rapport que le Corbeau lui fit de l'infidélité de sa Maîtresse. 122

EXPLICATION. 124

FAB. X. *Ocyroé fille du Centaure Chiron, voulant se mêler de prédire l'avenir, annonçoit à son pere les destinées du jeune Esculape, lorsque les Dieux la changérent en Jument.* 125

FAB. XI. *Mercure ayant volé les Bœufs d'Apollon, engagea Battus, qui l'avoit vû, à n'en rien dire, & lui fit pour cela un présent. Mais comme il se défioit de ce vieux Berger, il prit une autre figure & le tenta par de nouvelles promesses qui l'éblouirent. Pour le punir de son infidélité, Mercure le métamorphosa en pierre de touche.* 128

EXPLICATION des Fables X. & XI. 130

FAB. XII. *Mercure devenu amoureux de Hersé fille de Cecrops, voulut engager Aglaure à lui rendre service auprès de sa sœur, & à lui permettre l'entrée de son appartement; mais elle ne voulut jamais y consentir, à moins qu'il ne lui promît une bonne somme d'argent.* 132

EXPLICATION. 135

FAB. XIII. *Pallas commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouse de sa sœur Hersé. Agitée de cette passion, Aglaure empêche*

EXPLICATION. 176

FAB. VI. *La Nymphe Echo, cherchant à amuser Junon, pour donner le temps aux Maitresses de Jupiter de s'évader, fut changée en voix, & souffrit dans la suite tous les mépris de Narcisse dont elle étoit amoureuse.* 177

EXPLICATION. 181

FAB. VII. *Narcisse devenu amoureux de sa propre image, qu'il avoit vûe dans une Fontaine, & s'étant laissé mourir de langueur; les Dieux le changérent en une fleur, qui porte encore son nom.* 182

EXPLICATION. 188

FAB. VIII. IX. & X. *Penthée se moque de toutes les prédictions de Tirésias, & défend à ses gens d'honorer Bacchus, qui venoit d'arriver en triomphe dans la Gréce, & leur ordonne même de l'amener captif. Bacchus, sous la forme d'Acétès, l'un de ses compagnons, souffre cette indignité, & lui raconte toutes les merveilles que ce Dieu avoit opérées. Un tel récit ne sert qu'à enflammer la colére de Penthée, qui va sur le Mont Cytheron pour troubler les Orgies qu'on y célébroit, mais il y est déchiré par sa propre mere & les autres Bacchantes.* 192

SUITE de la X. Fab. *Penthée déchiré par sa Mere & les autres Bacchantes.* 202

EXPLICATION des Fab. VIII. IX. & X. 204

LIVRE QUATRIÉME.

FAB. I. II. III. & IV. *Les filles de Minyas, au lieu de célébrer la Fête de Bacchus, travaillent pendant ce temps-là & racontent plusieurs Histoires pour se desennuyer; entr'autres celles de Dercete, de Sémiramis & de Naïs. Pyrame & Thisbé s'étant donné rendez-vous hors des Murs de Babylone, Thisbé, qui y arriva la première, fut obligée de se cacher dans un Antre à la vûe d'une Lionne, & laissa tomber son écharpe. Pyrame qui vit cette écharpe ensanglantée crut que Thisbé étoit morte & se tua de désespoir. Thisbé, étant sortie quelque tems après & voyant son amant sans vie, se perça le sein de la même épée.* 211

EXPLICATION des Fab. I. II. III. & IV. 220

FAB. V. *Vénus piquée contre le Soleil, de ce qu'il avoit découvert son commerce avec Mars, le rendit toujours malheureux dans ses amours.* 225

EXPLICATION. 228

FAB. VI. *Apollon, chagrin de voir Leucothoé, qu'il aimoit, enterrée toute vive par son pere, la changea en l'Arbre qui porte l'Encens. Clytie outrée du mépris que ce Dieu lui témoignoit, se laissa mourir de*

... & fut changée en Héliotrope. 235
[E]XPLICATION. 235
[FAB.] VII. VIII. IX. X. XI. & XII. La Nymphe Salmacis, ayant vû le jeune Hermaphrodite dans le Bain, se jetta dans l'eau, & le tenant embrassé; il implore le sécours de Mercure son pere & de Vénus sa mere. Bacchus, pour punir les filles de Minyas, du mépris qu'elles avoient fait de ses Fêtes, les changea en Chauve-Souris, leurs Ouvrages en Lierre & en feuilles de Vigne. 235
EXPLICATION des Fab. VII. VIII. IX. X. XI. & XII. 242
FAB. XIII. & XIV. Junon ayant envoyé Tisiphone dans le Palais d'Athamas, y causa tant de trouble & de désordre, que ce Prince devenu furieux écrasa contre une muraille le jeune Léarque son fils; en poursuivant ensuite sa femme Ino, elle se précipita dans la Mer avec Mélicerte son autre fils; & Neptune, à la priére de Vénus, les changea en Dieux Marins. Les Dames de Thébes, qui accompagnoient Ino, sur le point de se précipiter dans la Mer, furent changées en Rochers & en Oiseaux. 247
EXPLICATION des Fab. XIII. & XIV. 255
FAB. XV. Tant de malheurs arrivés coup sur coup, obligérent enfin Cadmus & Hermione sa femme à abandonner le séjour de Thébes,

Thèbes, pour se retirer dans l'Illyrie, où ils furent métamorphosés en Serpens. 259

EXPLICATION. 261

FAB. XVI & XVII. *Persée, fils de Jupiter & de Danaé, ayant tué Méduse, emporta sa tête dans l Afrique, & le sang qui en découla y forma cette quantité de Serpens, dont cette Partie du Monde a été depuis infectée. Atlas, Roy de ce Pays, effrayé du souvenir d'un Oracle, qui lui avoit prédit, qu'un fils de Jupiter viendroit un jour le détrôner, résolut de tuer Persée, mais celui-ci le prévint, lui ôta la vie, & les Dieux le changérent en cette Montagne qui porte encore son nom.* 265

EXPLICATION des Fab. XVI. & XVII. 269

FAB. XVIII. & XIX. *Persée, après la Victoire qu'il venoit de remporter sur Atlas & que celui ci eut été métamorphosé en Montagne, fut en Ethiopie, où il arriva dans le moment qu'Andromède étoit exposée à un Monstre. Persée tua ce Monstre & cacha sous le sable la tête de la Gorgone, & la couvrit de feuilles & de Plantes marines qui devinrent du Corail. Il rend graces aux Dieux de sa Victoire, épouse Andromède, & pendant les Nôces il raconte la manière dont il avoit tué Méduse, & pourquoi Minerve avoit changé ses Cheveux en Serpens.* 278

EXPLICATION des Fab. XVIII. & XIX. 285

TOME SECOND.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE I. *Phinée, à qui Andromède avoit été promise en mariage, étant entré avec ses amis, dans la salle du Festin, dans le temps que Persée racontoit ses avantures, il y eut un combat fort opiniâtre, dans lequel le Héros donna des preuves éclatantes de valeur.* Page 1

EXPLICATION. 10

FAB. II. *Persée voyant qu'il étoit prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis, leur présenta la tête de Méduse, & changea Phinée en Rocher, avec tous ceux qui avoient pris les armes pour lui. Après cette victoire, Persée retourna avec Andromède dans son pays, où il convertit Prétus en pierre; & sans se souvenir de l'injure que son ayeul Acrise lui avoit faite, il le rétablit dans son Royaume.* 13

EXPLICATION. 17

FAB. III. IV. & V. *Polydecte ne voulant pas croire que ce fût cette tête de Méduse qui faisoit par tout tant de bruit, fut converti en pierre. Minerve quitte son frere*

Persée, & va sur le Mont Hélicon pour visiter les Muses. Celles-ci l'entretiennent de leurs avantures à la Cour de Pyrenée, qui les trouva si charmantes, qu'il en devint amoureux. De sorte que pour éviter sa violence, elles prirent aussitôt des aîles, & se sauvérent en volant. Pyrenée qui les voulut suivre, s'imaginant qu'il pourroit voler comme elles, tomba du haut de la Tour, & se tua sur le carreau. On lui conte aussi l'Histoire des neuf Piérides, qui sont changées en Pies, pour avoir eu la témérité de faire un défi aux Muses. 19

EXPLICATION des Fab. III. IV. & V. 25

FAB. VI. *Pendant que Pluton se proméne dans la Sicile, Vénus prie son fils de lui percer le cœur d'une de ses fléches.* 30

EXPLICATION. 33

FAB. VII. *Pluton enleve Proserpine, & convertit en Fontaine la Nymphe Cyane, qui vouloit s'opposer à cet enlevement. Cérès occupée à chercher sa fille, métamorphose Stelle en Lezard, parce qu'il s'étoit moqué d'elle.* 34

EXPLICATION. 36

FAB. VIII. & IX. *Cérès, ayant cherché inutilement sa fille par toute la terre, découvre par le moyen de la Nymphe Aréthuse, que Pluton l'avoit enlevée, & obtient de Jupiter que Proserpine lui seroit*

rendue, si elle n'avoit rien mangé depuis qu'elle étoit arrivée dans le Royaume de Pluton; mais Ascalaphe ayant dit qu'elle avoit mis dans sa bouche quelques grains de Grenade, Jupiter, suivant l'Arrêt des Parques, établit qu'elle demeureroit, chaque année, six mois avec Pluton & six mois avec sa mere; Proserpine irritée de ce procédé changea Ascalaphe en Hibou. Comme les Sirenes s'étoient trouvées en la compagnie de Proserpine lorsqu'elle fut enlevée, les Dieux leur donnérent des aîles pour l'aller chercher par toute la terre. 46

EXPLIÇATION des Fab. VIII. & IX. 52

FAB. X. *Après que le jugement de Jupiter eut appaisé Cérès, cette Déesse alla trouver Aréthuse, pour apprendre l'Histoire de ses amours. La Nymphe lui raconta qu'Alphée qui l'aimoit, l'ayant poursuivie un jour, elle implora le secours de Diane, qui l'avoit changée en Fontaine, & la terre s'étant entr'ouverte pour lui donner passage, elle alla ressortir dans la Sicile, où le fleuve Alphée, mêlant ses eaux avec les siennes, l'avoit accompagnée.* 55

EXPLIÇATION. 63

FAB. XI. *Cérès, ayant ordonné à Triptolême d'aller par tout le monde enseigner l'art de cultiver la terre, ce Prince s'arrêta dans*

la Scythie, à la Cour de Lyncus, qui jaloux de la réputation que Triptoléme alloit acquerir, voulut le faire mourir; mais dans le temps qu'il se disposoit à commettre une action si barbare, Cérès le changea en Lynx. 61

EXPLICATION. 63

LIVRE SIXIEME

FAB. I. II. III. & IV. *Minerve ayant loué le chant des Muses & approuvé la vengeance qu'elles avoient tirée de leurs rivales, vint trouver Arachné sous la figure d'une vieille femme. Cette fille fait un défi à la Déesse, qui l'ayant accepté représente sur la toile plusieurs histoires; Arachné en ayant fait autant de son côté, Minerve outrée de voir qu'elle la surpassoit par la délicatesse de son ouvrage, lui donna trois ou quatre coups de navette sur la tête, dont cette habile Ouvriére conçut tant de chagrin qu'elle se pendit de désespoir. La Déesse touchée de compassion la changea en Araignée.* 67

EXPLICATION des Fab. I. II. III. & IV. 76

FAB. V. *Latone piquée des mépris que Niobé affectoit d'avoir pour elle, engagea Apollon & Diane de faire mourir tous les enfans de cette orgueilleuse Reine, ce qui la jetta dans*

un si grand desespoir, qu'elle perdit toute sorte de sentiment & fut changée en Rocher. 85

EXPLICATION. 93

FAB. VI. *Latone fatiguée d'une longue marche, & encore plus du poids de ses deux enfans, qu'elle portoit entre ses bras, arriva près d'un Etang, où elle voulut se desaltérer. Quelques Paysans qui y travailloient l'ayant repoussée, & ayant troublé l'eau pour l'empêcher de boire, la Déesse indignée les changea en Grenouilles.* 101

EXPLICATION. 105

FAB. VII. & VIII. *Marsyas ayant fait un défi à Apollon, ce Dieu, après l'avoir vaincu, l'écorcha vif. Les larmes qui furent répandues à sa mort formérent le fleuve qui porte son nom.* 107

EXPLICATION des Fab. VII. & VIII. 109

FAB. IX. *Progné ayant épousé Terée Roy de Thrace, le pria d'aller à Athénes pour lui amener sa sœur Philoméle. Terée, étant devenu amoureux de cette jeune Princesse, lui fit violence, & après lui avoir coupé la langue, la laissa enfermée dans un vieux Château, qui étoit au milieu des Bois. Philoméle trouva le moyen de faire sçavoir sa disgrace à sa sœur, par un canevas sur lequel elle avoit tracé l'histoire de ses mal-*

heurs, & qu'elle lui envoya par un de ses Gardes. 111
EXPLICATION. 122
FAB. X. *Progné délivre Philoméle de sa prison & la conduit à la Cour de Terée. Pendant qu'elle rouloit ses projets de vengeance, son fils Itys étant arrivé dans l'appartement où elle étoit, elle lui coupa la gorge, & le fit servir dans le festin qu'elle donna à son mari : obligée de s'enfuir, elle fut changée en Hirondelle, Philoméle en Rossignol, & Terée en Hupe.* 123
EXPLICATION. 128
FAB. XI. *Borée n'ayant pû obtenir d'Erechthée Roy d'Athénes, sa fille Orithye en mariage, l'enleva, & l'ayant emportée dans la Thrace où il régnoit, en eut deux enfans, Calaïs & Zetès, qui dans la suite eurent des aîles comme leur pere.* 132
EXPLICATION. 135

LIVRE SEPTIEME.

FAB. I. *Les Argonautes, après plusieurs avantures, arrivérent enfin dans la Colchide, où Jason, avec le secours de Medée, qui étoit devenue amoureuse de lui, dompte les Taureaux qui jettoient le feu par les narines, enleve la Toison d'or, après avoir endormi le Dragon qui la gardoit, & re-*

tourne victorieux avec Medée dans la Thessalie. 137

EXPLICATION. 147

FAB. II. III. & IV. *Jason voyant à son retour, son pere accablé d'infirmités & de vieillesse, prie Medée de le rajeunir; ce que cette Princesse exécute avec les herbes qu'elle va cueillir en différens endroits. Les filles de Pelias, l'ayant priée de rendre le même service à leur pere, Medée pour venger Jason des maux que ce Prince avoit fait à Eson, les ayant obligées de lui couper la gorge, sous prétexte de faire couler dans les veines un sang, qui pût lui redonner des forces, ce malheureux Prince devient la victime de la crédule tendresse de ses filles. Medée, pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, se sauva sur son char.* 154

EXPLICATION des Fab. II. III. & IV. 165

FAB. V. — XIX. *Toutes ces Fables ne contiennent que le Voyage de Medée, où le Poëte mêle plusieurs métamorphoses. Medée s'étant retirée à Corinthe, & ayant appris que Jason avoit épousé la fille de Créon, elle mit le feu au Palais de ce Prince, qui y fut brûlé avec sa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eu de Jason & se sauva à Athénes où Egée l'épousa.* 168

EXPLICATION des Fab. V.—XIX. 171

FAB. XX. — XXIV. *Hercule enchaîne le Chien infernal à trois têtes, qui transporté de rage, souilla de son écume la Terre qui depuis ce temps là produit des herbes venimeuses. Medée voulant faire mourir Thesée avec un poison composé de l'Aconit, Egée reconnoit son fils à la garde de son épée, lui arrache de la main la coupe fatale, & Medée évite par sa fuite le châtiment qu'elle méritoit. On chante ensuite les réjouissances publiques que l'on fit à l'arrivée de Thesée, & l'on chante dans cette Fête les grandes actions de Thesée, & principalement la victoire qu'il avoit obtenue sur Scyron ce fameux Pirate, qui fut converti en rocher qui porte son nom. Minos pour venger la mort d'Androgée son fils, se prépare à faire la guerre aux Athéniens, & va dans plusieurs Isles pour demander du secours. L'on conte aussi par occasion le changement d'Arné en Chouette.* 175

EXPLICATION des Fab. XX. — XXIV. 179

FAB. XXV. *Minos n'ayant pû obtenir aucun secours de divers peuples, alla à Egine pour demander du secours à Eaque, fils de Jupiter & d'Egine qui le lui refuse sous prétexte d'une alliance contractée avec les Athéniens; à peine Minos est-il parti que Cephale arrive, envoyé de la part des Athé-*

niens, pour demander du ſecours contre Minos; Eaque lui accorde ſa demande & lui raconte comment ſes Etats avoient été dépeuplés par la contagion. 182

EXPLICATION. 189

FAB. XXVI. *Jupiter à la prière d'Eaque ſon fils, métamorphoſe en Hommes les Fourmis qui étoient dans le creux d'un vieux Chêne. Ces Hommes furent appellés Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car ils les nomment Myrmeces.* 191

EXPLICATION. 194

FAB. XXVII. & XXVIII. *Cephale abandonne l'Aurore qui l'avoit ravi, & vient retrouver Procris ſon épouſe qu'il aimoit uniquement; ce Prince ayant voulu éprouver en ſe déguiſant, ſi ſa femme l'aimoit autant qu'elle paroiſſoit l'aimer, la trouva infidéle: ce qui la jetta dans une ſi grande confuſion, lorſqu'elle eut reconnu ſon mari, qu'elle alla de honte ſe cacher dans les bois. Cependant ce Prince qui ne pouvoit ſouffrir cette ſéparation, ſe reconcilia avec elle. Elle lui donna à ſon retour un Dard & un Chien, qui fut depuis converti en pierre, à la chaſſe d'un animal furieux, que Thémis en colére de ce que le fils de Laïus avoit développé l'obſcurité de ſes Oracles, avoit envoyé alentour de Thêbes pour*

faire du dégât dans le Pays. 197

EXPLICATION des Fab. XXVII. & XXVIII. 205

FAB. XXIX. *Procris ayant à son tour, sur quelque rapport, conçu de la jalousie contre Cephale, qu'elle croyoit amoureux, alla dans les bois où il chassoit pour le surprendre ; le bruit qu'elle fit dans les broussailles ayant fait croire à ce Prince que c'étoit quelque bête, il lui lança son javelot, dont elle lui avoit fait présent & la tua.* 206

EXPLICATION. 210

LIVRE HUITIEME.

FAB. I. *Minos commence la guerre par le Siége de Mégare. La destinée de cette Ville étoit attachée à un poil rouge que Nisus, qui en étoit Roy, portoit parmi ses cheveux blancs. Scylla sa fille, amoureuse de Minos, coupa ce poil fatal pour le lui donner, & le Roy de Crete profitant de cette trahison, se rendit maître de Mégare, & marqua beaucoup de mépris pour cette perfide Princesse, qui s'étant jettée dans la mer pour le suivre, atteignit le Vaisseau. Nisus qui avoit déja été changé en Epervier l'ayant apperçue, fondit sur elle pour la déchirer à coups de bec. La peur lui ayant fait lâcher prise,*

elle fut métamorphosée en Alouette. 214
EXPLICATION. 222
FAB. II. *Minos ayant vaincu les Athéniens, les oblige d'envoyer de Crete, de neuf en neuf ans, sept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maisons d'Athénes pour être exposés au Minotaure dans le Labyrinthe, où Minos l'avoit enfermé pour le dérober aux yeux du public. Le sort tombe entr'autres sur Thesée; mais par le secours d'Ariane fille de Minos, qui en devint amoureuse, il tue ce monstre, se délivre du Labyrinthe & emméne cette Princesse dans l'Isle de Naxe, où il l'abandonna. Bacchus pour la consoler lui offrit son cœur, & pour rendre son nom immortel, plaça dans le Ciel la couronne qu'il lui avoit donnée.* 224
EXPLICATION. 226
FAB. III. *Dédale ennuyé de son exil, trouva le moyen de se sauver de l'Isle de Crete avec des aîles. Son fils Icare n'ayant pas suivi le conseil qu'il lui avoit donné de ne point s'élever trop haut, la chaleur du Soleil fondit la cire qui attachoit ses aîles, & ce jeune téméraire tomba dans la mer, où il périt: cette mer a toujours porté son nom depuis ce funeste accident. La sœur de Dédale lui ayant confié son fils Perdix, pour l'instruire dans les Arts, Dédale jaloux des progrès que son neveu faisoit, le préci-*

pita du haut d'une tour ; Minerve qui a toujours favorisé les beaux Arts le changea, avant qu'il tombât à terre, en Perdrix. 230

EXPLICATION. 235

FAB. IV. *Œnée Roy de Calydon ayant oublié Diane dans un sacrifice qu'il offroit à tous les autres Dieux, cette Déesse en fut si irritée, qu'elle envoya un sanglier monstrueux dans la campagne, qui y fit mille ravages : il fallut assembler toute la Noblesse du pays pour lui donner la chasse. Meleagre fils d'Œnée se mit à la tête des jeunes Princes qui arriverent à Calydon, & ayant tué ce Sanglier, il en donna la hure à sa Maitresse Atalante, fille du Roy d'Arcadie. Ses oncles Plexippe & Toxée ayant voulu la lui enlever, ce Prince les tua. Althée leur sœur & mere de Meleagre, outrée de desespoir de la perte de ses deux freres, dévoua son fils aux furies ; & ayant pris un tison fatal que les Parques lui avoient donné quand ce Prince naquit, & de la conservation duquel dépendoit sa vie, elle le fit brûler. Meleagre perdit la vie avec de mortelles douleurs, au moment que le tison fut consumé. Les sœurs de ce Prince infortuné, couvertes de deuil, lui rendirent les derniers devoirs jusqu'à ce que Diane les ayant changées en Oiseaux, elles s'envolérent.* 240

EXPLICATION. 255
FAB. V. & VI. *Thesée à son retour de la chasse de Calydon, ayant trouvé l'Acheloüs débordé, se retira chez le Dieu de ce Fleuve, qui après le repas lui conte l'histoire des cinq Nayades, qui avoient été changées en ces Isles Echinades, & celle de l'Isle Périméle, dont il avoit autrefois été amoureux, & que son pere précipita dans la mer.* 260
EXPLICATION des Fab. V. & VI. 264
FAB. VII. VIII. IX. & X. *Jupiter & Mercure ayant pris une forme humaine, trouvent chez Philemon & Baucis l'hospitalité que tout le voisinage leur avoit refusée. C'est pourquoi ces Dieux ayant reconnu leur zéle, changérent leur cabane en un Temple, dont ils leur donnérent la charge de Prêtres, & après une longue vie, ces deux bonnes gens furent eux-mêmes convertis en arbres. Le village où ils demeuroient fut submergé par les eaux avec tous leurs habitans, & changé en étang. Acheloüs conte aussi par occasion le pouvoir que Protée avoit de se revêtir de plusieurs figures.* 265
EXPLICATION des Fab. VII. VIII. IX. & X. 273
FAB XI. *Acheloüs conte à Thesée l'histoire de Métra, qui pour nourrir son pere, qui étoit dévoré d'une faim canine, pour avoir*

coupé un arbre consacré à Cérès, demanda à Neptune qui l'avoit autrefois aimée, la vertu de se transformer. Ainsi Ereſichthon qui avoit été forcé de la vendre, afin d'avoir quelque argent pour vivre, la revendit plusieurs fois, parce qu'aussitôt qu'il l'avoit vendue, elle prenoit une autre forme, & s'échappoit facilement. Mais enfin cette ruse ayant été découverte, ce misérable pere fut contraint de se dévorer lui-même, & reçut la peine que son impiété méritoit. 277

EXPLICATION. 285

LIVRE NEUVIEME.

FAB. I. *Déjanire fille d'Œnée étant recherchée en mariage par un grand nombre de Héròs, son pere la promit à celui qui vaincroit les autres. Hercule & Acheloüs combattirent l'un contre l'autre à qui demeureroit un si beau prix. Acheloüs s'étant métamorphosé en Serpent & puis en Taureau, Hercule néanmoins le vainquit & lui arracha une de ses cornes. Les Nayades filles de ce Fleuve, la releverent de terre, & l'ayant remplie de tous les fruits que l'Automne peut fournir, ils la nommerent corne d'abondance.* 287

EXPLICATION. 292

FAB. II. *Hercule s'en retournant victorieux*

EXPLICATION. ... spouser, la
FAB. V. & VI. *Thesée* ... *passer le Fleu-*
chasse de Calydon, ay ... *Le Centaure en*
débordé, se retira che ... *Hercule à l'au-*
qui après le repas ... 294
cinq Nayades, qu ... 296
ces Isles Echinad ... *s'étant apperçu*
méle, dont il ... *lui tira une fléche,*
& que son pere ... *part, & le mit hors*
EXPLICATI ... *entreprise. Nessus prêt*
FAB. VII. ... *Déjanire une tunique*
Mercure ... *sang, l'assurant qu'elle se-*
trouvent ... *contre l'infidelité de son*
talité que ... *ayant appris qu'Hercule*
C'est p ... *d'Iole, lui envoya la tuni-*
leur zé ... *Nessus, croyant le ramener*
Temp ... *qu'Hercule l'eut revêtue, il sen-*
de P ... *si violentes & devint si fu-*
deux ... *précipita dans la mer Lichas*
vert. ... *apportée, qui fut ensuite changé*
roie ... *Rocher. Ce Héros prépara un bûcher*
leu ... *alluma, il s'étendit dessus &*
la ... *par la flamme après avoir fait*
P ... *le récit de ses exploits. Lorsque*
... *consumé ce qu'Hercule avoit de*
Ex ... *Jupiter l'enleva dans le Ciel & le*
... *rang des Dieux.* 297
F ... EXPLICATION. des Fab. III. & IV. 305
FAB. V. & VI. *Junon prie Lucine, Déesse*
qui préside aux accouchemens, d'empêcher
Alcmene

…ccoucher heureusement d'Her… …ue Lucine, sous la figure …emme, se mit à la porte du …lcmene dans une posture qui …t d'accoucher, & lui faisoit sen… …ouleurs violentes. Galanthis l'une …vantes d'Alcmene ayant apperçû cet… …eille en cette posture, s'imagina qu'elle …isoit à sa Maitresse, & pour la faire retirer, elle publia que sa Maitresse étoit enfin délivrée, & la vieille qui le crut, s'étant levée, Alcmene accoucha d'abord heureusement. Lucine pour punir l'esclave la métamorphosa en Belette, animal qui fait ses petits par la bouche. 307

Explication des Fab. V. & VI. 310

Explication des Travaux d'Hercule. 319

Fab. VII. VIII. IX. & X. *Une Nymphe en fuyant Priape qui la poursuivoit, est métamorphosée en arbre; Dryope ayant coupé un rameau de cet arbre pour le donner à son fils qu'elle tenoit entre les bras, éprouve le même changement; & tandis qu'Iole fait à Alcmene le récit de cette avanture, elle apprend que son frere Iolas étoit revenu dans sa premiere jeunesse. Le Poëte raconte aussi à cette occasion l'histoire des enfans de Callirrhoé.* 329

Explication des Fab. VII. VIII. IX. & X. 335

avec Déjanire qu'il venoit d'épouser, la confie à Nessus pour lui faire passer le Fleuve Evene, qui étoit débordé. Le Centaure en devint amoureux, & voyant Hercule à l'autre bord, veut l'enlever. 294
EXPLICATION. 296
FAB. III. & IV. *Hercule s'étant apperçu du dessein de Nessus, lui tira une fléche, qui le perça de part en part, & le mit hors d'état d'exécuter son entreprise. Nessus prêt à expirer donne à Déjanire une tunique trempée dans son sang, l'assurant qu'elle seroit un préservatif contre l'infidelité de son mari. Déjanire ayant appris qu'Hercule étoit amoureux d'Iole, lui envoya la tunique du Centaure Nessus, croyant le ramener à elle. Dès qu'Hercule l'eut revêtue, il sentit des douleurs si violentes & devint si furieux, qu'il précipita dans la mer Lichas qui l'avoit apportée, qui fut ensuite changé en un Rocher. Ce Héros prépara un bûcher que Philoctete alluma, il s'étendit dessus & fut consumé par la flamme après avoir fait lui-même le récit de ses exploits. Lorsque le feu eut consumé ce qu'Hercule avoit de mortel, Jupiter l'enleva dans le Ciel & le mit au rang des Dieux.* 297
EXPLICATION. des Fab. III. & IV. 305
FAB. V. & VI. *Junon prie Lucine, Déesse qui préside aux accouchemens, d'empêcher Alcmene*

Alcmene d'accoucher heureusement d'Hercule. De sorte que Lucine, sous la figure d'une vieille femme, se mit à la porte du Palais d'Alcmene dans une posture qui l'empêchoit d'accoucher, & lui faisoit sentir des douleurs violentes. Galanthis l'une des servantes d'Alcmene ayant apperçû cette vieille en cette posture, s'imagina qu'elle nuisoit à sa Maitresse, & pour la faire retirer, elle publia que sa Maitresse étoit enfin délivrée, & la vieille qui le crut, s'étant levée, Alcmene accoucha d'abord heureusement. Lucine pour punir l'esclave la métamorphosa en Belette, animal qui fait ses petits par la bouche. 307

EXPLICATION des Fab. V. & VI. 310

EXPLICATION des Travaux d'Hercule. 319

FAB. VII. VIII. IX. & X. *Une Nymphe en fuyant Priape qui la poursuivoit, est métamorphosée en arbre; Dryope ayant coupé un rameau de cet arbre pour le donner à son fils qu'elle tenoit entre les bras, éprouve le même changement; & tandis qu'Iole fait à Alcmene le récit de cette avanture, elle apprend que son frere Iolas étoit revenu dans sa premiere jeunesse. Le Poëte raconte aussi à cette occasion l'histoire des enfans de Callirrhoé.* 329

EXPLICATION des Fab. VII. VIII. IX. & X. 335

FAB. XI. *Byblis ayant conçu pour son frere Caune une flamme criminelle, l'obligea d'éviter en fuyant les transports d'une sœur insensée ; elle le poursuit & arrive dans la Carie où elle est métamorphosée en Fontaine.* 337

EXPLICATION. 349

FAB. XII. *Ligdus ayant ordonné à sa femme Telethuse qu'au cas qu'elle accouchât d'une fille elle la fît mourir ; Isis qui lui apparut en songe lui défendit d'exécuter l'ordre de son mari, & lui promit de lui être favorable. Telethuse ayant accouché d'une fille qui fut nommée Iphis, la fit passer pour être un garçon, qui ayant ensuite épousé Ianthe changea de sexe par le secours d'Isis, qui voulut récompenser la piété de Telethuse.* 351

EXPLICATION. 358

LIVRE DIXIEME.

FAB I. *Euridice femme d'Orphée, comme elle couroit sur l'herbe avec d'autres Nymphes, meurt de la morsure d'un Serpent, qui l'avoit mordue au talon.* 359

FAB. II. *Orphée, après avoir longtemps pleuré sa chere Euridice, descend aux enfers. Pluton & les Parques la lui rendent à condition qu'il ne la regarderoit qu'après*

être sorti du séjour des Ombres; mais comme il ne put résister au plaisir de la voir, elle lui fut ravie pour toujours. Ovide prend ici occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en Rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Œlene & de Lethée qui furent aussi convertis en pierres. 360

EXPLICATION des Fab. I. & II. 365

FAB. III. *Orphée étant sur le Mont Rhodope, attiroit au son de sa voix & de sa Lyre les animaux, les rochers & les arbres. Le pin connu seulement depuis la métamorphose d'Attis Prêtre de Cybelle, se trouva au nombre de ceux qui y furent attirés.* 369

EXPLICATION. 370

FAB. IV. *Cyparisse ayant tué par mégarde un Cerf privé qu'il aimoit, & voulant se donner la mort, fut changé en Cyprès par Apollon.* 372

EXPLICATION. 374

FAB. V. *Jupiter charmé de la beauté de Ganymede, se métamorphose en Aigle pour l'enlever, & l'ayant conduit dans le Ciel, le fait Echanson de la table des Dieux.* 375

EXPLICATION. 376

FAB. VI. *Apollon jouant avec Hyacinthe, Borée détourna le palet, qui ayant frappé ce jeune homme à la tête, lui ôta la vie. Son sang fut changé en une fleur qui porte son nom.* 378

EXPLICATION. 380

FAB. VII. & VIII. *Vénus ne pouvant souffrir que les Cérastes prophanassent l'Isle de Cypre, qui lui étoit consacrée, par les sacrifices barbares qu'ils offroient à leurs Dieux, les change en taureaux, & pour punir les Propétides de leurs débauches, elle les métamorphose en Rochers.* 382

EXPLICATION des Fab. VII. & VIII. 384

FAB. IX. *Pygmalion célébre Statuaire voyant l'impudicité des Propétides, en conçut un si grand mépris pour toutes les femmes, qu'il prit la résolution de ne se marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une Statue qu'il avoit faite, & par les prieres qu'il fit à Vénus, cette Statue ayant été animée, il l'épousa & en eut un Fils appellé Paphus, dont l'Isle de Cypre a pris son nom.* 385

EXPLICATION. 388

FAB. X. *Myrrha fille de Cyniras & de Cenchréis ayant conçu pour son Pere un amour incestueux, & ne voyant point de remède à sa passion, se pendit de desespoir. Sa nourrice y étant accourue, coupa la corde & la delivra. Après avoir sçû le sujet de son desespoir elle lui promit de la servir & de lui faire obtenir ce qu'elle souhaitoit sans que son pere le sçût; ce qu'ayant exécuté & Cyniras ayant enfin decouvert que c'étoit sa*

fille, il la pourſuivit pour la tuer. Myrrha fut obligée pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, de ſe retirer dans le pays des Sabéens où elle accoucha d'Adonis & fut changée en l'arbre qui porte ſon nom. 389

FAB. XI. *Adonis élevé par les Nayades, lorſqu'il fut devenu grand, fut autant aimé de Vénus que Cyniras avoit été aimé de ſa fille, & même Vénus le ſuit par tout dans les bois & au travers des Rochers.* 401

EXPLICATION des Fab. X. & XI. 403

FAB. XII. *Vénus craint que les Lions, les Sangliers ou autres bêtes ſauvages faſſent tort à Adonis, & lui conſeille de ne pourſuivre que les bêtes à qui la nature n'a point donné des armes.* 404

FAB. XIII. *Schœnée ayant formé le deſſein de ne donner ſa fille Atalante en mariage qu'à celui qui la ſurpaſſeroit à la courſe, Hippomene ayant jetté ſur le chemin des pommes d'or, qu'elle s'amuſa à ramaſſer, remporta la victoire & l'épouſa. Mais ayant dans la ſuite profané avec elle un bois conſacré à Cérès, ils furent l'un & l'autre changés en Lions.* 405

EXPLICATION des Fab. XII. & XIII. 414

FAB. XIV. & XV. *Adonis étant mort à la chaſſe, de la bleſſure d'un Sanglier, Vénus change ſon ſang en une fleur rouge.* 418

EXPLICATION des Fab. XIV. & XV. 419

TOME TROISIÉME.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I. II. *Tandis qu'Orphée chantoit ainsi sur le Mont Rhodope, les Dames de Thrace dont il méprisoit les tendres empressemens profitérent de la fureur que leur inspiroient les Orgies qu'elles célébroient, & le mirent en piéces ; un Serpent qui voulut mordre sa tête que l'Hebre avoit portée dans l'Isle de Lesbos, fut changé en pierre, & les Bacchantes qui l'avoient déchiré, en arbres de différentes espéces.* Page. 1

EXPLICATION des Fab. I. & II. 5

FAB. III. *Bacchus quittant le séjour de la Thrace, après avoir puni les femmes, qui avoient massacré Orphée, & passant sur le Mont Tmole dans la Lydie, Silene qui l'accompagnoit s'égara, & des Paysans l'ayant rencontré le présentérent à Midas Roy de Phrygie, qui le rendit à Bacchus. Pour reconnoître ce service, ce Dieu lui demanda ce qu'il désiroit, & Midas souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit ; ce qui lui fut accordé ; il se repentit bientôt d'avoir obtenu un pouvoir si funeste ; & ayant prié Bacchus de l'en délivrer, ce Dieu lui ordonna d'aller se laver dans le*

Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or. 7

EXPLICATION. 10

FAB. IV. V. & VI. *Pan charmé des éloges que lui donnoient les Nymphes qui l'entendoient jouer de la flûte, en devint si fier qu'il osa défier Apollon. Tmole pris pour arbitre, jugea que le son de la Lyre de ce Dieu, l'emportoit sur la flûte de Pan, & tout le monde souscrivit à ce jugement. Midas seul fut d'un avis contraire, & Apollon pour punir & marquer sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Comme personne ne s'étoit apperçu de cette vengeance d'Apollon, Midas cachoit avec soin cette difformité, mais son Barbier l'ayant découverte, & n'en osant rien dire, il fit un trou en terre, où il déposa un secret qui l'embarrassoit; il en sortit peu de temps après des roseaux qui publiérent que Midas avoit des oreilles d'âne. Apollon & Neptune déguisés en Maçons, s'offrirent moyennant une somme dont ils convinrent avec Laomedon, de bâtir les murailles de Troye. Lorsque l'ouvrage fut fini, ce Prince refusa de les satisfaire : ce qui irrita si fort Neptune qu'il inonda toutes les campagnes voisines. Pour l'appaiser, Laomedon fut obligé d'exposer sa fille Hesione à la fureur d'un monstre. Hercule l'ayant délivrée, le perfide Laomedon refusa de lui donner l'attelage qu'il*

lui avoit promis. Hercule pour se venger, saccagea la Ville de Troye, & emmena Hesione, qu'il fit épouser à son ami Telamon. 15

EXPLICATION des Fab. IV. V. & VI. 20

FAB. VII. VIII. & IX. *Protée ayant prédit à Thétis qu'elle auroit un fils plus puissant que son pere, Jupiter qui en étoit amoureux la céde à Pelée. La Déesse, pour éluder ses poursuites, prend différentes figures; mais Protée ayant conseillé à Pelée de la lier pendant qu'elle dormoit, & de ne point la laisser échaper, jusqu'à ce qu'elle fût revenue sous sa forme ordinaire, il l'épouse & la rend mere d'Achille. Pelée ayant tué son frere Phoque, va à Trachine pour être expié par Ceïx qui en étoit Roy. Ce Prince qu'il trouve dans l'affliction, lui apprend la mort de son frere Dedalion & l'histoire de Chione sa niéce, que Diane avoit tuée d'un coup de fléche pour la punir de sa vanité. Pendant que ce Prince raconte cette histoire, le Chef des troupeaux de Pelée vient lui apprendre qu'un loup dévoroit ses bœufs sans qu'on pût y mettre ordre. Thétis sœur de Psamathe qui l'avoit envoyé pour venger la mort de Phoque, la fléchit par ses priéres, & le Loup est changé en rocher.* 27

EXPLICATION des Fab. VII. VIII. & IX. 38

FAB. X. *Ceix étant allé consulter l'Oracle d'Apollon, fait naufrage à son retour, & Junon envoye Morphée le Dieu du Sommeil à Alcyone pour lui en apprendre la nouvelle. A son réveil elle court sur le rivage où ayant vû le corps de son mari qui flottoit sur l'eau, elle se jette de desespoir dans la mer, & les Dieux les changent l'un & l'autre en Alcyons.* 42

EXPLICATION. 59

FAB. XI. *La Nymphe Hesperie fuyant Esaque qui l'aimoit, fut piquée d'un Serpent, & tomba morte de cette blessure. Esaque en fut si affligé qu'il se précipita dans la mer & fut changé en plongeon.* 61

EXPLICATION. 64

LIVRE DOUZIE'ME.

FAB. I. II. & III. *Lorsque les Grecs furent arrivés en Aulide, ils consultérent Calchas pour sçavoir si le vent ne favoriseroit pas bientôt leur départ. Ce grand Prêtre leur ayant dit que le vent leur seroit toujours contraire, jusqu'à ce qu'Agamemnon eût immolé sa fille Iphigenie, on la conduisit à l'Autel, & Diane appaisée par cette soumission, mit en sa place une biche qui lui fut immolée. A la descente des Grecs sur le rivage de Troye, se livre un sanglant com-*

bat. Protésilas qui sort le premier de la Flote est tué par Hector, & Cygnus qui combattoit pour les Troyens est vaincu par Achille. Neptune son Pere le change en un oiseau de même nom. 66

EXPLICATION des FAB. I. II. & III. 73

FAB. IV. V. VI. & VII. *Comme pendant le Festin qui suivit cette victoire, tout le monde s'étonnoit de l'aventure qui venoit d'arriver, Nestor raconta qu'au combat des Centaures & des Lapithes, auquel il s'étoit trouvé, la Nymphe Cenis qui avoit répondu à l'amour de Neptune & qui avoit obtenu de ce Dieu d'être changée en homme & d'être invulnérable, s'y étoit fort signalée, & on avoit été obligé de l'étouffer comme Cygnus. Néanmoins Neptune se souvenant de l'avoir aimée, ne voulut pas qu'elle pérît entiérement & la convertit en Oiseau. Periclymene, l'un des douze fils de Nelée & frere de Nestor, ayant reçu de Neptune le pouvoir de se revêtir de plusieurs formes, il s'en servit heureusement contre Hercule; mais s'étant enfin métamorphosé en Aigle, pour se derober aux coups de ce redoutable ennemi, il fut tué d'un coup de fleche dans le temps qu'il s'envoloit. Neptune, pour venger la mort de Cygnus, pria Apollon de se deguiser; parce que le Destin ne lui permettoit pas de la venger lui-même. Apollon*

entra dans le Camp des Troyens & ayant dirigé la fléche de Paris, Achille en fut blessé au talon, le seul endroit de tout son corps où il n'étoit pas invulnérable. 79
EXPLICATION des Fab. IV. V. VI. & VII. 105

LIVRE TREIZIE'ME.

Fab. I. II. & III. *Après la mort d'Achille, Ajax & Ulysse disputent ses armes; & les Capitaines Grecs les ayant adjugés à ce dernier, Ajax se tue de desespoir, & son sang est changé en une fleur. Ulysse ayant conduit au siége de Troye Philoctete qui avoit en son pouvoir les fléches d'Hercule, & toutes les destinées de cette Ville étant accomplies, elle fut prise & saccagée. Hecube femme de Priam qui s'étoit retirée entre les tombeaux de ses enfans est faite esclave d'Ulysse. Priam ayant envoyé secrettement son fils Polydore à la Cour de Polymnestor pour y être élevé, ce lâche Prince ayant appris la destruction de la Ville de Troye, l'égorgea & le jetta dans la mer pour avoir les trésors qui lui avoient été confiés.* 113
SUITE de la IV. Fab. 123
EXPLICATION des Fab. I. II. III. & IV. 140
FAB. V. VI. VII. & VIII. *Les Grecs*

s'en retournant en leur Pays, leurs Vaisseaux furent arrêtés en Thrace par l'ombre d'Achille; & pour appaiser ses manes, on lui immola Polyxene fille de Priam, qu'il demandoit en sacrifice. Hecube occupée à prendre de l'eau pour laver le corps de Polyxene, rencontre Polydore mort, qui étoit le dernier de ses enfans, & en devint si furieuse, qu'elle courut au Palais du meurtrier de son fils, & l'ayant prié de lui parler en secret, sous prétexte de lui découvrir un trésor qu'elle avoit réservé à Polydore, elle lui creva les yeux, & fut ensuite métamorphosée en chienne. Memnon, fils de Tithon & de l'Aurore, ayant été tué par Achille, on lui fait de magnifiques funerailles, & à la prière que l'Aurore fait à Jupiter, on voit sortir de ses cendres des Oiseaux, qu'on appelle depuis Memnonides. 145

EXPLICATION des Fab. V. VI. VII. & VIII. 155

FAB. IX. X. & XI. *Enée après la destruction de Troye, se sauve à Delos, chez Anius Prêtre d'Apollon, avec Anchise son pere & Ascagne son fils. Anius conte à Enée de quelle manière ses filles avoient été changées en colombes. Anius, Anchise & Enée se font des présens l'un à l'autre en se quittant, & Ovide prend de là occasion*

de décrire la Fable des filles d'Orion, qui s'étant immolées volontairement paur le salut de Thebes leur patrie, que la peste désoloit, deux jeunes hommes couronnés sortirent de leurs cendres. 162

EXPLICATION. des Fab. IX. X. & XI. 168

FAB. XII. *Polypheme, le plus affreux des Cyclopes, jaloux d'Acis, qui aimoit Galatée, & qui en étoit aimé, l'assomme avec une roche, qu'il lui lança, & le sang de ce jeune Amant est changé en un grand fleuve qui a depuis porté son nom.* 176

EXPLICATION. 186

FAB. XIII. *Glaucus, Pêcheur célébre, ayant vû des poissons, qu'il avoit laissé sur l'herbe, reprendre de nouvelles forces, & sauter dans l'eau, voulut lui-même éprouver la vertu de cette herbe, & en ayant mis dans sa bouche, il devint dans le moment insensé & furieux, & se jetta dans la Mer, où il fut métamorphosé en Dieu Marin, & étant devenu amoureux de Scylla, il lui fait le récit de son changement.* 191

EXPLICATION. 195

LIVRE QUATORZIEME.

FAB. I. *Circé ayant conçu de l'amour pour Glaucus qui lui parloit des mépris de Scylla,*

& n'ayant pû l'engager à abandonner pour elle une Maitresse ingrate, elle empoisonna les fontaines où cette Nymphe avoit coutume de se baigner, & lui fit prendre une forme si hideuse & si horrible, que ne pouvant se supporter elle-même, elle se précipita dans la mer, où elle fut changée en Rocher. 198
EXPLICATION. 203
FAB. II. *Didon reçoit Enée dans son Palais, & étant devenue amoureuse de lui, se perce le sein pour le punir d'avoir été trompée par un ingrat. Les Cercopes étoient des hommes fourbes & méchans, que Jupiter changea en Singes. Les Isles qu'ils habitoient, furent depuis ce temps-là nommées* Pithécuses, *ou les Isles des Singes, car* Pithecos *signifie en Grec un Singe.* 208
EXPLICATION. 209
FAB. III. *Apollon pour rendre la Sibylle, fille de Glaucus, sensible à sa passion, lui accorda le pouvoir de vivre autant d'années, qu'elle tenoit de grains de sable dans ses mains; mais comme elle n'avoit pas exigé de son amant de demeurer toujours dans l'état de jeunesse, elle devint si vieille & si caduque, qu'il ne lui resta plus que la voix.* 215
EXPLICATION. 218
FAB. IV. *Enée étant arrivé au port de Caïette en Italie, Achéménide de l'Isle*

d'Ithaque, qui étoit sur son Vaisseau, rencontra Macarée un de ses Compagnons, à qui il raconte le hazard où il avoit été en Sicile, d'être dévoré par Polypheme. Macarée lui dit à son tour qu'Ulysse reçut en présent du Roy Eole une peau de Bœuf où étoient renfermés les Vents, qui lui en fit présent, ce qui fut cause qu'il vogua neuf jours entiers heureusement, mais que le dixiéme quelques-uns du Vaisseau poussés par leur avarice, délierent cette peau, d'où les Vents étant sortis avec impetuosité, ils furent jettés dans le Pays des Lestrygons, où ils auroient été dévorés s'ils ne s'étoient sauvés par la fuite. 226

EXPLICATION. 232

FAB. V. Macarée continue à raconter à Achemenide, qu'ayant pris terre dans une Isle, où régnoit Circé, il fut député avec plusieurs de ses Compagnons pour aller saluer Circé dans son Palais, qui après leur avoir fait un bon accueil, leur fit boire d'une liqueur délicieuse, & les toucha avec une baguette sur la tête, & qu'à peine ils eurent bu, ils furent changés en pourceaux, excepté Euryloque, qui ayant refusé ce fatal breuvage en avertit Ulisse, qui étant venu au Palais de Circé l'obligea de donner à ses Compagnons leur premiére forme. 236

EXPLICATION. 240

FAB. VI. & VII. *Circé étant devenue amoureuse de Picus fils de Saturne, & Roy d'Italie, & n'ayant pû ébranler la fidélité qu'il avoit jurée à Canente son épouse, elle le change en un Oiseau, qu'on appelle encore de son nom parmi les Latins, c'est-à-dire, un Pivert, & ceux qui accompagnoient ce Prince, en plusieurs sortes d'animaux. Canente fut si affligée de la perte de son mari, & la douleur la consuma de telle sorte qu'elle s'évapora en regrets, & il ne resta d'elle que le nom, qu'a porté depuis ce temps-là le lieu où elle avoit disparu.* 241

EXPLICATION des Fab. VI. & VII. 248

FAB. VIII. & IX. *Turnus ayant demandé du secours à Diomede contre Enée fils de Vénus, qui lui avoit déclaré la guerre, le Prince Grec qui redoutoit le courroux de Vénus, dont il avoit ressenti les effets, n'osa lui envoyer des troupes; & raconte comment ses Soldats furent changés en Oiseaux qui sont semblables à des Cygnes, pour le moins par la couleur. Un Berger ayant insulté des Nymphes qui dansoient, est changé en Olivier* 252

EXPLICATION des Fab. VIII. & IX. 257

FAB. X. XI. & XII. *Turnus ayant mis le feu aux Vaiſſeaux d'Enée, Cybele leschange en Nymphes de la Mer. Après la mort de Turnus, la Ville d'Ardée, dont il étoit Prince, fut brûlée, & il ſort de ſes cendres un Oiſeau de même nom. Vénus voyant Enée ſon Fils, après tant d'actions héroïques, prêt à rendre le dernier ſoupir, obtient de Jupiter qu'il ſeroit mis au nombre des Dieux.* 260

EXPLICATION des Fab. X. XI. & XII. 265

FAB. XIII. *Vertumne, amoureux de Pomone, prenoit différentes figures pour lui plaire. Enfin s'étant métamorphoſé en vieille, il la rend ſenſible par les choſes qu'il lui dit.* 267

EXPLICATION. 273

FAB. XIV. XV. & XVI. *Vertumne raconte à Pomone l'Hiſtoire d'Anaxarete, qui ayant obligé par ſes mépris, Iphis ſon Amant à ſe pendre, eſt changée en Rocher par Vénus. Le récit de cet événement ayant touché Pomone, Vertumne quitte ſon déguiſement, & paroît ſous ſa forme ordinaire. Après la mort d'Amulius & de Numitor, derniers Rois d'Albe, Romulus régne dans Rome qu'il avoit bâtie. Tatius Roy des Sabins lui fait la guerre, & Junon ſe déclare contre les Romains. Venus les protége, & Romulus victorieux eſt enlevé dans le*

Ciel, où il est mis au nombre des Dieux, sous le nom de Quirinus. Hersilie femme de Romulus devient immortelle comme lui, & est appellée la Déesse Ora. 276

EXPLICATION des Fab. XIV. XV. & XVI. 285

LIVRE QUINZIE'ME.

FAB. I. II. III. IV. V. VI. VII. & VIII. *Mycile, fils d'Alemon, averti par Hercule, dans un songe, de quitter Argos sa patrie, pour aller chercher un établissement en Italie, & se disposant à partir, est arrêté pour être puni suivant la Loi qui défendoit aux Argiens d'abandonner la Ville sans la permission des Magistrats. On fait un scrutin pour le juger, mais par un prodige singulier, les boules noires qu'on y avoit jettées s'étant trouvées blanches, Mycile fut absous & alla en Italie, où il bâtit la Ville de Crotone. Pythagore ayant quitté Samos sa patrie, va habiter à Crotone, où il enseigne sa Doctrine. Sa réputation y attire Numa Pompilius. Le Poëte prend de là occasion d'exposer les dogmes de ce Philosophe, & de s'étendre sur les changemens différens & les métamorphoses qui arrivent*

dans la Nature. Egérie, après avoir long-temps pleuré la mort de Numa sans pouvoir être consolée, ni par les Nymphes, ni par Hippolite, qui lui raconte l'Histoire de ses malheurs, se retire dans la forêt d'Aricie, où elle est changée en Fontaine. Un Paysan, en labourant, vit une motte de terre s'animer & former un enfant qu'on nomma Tages, & qui dans la suite fut un célèbre Devin. Romulus jette son Dard du Mont Aventin sur le Mont Palatin, qui y prend racine & forme un arbre ; ce qui est regardé comme un heureux présage de la grandeur & de la durée de l'Empire Romain. Cipus, s'étant regardé dans le Tybre, revenant victorieux à Rome, s'apperçut qu'il avoit des cornes sur la tête ; & les Augures lui ayant prédit qu'il seroit Roy s'il entroit dans la Ville, il aima mieux s'en bannir pour toujours. 291

EXPLICATION des Fab. I. II. III. IV. V. VI. VII. & VIII. 328

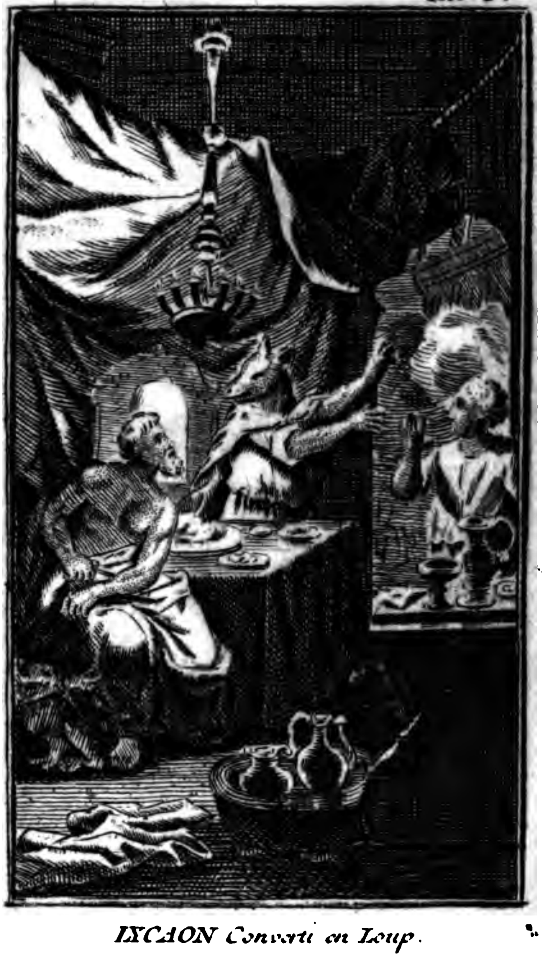
FAB. IX. *Dans le temps que Rome étoit affligée de la Peste on envoya à Delphes consulter l'Oracle d'Apollon, & la Prêtresse répondit, que pour faire cesser la contagion, il falloit aller chercher Esculape, & le conduire à Rome ; ce qui fut exécuté.* 343

EXPLICATION. 349

FAB. X. *Jules César ayant été assassiné dans le Sénat, est changé en Comète par les soins de Vénus, à laquelle il rapportoit son origine* 351

EXPLICATION 352

Fin de la Table des Fables.



LYCAON Converti en Loup.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

J'AI formé le dessein de chanter tous les changemens arrivés dans la Nature aux corps qui ont été revêtus de nouvelles figures. Dieux ! auteurs de tous ces changemens, favorisez mon entreprise, & conduisez cet ouvrage depuis le commencement du Monde jusqu'à présent.

FABLE I.

ARGUMENT.

Dieu débrouille le Cahos, en tire les quatre Elémens, & tous les autres corps qui composent le Monde, & les établit chacun dans le lieu qu'ils doivent occuper.

AVANT que la Mer, la Terre, & le Ciel qui les environne, fussent produits, l'Univers entier ne présentoit qu'une seule forme. Cet amas confus, ce vain & inutile fardeau, dans lequel les principes

de tous les Etres étoient confondus, c'eſt ce qu'on a appellé le Cahos. Le Soleil ne prêtoit point encore ſa lumiére au monde; la Lune n'étoit point ſujette à ſes viciſſitudes: la Terre ne ſe trouvoit point ſuſpendue au milieu des airs, où elle ſe ſoutient par ſon propre poids; la Mer n'avoit point de rivages; l'Eau & l'Air ſe trouvoient mêlés avec la Terre qui n'avoit point encore de ſolidité; l'Eau n'étoit point fluide, & l'Air manquoit de lumiére: Tout étoit confondù. Aucun corps n'avoit la forme qu'il devoit avoir, & tous enſemble ſe faiſoient obſtacle les uns aux autres. Le froid combattoit contre le chaud, le ſec avec l'humide, les corps qui étoient durs attaquoient ceux qui ne faiſoient point de réſiſtance: les peſans diſputoient avec les légers. Dieu, ou la Nature elle-même, termina tous ces combats, en ſéparant le Ciel d'avec la Terre, la Terre d'avec les Eaux, & l'Air le plus pur d'avec l'Air le plus groſſier. Le Cahos ainſi débrouillé, Dieu plaça chaque corps dans le lieu qu'il devoit occuper, & établit les Loix qui devoient en former l'union. Le Feu qui eſt le plus léger des Elémens, occupa la région la plus élevée; l'Air prit au-deſſous du Feu la place qui convenoit à ſa légéreté; la Terre, malgré ſa peſanteur, trouva ſon équilibre, & l'Eau qui l'environne fut placée dans le lieu le plus bas.

Explication de la premiére Fable.

LA Création est un mystére inconnu à la raison. Les Philosophes qui n'avoient jamais pû comprendre que de rien on pût faire quelque chose, avoient établi ce principe, *ex nihilo nihil, & in nihilum nil posse reverti.* Ainsi voyant la forme admirable de l'Univers, qu'ils attribuoient ou à un Etre supérieur à la Nature, ou à la Nature elle-même, ils supposoient une matiére préexistante, mais confuse & informe, qui fut ensuite débrouillée. Dieu, selon eux, n'en étoit pas le Créateur, il n'avoit fait que l'arranger, en plaçant les Elémens & les autres corps dans le lieu qui leur convenoit. Voilà le Cahos tant chanté par les Poëtes, & dont Hésiode (*a*) leur avoit donné le modéle.

Il est aisé de voir que ce systême, tout monstrueux qu'il est, n'est qu'une tradition défigurée de la création du Monde. Malgré les Fables des Poëtes, malgré leur imagination déréglée, on y apperçoit encore quelque lueur de la vérité, qu'ils n'ont pû entiérement cacher sous leurs fictions. Et pour bien expliquer cette premiére Fable, il ne faut qu'ouvrir la Bible, & lire les deux premiers Chapitres de la Genese; on y trouvera le dénoûment de toute cette mythologie.

Si l'on veut suivre de plus près la tradition poëtique du Cahos, & des autres Fables qu'on a mêlées dans l'histoire de la Création, il est bon de sçavoir, qu'Hésiode, qui est le plus ancien des Poëtes qui en ayent parlé, semble avoir copié Sanchoniathon, qui avoit sans doute tiré ses idées de cet endroit de l'Ecriture Sainte, où il est parlé des ténébres qui étoient répandues sur tout l'Univers. *Et fuit caligo*

(a) *Theogon. init.*

super faciem abyssi (a) ; puisque cet Auteur s'exprime presque dans les mêmes termes. Sanchoniathon avoit écrit ses Annales avant la guerre de Troye, & il se vante d'avoir appris d'un Prêtre de *Jehova*, nommé Jérombal, ce qu'il avoit dit de la création. Nous n'avons plus de cet Auteur, qui avoit écrit en Langue Phénicienne, que la traduction qu'en a faite Philon, & qui paroît aux Sçavans un Ouvrage fort équivoque. Quoi qu'il en soit, il y a bien de l'apparence que c'est de cet Auteur que les Grecs avoient tiré leur Cahos, auquel ils ont encore mêlé de nouvelles Fables. Il est bon même de remarquer qu'ayant trouvé dans les Annales Phéniciennes le mot *ereb*, qui signifie les ténébres de la nuit, ils en firent une personne, qu'ils regardérent dans la suite comme la mere de la nuit & des ténébres.

(a) *Gen. Chap. I. vers. 2.*

FABLE II.

ARGUMENT.

Après que tous les Etres vivans furent produits, Prométhée forma l'Homme, en détrempant de la terre avec de l'eau, & Minerve anima son ouvrage.

APRÈS cette premiére division, Dieu arrondit la surface de la Terre, & répandit les Mers par dessus. Il permit aux Vents d'agiter les Eaux, sans toutefois permettre aux vagues de passer les bornes qui leur furent prescrites. Il forma ensuite les Fontaines, les Etangs, les Lacs, & les Fleuves, qui, renfermés dans leurs rives, coulent sur la Terre, où ils sont quelquefois engloutis; où ils portent leurs Eaux dans la Mer; & comme ils n'ont plus alors d'autres rivages que ceux de l'Océan, ils se trouvent moins pressés que dans les bords qui les resserroient auparavant. Il commanda aussi aux Campagnes de s'étendre, aux Arbres de se couvrir de feuilles, aux Montagnes de s'élever, & aux Vallées de s'abaisser. Comme le Ciel est coupé par cinq Zones, dont il y en a deux qui sont à droite,

deux à gauche, & une au milieu qui est la plus chaude, Dieu partagea la Terre de la même maniére. Celle de ses cinq Zones qui occupe le milieu est inhabitable par sa trop grande chaleur ; celles qui sont aux deux extrémités sont toujours couvertes de neiges & de frimats ; les deux autres sont tempérées par le mélange du chaud & du froid. L'air s'éleve au-dessus de la surface de la Terre : comme il est plus pesant que le Feu, il est aussi plus léger que l'Eau & que la Terre. C'est dans la région de l'Air que se forment les brouillards, les nuages, les tonnerres qui épouvantent les Hommes, & les Vents qui forment également la foudre & la gréle. L'Auteur du Monde a établi leur empire dans cette région, mais heureusement ils y ont leurs routes marquées ; sans cela ils renverseroient tout, tant est grande la discorde qui régne entr'eux. *Eurus* a fixé son séjour dans les Pays où se leve l'Aurore, & ce Vent souffle du côté de l'Arabie, de la Perse, & des Climats voisins de l'Orient. Les rivages où le Soleil se couche sont le partage du *Zéphire*. L'affreux *Borée* s'est emparé des Climats glacés du Septentrion ; & le Vent du Midi, qui forme les nuages & les pluyes, régne dans la région qui est opposée au Nord. Enfin l'*Ether*, ou cet élément fluide & léger qui n'a rien de cet air

grossier qui nous environne, devint la matiére dont le Ciel fut formé. Dès que l'Auteur de la Nature eut réglé les limites qui devoient servir de barriére aux différens corps, qui composent l'Univers, les Astres, qui étoient renfermés dans la masse informe du Cahos, commencérent à briller de toutes parts; & afin que chaque région fût peuplée, les Etoiles, images des Dieux, furent placées dans le Ciel; les poissons habitérent les Eaux; les bêtes à quatre pieds eurent la Terre pour demeure, & l'Air fut le partage des Oiseaux. Il manquoit encore au Monde un Etre plus parfait: il en falloit un qui fût doué d'un esprit plus élevé, & qui par là, fut en état de dominer sur les autres. L'Homme fut formé, soit que l'Auteur de la Nature l'eût composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe céleste, que la Terre qui ne venoit que d'être séparée du Ciel, renfermoit dans son sein. Prométhée ayant détrempé de la terre avec de l'eau, en forma l'Homme à la ressemblance des Dieux; & au lieu que tous les autres animaux ont la tête panchée vers la Terre; l'Homme seul la leve vers le Ciel, & porte ses regards jusqu'aux Astres. C'est ainsi qu'un morceau de terre, qui n'étoit auparavant qu'une masse stérile, parut sous la forme d'un Homme, Etre jusqu'alors inconnu à l'Univers.

Explication de la seconde Fable.

LES Poëtes, en racontant de quelle maniére le Cahos avoit été débrouillée, employoient la Physique de leur temps, c'est-à-dire, une Physique grossiére & fondée uniquement sur le rapport des sens. Cependant ils laissent toujours entrevoir des traits qui prouvent que la Tradition ou l'Ecriture Sainte elle-même avoient été consultées. Ce qui paroît sur tout dans la formation de l'Homme, qui est dans Ovide, comme dans la Genese, le dernier ouvrage du Créateur. On voit aisément à travers des Fables qu'il y a mêlées, que c'est dans le fond le même événement défiguré. Prométhée qui détrempe de la terre, & Minerve qui anime son ouvrage, c'est Dieu qui forme l'Homme, & lui souffle un esprit de vie qui le distingue des autres créatures.

Il n'en faudroit pas davantage pour l'explication de cette Fable ; mais il est bon de faire connoître plus particuliérement ce Promethée. Suivant Euphorion (*a*), il étoit fils de Junon & du Géant Eurimédon ; suivant d'autres Auteurs, Thémis étoit sa mere ; mais la plus commune opinion est qu'il devoit sa naissance à Japet & à Climéne. Cet homme fin & rusé, ayant entrepris de tromper Jupiter dans un sacrifice, fit tuer deux bœufs, & remplir une des deux peaux de la chair, & l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut la dupe de Prométhée, & choisit la derniére. Résolu de s'en venger sur tous les Hommes, il leur ôta l'usage du feu ; Promethée avec l'aide de Minerve, dont les conseils lui avoient déja servi lorsqu'il forma le corps de l'Homme avec de la boue détrempée, monta

(*a*) Cité par un ancien Scol. sur le 4. de l'*Iliade*.

jusqu'au Ciel, & s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu sacré, qu'il porta sur la Terre dans la tige d'une ferule. Jupiter, outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une Femme qui fût douée de toutes sortes de perfections, ce qui la fit appeller Pandore. Les Dieux la comblérent de présens, & l'envoyérent à Prométhée avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié ne voulut point la recevoir pour sa compagne; mais Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé qu'il l'épousa, & en eut Pyrrha Femme de Deucalion: il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la Terre. Il la referma promptement; mais il n'y eut que l'Espérance qui n'eut pas le temps de s'évaporer: c'est le seul bien qui reste aux hommes malheureux. Jupiter enfin, outré de ce que Prométhée n'avoit pas donné dans ce dernier piége, ordonna à Mercure de le conduire sur le Mont Caucase & de l'attacher à un rocher, où un Aigle, né de Typhon & d'Echidne, devoit lui dévorer les entrailles pendant l'espace de trente mille ans. Hercule le délivra cependant quelques années après, ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avoit révélé l'oracle des Parques, qui avoient prédit que l'Enfant de Thétis seroit plus puissant que son Pere.

Telle est la Fable de Prométhée; il paroît qu'elle renferme une ancienne Histoire, mais extrêmement défigurée; on y entrevoit une infinité d'allégories, le nom même de Prométhée en fournit un grand nombre; il veut dire celui qui prévoit l'avenir; & celui d'Epiméthée signifie celui qui connoît ce qui est arrivé. On raconte diversement cette Fable, & qui voudroit recueillir toutes les

traditions qui ont couru sur ces anciennes fictions, n'auroit jamais fait. Duris le Samien dit qu'il fut chassé du Ciel pour avoir aspiré à l'Hymen de Minerve ; d'autres disent que son crime fut d'avoir séduit Pandore, femme de son frere. Nicandre dit qu'il mérita l'indignation de Jupiter pour avoir conseillé à l'homme de rendre au Serpent la jeunesse perpétuelle dont les Dieux lui avoient fait présent. Heinsius croit que par la Fable de Pandore, Hésiode a voulu nous laisser une idée des effets de l'Art & de la Nature, & qu'on l'a mariée avec Epiméthée, habile Statuaire, pour nous apprendre que pour réussir dans quelque ouvrage que ce soit, l'Art doit être d'accord avec la Nature. On ajoute encore que Jupiter également embarrassé de son serment & de l'oracle de Prométhée, en le délivrant ainsi que je l'ai dit, lui avoit ordonné de porter toujours au doigt un anneau, où seroit enchassé un fragment de la roche du Caucase, afin qu'il fût toujours vrai en quelque maniére qu'il y demeuroit attaché. Et voilà, selon les Anciens copiés par Pline (*a*), l'origine des bagues.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans cette mystérieuse Fable est que Prométhée, Prince habile & fort poli pour ce temps-là, avoit cultivé l'esprit des Scythes ; & c'est ce qui a donné lieu de publier qu'il avoit formé l'Homme ; si vous n'aimez mieux dire avec Lactance, qu'il fut le premier Statuaire, ce qui étoit le fondement de cette fiction. Ce Prince, uniquement adonné à l'Astronomie, se retiroit souvent sur le Mont Caucase, d'où il contemploit les Astres, & étoit continuellement dévoré par ses méditations, ou plutôt par le chagrin d'avoir été contraint de se retirer dans un séjour si sauvage : & voilà l'Aigle ou le Vautour qui lui déchiroit les entrailles. N'oublions pas de

(a) *Lib. XXXI.*

dire qu'Hérodote raconte, que ce Prince n'ayant pû arrêter le débordement d'un Fleuve, qui à cause de sa rapidité étoit appellé l'Aigle, fut mis en prison, ou du moins obligé de se retirer sur le Mont Caucase, pour éviter l'inondation, jusqu'à ce qu'Hercule, qui y mit des digues, permît à ce Prince de faire cultiver la campagne. Ce que je viens d'avancer sur le goût qu'avoit Prométhée pour l'Astronomie, est fondé dans l'antiquité. Ce Prince se vante dans une des Tragédies d'Æschyle, d'avoir montré aux Hommes à partager l'année en quatre saisons, par le lever des étoiles, & de leur avoir enseigné le mouvement & les révolutions des Astres.

Pour expliquer maintenant la Fable du feu volé par Prométhée, quelques Auteurs ont dit que ce qui y avoit donné lieu, c'est qu'il en avoit appris l'usage à l'Homme; mais y a-t-il apparence qu'une chose si nécessaire eût été ignorée long-temps, même parmi les Nations les plus barbares? L'usage du feu est apparemment aussi ancien que le Monde; soit que la foudre l'ait porté sur la Terre, soit que le vent ait embrasé quelques forêts, en agitant les branches des arbres, soit qu'on ait fait du feu en frappant par hazard deux cailloux. Ainsi je crois que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'est que Jupiter, ayant fait fermer les boutiques où l'on forgeoit le fer, de peur que les Titans ne s'en servissent contre lui, Prométhée, qui se retira dans la Scythie, y établit de bonnes forges: de là nous sont venus les Calibes, ces excellens Forgerons; peut-être même que craignant de ne point trouver du feu dans ce pays, il y en apporta dans la tige d'une ferule, qui est fort propre à le conserver pendant plusieurs jours. M. de Tournefort a découvert dans son Voyage du Levant, cette plante que les Grecs

nommoient *Narthex* : & les Latins *Ferula* : Sa tige est haute de cinq ou six pieds, l'écorce en est très-dure, & le dedans est rempli d'une espéce de moëlle que le feu ne consume que très-lentement. Les Matelots s'en servent pour transporter du feu d'une Isle dans une autre. Cet usage est de la premiére antiquité, & peut servir à expliquer un endroit d'Hésiode (*a*), qui, parlant du feu que Prométhée vola dans le Ciel, dit qu'il l'emporta dans une férule. Diodore assure (*b*) que le fondement de cette Fable vient de ce que Prométhée fut l'Inventeur du fusil d'acier, τὸ πυρεῖον, avec lequel on tire du feu des cailloux, *semina flammæ, abstrusa in venis silicis.*

N'oublions pas de dire que le fameux Bochart (*c*) croit que Prométhée est le même que Magog, & il faut avouer qu'il donne à ce sentiment beaucoup de vraisemblance. Promethée, selon lui, est fils de Japet, & Magog fils de Japhet, & petit-fils de Noé; Magog, ainsi que Prométhée, alla s'établir dans la Scythie; le premier inventa ou perfectionna l'art de fondre les métaux & de forger le fer, ce que les Poëtes attribuoient aussi à notre Prométhée, & même Diodore dit qu'il inventa plusieurs Instrumens propres à faire du feu. La Fable de Prométhée dévoré par un Aigle, vient de ce que le nom de Magog, signifie un Homme dévoré de chagrin. M. Le Clerc ajoûte (*d*) qu'Epiméthée est le même que Gog, dont le nom veut dire *brûlant* ; ce qui convient, selon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la passion pour les Femmes, par l'Histoire de Pandore. Il ajoûte d'autres conjectures qui prouvent tout au plus que l'Histoire de Prométhée & de son Frere fut embellie de celle de Gog & de Magog, qui avoient

(a) *Op. & dies v.* 51. (*b*) Liv. V. (c) *Phaleg*, Lib. I. c. I. (*d*) Notes sur *Hésiode*.

avant eux exercé l'art de forger le fer. Enfin, selon d'autres Auteurs, Prométhée est le même que Noé, & le parallele qu'ils en font ne manque pas de vraisemblance: tant il est aisé de trouver des rapports entre des personnes qui ont vécu dans des temps si reculés. Nous dirons dans l'Histoire d'Hercule, lequel des Héros de ce nom délivra Prométhée; car Philostrate convient que ce n'étoit pas celui qui étoit Fils d'Alcméne.

FABLE III.

ARGUMENT.

Les quatre Ages du Monde suivirent la formation de l'Homme. Le premier fut l'Age d'or, pendant lequel on vit régner sur la terre l'Innocence & la Justice.

L'Age d'Or commença. On observoit alors les régles de la bonne foi & de la Justice, sans y être contraint par les Loix. La crainte n'étoit point le motif qui faisoit agir les Hommes: on ne connoissoit point encore les supplices. Dans cet heureux Siécle, il ne falloit point graver sur l'Airain ces Loix menaçantes, qui ont servi dans la suite de frein à la licence. On ne voyoit point en ce temps-là de criminels trembler en présence de leurs Juges; la sécurité où

l'on vivoit, n'étoit point l'effet de l'autorité que leur donnent les Loix. Les Arbres tirés des Forêts n'avoient point encore été transportés dans un Monde qui leur étoit inconnu. L'Homme n'habitoit que la Terre où il avoit pris naissance, & ne se servoit point de Vaisseaux pour s'exposer à la fureur des flots. Les Villes, sans murailles ni fossés, étoient un asyle assuré. Les Trompettes, les Casques, l'Epée, étoient des choses qu'on ne connoissoit pas encore, & le Soldat étoit inutile pour assurer aux Citoyens une vie douce & tranquille. La Terre, sans être déchirée par la charrue, fournissoit toutes sortes de fruits, & ses habitans satisfaits des alimens qu'elle leur présentoit, sans être cultivée, se nourrissoient de fruits sauvages, ou du gland qui tomboit des chénes. Le Printemps régnoit pendant toute l'année : les doux Zéphirs animoient de leur chaleur les fleurs qui naissoient sur la Terre : les moissons se succédoient sans qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On voyoit de toutes parts couler des ruisseaux de lait & de Nectar, & le miel sortoit en abondance du creux des chênes & des autres arbres.

Explication de la troisiéme Fable.

L'AGE d'or, dont parle Ovide, est encore une suite de la même tradition, mais d'une tradition toujours défigurée par les fictions qu'on y a mêlées. La vérité dans les Poëtes ne paroît jamais sous une autre forme. Ils avoient appris que le premier Homme avoit vêcu pendant quelque temps dans une innocence parfaite; que la Terre dans le jardin d'Eden, sans être cultivée, lui fournissoit en abondance les fruits & les alimens; que les animaux tranquilles & obéissans étoient soumis à ses ordres; qu'après sa chute, cette Terre devenue ingrate ne se prêta qu'à un travail opiniâtre, & que toute la Nature révoltée ne reconnut plus l'Homme pour son maître. Voilà cet Age d'or tant chanté par les Poëtes; voilà ces fleuves de lait & de miel qui couloient de tous côtés. Les Anciens ont placé dans l'Italie, & sous le régne de Saturne & de Janus, ce que l'Ecriture Sainte raconte d'Adam & du Paradis terrestre. Nouvelle preuve qu'ils ont défiguré l'ancienne tradition; car il n'est pas douteux aujourd'hui que Saturne soit Adam, & Janus Noé. S'il m'étoit permis dans ces explications d'entrer dans les détails que demanderoient les paralleles que j'en pourrois faire, je suis persuadé que je rendrois la chose plus que probable. Je me contente de renvoyer ceux qui en auront la curiosité, au I. Livre de *Phaleg* de Bochart, au Traité de l'Idolâtrie de Vossius, & au I. Volume de mon Explication des Fables.

FABLE IV.

ARGUMENT.

Dans le Siécle d'Argent, les Hommes commencent à être moins heureux & moins justes que dans le Siécle d'Or. Dans l'Age d'Airain qui leur succéde, ils deviennent encore plus méchans ; mais leur malice ne se déclare entiérement que dans le Siécle de Fer.

LORSQUE Jupiter, après avoir précipité dans le Tartare son Pere Saturne, se fut emparé de l'Empire du Monde, on vit paroître le Siécle d'argent. Ce Siécle fut à la vérité, moins heureux que celui qui l'avoit précédé ; mais il fut plus heureux encore que celui d'Airain qui le suivit. Jupiter ayant abregé la durée du Printemps, en forma l'Eté, l'Automne & l'Hyver, & divisa ainsi l'Année en quatre Saisons ; alors les chaleurs excessives rendirent l'Air brûlant, & les Vents froids le glacérent. Les Hommes obligés de se mettre à l'abri, se retirérent dans les Antres, dans les buissons les plus épais, ou sous des cabanes : telles furent leurs premiéres maisons. Enfin, la

Terre,

Terre, pour être fertile, eut besoin d'être cultivée, & il fallut lui confier l'espérance du Laboureur.

A ces deux âges succéda celui d'Airain. Les Hommes devenus plus farouches, commencérent alors à ne respirer que la guerre. Cependant ils ne se portérent point encore à cet excès de scélératesse qui fut le caractére du Siécle de Fer. Ce fut alors qu'on vit un débordement général de tous les vices. La pudeur, la bonne foi, & la vérité bannies de la Terre firent place à la fraude, à la trahison, à la violence, & à une avarice insatiable. Le Pilote s'abandonna aux Vents qu'il ne connoissoit point; les arbres changés en vaisseaux, quittérent le séjour des montagnes, pour aller braver les vagues & les flots. Il fallut marquer par des limites, le partage de cette même Terre, qui jusqu'alors avoit été commune, de même que l'air & la lumiére. Peu contens des abondantes moissons & des autres alimens qu'ils en retiroient, les Hommes allérent fouiller jusques dans ses entrailles, pour en arracher les trésors qu'elle tenoit cachés dans les lieux les plus profonds, comme si elle eût craint d'irriter leur convoitise. A peine en eût-on retiré le fer, & l'or encore plus pernicieux que le fer, que l'on vit naître la Discorde, qui employa l'un & l'autre, & qui d'une

main ensanglantée fit retentir de tous côtés le bruit des armes. On ne vêcut que de rapines ; l'hospitalité ne fut plus un asyle assuré ; le beau-pere commença à redouter son gendre, & la paix ne régna que rarement entre les freres. Le mari attenta sur la vie de sa femme, la femme sur celle de son mari. La cruelle marâtre employa le poison ; les enfans abrégérent les jours de leurs Peres. La pieté fut méprisée & abandonnée de tout le monde ; & de toutes les Divinités, Astrée quitta la derniére le séjour de la Terre qu'elle vit couverte de sang.

Explication de la quatriéme Fable.

APRE'S que le Cahos fut débrouillé, Ovide raconte de quelle maniére l'Année fut divisée en quatre Saisons. Il paroît par l'ordre qu'observe le Poëte, que pendant le siécle d'Or un Printemps perpétuel régnoit sur la Terre, & que les Saisons différentes qui partagent l'Année ne furent connues qu'au Siécle d'Argent ; c'est-là en effet une idée répandue dans la plûpart des Poëtes. Mais pour la soutenir, il faudroit prouver que l'Ecliptique n'avoit alors aucune déclinaison, ce que l'on ne prouvera jamais. Les observations de quelques Astronomes modernes, qui prétendent y trouver quelque changement, ne sont pas encore assez sûres ni en assez grand nombre pour pouvoir la déterminer. D'ailleurs cette déclinaison, si elle est vraye, est si peu considérable, qu'il faudroit plusieurs milliers d'années pour qu'elle fût arrivée du parallélisme parfait, au dégré où elle est aujour-

d'hui. Quoi qu'il en soit, notre Poëte fait succéder à l'Age d'Or celui d'Argent, & à celui ci l'Age d'Airain, auquel enfin a succédé celui de Fer, qui dure encore. Tout cela bien entendu veut dire que les Hommes dégénérérent de leur premiére innocence, mais qu'ils ne vinrent que par degrés à cette brutale férocité qui est si connue par les Histoires anciennes. Dans les idées Poëtiques ce systême se soutient mal; car dès le Siécle même de Saturne, qui est leur Age d'Or, on voit les guerres les plus sanglantes & les crimes les plus affreux. Saturne, pour monter sur le Trône, en chassa son Pere : Jupiter son Fils le traita précisément & à la lettre comme il avoit traité Uranus, & ce Prince n'affermit son Empire que par la perte de toute sa Famille. Jupiter ne fut pas plus tranquille que Saturne & Uranus ; l'entreprise des Géans qui voulurent le détrôner, en est une preuve.

FABLE V.

ARGUMENT.

Les Géans ayant tenté de se rendre maîtres du Ciel, Jupiter les ensevelit sous les Montagnes qu'ils avoient entassées les unes sur les autres, pour y donner l'assaut, & la Terre ayant animé leur sang, en forme des Hommes cruels & féroces.

LES Cieux, qui auroient dû être un asyle plus assuré que la Terre, ne furent cependant pas à couvert de l'insulte des

Géans, qui en tentérent la conquête. Pour y réussir, ils entassérent Montagnes sur Montagnes : mais Jupiter, d'un coup de foudre, ayant mis en poudre le Mont Olympe, renversa l'Ossa qui avoit été placé sur le Pélion, & ensevelit ses ennemis sous ces vastes masses. On ajoute que la Terre abreuvée du sang des Géans ses enfans, en forma de nouveaux Hommes. Ces restes infortunés d'une race cruelle se distinguérent par leur mépris pour les Dieux, par leur violence & par leur amour pour le meurtre & pour le carnage. Ce sang pouvoit-il former des Hommes moins cruels ?

Explication de la cinquiéme Fable.

Quelques embellissémens que les Poëtes après Hésiode, ayent mêlés dans la Fable des Géans, on s'apperçoit aisément qu'il s'agit là d'une véritable Histoire, & de quelque entreprise qui fut faite contre Jupiter. Lorsqu'on veut pénétrer le sens des Fables, il faut se défaire des idées que les Anciens avoient de leur Jupiter, & ne regarder cette prétendue Divinité que comme un Prince usurpateur, qui eut affaire à de puissans Ennemis. Ce n'est pas ici le lieu de distinguer les différentes personnes qui ont porté le nom de Jupiter. C'est un article que je tâcherai de développer dans une autre occasion. Il suffit d'observer que celui dont il s'agit ici, étoit ce Prince dont l'Empire fut partagé avec ses deux Freres, Neptune & Pluton, & c'est, pour le dire en passant, ce qui a donné lieu au fameux partage du Monde tant

chanté par les Poëtes. Jupiter eut pour lui la Phrygie, l'Isle de Crête & plusieurs autres Provinces. Le Mont Olympe où il s'établit fut regardé comme le Ciel, & l'effort qu'on fit pour l'en chasser, comme une entreprise aussi téméraire qu'elle fut inutile. Le Mont Ossa placé sur le Pélion est une fiction poëtique inventée pour soutenir cette idée. Voici le fait dépouillé de ces vains ornemens qui l'accompagnent dans Ovide. Les Princes Titans, jaloux de la trop grande puissance de Jupiter, lui déclarérent la guerre; ils avoient pour chef Typhée ou Encelade, homme brave, audacieux & extrêmement hardi. L'entreprise eut d'abord beaucoup de succès. Tous les Dieux, c'est-à-dire, tous les Princes Titans quittérent le parti de Jupiter, pour se jetter dans le Camp Ennemi. Cette désertion affoiblit si fort ses troupes qu'elle fit dire que ce Géant lui avoit coupé les mains, & si on ajouta que Mercure son Fils lui en avoit redonné l'usage, c'est qu'il ramena dans le parti de son Pere la plûpart des déserteurs. Typhon poursuivant ses conquêtes força enfin les Dieux de se retirer en Egypte, où ils furent obligés de se cacher sous la figure de différens Animaux: circonstance inventée après coup, & qui nous laisse entrevoir que l'Egypte adora dans la suite les Animaux, ou du moins les regarda comme les symboles des Dieux, ainsi que je l'ai prouvé dans une Dissertation imprimée dans le troisiéme Volume des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*

Enfin, Jupiter termina heureusement cette Guerre avec le secours de Bacchus & de Mercure, & fit périr ses ennemis. Encelade ou Typhon fut enseveli sous le Mont Etna où les mouvemens qu'il se donne produisent ces volcans & ces embrasemens qui y sont si fréquens.

Il y auroit bien d'autres circonstances dans

pernicieux desseins, & comment il avoit sçû mettre dans son parti les meilleures têtes du Royaume. Le nombre de ses mains marquoit sans doute la force de son Armée & de ses Officiers. Les Serpens qui étoient au bout de ses doigts & de ses cuisses, faisoient connoître sa souplesse & son adresse. Son corps couvert de plumes & d'écailles marquoit également, & la rapidité de ses conquêtes & sa force. Par ses bras qui s'étendoient au bout du Monde, on apprenoit qu'il avoit étendu sa puissance jusqu'aux extrêmités de l'Egypte, les nuages qui environnoient sa tête, signifioient qu'il n'avoit cherché qu'à brouiller l'Etat, & le feu qui sortoit de sa bouche, sa colére & sa fureur. La figure d'un Loup, sous laquelle on le représentoit à Lycopolis, marquoit les ravages qu'il avoit causés dans le Pays; Tradition, qui, selon Plutarque, portoit qu'il avoit été changé en Loup. Celle du Crocodile faisoit voir sa ressemblance avec cet Animal qui est aussi redoutable par ses ruses & ses finesses que par sa cruauté. On parlera encore de Typhon dans l'Explication de la VI. Fable du V. Livre.

FABLE

FABLE VI.

ARGUMENT.

Jupiter voyant les crimes de cette race impie fait assembler les Dieux & détermine de détruire l'Univers.

LORSQUE Jupiter eut considéré du haut des Cieux les crimes de cette race impie, il gémit, & se ressouvenant du festin abominable que Lycaon venoit de lui présenter, il fut transporté d'une colére digne du Maître du Monde. Résolu d'assembler les Dieux, il les fit appeller au Conseil & ils s'y rendirent tous en diligence. Il est un chemin dans le Ciel, qu'on apperçoit lorsqu'il n'y a point de nuages ; sa blancheur lui a fait donner le nom de *voye de Lait.* C'est par-là que l'on se rend au Palais de Jupiter ; à droite & à gauche sont les Maisons des Dieux les plus puissans, les Divinités d'un moindre rang habitent ailleurs ; & c'est l'assemblage de tous ces Palais qui forme ce qu'on pourroit appeller la Cour du Ciel, s'il n'étoit point trop hardi de s'exprimer ainsi. Dès que les Dieux se furent assis sur des Siéges de marbre, Jupiter placé

ſur un trône plus élevé & appuyé ſur ſon ſceptre d'yvoire, ayant branlé trois ou quatre fois la tête & fait trembler la Terre, la Mer & le Ciel, s'exprima en ces termes, qui marquoient ſon indignation & ſa colére:

» Non, lorſque ces Monſtres, dont les » cent bras étoient entortillés de Serpens, » tentérent de ſe rendre maîtres du Ciel, je » ne fus pas ſi embarraſſé à en conſerver » l'empire, que je le ſuis aujourd'hui. L'en- » nemi, il eſt vrai, étoit redoutable, mais » je n'avois en tête que des Hommes d'une » ſeule race; une ſeule Victoire nous met- » toit tous en ſureté. Aujourd'hui j'ai pour » ennemis tous les habitans de la Terre: il » faut les perdre tous, ſi je veux régner. J'ai » tout tenté pour les ſauver; j'en jure par » le Styx, & par les autres Fleuves de l'En- » fer; mais enfin lorſqu'une playe eſt incu- » rable, il faut y appliquer le fer, pour ga- » rantir les parties qui ne ſont pas encore » corrompues. Je tiens ſous mon empire » les demi-Dieux, les Nymphes, les Fau- » nes, les Satyres, les Sylvains & les autres » Divinités champêtres: ſi nous ne les avons » pas encore placées dans le Ciel, laiſſons- » les du moins jouir en paix de l'Aſyle que » la Terre leur préſente. Mais pouvez-vous » croire qu'ils y ſoient en ſureté, lorſque » le cruel Lycaon m'a tendu des piéges, à

» moi, qui lance la foudre & qui vous tiens » tous sous mon empire ? « A ce discours, tous les Dieux saisis d'horreur demandérent avec empressement la vengeance d'un crime si hardi. Ainsi lorsque des mains parricides voulurent éteindre le nom Romain dans le sang de César, l'Univers épouvanté de ce sacrilége en frémit d'horreur, & vous vîtes, grand Empereur *, le zéle de vos amis, avec le même plaisir que Jupiter remarqua celui des Dieux, qui se déclarérent pour lui. Après que ce Dieu eut appaisé, du geste & de la voix, le murmure que son discours avoit excité, & que le respect qu'on avoit pour lui eut imposé silence aux autres Dieux, il continua ainsi :

»Le criminel a été puni, n'en soyez point » inquiets ; mais je veux vous apprendre & » son crime & la vengeance que j'en ai tirée. » Je sçavois dans quels désordres les Hom- » mes étoient tombés, & j'aurois souhaité » que le bruit qui s'en étoit répandu, eût » été faux. Obligé de descendre du Ciel & » de me revêtir d'une figure humaine, j'allai » visiter la Terre. Je ne finirois point si je » voulois vous parler de tous les crimes qui » s'y commettoient ; le mal étoit encore » plus grand que ce qu'on en avoit publié.«

* Auguste.

Explication de la sixiéme Fable.

LA Scéne du Conseil des Dieux, dont parle Ovide, ouvre un spectacle magnifique, & jamais sujet plus intéressant ne les assembla. Il ne s'agit point ici, comme dans l'Iliade, de se déclarer pour les Grecs ou pour les Troyens, ni comme dans l'Enéïde, de prendre soin d'un Prince fugitif, qui portoit ses Dieux Pénates dans une terre étrangére. C'est pour résoudre la perte du Genre Humain que notre Auteur fait tenir ce grand Conseil, & il s'y agit du plus grand événement qui soit arrivé sur la Terre. Mais ce qu'il y a de surprenant dans cette Fable, c'est qu'Ovide a parfaitement copié la tradition ou le Chapitre VI. de la Genese. Dieu, selon Moyse, se repentit d'avoir fait l'Homme, *pœnituit eum quod hominem fecisset in terra, & tactus dolore cordis intrinsecus ; delebo, inquit, hominem quem creavi, &c.* Ovide représente Jupiter irrité contre le Genre Humain, dont les crimes avoient excité la colére : *dignas Jove concipit iras, Est tamen humani generis jactura dolori Omnibus, &c.* Moyse raconte comment tous les Hommes s'étoient égarés, & étoient généralement corrompus, *omnis quippe caro corruperat viam suam.* Le Poëte fait dire à Jupiter qu'autrefois il n'avoit eu que les Géans à combattre, mais qu'alors tous les Hommes étoient ses ennemis ; *Nunc mihi, quâ totum Nereus circumtonat orbem, Perdendum humanum genus.* Il ajoûte qu'il avoit tout tenté pour sauver les hommes ; mais que le mal étoit devenu incurable. Ovide semble même avoir connu, que dans cette corruption générale, il y avoit encore quelques hommes justes, & quoiqu'il attribue à Deucalion ce qui n'appartenoit qu'à Noé, c'est toujours dans

le fond la même notion : *immedicabile vulnus Ense recidendum, ne pars sincera trahatur :* & ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est que dans le Poëte, comme dans l'Ecriture, les Géans précédent le Déluge ; *Gigantes autem erant super terram in diebus illis* (*a*). Je pourrois pousser plus loin le parallele, mais avec la moindre attention il sera aisé de découvrir les autres traits de ressemblance.

(*a*) Gen. Chap. VI. vers. 4.

FABLE VII.

ARGUMENT.

Lycaon Roy d'Arcadie, pour s'assurer si c'étoit Jupiter lui-même, qui étoit venu loger dans son Palais, lui fit servir dans un festin, le corps d'un Otage qu'on lui avoit envoyé. Ce Dieu pour le punir le changea en Loup.

APRÈS avoir traversé la montagne de Ménale, dont les Forêts sont remplies de Bêtes sauvages, celle de Cylléne, & le Mont glacé de Lycée, qui est couvert de Pins, j'entrai sur le soir dans la maison du cruel tyran qui gouverne l'Arcadie. J'avois assez fait connoître que c'étoit une Divinité qui venoit le visiter, & le peuple me rendoit déja les hommages qui me sont dûs. Lycaon se moquant de leur crédulité : je sçaurai bientôt, dit-il, si mon

hôte est un Dieu ou un Homme ; j'ai un secret infaillible pour m'en assurer. Il vouloit en effet m'ôter la vie, pendant que je serois endormi ; c'étoit par ce moyen qu'il prétendoit découvrir la vérité. Ce n'est pas tout : pour le festin qu'il me préparoit, il fit égorger un des Otages que les Molosses lui avoient envoyé ; & ayant fait bouillir une partie des membres de ce malheureux, & fait rotir le reste, il les fit servir. Un feu vengeur allumé par mon ordre, consuma bientôt ce Palais. Lycaon épouvanté prend la fuite, & dès qu'il est au milieu de la campagne, & qu'il veut parler & se plaindre ; il ne fait que hurler ; transporté de rage & toujours avide de sang & de carnage, il tourne sa fureur contre tous les animaux qu'il rencontre. Ses habits se changent en poil, ses bras prennent la même forme que ses jambes ; en un mot, il devient Loup ; & dans ce changement, il conserve presque sa même figure ; même couleur grisâtre dans son poil ; l'air farouche, le même feu dans ses yeux, & tout son corps porte l'image de son ancienne férocité. Une seule maison a péri ; mais elle n'étoit pas la seule qui méritât de périr. La cruelle discorde s'est emparée de la Terre ; on diroit que tous les Hommes ont juré d'être méchans. Il faut donc, & je l'ai résolu, qu'ils reçoivent promptement le châtiment qu'ils ont mérité.

Explication de la septiéme Fable.

Tous les anciens Auteurs distinguent deux Lycaons. Le premier étoit Fils de Phoronée & régnoit dans cette partie de la Gréce, qui dans la suite fut appellée l'Arcadie, & à laquelle il avoit donné le nom de Lycaonie, environ 250 ans avant Cecrops, & du temps du Patriarche Jacob. Le second, dont il s'agit dans cette Fable, lui succéda, & fut un Prince également poli, & religieux; mais par une inhumanité qui n'étoit que trop commune dans ces siécles grossiers, il souilla la Fête des Lupercales, dont il fut l'Instituteur suivant les Marbres d'*Arondel*, en immolant des victimes humaines. Cette Fête, après avoir été interrompue pendant quelques siécles, fut rétablie à Athénes, du temps de Pandion, comme nous l'apprenons de la dix-huitiéme Epoque des Marbres de Paros. Lycurgue abolit à Lacédémone la barbare coutume d'y offrir des victimes humaines. Evandre porta quelque temps après cette même Fête en Italie. Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si connu; on peut consulter les Notes des sçavans Auteurs qui ont commenté les Marbres que je viens de citer, la *Græcia feriata* de Meursius, Marshan page 175. & Scaliger sur Eusébe.

Lycaon bâtit sur les Montagnes d'Arcadie la Ville de Lycosure, qui est regardée comme la plus ancienne de toute la Gréce; & ce fut sur l'autel qu'il y éleva en l'honneur de Jupiter *Lyceus* qu'il commença à offrir les Sacrifices barbares dont je viens de parler. Voilà le fondement de la Fable d'Ovide. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'il avoit donné à Jupiter un Festin dans lequel il lui avoit fait servir les membres d'un Esclave qu'il avoit fait égorger;

car c'eſt ainſi que l'explique Pauſanias dans ſes Arcadiques. Sa cruauté & ſon nom, qui en Grec veut dire un Loup, l'ont fait changer en cet Animal auſſi féroce que carnaſſier. Lycaon étoit fort chéri de ſon Peuple, à qui il apprit à mener une vie moins ſauvage, à bâtir des Villes & des Maiſons, autant pour ſe mettre à couvert de la rigueur des Saiſons, que pour ſe défendre contre les Bêtes féroces dont les Forêts d'Arcadie étoient alors remplies. Suidas ajoûte que Lycaon étoit un Prince ſage & vertueux, qui s'appliquoit uniquement à faire obſerver les Loix que ſon Pere avoit établies. On dit même que ce fut lui qui ſçut ſubſtituer le Gland aux Herbes dont on ſe nourriſſoit alors ſouvent avec beaucoup de danger: Uſage dont cependant quelques Auteurs attribuent l'invention à Phoronée ſon Pere, ou à Lycaon premier.

Le Prince dont nous parlons eut pluſieurs enfans qui établirent des Colonies en divers Pays, & y bâtirent des Villes qui portérent leur nom. Sur quoi on peut lire les Auteurs que je viens de citer. Ce que je vais dire, ſur le témoignage de Suidas, a tout l'air d'une nouvelle Fable, qu'il a inventée pour expliquer celle que rapporte Ovide. Ce Prince, dit cet Auteur, pour porter plus efficacement ſon Peuple à l'obſervation des Loix, voulut lui perſuader que Jupiter venoit ſouvent loger dans ſon Palais, ſous la figure d'un Etranger, afin d'être plus à portée d'examiner la conduite de chaque particulier. Un jour qu'il alloit faire un ſacrifice pour ſe diſpoſer à recevoir cette Divinité, ſes enfans voulant s'éclaircir de la vérité, réſolurent de mêler parmi les chairs des Victimes celle d'un jeune enfant qu'ils avoient fait mourir, bien ſûr que tout autre que Jupiter ne pourroit jamais découvrir ce ſtratagême. Mais une grande Tempête s'étant éle-

vée avec un furieux orage, la foudre réduisit en cendre tous ces impies ; & Lycaon, pour appaiser Jupiter, institua la Fête des Lupercales.

FABLE VIII.

ARGUMENT.

Jupiter ne se contenta pas de la perte de Lycaon pour épouvanter le reste des Hommes : mais, parce qu'ils étoient tous criminels, il résolut de les exterminer par un Déluge universel.

UNE partie des Dieux approuva la résolution que Jupiter avoit prise d'exterminer le Genre Humain, & ceux qui furent de son sentiment, ajoûtérent de nouvelles raisons pour allumer encore davantage son courroux. Les autres Dieux se contentérent de se déclarer pour son avis : mais la perte du Genre Humain parut également sensible à toute l'assemblée. On demanda à Jupiter ce que deviendroit le Monde, lorsqu'il ne seroit pas habité ? Qui offriroit alors de l'encens sur leurs autels ? S'il livreroit la Terre à la merci des Bêtes féroces ? Le Souverain des Dieux fit cesser leurs demandes & leur inquiétude, en

leur promettant qu'il auroit ſoin de tout ; que la Terre ſeroit repeuplée, que ſes nouveaux habitans ſeroient bien différens de ceux qui les avoient précédés, & que leur origine même auroit quelque choſe de merveilleux. Prêt à lancer ſes foudres ſur la Terre, il craignit que tant de feux allumés de toutes parts, ne parvinſſent juſqu'au Ciel, & n'embraſaſſent les voûtes ſacrées. Il ſe reſſouvint qu'il étoit écrit dans le Livre des Deſtinées, qu'un jour la Mer, la Terre, & le Ciel même ſeroient en feu, & que tout l'Univers périroit dans un embraſement général. Il change de réſolution : il quitte les foudres que les Cyclopes venoient de forger ; & pour punir les hommes, il forme le deſſein de les enſevelir ſous les eaux, en faiſant tomber des torrens de pluye de toutes les parties du Ciel. Il renferme ſur le champ dans les antres d'Eole, l'Aquilon & les autres Vents qui écartent les nuages, & ne laiſſe en liberté que le Vent de Midi. Le voilà d'abord ce Vent impétueux, qui vole avec ſes aîles mouillées, le viſage couvert d'un nuage épais & obſcur, & la barbe chargée de brouillards. Les nuées aſſemblées ſur ſon front, font couler l'eau de ſes cheveux, de ſes aîles & de ſon ſein. Dès que ce Vent orageux eut raſſemblé les nuages, & qu'il les eut entaſſés les

uns sur les autres, on entendit un grand bruit, & la pluye commença de tomber en abondance. La Messagére de Junon, parée de différentes couleurs, Iris améne de nouvelles eaux, & entretient l'humidité des nuages. Envain le Laboureur forme des vœux pour ses moissons; elles sont renversées, & il voit périr en un moment le travail de toute l'année. Les eaux qui tombent du Ciel ne suffisent pas à Jupiter irrité; Neptune son Frere vient à son secours, & lui prête ses ondes. Il rassemble tous les Fleuves dans son Palais, & leur tient ce discours: » Un seul mot va vous faire entendre mes ordres. Ouvrez vos sources, » donnez un libre cours à vos eaux; que » rien ne les arrête. « A peine le Dieu de la Mer avoit proferé ce peu de paroles, que tous les Fleuves partirent; & ayant lâché les digues qui retenoient leurs eaux, elles commencérent à couler avec impétuosité.

Neptune lui-même frappe la Terre d'un coup de son trident; elle en est ébranlée, & l'eau sort en abondance de ses gouffres les plus profonds. Les Fleuves débordés inondent la Terre, entraînent Bleds, Arbres, Troupeaux, Hommes, & renversent également les Temples & les Maisons. S'il se trouve quelque Palais qui résiste à l'impétuosité du torrent, l'eau le couvre entié-

rement, & les Tours mêmes demeurent ensevelies sous les ondes. Déja la Terre & la Mer étoient confondues : Tout étoit couvert d'eau, & l'Océan n'avoit plus de rivages. L'un cherche un asyle sur une Montagne, l'autre se jette dans une Barque, & rame sur les lieux même qu'il venoit de labourer. Celui-ci navige sur ses moissons, ou sur son Village inondé. Celui-là trouve un poisson au sommet d'un arbre. Si par hazard on veut jetter l'ancre, elle s'attache dans un pré, les Vaisseaux voguent sur les vignes : les monstres de la Mer reposent dans les lieux, où les Chévres paissoient auparavant ; les Néréïdes sont étonnées de voir sous les ondes, les Bois, les Villes & les Maisons. Les Dauphins habitent les Forêts & ébranlent les Arbres avec leurs nageoires ; les Loups nagent pêle-mêle avec les Brebis ; l'onde entraîne les Lions & les Tigres ; la force des Sangliers, ni la vîtesse des Cerfs ne peuvent les garantir du naufrage ; les Oiseaux fatigués, après avoir cherché inutilement la Terre pour s'y reposer, se laissent tomber dans l'eau ; l'inondation avoit déja couvert les Montagnes, & les lieux les plus élevés étoient submergés. Une partie de ceux qui s'y étoient retirés étoient ensevelis sous les vagues, & ceux que l'onde avoit épargnés périrent par la faim.

Explication de la huitiéme Fable.

LES anciens ont parlé de plusieurs Déluges. & Pausanias en compte jusques à cinq ; mais ceux qui ont été les plus célébres dans les Poëtes, sont ceux qui arrivérent au temps d'Ogygès, & sous le Régne de Deucalion. C'est de ce dernier que parle Ovide ; mais comme il n'inonda que la Thessalie, il est évident que ce Poëte a renfermé, dans la description qu'il en fait, tout ce que la tradition avoit appris sur le Déluge universel ; tradition qu'on a trouvée chez tous les Peuples du Monde. En effet, il raconte comment toute la Terre fut inondée. La Mer, selon lui, joignit ses eaux à celles qui tombérent du Ciel, & Neptune ébranla les fondemens de la Terre pour en faire sortir de nouvelles. Voilà sans doute ces Cataractes du Ciel, & ces Fontaines de l'abîme dont parle Moyse (*a*). Ovide, qui fait monter les eaux sur les plus hautes Montagnes, n'excepte que le sommet du Mont Parnasse : ce qui fait allusion au Mont Ararat, sur lequel l'Arche de Noé s'arrêta. Dans le Poëte, tous les hommes périssent excepté Deucalion, & Pyrrha. Voilà Noé & sa Famille. Deucalion, suivant tous les Auteurs anciens, étoit un homme juste & pieux, & il fut le seul qui répara le genre humain ; quoi de plus semblable aux Patriarches ? Le Déluge dura neuf mois ; celui d'Ogygès en dura autant. Au sortir de l'Arche, Noé offrit à Dieu des sacrifices solemnels ; Deucalion délivré des eaux éleva, suivant Pausanias (*b*), un Autel à Jupiter Libérateur (*c*). Suivant les Poëtes, il ne devoit plus y avoir d'autre Déluge d'eau après celui de Deuca-

(*a*) Genese, Chap. VI. & VII.
(*b*) *In Atticis.* (*c*) φυξίῳ, ou ἀφεσίῳ.

lion ; Dieu avoit promis la même chose à Noé. Ce Patriarche, voyant que les eaux commençoient à se retirer, envoya la colombe qui revint avec une branche d'Olivier ; Plutarque fait mention de cette même colombe, & Abidenne parle de certains Oiseaux sortis de l'Arche & revenus deux fois pour n'avoir pas trouvé de lieu où ils pussent se reposer. Je pourrois pousser plus loin le parallele sur ce sujet ; mais en voilà assez pour prouver qu'Ovide a chargé la description du Déluge de Deucalion, de presque toutes les circonstances du Déluge universel.

Il n'est pas étonnant au reste que la tradition du Déluge se soit conservée parmi tous les Peuples ; cet événement est de nature à n'être pas oublié, & les changemens qu'il a causés sur la Terre en attestent tous les jours la vérité. D'ailleurs, l'Histoire de cette Inondation générale, si nous en croyons Joseph (a), avoit été écrite par Nicolas de Damas, par Bérose, par Mnaseas, & par quelques autres Anciens, d'où les Grecs & les Romains l'avoient tirée. Ce qui me reste à dire du Déluge particulier qui arriva du temps de Deucalion, ainsi que tout ce qui regarde ce Prince, je le réserve pour l'Article où Ovide parle de la réparation du genre humain.

(a) Antiq. Liv. I.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Neptune calme les flots irrités, & ordonne à Triton de sonner de sa conque pour faire rentrer la Mer dans ses bornes & les Fleuves dans leurs lits, Deucalion & Pyrrha se sauvent seuls du Déluge.

LA Phocide, qui est entre l'Attique & la Béotie, étoit autrefois un Pays fertile; le Déluge la confondant alors avec la Mer, n'en fit qu'un vaste champ couvert d'eau. Dans cette contrée est une Montagne qui s'éleve jusqu'au Ciel, & dont les deux sommets sont au-dessus des nuages: son nom est le Parnasse. Là s'arrêta la petite Barque qui portoit Deucalion & sa Femme. C'étoit le seul endroit que les eaux eussent épargné. Dès que Deucalion y fut arrivé, il offrit ses hommages aux Nymphes Corycides, aux autres Divinités de cette Montagne, & à Thémis qui y rendoit alors ses Oracles: car il n'y eut jamais d'homme plus juste ni plus équitable que Deucalion, ni de Femme plus vertueuse, & qui eût plus de respect pour les Dieux que Pyrrha. Jupiter voyant tout

l'Univers submergé, & que de tant de milliers d'Hommes & de Femmes il ne restoit que ce couple pieux, ordonna à l'Aquilon de dissiper les nuages. Dès que le temps fut devenu serein, la Terre commença à se découvrir: la Mer irritée se calma; Neptune, quittant son Trident, appaisa les flots,& ordonna à Triton de paroître sur les ondes avec son habit de pourpre, & de sonner de sa conque pour faire rentrer les flots dans la Mer, & les Fleuves dans leurs lits. Cette conque est une espéce de trompette recourbée, qui va toujours en s'élargissant. Elle se fait entendre du milieu de la Mer aux deux extrémités du Monde. Dès que Triton eut donné le signal, toutes les eaux de la Mer, & celles qui étoient répandues sur la Terre, l'entendirent & se calmérent; la Mer commença à avoir des rivages, & les Fleuves coulérent dans leurs lits; les Montagnes parurent sortir de la Terre, la Terre elle-même se montra peu à peu, & sembloit s'élever à mesure que les eaux s'abaissoient. Les Arbres long-temps cachés sous les flots, firent enfin paroître leurs têtes dépouillées de feuilles & chargées de limon: Lorsque Deucalion apperçut la Terre entiérement deserte, dont un profond silence rendoit le spectacle encore plus affreux, les yeux baignés de larmes, il parla ainsi à Pyrrha: „ O

„ ma

» ma Sœur ! ô mon Epouse ! qui êtes seule » restée de toutes les Femmes ; le sang & le » mariage nous unirent autrefois ; aujour- » d'hui nos communs malheurs doivent nous » unir encore davantage. De quelque côté » que le Soleil jette ses regards, il ne voit que » nous deux sur la Terre ; le reste est enseveli » sous les eaux, encore notre vie n'est-elle » point en sûreté ; les nuages répandus de » tous côtés m'épouvantent. Infortunée, que » deviendriez-vous, si vous étiez échapée » seule & sans moi de ce naufrage universel ? » Comment pourriez-vous calmer vos en- » nuis ? Qui pourroit-vous consoler dans vos » malheurs ? Pour moi, je puis vous l'assurer, » ma chere Epouse, je n'aurois pas survêcu » à votre perte, & les mêmes eaux qui vous » auroient engloutie, m'auroient servi de » tombeau. Que je souhaiterois de posséder » le secret de mon Pere Prométhée ! & de » pouvoir réparer le Genre Humain, en » animant, comme il fit, un peu de Limon ! » Nous sommes restés seuls de tout ce qui » respiroit dans l'Univers : les Dieux l'ont » ainsi voulu ; seuls nous faisons voir qu'il » y a eu des hommes sur la Terre. «

Explication de la neuviéme Fable.

IL ne faut pas chercher dans cette Fable aucune explication historique. Les Anciens s'étoient imaginé que Jupiter, Neptune & Pluton avoient

partagé le Monde, & que l'empire de la Mer étoit échu à Neptune. Ainsi c'étoit lui qui devoit élever & calmer les flots. Ovide lui fait exercer cet emploi.

FABLE X.

ARGUMENT.

Deucalion & Pyrrha repeuplérent la terre en jettant derriére eux des pierres, de la maniére que Thémis, dont ils avoient consulté l'Oracle, le leur avoit prescrit.

CE Discours leur arracha des larmes; résolus d'implorer le secours du Ciel, & de consulter les Oracles, ils allérent sur les bords du Céphise, dont les eaux, quoiqu'encore troubles & chargées de limon, couloient dans son lit ordinaire. Après s'être purifiés en répandant de l'eau de ce Fleuve sur leurs têtes, & sur leurs habits, ils tournérent leurs pas vers le Temple de Thémis. Le toît en étoit couvert d'une mousse bourbeuse & puante, & ses autels étoient sans feu. A peine eurent-ils touché les degrés du Temple, qu'ils se prosternérent à terre, & pleins de respect & de frayeur ils les baisérent en adressant leurs vœux à la Déesse. Si les Dieux, dirent-ils, se laissent fléchir

aux priéres des mortels ; s'ils ne sont point inexorables, apprenez-nous, Thémis, de quelle maniére nous pourrons réparer le Genre Humain ; & soyez sensible à la désolation où l'Univers est réduit. La Déesse touchée de cette priére rendit cet oracle : *Sortez du Temple, voilez-vous le visage, détachez vos ceintures & jettez derriére vous les os de votre Grand'-Mere.* Etonnés de cet oracle, & ayant gardé pendant long-tems un profond silence, Pyrrha prend enfin la parole, disant qu'elle refusoit d'obéïr à l'ordre de la Déesse. Elle la prie en tremblant de lui pardonner, si elle n'ose troubler les manes de sa Mere, en jettant ainsi ses os. Cependant ils examinent attentivement les paroles ambigues de l'Oracle, & cherchent à en découvrir le sens. Enfin, Deucalion calma par ces paroles l'inquiétude de Pyrrha. Ou je suis bien trompé, dit-il, ou les paroles de Thémis ont un autre sens : cet Oracle n'ordonne rien de criminel ; notre Mere, c'est la Terre, & ses os sont les pierres qu'on nous ordonne de jetter derriére nous. Quoique ce discours eût ébranlé l'esprit de Pyrrha, elle doutoit encore si c'étoit là le véritable sens des paroles qu'elle venoit d'entendre, tant cet Oracle leur laisse d'incertitude. Mais quel danger y avoit-il à l'éprouver ? Ils sortent du Temple, se couvrent la tête, dé-

font leurs ceintures, & jettent derriére eux des pierres, de la maniére que Thémis le leur avoit prefcrit. Ces pierres, (qui pourroit le croire, fi l'Antiquité n'en rendoit témoignage ?) commencérent à s'amollir, à devenir flexibles, & prirent une nouvelle figure: & comme elles n'avoient déja plus cette dureté qui leur eft naturelle, on les vit croître; de forte qu'on y appercevoit, quoique confufément, quelque reffemblance avec des hommes; telle à peu près eft celle qu'on remarque dans une ftatue de marbre, que le cifeau a commencé à tailler; mais qui n'eft encore qu'ébauchée. Ce qu'il y avoit d'humide & de terreftre dans les cailloux fut changé en chair; les parties les plus dures & les plus infléxibles devinrent des os; leurs veines ne changérent ni de forme ni de nom. Ainfi dans peu de temps, avec le fecours des Dieux, les pierres que Deucalion avoit jettées, formérent des Hommes, & celles de Pyrrha, des Femmes. C'eft de là que vient cette dureté qui fait le caractére de l'Homme, & cette force pour foutenir le travail: notre conduite découvre affez notre origine.

Explication de la dixiéme Fable.

SOUS le régne de Deucalion Roi de Theffalie, le cours du Fleuve Pénée fut arrêté, apparemment par quelques tremblemens de Terre;

entre le Mont Offa & l'Olympe, où eſt l'embouchure par où ce Fleuve, groſſi des eaux de quatre autres, ſe décharge dans la Mer; & il tomba cette année-là une ſi grande quantité de pluye que toute la Theſſalie, qui eſt un Pays plat, fut inondée. Deucalion & ceux de ſes Sujets qui purent ſe garantir de l'inondation, ſe retirérent ſur le Parnaſſe; & les eaux s'étant enfin écoulées, ils deſcendirent dans la plaine. Les enfans de ceux qui s'étoient ſauvés ſont ces pierres myſtérieuſes dont les Poëtes parlent tant: cette Fable n'ayant d'autre fondement que le double ſens du mot *Eben* ou *Aben*, qui peut ſignifier également, ou une *Pierre* ou *un Enfant*, ou du mot *Laos*, qui peut être entendu ou d'un Peuple ou d'une pierre, ainſi que l'a remarqué le Scoliaſte de Pindare. A l'aide de cette équivoque, on débita la Fable de ces pierres myſtérieuſes qui étant jettées par Deucalion & Pyrrha, formérent les hommes qui peuplérent le Monde après le Déluge: on peut même dire que la férocité & la dureté de ces premiers hommes ne démentoit nullement leur origine. La maniére même dont Saumaiſe lit un paſſage tiré des fragmens d'Héſiode, donne un grand jour au dénoûment de cette Fable. Ce Poëte dit que Jupiter donna à Deucalion, pour repeupler le Monde, les Locriens qui habitoient la Phocide; & Denys d'Halicarnaſſe (*a*) convient qu'ils allérent ſous la conduite de ce Prince habiter différentes contrées de la Gréce. Ainſi lorſqu'on lit dans le paſſage d'Héſiode λαέον au lieu d'Α'λέυς, le ſens eſt, que *Deucalion choiſit quelques perſonnes du Peuple de pierre*, ce qui bien entendu veut dire, du peuple qui habitoit le Parnaſſe, Montagne qui étoit très-pierreuſe.

Lorſqu'on a ajoûté à cette Fable que Neptune

(*a*) Liv. I.

d'un coup de Trident avoit séparé le Mont Offa du Pélion, c'est qu'on croyoit anciennement que les changemens qui arrivoient dans le Monde, ainsi que les tremblemens de Terre, étoient causés par ce Dieu. » Certes, dit Hérodote (a), le » sentiment de ceux qui disoient que Neptune » avoit fait cette séparation, n'étoit pas sans rai» son; car tous ceux qui estiment que Neptune » fait trembler la Terre, & que les ouvertures qui » se font ainsi, sont les ouvrages de ce grand Dieu, » n'auront pas de peine à croire, que Neptune a » fait ce Canal quand ils le verront. «

Pour établir maintenant l'Epoque d'un événement si célébre, on n'a qu'à lire les Marbres de Paros, qui fixent le séjour de Deucalion à Lycorée aux environs du Parnasse, dans le temps que Cécrops régnoit à Athénes, c'est-à-dire environ 1600 ans avant Jesus-Christ. Les mêmes Marbres ajoûtent qu'après l'inondation, Deucalion se retira à Athénes, où il offrit à Jupiter Conservateur des sacrifices solemnels, dans un Temple qu'il fit bâtir à son honneur, & qui subsistoit encore au temps de Pisistrate, qui le fit rétablir avec beaucoup de dépense. L'époque quatre de ces Marbres marque que Cranaüs régnoit à Athenes lorsque Deucalion s'y retira; au lieu qu'Eusébe assure que c'étoit sous le régne de Cécrops. Ces deux Chroniques ne différent que de trois ans, & je souscris volontiers à celle des Marbres, qui paroît avoir été faite avec beaucoup de soin. Ainsi je fixe cette retraite à l'an 1557. avant l'Ere Chrétienne. Si Eusébe avoit connu ces Marbres si utiles à la Chronologie, il auroit vû qu'ils distinguent bien les deux temps; celui du séjour de Deucalion à Lycorée sous le régne de Cécrops, & sa retraite à Athénes après le Déluge,

(a) Liv. I.

pendant celui de Cranaüs (*a*). Comme Deucalion avoit appris aux Grecs à bâtir des Temples en l'honneur des Dieux, on lui en dédia un après sa mort, & il fut honoré comme une Divinité. Ce Prince étoit Fils de Prométhée, & Mari de Pyrrha Fille d'Epiméthée son Oncle. Rien n'est si fameux dans les Anciens que sa postérité, qui repeupla une partie de la Gréce, ainsi qu'on peut le voir fort au long dans Apollodore, dans les Commentateurs des Marbres de Paros, & dans le second Volume de mon explication des Fables.

(*a*) Voyez l'Epoq. 2. & la 4.

FABLE XI.

ARGUMENT.

La terre réchauffée par les rayons du Soleil forma plusieurs Monstres; entr'autres le Serpent Python, qu'Apollon tua à coups de fléches. Pour célébrer la mémoire d'un événement si mémorable, il institua les Jeux Pythiens, & prit le surnom de Pythien.

LORSQUE la Terre fut réchauffée par les rayons du Soleil & que la chaleur eut fait fermenter la boue & le limon, les germes qui y étoient restés, comme dans le sein de leur Mere, commencérent à croître, & la Terre produisit d'elle-même, différentes espéces d'Animaux. Ainsi, lorsque le Nil

est rentré dans son lit, le limon qu'il laisse dans les campagnes inondées, produit un nombre infini d'insectes que l'on apperçoit en labourant la Terre. Les uns commencent à se former, les autres n'ont pas encore tous leurs membres, & souvent dans le même Animal, une partie est vivante, pendant que le reste n'est qu'une terre informe. L'humidité & la chaleur tempérées d'une certaine maniére deviennent aisément le principe de la fécondité : car le Feu & l'Eau, quoique contraires, produisent tous les Etres, & l'union de ces deux qualités si opposées, est la source de la génération. Ainsi la boue que le Déluge avoit laissée se trouvant échauffée par l'ardeur du Soleil, la Terre produisit non seulement des Animaux connus, mais aussi des Monstres qu'elle ne connoissoit pas encore ; elle te forma, quoique malgré elle, monstrueux Python, Serpent d'une espéce nouvelle, qui devint la terreur des Humains, par la masse énorme de ton corps. Apollon, qui jusqu'alors ne s'étoit servi de ses fléches, que contre les Chevreuils & les Dains, épuisa son carquois contre cet affreux Serpent, qui vomit enfin tout son venin avec son sang; & de peur que le tems n'effaçât le souvenir d'une Victime si mémorable, il institua des Jeux solemnels, qui portérent le nom de Pythiens, du Monstre dont il venoit de dé-

livrer la Terre. Ceux qui, dans ces Jeux, étoient Vainqueurs, ou à la Lutte, ou à la Course, ou à la conduite des Chars, recevoient pour récompense une Couronne de Chêne : car il n'y avoit point encore de Lauriers, & les couronnes dont Apollon ornoit sa tête, étoient faites de branches de toutes sortes d'arbres.

Explic[illegible]n de la onziéme Fable.

LES Ea[illegible]oient causé cette grande Inondatio[illegible] parlé dans l'Explication de la Fable préc[illegible]aissérent sur la Terre un limon d'où sortirent [illegible]eurs Insectes, entr'autres le Serpent Python, qui causoit beaucoup de ravages aux environs du Parnasse. Apollon armé de ses fléches lui ôta la vie : ce qui, expliqué physiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant dissipé les mauvaises exhalaisons, ces Monstres disparurent bientôt. Si on rapporte cette Fable à l'Histoire, ce Serpent étoit un Brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient y sacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le Pays. Cet événement donna lieu à l'établissement des Jeux Pythiens si connus dans la Gréce. On les célébroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs ou des pommes consacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des Couronnes [illegible] Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser & à jouer des instrumens. Sur quoi on peut consulter les Marbres de Paros (*a*), & Meur-

(*a*) Pag. 202. & 203. de l'édit. d'Oxford.

fius (*a*). Cet événement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-temps après, puisque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit point encore connu à Delphes. C'étoit Thémis, suivant le même Poëte, & suivant toute l'Antiquité, qui y rendoit alors des Oracles, & avant Thémis il y avoit encore un autre Oracle, qui étoit rendu par la Terre.

(a) *Græcia feriata.*

FABLE I.

ARGUMENT.

Apollon étant devenu amoureux de Daphné, fille du Fleuve Pénée, & ne pouvant la rendre sensible, se mit à la poursuivre; mais la Nymphe ayant imploré le secours de son pere, elle fut changée en Laurier.

DAPHNÉ, Fille du Fleuve Pénée, fut le premier objet de la tendresse d'Apollon. Cette passion fut moins un effet du hazard, qu'une vengeance de l'Amour irrité contre lui. Ce Dieu fier de la victoire qu'il venoit de remporter sur le Serpent Python, ayant vû le Fils de Vénus, qui bandoit son arc : Que prétendez-vous faire, jeune efféminé, lui dit-il, de ces armes, qui auroient bien meilleure grace entre mes mains que dans les vôtres? Je sçai porter des coups

certains contre les bêtes féroces & contre nos ennemis, & je viens de voir expirer le Serpent Python, ce monstre qui de son vaste corps couvroit plusieurs arpens de terre. Contentez-vous d'allumer avec votre flambeau un feu que je ne connois pas, & ne comparez pas vos victoires avec les miennes. Servez-vous de vos fléches, à votre gré, lui dit l'Amour, blessez tout ce que vous rencontrerez, c'est contre vous que j'adresserai les miennes, & la gloire que vous remporterez sur les Animaux sera autant au-dessous de la mienne, qu'ils sont eux-mêmes au-dessous de vous. Il dit, & ayant pris son vol sur le Parnasse, il tira de son carquois deux fléches, dont les effets sont bien différens; l'une fait naître l'amour, l'autre l'éteint: Celle qui l'allume est dorée & fort pointue; celle qui le chasse est émoussée, & n'a qu'une pointe de plomb. C'est de ce dernier trait que l'amour blesse Daphné; le cœur d'Apollon fut percé de l'autre. Le Dieu conçoit d'abord un violent amour; la Fille de Pénée fuit son Amant, & se cache dans se fond des Forêts, où charmée d'imiter Diane, elle fait de la chasse sa plus amusante occupation. C'est alors que les cheveux liés négligemment avec un ruban, elle se pare des dépouilles des Animaux. Plusieurs personnes l'avoient déja

demandée en mariage; mais sans se soucier de l'Hymen ni de l'amour, elle ne songeoit qu'à courir dans les Bois. Cependant son Pere lui disoit souvent : Ma Fille, vous devez me donner un Gendre, c'est de vous seule que j'attens des petits-fils. Ce discours la faisoit rougir, & regardant le Mariage même comme un crime, elle se jettoit entre les bras de son Pere : » Permettez-moi, » mon Pere, *lui disoit-elle*, de garder tou- » jours ma Virginité : accordez-moi la mê- » me grace que Jupiter a accordée à Dia- » ne. « Pénée y consentit : mais sa beauté & ses charmes deviennent un grand obstacle à ses desirs. Apollon la voit, l'aime, & souhaite de la posseder; il l'espere; mais, malgré la connoissance qu'il a de l'avenir, son espérance est vaine. Tel que le feu qui s'allume si facilement dans le chaume, après que l'on a coupé les moissons, ou dans des buissons, lorsqu'un voyageur en approche de trop près le flambeau qu'il porte, ou qu'il l'y jette, lorsque le jour commence à paroître : le cœur d'Apollon est embrasé d'un feu violent qui le dévore. Voyant les cheveux de la Nymphe flotter négligemment sur ses épaules, que seroit-ce, disoit-il, s'ils étoient arrangés avec plus de soin? Il regarde ses yeux, qui brillent comme deux Astres, sa bouche vermeille, ses doigts, ses

mains & ses bras à demi nuds. Persuadé que les beautés qu'elle cache, surpassent encore celles qu'elle laisse appercevoir, son amour se nourit d'une espérance trompeuse. En-vain il tâche de l'arrêter par ses discours, elle fuit plus vîte que le vent. » Demeurez, » belle Nymphe du Pénée, *lui disoit-il*, de- » meurez; ce n'est point un ennemi qui » marche sur vos pas: la Brebis fuit le Loup, » la Biche le Lion, & la timide Colombe » l'Aigle qui la poursuit; ce sont leurs en- » nemis, & c'est l'amour seul, qui m'oblige » à suivre vos pas. Je crains pour vous une » chûte funeste, je crains que les épines de » ces buissons ne vous blessent, & que je » n'en sois la cause. Le chemin, où vous » marchez, est difficile & raboteux, courez » avec moins de précipitation, & je vais » modérer l'ardeur, avec laquelle je vous » poursuis. Du moins jettez un de vos re- » gards sur votre Amant: ce n'est point un » de ces bergers rustiques, qui conduisent » leurs troupeaux sur ces Montagnes. Vous » ignorez le prix de votre conquête; si vous » le connoissiez, vous ne me fuiriez peut- » être pas. Delphes, Claros, Ténédos, & » Patare me rendent les honneurs qui me » sont dûs. Fils de Jupiter, je découvre le » passé & l'avenir: c'est à moi qu'est dû » l'art ingénieux d'accorder la voix au son

» de la Lyre : mes fléches portent toujours » des coups assurés ; mais hélas ! celle qui » m'a percé le cœur est bien plus dangereu- » se : Inventeur de la Médecine, l'Univers » me regarde comme un Dieu secourable » & bienfaisant : je connois la vertu de toutes » les Plantes ; mais en est-il quelqu'une, qui » puisse guérir de l'amour ? Non sans doute, » & mon Art si favorable à tous les mortels, » devient pour moi seul un Art inutile. « Apollon en auroit dit davantage ; mais Daphné ayant redoublé ses pas, l'obligea à interrompre ses plaintes. Elle fuit, & sa fuite la fait paroîrre encore plus belle. Ses habits en desordre, qui flottent au gré des Vents, ses cheveux qui semblent jouer avec les Zéphyrs ; tout augmente sa beauté. Enfin le Dieu amoureux, voyant que ses plaintes & ses caresses étoient également inutiles, se met à courir après elle de toute sa force. Imaginez-vous un Lévrier, qui poursuit un Liévre dans une plaine ; vous voyez l'un courir avec une extrême légéreté, l'autre employer toutes ses ruses pour l'éviter : quelquefois le Chien semble tenir sa proye, & ouvre la gueule pour la saisir : le Liévre lui-même, se croyant pris, fait un nouvel effort pour s'échaper. Voilà l'image d'Apollon & de Daphné. L'espérance & la crainte augmentent également leur légéreté. Apollon, sou-

tenu par les aîles de l'Amour, paroît voler: il ne lui donne aucun relâche; il la touche presque & son haleine fait voltiger ses cheveux: Daphné, épuisée par une course si violente, voit enfin ses forces l'abandonner. Elle pâlit, & se tournant vers les Eaux du Pénée, » Mon Pere, *dit-elle*, s'il est vrai » que les Fleuves jouissent du privilége de » la Divinité, venez à mon secours, ou, » vous Terre, engloutissez-moi; puisque » j'ai eu le malheur de plaire, effacez cette » beauté qui me devient si funeste. « A peine sa priére est-elle finie, que tous ses membres s'engourdissent, son corps se couvre d'une tendre écorce, ses cheveux se changent en feuilles, ses bras deviennent des branches, ses pieds, autrefois si légers, s'attachent à la Terre, sa tête devient celle d'un Arbre, & conserve encore sa beauté & son éclat. Le nouvel arbre devient les délices d'Apollon, il le touche & sent palpiter, sous l'écorce, le cœur de sa Maîtresse. Il embrasse ses rameaux qui semblent encore rejetter ses caresses. » Puisqu'enfin, *lui dit-* » *il*, vous ne pouvez plus être mon Epouse, » du moins je veux que cet Arbre me soit » consacré. Mes cheveux, ma lyre, mon » carquois seront toujours ornés de Lauriers. » Toutes les fois que les Capitaines Ro- » mains monteront en triomphe au Capito-

» le, c'est vous qui les couronnerez : vous » couvrirez de vos branches le Chêne, qui » est à la porte des Empereurs ; & comme » mes cheveux portent toujours les marques » de ma jeunesse, vos feuilles conserveront » toujours leur verdure. « Quand Apollon eut cessé de parler, le Laurier parut baisser sa tête, comme pour marquer qu'il acceptoit les offres qu'on venoit de lui faire.

Explication de la douziéme Fable.

POUR expliquer cette Fable, ainsi que toutes les autres galanteries des Dieux, dont les Poëtes parlent si souvent, il faut poser pour principe qu'outre qu'il y a plusieurs Jupiters, plusieurs Apollons, plusieurs Mercures, &c. ainsi que je l'ai prouvé dans mon Explication des Fables, les Prêtres de ces mêmes Dieux couvroient souvent leurs déréglemens du nom de la Divinité qu'ils servoient, de-là ce nombre prodigieux d'enfans qui reconnoissoient ces mêmes Dieux pour leurs Peres.

Ce principe ainsi établi, voici comme on peut expliquer la Fable de Daphné. Quelque Prince, du nombre de ceux à qui l'amour des belles Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée Roy de Thessalie, & la poursuivant un jour, cette jeune Princesse périt sur le bord d'un Fleuve, aux yeux de son Amant : quelques Lauriers qui sortirent en cet endroit donnérent lieu à la Métamorphose ; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un Laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio Giraldi, Daphné a été ainsi appellé de Δαφανῶ *voco*, parce que le Laurier fait du bruit en brulant,

Crepitat; & comme cet Arbre étoit consacré à Apollon, de-là est venue, selon cet Auteur, la Fable des amours d'Apollon & de Daphné. Cependant Pausanias (*a*) explique autrement cette avanture: il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs Roy de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique Hippodamie en mariage à Pélops, étant amoureux de Daphné se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse, qu'elle aimoit fort, & se consacra à Diane, selon la coutume de ce temps-là. Les soins & les assiduités qu'il eut pour sa Maîtresse, lui acquirent bientôt son amitié & sa confiance, mais Apollon son rival, ayant découvert cette Intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil: Daphné & ses autres compagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le deshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuérent à coups de fléches. Pausanias mêle, comme vous voyez, dans cet événement, quelque chose de Fabuleux: mais comme il est sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit eu un fils nommé Leucippus, qui périt dans sa jeunesse, à peu près comme il le raconte; pour rectifier sa narration, il suffit de dire qu'un jour qu'il faisoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme de se baigner, elles découvrirent son déguisement, & le punirent de son insolence.

Diodore de Sicile (*b*) assure que cette Daphné est la même que la Fée Mantho fille de Tirésias, qui fut releguée à Delphes, où elle écrivit plusieurs Oracles, dont Homére s'est heureusement servi dans ses deux Poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la Maîtresse d'Apollon? Les Habitans d'Antioche prétendoient que cette avanture étoit arri-

(*a*) *In Arcad.* (*b*) Liv. IV.

yée dans le Fauxbourg de leur Ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chryſoſtome décrit, d'après Libanius, une belle ſtatue d'Apollon, qui étoit dans ce Fauxbourg. Ce Dieu tenoit ſa Lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroiſſoit faire des libations à la Terre qui avoit englouti ſa maîtreſſe.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Jupiter amoureux d'Io, fille du Fleuve Inaque, la pourſuit, & couvre la Terre de ténébres, dont il enveloppe cette Nymphe, pour lui ravir ſon honneur.

DANS la Theſſalie eſt une vallée nommée Tempé, que des bois environnent de tous côtés. Le Pénée, qui tombe du haut de Pinde, y roule avec précipitation ſes flots écumans, qui formant une eſpéce de nuage vont mouiller les Arbres des Forêts voiſines, & ſe font entendre de fort loin. C'eſt dans un antre de cette Montagne, qu'eſt la demeure de ce grand Fleuve; c'eſt de-là qu'il donne ſa loi à ſes eaux, & aux Nymphes qui les habitent. Tous les Fleuves de la contrée ſe rendirent dans ce lieu, incertains s'ils devoient le féliciter, ou ſe plaindre de la perte

de ſa Fille. Le Fleuve Sperchée, dont les rives ſont couvertes de Peupliers, l'Enipée dont les Eaux ſont toujours agitées, le vieux Apidane, le doux Amphryſe & le rapide Æas : enfin tous les autres Fleuves, dont les ondes, après pluſieurs détours, vont ſe jetter dans la Mer, ne manquérent pas d'y venir. Le ſeul Inaque ne s'y trouva point ; il étoit alors renfermé dans ſon antre, où il groſſiſſoit ſes eaux des larmes que ſon affliction lui faiſoit répandre. Ce Pere infortuné pleuroit la perte de ſa fille Io : il ne ſçavoit ſi elle étoit morte ou vivante : & comme il ne la trouvoit en aucun lieu, il s'imaginoit qu'elle n'étoit plus, ou craignoit pour elle des malheurs encore pires que la mort. Jupiter l'ayant trouvée qui ſortoit de chez ſon Pere : » Aimable Fille, *lui dit-il*, Beauté » digne de Jupiter même, vous qui êtes » peut-être déja deſtinée à faire le bonheur » de quelque mortel, qui ne mérite pas d'ê- » tre votre Epoux, venez dans ces Forêts » voiſines vous mettre à couvert de l'ardeur » du Soleil ; que la ſolitude de ce bois ne » vous effraye point, vous y ſerez en ſûreté » avec un Dieu qui commande dans le Ciel, » & qui lance le Tonnerre. Ne me fuyez » point, « continua-t-il, car elle commençoit à prendre la fuite. Elle avoit déja paſſé les pâturages de Lerne, & les campagnes de

l'Arcadie, lorſque Jupiter couvrit la Terre d'un nuage épais, qui porta l'obſcurité juſqu'au lieu où étoit Io. Par ce moyen il l'arrêta & lui ravit ſon honneur.

Explication de la treiziémé Fable.

LES Grecs ont ſouvent embelli leur Hiſtoire des principaux événemens de celle d'Egypte & de Phénicie, ou du moins la moindre reſſemblance, dans les noms ou dans les avantures, les a portés à confondre leur Hiſtoire avec celles des Peuples dont ils tiroient leur origine. Ils vouloient paſſer pour anciens, & ceux qui étoient venus peupler la Gréce, y ayant apporté la connoiſſance de leur Hiſtoire & de leur Religion, il n'eſt pas étonnant qu'ils s'en ſoient fait honneur dans la ſuite. La Fable dont il s'agit ici eſt ſans doute originaire d'Egypte. Iſis étoit la grande Divinité de cet ancien Peuple; elle avoit régné parmi eux dès les premiers temps qui ſuivirent la diſperſion des Peuples; elle leur avoit appris l'Agriculture & pluſieurs autres Arts utiles ou néceſſaires, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile, de Plûtarque, ou, pour mieux dire, de toute l'Antiquité. La reconnoiſſance en avoit fait une Divinité, & ſon culte renfermé d'abord dans l'Egypte, paſſa avec les Colonies dans les Pays étrangers. La Gréce le reçut lorſqu'Inachus alla s'y établir, & dans la ſuite des temps on regarda Io ou Iſis comme ſa Fille; & on publia la Fable de la maniére qu'Ovide la raconte. Voilà ce qu'il y a de plus certain ſur cette matiére; cependant comme il peut être arrivé dans la Gréce quelque avanture qui a donné lieu à cette Fable, il eſt bon de rapporter ici la maniére dont l'expli-

quent les Auteurs Grecs. Apollodore, Strabon, Diodore de Sicile, & Pausanias racontent, sur la foi d'Homére, qu'Io étoit Fille d'Inachus premier Roy d'Argos, que Jupiter l'enleva & l'emmena dans l'Isle de Créte, qu'il en eut un Fils nommé Epaphus qui alla régner en Egypte; que sa Mere, l'y ayant suivi, épousa Osiris, qui étoit le même qu'Apis Fils de Phoronée second Roy d'Argos, & qui, après sa mort, fut mis au rang des Dieux, sous le nom de Sérapis. On ajoûte, pour expliquer toutes les circonstances de la Fable, que Niobé, qui portoit aussi le nom de Junon, suivant l'usage de ce temps-là, ayant conçu de la jalousie de cette intrigue, avoit mis Io sous la garde de son Oncle Argus, Homme très-vigilant; que Jupiter ordonna à son confident de le tuer, & que sa Maîtresse s'étant embarquée pour aller en Egypte, sur un Vaisseau qui portoit sur sa proue la figure d'une Vache, on avoit publié la métamorphose de cette Princesse. Mais cette Explication n'est elle-même qu'une nouvelle Fable, qu'on a inventée pour expliquer l'ancienne. Pausanias, & Saint Augustin après lui, ont placé cet événement dans des temps moins reculés. Selon eux, Io, Princesse Grecque, étoit Fille d'Iasus Fils de Triopas VII. Roy d'Argos; & certes si Danaüs & Egyptus ses petits-Fils ne vêcurent que vers l'an 1420. avant Jesus-Christ, comme on peut le prouver par les Marbres d'Arondel, Io n'a dû vivre que long-temps après Inachus, qui étoit contemporain de Moyse, c'est-à-dire près de six cens ans auparavant. Mais cette Explication n'a aucun fondement solide dans l'Antiquité, non plus que ce que dit Hérodote (a) qu'Io fut enlevée par des Marchands Phéniciens à Argos Ville florissante; car comme cette Ville ne

(a) Liv. I.

prit son nom que d'Argus son IV^e Roy, elle ne pouvoit pas être fort considérable du temps d'Inachus son Fondateur. Les Auteurs Grecs publioient aussi que cette partie de la Mer Egée, qui fut nommée le Bosphore, avoit pris ce nom du trajet d'Io métamorphosée en Vache; mais on doit regarder ce fait comme une nouvelle Fable, ainsi que rapporte Saint Augustin d'après Varron, qui fait venir le nom de Sérapis de celui d'Apis Roy d'Argos, & du mot *Soras* qui veut dire un Cercueil, parce qu'avant qu'on eût bâti un Temple à ce Prince, on lui rendoit les honneurs divins dans le Tombeau où il avoit été mis après sa mort. Car il y a bien de l'apparence que Saint Augustin s'est trompé, pour avoir suivi sur cet Article les traditions des Grecs, qui vouloient que tous les Dieux & tous les Héros eussent pris naissance parmi eux. Jamais Apis Roy d'Argos n'alla s'établir en Egypte, & il n'y eut jamais parmi ce Peuple d'autre Apis que le Bœuf qui portoit ce nom comme le docte Marsham le prouve sans replique. On voit dans le Cabinet de Brandebourg publié par Berger, le Fleuve Inachus couché près d'une Vache, c'est-à-dire près d'Io sa Fille.

FABLE XIV.

ARGUMENT.

Jupiter ayant changé Io en Vache, pour la dérober à la jalousie de Junon, fut obligé de la remettre à cette Déesse, qui la donna en garde au vigilant Argus. Alors Jupiter envoya Mercure pour endormir ce Gardien & lui ôter la vie.

CEPENDANT Junon ayant jetté les yeux sur la Terre, fut étonnée de la voir couverte d'épaisses ténébres, & après avoir admiré cette obscurité, que les nuages avoient produit dans un temps serein, elle chercha son Mari, dont elle connoissoit assez les infidélités, & ne le trouvant point dans le Ciel: Ou je suis bien trompée, dit-elle, ou l'on me trahit; aussitôt elle descendit sur la terre & dissipa les nuages. Jupiter qui avoit prévû l'arrivée de son Epouse, avoit changé Io en une Génisse, qui même sous cette forme conservoit encore de la beauté. Junon ne put s'empêcher de l'admirer, & feignant d'ignorer cette avanture, elle demande à Jupiter, à qui appartenoit la Génisse & de quel Troupeau

elle étoit. Jupiter pour terminer toutes ses demandes, lui dit, que la Terre venoit de la produire. Mais quel fut son embarras, lorsque Junon le pria de la lui donner? Il trouve qu'il y auroit de la cruauté à livrer son Amante à sa Rivale; il devient suspect s'il ne le fait pas: L'Amour le veut, & l'Amour l'auroit emporté, s'il n'eut craint, en refusant à sa Sœur & à son Epouse une chose qui paroissoit être de si petite conséquence, d'augmenter ses soupçons, & de lui faire croire qu'il y avoit là quelque mystére caché. Après même que Jupiter la lui eut donnée, Junon ne fut pas tout-à-fait sans crainte, elle se défioit de lui; & pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoit le présent, elle en fit dépositaire Argus qui avoit cent yeux à la tête: Il n'y en avoit jamais que deux qui se fermassent à la fois, les autres veilloient & faisoient sentinelle. En quelqu'endroit qu'il s'arrêtât, il ne perdoit point Io de vûe; elle étoit toujours devant ses yeux, même quand il lui tournoit le dos. Il la laissoit paître pendant le jour, la nuit il l'enfermoit, & un indigne lien la tenoit attachée. L'herbe & quelques feuilles d'arbres faisoient toute sa nourriture: la Terre souvent toute nue lui servoit de lit, & l'eau bourbeuse étoit sa boisson ordinaire. En vain elle s'efforce de tendre ses bras à Argus, elle ne trouve point de

de bras pour pouvoir le fléchir; elle ne forme pour se plaindre que des mugissemens, qui l'épouvantent elle-même. Elle vint une fois paître sur les bords du Fleuve Inaque son Pere, dans ces lieux où elle avoit accoutumé de jouer; mais ayant apperçu dans l'Eau les cornes qu'elle avoit sur la tête, elle en fut épouvantée & se mit à fuir. Dans l'état où elle est, son Pere ni les Nayades ses Sœurs ne la reconnoissent point. Elle les suit cependant, se laisse toucher, & ils sont charmés de sa beauté. Le vieux Inaque arrache de l'herbe, elle baise les mains qui la lui présentent, & laisse couler des larmes. Ah! si elle avoit l'usage de la parole, elle lui demanderoit du secours, elle lui apprendroit & son nom & ses malheurs. Au defaut de la parole, elle lui trace avec le pied sur le sable la triste histoire de son changement. » Que je suis mal-
» heureux «, s'écrie ce Prince infortuné, en se jettant au cou de la Génisse! » Hélas!
» ma chere Fille, je vous ai cherchée par
» tout sans vous trouver, & j'étois encore
» moins à plaindre que dans le moment où
» je vous retrouve. Vous ne me parlez point,
» vous ne répondez pas à mes plaintes; je
» vous vois pousser de profonds soupirs, &
» vos mugissemens sont les seuls interprétes
» de vos malheurs: dans l'ignorance où j'é-
» tois de votre triste destinée, j'avois formé

» le dessein de vous marier, & je me flattois
» de la douce espérance d'avoir un Gendre
» & des petits-Fils. Quel Epoux vous faut-il
» maintenant ? quelle postérité ai-je à espé-
» rer ? Encore si la mort pouvoit finir mes
» malheurs ; mais la porte du Tombeau
» m'est fermée, & ma douleur doit être im-
» mortelle comme moi. « Pendant qu'Ina-
que se plaignoit de la sorte, le vigilant Ar-
gus arrache sa Fille d'entre ses bras, la con-
duit dans des pâturages éloignés, & monte
sur le sommet d'une Montagne pour l'ob-
server. Jupiter ne pouvant plus supporter
les maux ausquels il voit Io exposée, ap-
pelle Mercure & lui ordonne de tuer Argus.
Pour obéïr à cet ordre, Mercure attache
incontinent ses aîles à ses pieds, prend son
chapeau & cette baguette mystérieuse, qui
a la vertu d'endormir, Dans cet équipage il
descendit sur la terre, où quittant ses aîles
& son chapeau, & ne gardant que son Ca-
ducée, qui lui sert de Houlette, il se met à
conduire des Chevres en joüant de la Fluté.
Argus, charmé du son qu'il entendoit, lui
adressa ainsi la parole: Qui que vous soyez,
vous pouvez venir vous asseoir auprès de
moi : Vous ne trouverez point ailleurs de
meilleur pâturage, ni d'ombrage plus frais.
Mercure accepta l'offre que lui faisoit Argus,
& après l'avoir entretenu de divers propos

pendant une partie de la journée, il se mit à accorder sa voix au son de sa Flute, pour tâcher de l'endormir. Argus résiste longtemps au sommeil; & comme une partie de ses yeux veilloit encore, il pria Mercure de lui apprendre l'Histoire de l'origine de cette Flute, qui n'étoit en usage que depuis peu de temps. Voici la maniére dont ce Dieu la lui conta.

Explication de la quatorziéme Fable.

CE qui regarde la Métamorphose d'Io en Vache, & tous les voyages qu'Ovide lui fait faire, pour se mettre à couvert de la jalousie de Junon, qui l'avoit rendue furieuse en lui envoyant un taon qui la tourmentoit sans cesse, ayant été suffisamment expliqué dans la Fable précédente, il est inutile de s'y étendre davantage. Mais je dois avancer ici un principe qui peut être très utile à ceux qui veulent penétrer le sens de ces anciennes fictions. Les Fables étoient dans leur origine de véritables Histoires, comme je le prouve ailleurs fort au long (*a*). Les Poëtes profitant des moindres circonstances qui pouvoient soutenir dans ces anciens événemens le merveilleux, dont ils étoient si avides, les ont entiérement défigurées, & il suffit en les expliquant de ramener ces faits à leur premiére simplicité, sans entreprendre d'en expliquer toutes les circonstances, ce qui seroit souvent impossible, & toujours assez inutile.

(*a*) Voyez l'Entret. I. & le II. de mon *Explication des Fables*.

FABLE XV.

ARGUMENT.

Pan étant devenu amoureux de la Nymphe Syrinx, fille du Fleuve Ladon, & voyant que tous ses discours ne pouvoient la rendre sensible, se mit à la poursuivre. Syrinx arrêtée par les eaux du Fleuve son pere, implora le secours des Naïades ses sœurs, qui la changérent en roseau. Pan prit quelques-uns de ces roseaux & en fit cette espéce de Flute à sept tuyaux, qui porte le nom de cette Nymphe.

PARMI les Hamadryades d'Arcadie paroissoit avec éclat la Nymphe Syrinx. En vain les Satyres & les autres Divinités champêtres avoient tâché de la rendre sensible ; elle avoit méprisé leurs vœux & leurs hommages. De toutes les Déesses, Diane étoit celle qu'elle honoroit davantage : même amour pour la Virginité, mêmes inclinations, même habillement : & on auroit pû aisément la prendre pour Diane, si l'Arc de la Nymphe, qui n'étoit que de Corne, eût été d'Or comme celui de la Déesse: malgré cette différence, on ne laissoit pas encore de s'y méprendre. Pan couron-

né de branches de Pin, la rencontra un jour comme elle descendoit du Mont Lycée, & lui parla ainsi : Cédez, belle Nymphe, aux desirs d'un Dieu, qui veut devenir votre Epoux. Il vouloit en dire davantage; mais Syrinx, peu sensible à ce discours, se mit à fuir, elle étoit déja arrivée près du Fleuve Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les Nymphes ses Sœurs de la secourir. Pan qui avoit volé sur ses pas, voulut l'embrasser; mais au lieu d'une Nymphe, il n'embrassa que des roseaux. Il soupira, & les roseaux agités poussérent un son doux & plaintif. Ce Dieu touché de ce qu'il venoit d'entendre, & apprenant un art qu'il ignoroit : * *j'aurai du moins*, dit-il, *cette espéce d'union avec vous*. Il prit dans le moment quelques-uns de ces roseaux d'inégale grandeur, & les ayant joints avec de la cire, il forma cette sorte de Flute qui porte le nom de Syrinx.

* Ce Vers, *Hoc mihi concilium tecum dixisse manebit*, est fort difficile à entendre, & les Manuscrits le raportent de différentes maniéres. On y lit, *colloquium*, *concilium*, *condylium*, & il faudroit peut-être y lire *conloquium*; le changement de quelques lettres étant assez ordinaire dans les MSS. Quoi qu'il en soit, le sens que je lui donne dans ma Traduction est certainement celui d'Ovide, qui a pris *concilium* pour *conciliatio*, *conjunctio*, *commercium*.

Explication de la quinziéme Fable.

C'EST encore ici une fable Egyptienne ramenée dans l'Histoire Grecque. Pan étoit une Divinité fort honorée par les Egyptiens, dans la fameuse

Ville de Mendés; & il est sûr que ce Peuple rendoit à la Nature elle-même un culte religieux, sous le nom de Pan. C'est ce qu'on peut voir dans Hérodote, & dans Diodore de Sicile (*a*). Cependant, comme il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom de Pan, puisque Nonnus (*b*) en nomme douze, il n'est pas étonnant qu'il y en ait eu quelqu'un dans la Gréce à qui soit arrivée l'avanture que décrit notre Poëte. Ce Pan, quel qu'il fût, fut l'Inventeur de la Flute à sept tuyaux, si connue parmi les Anciens, & que les Grecs nommoient *Syrinx*. Il avoit apparemment remarqué que les roseaux formoient quelques sons lorsqu'on venoit à y souffler, comme font nos Bergers dans de simples chalumeaux; il en joignit sept ensemble, qui par leur inégalité, soit en longueur, soit en grosseur, formoient des sons différens. Peut-être même qu'il prit les roseaux dont il se servit, sur les bords du Ladon. Voilà ce qui a fait dire que Syrinx étoit Fille du Dieu de ce Fleuve. On ajouta que Pan qui en étoit amoureux, l'avoit poursuivie, & que son Pere l'avoit changée en Roseau. Tous les Anciens regardent Pan comme l'Inventeur de cette Flute, sans nous apprendre si c'étoit le Fils de Pénélope, ou un autre, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Virgile (*c*) nous apprend en deux vers l'origine de cet Instrument & la maniére dont il étoit fait:

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit.
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula.

(*a*) *Herod.* Liv. III. *Diod.* Liv. V.
(*b*) Liv. III. (*c*) Eccl. II. vers. 32. & 36.

FABLE XVI.

ARGUMENT.

ercure ayant endormi Argus lui tranche la tête.

MErcure voulant continuer son récit, s'aperçut que le sommeil avoit mé tous les yeux d'Argus. Il cesse de anter, & ayant redoublé son assoupisse-ent avec son Caducée, il prend une épée courbée, dont il s'étoit muni, lui coupe la e, & la jette loin de-là. Le rocher où il toit assis, en demeure ensânglanté. C'est isi que vous pérîtes, Argus. Toute la niére, dont vous jouissiez est pour ja-ais éteinte, & vos cent yeux demeurent averts d'une éternelle nuit.

Explication de la seizième Fable.

OUT ce que l'Histoire nous apprend sur Argus est qu'il y a eu un Prince de ce nom qui a été .Ve Roy d'Argos depuis Inachus, & qui donna nom à cette Ville. Tous les Anciens, parmi quels on peut compter Asclepiade, cité par ollodore Livre I. & Phérécides dont parle le oliaste d'Euripide dans la Tragédie des Phéni-nes, conviennent qu'Argus étoit Fils d'Aresto-

re. Ce Prince étoit apparemment aussi sage qu'éclairé, & voilà pourquoi on lui a donné cent yeux; ce que signifie le surnom *Panoptes*, que lui donnent les Auteurs que je viens de citer. Si l'Avanture d'Io est arrivée sous son régne, comme le prétendent les Auteurs Grecs, que j'ai cités dans l'Explication de cette Fable, il y a apparence qu'on l'avoit mise sous sa conduite, & qu'il prit un grand soin de l'élever. Quelque Prince qui portoit le nom de Jupiter pour ravir Io, fit périr Argus. Cet événement habillé en Fable a reçu tous les ornemens & toutes les fictions qui l'accompagnent dans notre Poëte.

FABLE XVII.

ARGUMENT.

Pour ne pas laisser inutiles les yeux d'Argus, Junon les attacha à la queue du Paon. Io furieuse & épouvantée par divers spectres, après avoir parcouru plusieurs Pays, s'arrête en Egypte, où Junon enfin appaisée lui redonne sa premiere figure, & permet qu'elle y soit adorée sous le nom d'Isis.

JUNON prit tous les yeux d'Argus, & les répandit sur les aîles, & sur la queue de l'Oiseau qui lui est consacré, où ils brillent comme autant d'Etoiles. D'ailleurs la mort de ce fidéle Gardien ayant redoublé sa colére, elle fait sentir à la malheureuse Io de promptes

promptes marques de sa vengeance. Elle présente à ses yeux une horrible Furie, qui jettant le trouble dans l'esprit, & l'épouvante dans son cœur, la fait errer par toute la Terre. Le Nil seul n'avoit point encore été témoin de ses malheurs; dès que cette Nymphe fut arrivée sur les bords de ce Fleuve, accablée de fatigue & de lassitude, elle se coucha sur le sable, & ayant levé tristement les yeux au Ciel, elle gémit, elle pleura; & exprimant les plaintes qu'elle fit à Jupiter par un triste mugissement, elle le pria de terminer enfin ses tourmens. Jupiter s'étant jetté au cou de Junon, la conjura de mettre fin aux malheurs de l'infortunée Io : cessez de craindre, lui dit-il, elle ne vous causera jamais aucun sujet de jalousie, j'en jure par le Styx. Junon s'appaisa, & Io reprit sa premiére figure : le poil dont sa peau étoit couverte, tombe, ses cornes disparoissent, ses yeux se rétrecissent, sa bouche devient plus petite, ses bras & ses mains reprennent leur premiére forme, les ongles reparoissent à la place de la corne de ses pieds, & elle ne conserve enfin de la Genisse que son extrême blancheur. Redevenue Fille, elle se leve, mais n'osant parler, de peur de mugir encore, elle ne forme que des sons mal articulés. L'Egypte l'adore aujourd'hui comme une Divinité, & les

Prêtres qui la servent sont toujours couverts de lin. On croit qu'Epaphus est Fils de cette Déesse, & il partage avec sa Mere les honneurs qu'on rend aux Dieux.

Phaëton Fils du Soleil, avoit le même âge & les mêmes inclinations qu'Epaphus, qui fatigué de sa présomption, & de ce qu'il affectoit de s'égaler à lui, & ne pouvant souffrir qu'il se vantât d'être le Fils du Dieu de la lumiére, lui tint un jour ce discours: Vous êtes bien crédule sur ce que votre Mere vous dit de votre naissance: c'est vainement que vous êtes si fier de la noblesse que vous prétendez tirer d'un Pere supposé. Phaëton, piqué d'un reproche si honteux, alla sur le champ trouver sa Mere Clyméne, pour l'informer de l'outrage qu'Epaphus venoit de lui faire. Ce qui doit encore redoubler votre desespoir, ma chere Mere, lui dit-il, c'est qu'étant aussi fier & aussi courageux que je le suis, je me suis trouvé si pénétré de honte & de colére, que je n'ai osé lui répondre, & c'est impunément qu'il m'a outragé. S'il est vrai que je puisse me glorifier d'avoir un Dieu pour Pere, donnez-moi des preuves de ma naissance; rassurez-moi sur une origine que l'on me conteste. Il dit, & s'étant jetté au cou de sa Mere, il la conjure par tout ce qu'elle a de plus cher, par Mérops son Epoux, & par

l'Hymen de ses Sœurs, de lui faire connoître son Pere.

Il n'est pas aisé de deviner ce qui pénétra davantage le cœur de Clyméne, ou les larmes de son Fils, ou la honte de se voir soupçonnée d'un crime. Elle leve les mains au Ciel, & tournant ses yeux vers le Soleil : je vous jure, mon Fils, lui dit-elle, par cette lumiére qui nous éclaire, par ce Dieu qui entend le serment que je fais, que vous êtes le Fils, le propre Fils de ce Soleil que vous voyez, & qui anime tout l'Univers : que je sois privée pour jamais de sa lumiére, qu'il m'éclaire pour la derniére fois, si je ne vous dis la vérité. Vous n'aurez pas grand chemin à faire pour aller dans son Palais : le lieu où il se leve n'est pas fort éloigné d'ici ; partez, & allez apprendre de lui-même la vérité de votre origine. A ce discours, Phaëton, transporté de joye & brûlant du desir de monter au Ciel, traverse l'Ethiopie qui lui étoit soumise, & les Climats brûlans des Indes, & arrive enfin au Pays où le Soleil se leve.

Explication de la dix-septiéme Fable.

OVIDE raconte comment après la mort d'Argus, que Mercure fit mourir, Junon prit tous ses yeux pour les mettre dans la queue du Paon. Il y a bien de l'apparence que cette circonstance n'a d'autre fondement que la ressemblance

du plumage de cet Oiseau, qui étoit consacré à Junon, avec la figure de nos yeux: si on n'aime mieux dire toutefois que la Physique entre pour quelque chose dans cette Fable. Car il est bon de sçavoir, & je n'aurois peut-être pas occasion de le dire ailleurs, que les Dieux des Payens, qui pour la plûpart avoient été des Hommes qu'on avoit élevés à ce rang, devinrent dans la suite les Symboles de la Nature. Ainsi Neptune représentoit l'Eau, Vulcain le Feu, Junon l'Air ou l'Ether; & comme cet Elément nous transmet la lumiére, il n'est pas étonnant qu'on ait orné de tant d'yeux l'Oiseau qui étoit consacré à la Déesse qui le représentoit. Les Mythologues ajoutent à cette Fable que lorsque Mercure eut endormi Argus, un jeune homme nommé Hiérax le réveilla, que ce Dieu se détermina alors à tuer Argus d'un coup de pierre & à changer Hiérax en Eprevier. Ovide cependant dit qu'Argus fut tué d'un coup d'épée.

... de PHAËTON.

LES

METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

ARGUMENT.

Phaëton insulté par Epaphus monte au Palais du Soleil, pour le prier de faire connoître qu'il est son fils. Apollon ayant juré par le Styx qu'il ne lui refuseroit rien de tout ce qu'il souhaiteroit pour cela, il lui demanda à conduire son Char pendant un jour: ce qui lui réussit si mal, que le monde alloit entiérement être embrasé, si Jupiter, d'un coup de foudre, n'eût précipité ce jeune téméraire dans l'Eridan.

LE Palais du Soleil étoit élevé sur de hautes colonnes; l'or y brilloit de tous côtés, & les pierres précieuses y jettoient un éclat qui imitoit celui du feu; les lambris étoient couverts d'yvoire, & les portes

étoient d'argent : la beauté de l'ouvrage surpassoit encore la richesse de la matière. Vulcain y avoit gravé de sa main l'Océan qui environne la Terre ; la Terre elle-même & le Ciel. Les Divinités maritimes paroissoient sur les ondes ; Triton avec sa conque à la main : Protée qui sçait l'art de prendre une infinité de formes différentes : Ægéon qui embrasse les plus monstrueuses baleines, & Doris avec ses filles, dont les unes sembloient nager, pendant que les autres, assises sur des rochers, séchoient leurs cheveux, ou se faisoient porter sur le dos des monstres marins. Ces Nymphes n'avoient pas toutes les mêmes traits ; mais on remarquoit aussi, sur leur visage, cet air de ressemblance, qui se trouve ordinairement entre des sœurs. La Terre y étoit représentée avec les Hommes qui l'habitent ; on y voyoit des Villes, des Forêts, des Animaux, des Fleuves, des Nymphes, & toutes les autres Divinités champêtres. La brillante Sphére du Ciel couronnoit tout l'ouvrage. Les douze Signes du Zodiaque y étoient représentés, six à droite & six à gauche. Dès que Phaëton fut entré dans ce Palais, il voulut s'avancer vers le Soleil ; mais n'ayant pû en soutenir l'éclat, il s'arrêta à quelque distance de lui. Ce Dieu couvert d'une robe de pourpre étoit assis sur un Trône tout brillant d'émeraudes ; il avoit à ses

côtés les Jours, les Mois, les Années, les Siécles, & les Heures qui étoient à une distance égale les unes des autres. Le Printemps y paroissoit la tête couronnée de fleurs; l'Eté tout nud en portoit une d'épis; l'Automne avoit un habit souillé de la Vendange, & l'Hyver des cheveux blancs & hérissés. Le Soleil, au milieu de cette cour, ayant apperçu de ces mêmes yeux qui découvrent tout, le jeune Phaëton interdit & surpris de tant de merveilles: Quel est le sujet de votre voyage, lui dit-il? Qu'êtes-vous venu chercher dans ce Palais, Phaëton, vous que je reconnois pour mon fils? Dieu de la lumiére, lui dit alors Phaëton, mon pere, si toutefois il m'est permis de vous appeller de ce nom, donnez-moi, je vous prie, des marques assurées, qui fassent connoître à tout l'Univers que je suis votre fils. Rassurez-moi contre un doute qui m'afflige. A ce discours, le Soleil, ayant quitté cette lumiére éclatante qui environnoit sa tête, lui ordonna de s'approcher, & l'ayant embrassé: Oui, vous êtes mon fils, lui dit-il, & vous méritez de l'être: Clyméne ne vous a point trompé. Pour vous ôter, sur ce sujet, toute sorte d'inquiétude, demandez-moi ce qui vous plaira, vous êtes sûr de l'obtenir: je prens à témoin de mes promesses, ce Fleuve redoutable, par lequel jurent les Dieux, & que mes rayons

n'ont jamais découvert. A peine avoit-il fait ce serment, que Phaëton le pria de lui donner la conduite de son Char, pour éclairer le Monde pendant un jour. Ah! mon fils, lui dit le Soleil, affligé du serment qu'il venoit de faire, c'est ma précipitation sans doute, qui est cause de la demande indiscréte que vous me faites: que ne puis-je me rétracter! C'est la seule chose que je voulusse vous refuser: il m'est du moins permis encore de vous détourner d'une entreprise si téméraire: Ah, Phaëton! ce que vous souhaitez, est au-dessus de vos forces & de votre âge: Vous n'êtes qu'un simple mortel, & l'exécution du dessein que vous venez de former, est au-dessus du pouvoir des hommes & des Dieux mêmes. Les Dieux peuvent souhaiter tout ce qu'ils veulent; mais je suis le seul qui puisse conduire le Char enflammé qui éclaire le monde. Jupiter lui-même qui lance la foudre (eh qu'avons-nous de plus grand que ce Dieu?) succomberoit dans cette entreprise. D'abord, l'entrée du chemin est si roide & si escarpée, que mes chevaux, quoiqu'encore frais, n'y montent qu'avec beaucoup de peine; à midi, je me trouve si élevé, que quoique j'aye souvent vû, de cet endroit, la Mer & la Terre, je suis toujours saisi d'horreur quand je les regarde. La fin de la carriére va si fort en descendant, que

c'est là sur-tout qu'on a besoin d'adresse & d'expérience. Thétis, qui me reçoit dans ses ondes, craint toujours que je ne m'y précipite avec mon Char. Ajoûtez à cela que le Ciel tourne sans cesse, & d'un mouvement rapide entraîne avec lui les Astres : il faut que je m'oppose à ce violent tourbillon, & que, malgré son impétuosité, je prenne une route toute contraire. Figurez-vous pour un moment, que je vous aye confié la conduite de mon Char : que ferez-vous ? Aurez-vous la force de vous opposer au mouvement du Ciel, & d'empêcher qu'il ne vous entraîne ? Vous vous imaginez peut-être que vous trouverez sur votre route, des Bois, des Villes, des Maisons, des Temples : au lieu de cela vous ne rencontrerez par-tout que des obstacles insurmontables, & des Monstres qui vous effrayeront. Pour tenir le droit chemin & ne point vous égarer : il faut passer entre les cornes du Taureau, & près du *Sagittaire* : Un Lion furieux qui se présentera à vous, un Scorpion monstrueux, qui étend ses bras sur une grande partie du Ciel ; le Cancer qui a les siens recourbés : tout cela vous épouvantera. D'ailleurs il n'est pas aisé de conduire mes Chevaux, qui, toujours ardens & fougueux, soufflent le feu par la bouche & par les narines : Quand ils sont une fois échauffés, & qu'ils commencent à

mordre leur frein, j'ai bien de la peine moi-même à les gouverner : ne m'obligez pas mon fils, à vous charger d'un emploi si difficile & si dangereux : changez de dessein, il en est temps encore : vous demandez des marques certaines, qui puissent vous assûrer que vous êtes mon fils ; en est-il de plus infaillible que la crainte que m'inspire le danger auquel vous voulez vous exposer ? L'accablement où vous me voyez ne prouve-t-il pas assez que je suis votre pere ? Vous pouvez le remarquer sur mon visage ; vous le verriez encore bien mieux, si vous pouviez pénétrer dans mon cœur ; vous y reconnoîtriez le trouble & l'inquiétude d'un pere qui vous chérit ; cherchez ce qu'il y a de plus précieux dans le Monde ; demandez ce que les Cieux, la Terre & la Mer ont de plus rare, vous êtes sûr de l'obtenir : je ne vous refuse qu'une seule chose, laquelle bien loin d'être pour vous une marque de distinction, deviendroit l'occasion infaillible de votre perte. Phaëton, vous croyez demander une grace, & c'est votre ruine que vous cherchez. Hélas ! vous m'embrassez, mon fils, vous voulez obtenir votre demande : vous l'obtiendrez : j'ai juré par le Styx de vous accorder tout ce que vous souhaiteriez ; mais encore un coup, souhaitez quelque chose de plus raisonnable. Ce discours ne

fait point changer Phaëton, il s'oppose à toutes les raisons de son pere, & n'a d'autre ambition que celle de conduire son Char. Enfin, après avoir différé, autant qu'il le pouvoit, le Soleil conduisit son fils au lieu où étoit le Char. C'étoit l'ouvrage de Vulcain; l'essieu, le timon, les roues en étoient d'or, & les rayes étoient d'argent. Il étoit tout couvert de pierres précieuses, qui, venant à réfléchir la lumiére du Soleil, éclatoient de tous côtés. Tandis que l'ambitieux Phaëton considéroit ce superbe ouvrage, la vigilante Aurore vêtue d'un habit couleur de pourpre, ouvrit les portes de l'Orient, & son Palais parsemé de roses. D'abord on vit les Etoiles disparoître, & Lucifer, qui les conduit, fut le dernier à se retirer. Apollon, ayant vû que le Ciel & la Terre commençoient à se colorer, & que le croissant de la Lune s'effaçoit, commanda aux Heures d'atteler ses Chevaux. Elles obéïrent sur le champ, & les ayant fait sortir de l'écurie, où ils s'étoient rassasiés d'Ambrosie, elles leur mirent les mords, & les attelerent. Le Soleil ayant froté le visage de son fils avec une essence céleste, de crainte que la flamme ne l'incommodât, & lui ayant ceint la tête de ses rayons: Mon fils, lui dit-il, en poussant un profond soupir qui étoit comme le présage de son malheur, sui-

vez du moins le dernier conseil que vous donne votre pere : ne poussez point mes Chevaux, & autant que vous le pourrez, ne leur lâchez point la bride : ils vont assez vîte d'eux mêmes ; on n'a de la peine qu'à les retenir. Quoique le chemin, où vous trouverez cinq grands Cercles, soit le plus droit, ce n'est pas celui-là qu'il faut suivre ; celui que vous devez tenir, coupe obliquement trois des Zones, & ne passe pas plus avant: prenez garde de ne point approcher de trop près celles qui confinent les deux Poles. Voilà la route que vous devez tenir ; vous la reconnoîtrez à la trace que les roues y ont laissée ; afin que le Ciel & la Terre soient échauffés également, il ne faut ni monter trop haut, ni descendre trop bas : si vous vous élevez trop, vous mettrez le Ciel en feu ; si vous descendez trop, vous brûlerez la Terre: le milieu est le chemin le plus sûr: ne tournez point à droite du côté du Serpent, ni à gauche du côté de l'Autel, marchez à égale distance de ces deux Constellations: j'abandonne le reste à la Fortune ; je souhaite qu'elle vous soit favorable, & qu'elle prenne plus de soin de vous, que vous n'en prenez vous-même. Mais, pendant que je vous parle, la Nuit a terminé sa carriére; l'Aurore a déja dissipé les ténébres ; il n'y a plus de temps à perdre ; prenez les Guides, ou plus

tôt, si vous êtes capable de changer de résolution, préférez les sages conseils que je viens de vous donner, à l'envie que vous avez de conduire mon Char. Vous pouvez encore abandonner le dessein téméraire que vous avez formé; & me laisser le soin d'éclairer le Monde. Phaëton, sans écouter les avis de son pere, saute sur le Char, & charmé de prendre en main les rênes, il lui rend grace d'une faveur qui ne lui est accordée qu'à regret.

SUITE DE LA I. FABLE.

ARGUMENT.

Quoique le Soleil eût donné à Phaëton tous les avis nécessaires pour bien conduire son Char: néanmoins il ne put empêcher que ses Chevaux ne l'emportassent par des chemins qui leur étoient inconnus.

CEPENDANT les quatre Chevaux du Soleil, Pyroïs, Eoüs, Æton, & Phlégon, remplissent l'air de hannissemens & de flammes, & frappent du pied la barriére du Monde. Dès que Thétis, qui ne prévoyoit pas le triste sort de son petit-fils, l'eût ouverte, & que les Chevaux se virent en liberté dans la vaste carriére du Ciel, ils partent, ils

ce qu'il demandoit ; il ai-
nt ne paſſer que pour le
ant il eſt emporté
Pilote à quitté le
a merci des
il pren-
la car-
plus grand
n ces deux eſ-
tourne tantôt
vers le Levant, &
e l'empêche d'arriver
termes. Dans l'effroi où
us à quoi ſe réſoudre ; il ne
re les rênes, mais il n'a plus
tenir ; il ne ſe reſſouvient plus
hevaux ; il ne voit de tous cô-
iel que des Prodiges & des
effrayent. Il y a un endroit où
me deux arcs avec ſes bras, &
ndant ſon corps & ſa queuë,
ux Signes. Le jeune Phaëton
ce Monſtre horrible, qui étoit
ir venin qu'il exhaloit, & qui
nacer avec ſa queue recourbée
rdit tout-à-fait le jugement,
ont il fut ſaiſi lui fit quitter les
les Chevaux les ſentent floter
ils s'emportent, & ſe voyant
ur, ils parcourent les régions

volent, & écartant les Nuages qui se trouvent à leur passage, ils devancent les Vents qui se sont levés avec eux. Cependant ils sentent bien-tôt que le Chariot qu'ils conduisent n'a pas son poids ordinaire: & tel qu'un Vaisseau, qui ne se trouve pas bien lesté, est emporté par les vagues; ce Char ne va que par sauts & par bonds; les Chevaux abandonnent leur route ordinaire, & Phaëton épouvanté ne sçait plus de quel côté il doit les tourner; & quand il le sçauroit, il ne peut plus en être le maître. Ce fut alors, pour la premiére fois que les Etoiles glacées du Septentrion sentirent de la chaleur, & cherchérent vainement à se plonger dans l'Océan, où il ne leur est pas permis d'entrer. Le Dragon voisin du Pole du Nord, toujours engourdi de froid & peu redoutable, sentit les effets de la chaleur, & entra en fureur; on dit même que vous en fûtes troublé, languissant & paresseux Boote, & que votre Chariot, qui vous retenoit autrefois, ne vous empêcha pas de prendre la fuite. L'infortuné Phaëton, ayant considéré la Terre du haut du Ciel, & ne voyant que des abîmes de tous côtés, pâlit & ses genoux tremblent; au milieu de tant de lumiére, ses yeux se couvrent de ténébres; déja il voudroit n'avoir jamais manié les Chevaux de son pere; il se repent d'avoir voulu connoître son origine à ce prix

& d'avoir obtenu ce qu'il demandoit ; il aimeroit mieux à présent ne passer que pour le fils de Mérops. Cependant il est emporté comme un Vaisseau dont le Pilote à quitté le gouvernail, en l'abandonnant à la merci des Dieux & des Vents. Quel parti doit-il prendre ? Il a déja fourni une partie de la carriére, & il lui reste encore un bien plus grand espace à parcourir : il compare ces deux espaces l'un avec l'autre il se tourne tantôt vers le Couchant, tantôt vers le Levant, & sa malheureuse destinée l'empêche d'arriver à aucun de ces deux termes. Dans l'effroi où il est, il ne sçait plus à quoi se résoudre ; il ne quitte pas encore les rênes, mais il n'a plus la force de les tenir ; il ne se ressouvient plus du nom des Chevaux ; il ne voit de tous côtés dans le Ciel que des Prodiges & des Monstres qui l'effrayent. Il y a un endroit où le Scorpion forme deux arcs avec ses bras, & occupe, en étendant son corps & sa queuë, la place de deux Signes. Le jeune Phaëton ayant apperçu ce Monstre horrible, qui étoit couvert du noir venin qu'il exhaloit, & qui sembloit le menacer avec sa queue recourbée & pointue, perdit tout-à-fait le jugement, & la frayeur dont il fut saisi lui fit quitter les rênes. Dés que les Chevaux les sentent floter sur leur dos, ils s'emportent, & se voyant sans conducteur, ils parcourent les régions

inconnues du Ciel ; ils vont où leur fougue les entraîne, & ne connoissent plus leur route ; tantôt ils s'élevent jusqu'aux Etoiles du Firmament ; tantôt ils se précipitent jusques près de la Terre, & la Lune est étonnée de voir le Char de son frere au-dessous du sien. Déja les Nues enflammées jettent de la fumée:les lieux élevés commencent à brûler, & sont entr'ouverts par la chaleur ; la Terre devient aride, & l'Herbe dessséchée se fane ; les Arbres sont brûlés avec leurs feuilles, & les Moissons fournissent la matiére de leur embrasement. Ce sont là les maux les moins considérables : les Villes entiéres sont consumées ; le feu réduit en poudre & leurs murailles, & leurs habitans ; les Forêts & les Montagnes sont en feu ; le Mont Athos, le Mont Taurus, le Cilix, le Tmole, l'Œta, sont embrasés ; le Mont Ida, si célebre par ses Fontaines, se trouve pour la premiére fois desséché ; tout est en feu ; le chaste Hélicon : l'Hémus qui n'avoit pas encore vû Orphée ; l'Etna qui redouble alors ses flammes ; le Parnasse avec ses deux sommets, l'Erix, le Cynthe, & l'Othrys, le Rhodope, qui vit alors fondre ses Neiges, le Didyme, le Mycale, le sacré Cythéron ; les glaces de la Scythie ne la garantirent pas de cet incendie général ; le Caucase se vit en feu, ainsi que le Mont Ossa ; le Pinde, l'Olympe qui est plus

plus élevé que ces deux Montagnes, les Alpes, qui vont jusqu'au Ciel, & l'Apennin qui soutient les nuages. Phaëton voit de toutes parts l'Univers enflammé ; il ne peut plus lui-même supporter la chaleur qui le brule ; l'air qu'il respire semble sortir d'une fournaise ardente ; son Chariot commence à s'enflammer, il est presque étouffé par la cendre, & par les étincelles qui volent de tous côtés ; une noire & épaisse fumée, qui l'enveloppe, l'empêchant de connoître où il est, & où il va, il se laisse emporter au gré des Chevaux, On croit que ce fut dans cette occasion que le sang des Ethiopiens, brûlé par une chaleur si extraordinaire, s'étant répandu sur leur peau, leur donna cette noirceur qu'ils ont encore. Ce fut aussi dans le même temps que la Libye, ayant perdu tout le suc qui l'humectoit, devint séche & aride, & que les Nymphes virent en pleurant tarir les sources de leurs Fontaines & de leurs Lacs. La Béotie vit aussi tarir la Fontaine Dircé ; Argos, celle d'Amymone ; Corinthe, celle de Pyrené ; les Fleuves les plus abondans ne se trouvérent pas en sureté dans le lit où ils couloient : le Tanaïs, le vieux Pénée, le Caïque, l'Ismène & l'Erymanthe furent enflammés, ainsi que le Xanthe, qui devoit encore brûler une fois. Le Lycormas, dont les eaux sont jaunâtres, le Méandre, qui fait

tant de tours différens dans les plaines qu'il arrose, le Mélas, qui coule dans la Mygdonie, l'Eurotas voisin du Ténare, l'Euphrate qui traverse la Ville de Babylone, l'Oronte, le rapide Thermodon, le Gange, le Phase, le Danube, l'Alphée, & le Spercius; tous virent leurs eaux desséchées par la chaleur: la flamme fit fondre l'or, que roule le Tage. Les Cygnes, qui avoient charmé tant de fois la Méonie par la douceur de leur chant, cherchérent vainement à se rafraîchir dans les eaux du Caystre. Le Nil épouvanté se retira aux extrémités du monde & cacha sa source, qui n'a pû être découverte depuis ce temps-là. Les sept embouchures, par lesquelles il se jette dans la Mer, ne furent plus alors que des Vallées arides & couvertes de cendre l'Hébre & le Strymon, qui arrosent la Thrace; tous les autres Fleuves d'Occident, le Rhin, le Rhône, le Pô, & le Tibre, à qui les destins avoient promis l'Empire du Monde, furent desséchés dans cet embrasement. La Terre s'entr'ouvrit de tous côtés, & la lumiére qui pénétra jusques dans le séjour des ombres, épouvanta Pluton & Proserpine. La Mer s'étant retirée, laisse voir à sec les vastes campagnes de sable qu'elle couvroit auparavant; les Montagnes ensevelies sous ses ondes, parurent pour la premiére fois, & augmentérent le nombre

des Isles : les Poissons cherchent un Asyle dans les lieux les plus profonds ; les Dauphins n'osent plus jouer sur la surface de la Mer, ni s'élancer hors de l'eau ; les Monstres demeurent étendus & sans mouvement. On assure même que Nérée, Doris, & leurs Filles sentirent la chaleur jusques dans le fond de leurs antres. Neptune en courroux voulut trois fois sortir les bras hors de l'eau, trois fois la chaleur l'obligea de les retirer.

La Terre, voyant que les eaux de la Mer, dont elle étoit environnée, s'étoient retirées, & que les Fontaines, qui servoient à l'arroser, s'étoient cachées dans son sein, leva sa tête, qui étoit autrefois si féconde : alors entiérement séche & aride, & s'étant couverte le visage de la main, elle fit entendre un Tremblement affreux, & descendit dans un lieu plus bas que celui qu'elle avoit accoutumé d'habiter, d'où elle adressa cette plainte à Jupiter : » Souverain des Dieux, s'il est » vrai que vous regardiez avec plaisir les » maux que j'endure, & que je les aye mé» rités, que ne lancez-vous contre moi vo» tre tonnerre ? Si je dois périr par le feu, » que ce soit par celui qui partira de votre » main : ce sera pour moi une consolation » d'avoir Jupiter pour auteur de mes mal» heurs. Mon gozier desséché par la chaleur » qui l'étouffe, a de la peine à prononcer

» ce peu de paroles ; voyez mes cheveux
» brûlés, mon visage & mes yeux couverts
» de feu & de fumée : est-ce-là la récompen-
» se de ma fécondité, & des biens dont j'ai
» enrichi l'Univers ? Ai-je donc mérité d'ê-
» tre traitée ainsi, parce que j'ouvre pendant
» tout le cours de l'année mon sein à la cha-
» rue qui le déchire, ou parce que j'ai soin
» de fournir de l'herbe aux animaux, les
» fruits, & tout ce qui est nécessaire à la sub-
» sistance des hommes ? Est-ce enfin parce
» que je produis l'encens qui brûle sur les
» Autels des Dieux ? Mais je veux que ce
» soit par ma faute que j'ai mérité d'être ré-
» duite en poudre, qu'ont fait les Eaux ;
» quel forfait a commis votre frere, & pour-
» quoi l'Empire de la Mer, qui fut son par-
» tage, se trouve-t-il si fort diminué ? Pour-
» quoi l'éloignez-vous encore du Ciel par
» l'abaissement des ondes ? Si vous n'êtes pas
» touché ni de mes malheurs ni de ceux de
» Neptune, vous devez du moins être sen-
» sible à ceux qui menacent le Ciel où vous
» régnez. Voyez comme l'un & l'autre Pole
» est embrasé : si la flamme les endommage
» une fois, vous verrez bien-tôt votre Palais
» réduit en cendre. Atlas, le grand Atlas lui-
» même ne peut plus qu'à peine soutenir le
» Globe enflammé qu'il porte sur ses épaules.
» Si la Mer, la Terre, & les Cieux périssent

» dans cet embrasement, le Monde va re-
» tomber dans le premier Cahos : dérobez
» aux flammes ce qu'elles ont épargné, &
» ne laissez pas entiérement périr l'Univers. «
Tel fut le discours de la Terre ; la chaleur l'ayant empéchée d'en dire davantage, elle alla se cacher dans les Antres les plus voisins du séjour des ombres.

Explication de la première Fable.

LEs Fables ont plusieurs sens : on ne sçauroit le nier. Mais il est sûr que l'Histoire en est toujours le fondement. Des événemens arrivés dans les premiers temps, les avantures de ceux qui ont conduit des Colonies & qui ont fondé des Royaumes, conservés par la tradition, sont passés dans les Ouvrages des Poëtes, qui ont été les premiers Historiens, & ont reçu par les priviléges que donne la Poësie, tous les ornemens qui les ont si fort défigurés. Des traits de Morale tirés de ces faits, des allusions à la Physique & à la Politique, quand elles ont pû y entrer ; tout cela a été proposé de la maniére du monde la plus ingénieuse. Voila le premier état des Fables, qui, historiques dans leur origine, sont devenues, dans la suite, morales, physiques, politiques, &c. Les Philosophes Platoniciens, pressés par les premiers Peres de l'Eglise, qui battoient en ruine le systême de l'Idolatrie, ont eu recours aux allégories que ces Fables présentoient, & laissant le fonds de Histoire, qui en étoit le fondement, ils ont cherché à en tirer une morale qui en sauvât les absurdités. C'est ainsi qu'ils ont mis à couvert la plûpart des foiblesses & des crimes de leurs Dieux, de-là ce grand nombre d'explica-

tions morales qu'on trouve dans leurs Ecrits, & que plusieurs autres Auteurs ont adoptées dans les siécles suivans.

Quand on ne veut regarder le Fable que sous ce point de vûe, les explications ne coûtent guéres, on a bien-tôt dit que l'avanture de Phaëton est l'entreprise d'un jeune téméraire, qui consulte bien plus son courage, que la sagesse & la prudence. Mais ce même Phaëton est un personnage réel, Apollodore (*a*) nous a conservé sa généalogie, & Eusébe s'en est servi (*b*) après Africanus pour fixer l'époque du régne de Cécrops. Ce sont-là des discussions trop difficiles pour ceux qui ne veulent donner qu'une teinture légére de la Mythologie. Ne les imitons pas, & tâchons de chercher toujours le premier fondement des Fables. Un trait d'Histoire découvert me paroît plus satisfaisant que toutes les allégories, où il ne faut que de l'imagination. Les Anciens varient beaucoup sur la généalogie de ce Prince : il y en a qui disent qu'il étoit fils du Soleil & de Clyméne, comme Ovide le raconte après eux : d'autres qui lui donnent pour mere la Nymphe Rhodé. Apollodore (*c*) raporte, après Hésiode (*d*), que Herse fille de Cécrops Roy d'Athénes fut mere de Céphale, qui fut enlevé par l'Aurore : c'est-à-dire, qui abandonna la Gréce pour aller s'établir dans le Levant. Céphale eut un fils nommé Tithon qui mit au monde Phaëton. Suivant cette Généalogie, Phaëton reconnoissoit Cécrops pour son trisayeul ; ainsi on peut croire qu'il a vêcu environ 150. ans après ce premier Roy d'Athénes, qui régnoit 1582. ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400 ans avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnasse (*e*) & par Censorin (*f*). Après

(*a*) Liv. III. (*b*) *In Chron.* (*c*) Liv. III. (*d*) *Theogonie.* (*e*) Liv. I. (*f*) *De die nat. Ch. XXVII.*

avoir fait connoître ce Prince par sa Généalogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voïr maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la Fable singuliére qu'on a débitée sur son sujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait allusion à quelque chaleur excessive qui arriva de son temps. Aristote croit (*a*), sur la foi de quelques anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du Ciel, qui consumérent plusieurs pays, & Eusébe (*b*) place ce Déluge de feu, dans le même siécle où arriva celui de Deucalion (*c*). On peut confirmer la pensée d'Aristote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot, φαεγω, *fulgeo*, peut signifier *brûlant*, ou *lumineux*. Ceux qui écrivirent les premiers cet événement, employérent quelque figure vive & expressive, & dirent, sans doute, qu'il falloit que ce jour là le Soleil eût confié son Char à quelque jeune étourdi, qui n'ayant pas bien sçu le conduire, avoit embrasé la Terre. On pourroit penser, ou que l'embrasement des Villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Josué, ou d'Ezéchias, ont donné lieu à cette fiction. Il est sûr que les Chaldéens remarquérent la rétrogradation du Soleil arrivée sous le Régne de ce Roy de Juda, & qu'ils envoyérent une ambassade, sous prétexte de le féliciter du rétablissement de sa santé, mais en effet pour s'instruire à fonds de la vérité d'un événement si extraordinaire. Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'antiquité; & de célébres Auteurs les ont avancées. Saint Jean Chrysostome en propose une autre. Selon lui, c'est le Char du Prophéte Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Elios*, que les Grecs donnent au Soleil,

(*a*) *In Meteor.* (*b*) *In Chron.*

(*c*) Ovide insinue que cet événement est arrivé avant la Guerre de Troye, par ce mot *arsurusque iterum Xanthus*.

qui est le véritable fondement de cette Fable, Vossius (a) prétend qu'il s'agit ici d'une Histoire Egyptienne ; & ce sçavant Auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de son fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris ; ainsi que les larmes des Héliades avec celles que le Prophéte Ezéchias vit verser à ces Femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide semble donner lieu à une conjecture si bien fondée, lorsqu'il parle, dans cette Fable, du différend de Phaëton avec Epaphus Roy d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiére. Les Grecs, qui anciennement connoissoient peu les Pays étrangers, les ont souvent confondus. Ils ont placé, dans l'Orient ou dans l'Ethiopie, la scéne de plusieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte, ainsi on peut croire qu'ils se sont trompés sur le Pays de Phaëton. Je suis persuadé que c'étoit l'Egypte ; c'est là où avoit régné Orus, dont le culte, dans la suite, fut confondu avec celui du Soleil. Le culte d'Osiris, qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit aussi fort célébre. Peut-être que Phaëton reconnoissoit le premier de ces deux Rois parmi ses Ancêtres, comme Epaphus rapportoit son origine au second. Ces jeunes Princes eurent quelque différend, dont Phaëton se tira mal. La Satyre publia le reste de la Fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoi qu'il en soit, cette Histoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Physique & de l'Astronomie, comme il est aisé de s'en appercevoir, en lisant Ovide. Car, sans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorsque ce Poëte dit que Phaëton, à la vûe du Signe du Scorpion, abandonna son Chariot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit,

(a) *De orig. & progr. Idol.*

étoit

étoit arrivé dans le mois où le Soleil entre dans ce Signe.

Enfin, si toutes ces Explications ne sont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (*a*) & de Tzetzès, qui disent qu'il y a eu véritablement un Phaëton, qui régna sur les Molosses, & qui se noya dans le Pô, que ce Prince s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur, qui arriva de son temps, & qui désola tout son Royaume.

Ces deux Auteurs ont sans doute suivi le sentiment de Lucien, qui après avoir raillé agréablement sur cette Fable, dans un de ses Dialogues, ainsi que je le dirai dans l'Explication suivante, dit fort sérieusement, dans le Traité de l'Astronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que Phaëton s'étoit fort adonné à l'Astronomie, & s'étoit appliqué sur-tout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laissé ses Observations imparfaites: ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pû conduire le Char du Soleil jusqu'à la fin de la carriére.

L'Antiquité nous a laissé quelques Monumens de cette Fable; le premier qui est tiré du cabinet du Chevalier Maffey, représente Phaëton mort & étendu, pendant que le Char encore entier est au milieu des airs. Ce Monument a deux choses fort singuliéres; l'une, que le Char n'est conduit que par deux Chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens, au rapport de Tertullien (*b*), distinguoient en cela le Char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre Chevaux, & le second par deux seulement. L'autre Monument est tiré du Cabinet de MM. de Charlet. Le champ représente

(*a*) *In Pyrrho.* (*b*) Au livre *des Spectacles*, Ch. IX.

des flammes, le Char brisé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort & les Chevaux en grand désordre. On y voit aussi, à côté d'un des Chevaux, deux Oiseaux avec des huppes sur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes, & on croit que le Sculteur a voulu peindre en même temps la Métamorphose de Cycnus Roi de Ligurie. Cependant, à dire vrai, ces deux Oiseaux ne ressemblent point à des Cygnes. L'Ouvrier a trop bien dessiné le reste de l'ouvrage pour croire qu'il se soit si grossiérement mépris en représentant des Cygnes. Ce sont là de ces Enigmes qu'on ne trouve que trop souvent dans les Antiques, & qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troisiéme Monument, qui est tiré de Béger, Phaëton est encore sur son Char; & les Chevaux en désordre, qu'il a bien de la peine à gouverner, annoncent une chute prochaine. Ce Monument a cela de singulier, que les Héliades, sœurs de Phaëton, y paroissent sur le fond d'un Fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne qui est auprès, fait voir que le Sculpteur a voulu rassembler toutes les circonstances de cette Fable. Je ne parlerai pas ici du Tableau de Philostrate, parce que cet Auteur n'ajoûte rien à la belle description qu'Ovide a faite de cette Fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes, dans le IV^e. Livre de ses *Argonautes*, raconte sur ce sujet trois choses qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes. La premiére, que l'eau de l'Eridan fut si infectée par l'embrasement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les Oiseaux qui volent sur ce Fleuve, n'en pouvant supporter la puanteur, y tombent morts, & c'est ce que Virgile a dit du Lac Averne. La seconde, que le Soleil prit le temps de son deuil pour aller voir ses chers Hyperboréens: & la troisiéme enfin, que

ce furent les larmes qu'Apollon versa à la mort, non pas de Phaëton, mais d'Esculape; qui formérent l'ambre qu'on trouvoit dans l'Eridan.

FABLES II. III. & IV.

ARGUMENT.

Pour prévenir un embrasement universel, Jupiter foudroya Phaëton, dont les sœurs furent converties en Peupliers, & leurs larmes formérent l'Ambre qui en découla. Le Roy Cycnus, inconsolable de sa mort, fut changé en Cygne.

JUPITER, après avoir pris à témoin les autres Dieux & le Soleil lui-même, de la nécessité où il se trouvoit de remédier promptement à un danger si pressant, monta au plus haut de l'Olympe, dans le lieu même d'où il fait gronder le tonnerre, lance sa foudre, & fait tomber les pluyes sur la Terre; mais n'y ayant trouvé ni nuages, ni vapeurs, il fit entendre un coup de tonnerre, & frappa Phaëton d'un coup de foudre qui lui ôta la vie, & le fit tomber de son Char. Ainsi fut éteint par le feu même l'embrasement qui menaçoit l'Univers; les Chevaux renversés, ayant fait un effort pour se

120684B

relever, rompirent leurs rênes & leurs freins, & se dégagérent du Chariot. On vit épars de tous côtés, les mords, le timon, l'essieu, les rayons des Roues, & les autres parties du Char que la foudre avoit brisé. Cependant Phaëton, les cheveux en feu, tombe du haut du Ciel, & laisse après lui une longue traînée de flammes : Telle est celle qu'on apperçoit pendant un temps serein, dans ces Etoiles qui changent de place, & qui semblent tomber sur la Terre. L'Eridan, qui coule dans des lieux bien éloignés du Pays qui avoit vû naître ce Prince infortuné, le reçut dans ses ondes, & lava son visage qui étoit tout couvert d'écume.

Les Nymphes de l'Hespérie, après avoir rendu les derniers devoirs à Phaëton, mirent cette épitaphe sur son tombeau.

Cy gît Phaëton qui conduisit autrefois le Char du Soleil son pere : malheureux dans l'exécution, la beauté d'une entreprise si noble & si hardie le justifie assez du mauvais succès qui la suivit.

Cependant le Soleil accablé de la douleur que lui causoit le malheur qui venoit d'arriver à son fils, se cacha, &, s'il en faut croire la tradition, il y eut un jour entier pendant lequel il n'éclaira point le monde. L'embrasement servit de lumiére, & ce fut

le seul avantage que l'Univers tira de cet accident. Après que Clyméne eut dit tout ce que la douleur inspire dans des occasions aussi tristes, elle s'arracha les cheveux, & courut de tous côtés pour chercher le corps, ou du moins les cendres de son fils. Enfin ayant trouvé ses os ensevelis sur un rivage étranger, elle s'arrête près du Tombeau qui les tient enfermés, mouille de ses larmes le marbre où son nom étoit gravé, & tâche de l'échauffer en l'embrassant. Les Héliades de leur côté font entendre leurs pleurs, leurs gémissemens, leurs cris; se meurtrissent le sein, & donnent toutes les autres marques de la plus vive douleur (vaine & inutile consolation pour ceux qui ne sont plus!) Attachées jour & nuit au tombeau de leur frere, elles prononcent sans cesse le triste nom de Phaëton, qui ne peut plus entendre leurs regrets. Quatre mois s'étoient écoulés, & leur douleur, tournée en habitude, étoit encore aussi vive que le premier jour, lorsqu'enfin Phaëtuse qui étoit l'aînée, voulant s'asseoir à terre, sentit ses genoux se roidir; elle fit un cri, & la belle Lampétie, qui voulut la secourir, ne put s'approcher d'elle, ses pieds ayant déja pris racine. La troisiéme désespérée du malheur de ses sœurs voulut s'arracher les cheveux; mais elle n'arracha que des feuilles. L'une

se plaint que ses jambes ne sont plus que le tronc d'un Arbre, l'autre que ses bras en deviennent les branches. Etonnées de ce prodige, elles voyent l'écorce couvrir tout leur corps; elles n'ont déja plus que la bouche qui n'en soit pas enveloppée, & elles appellent leur mere. Mais hélas! quel secours peut-elle leur donner? Elle court tantôt à l'une de ses filles, tantôt à l'autre; elle les embrasse tandis qu'il lui est permis de les embrasser. En vain elle s'efforce de les dégager des racines qui les tiennent attachées, elle n'arrache que des branches encore tendres, & elle en voit sortir des gouttes de sang. » Epargnez-nous, ma » mere, s'écrient-elles, épargnez-nous; les » efforts que vous faites sont autant de » blessures, dont vous nous déchirez le » corps. Adieu, ma chere mere, adieu pour » la derniére fois «. Telles furent leurs derniéres paroles, l'écorce qui acheva de les envelopper leur ferma la bouche pour jamais. Les larmes qui coulérent de ces nouveaux arbres s'endurcirent au Soleil, & devinrent autant de grains d'ambre. L'Eridan les reçut, & c'est-là qu'on les prend pour en faire l'ornement des Dames Romaines.

Cycnus fils de Sthénélée fut témoin de ce prodige. Quoique ce Prince fût uni par le sang à Phaëton du côté de sa mere, il l'étoit

encore davantage par les liens de l'amitié. Les peuples de Ligurie le reconnoiſſoient pour leur Souverain, & il étoit le maître de pluſieurs Villes. Le malheur arrivé à ſon ami, lui ayant fait abandonner ſes Etats, il vint ſur les bords de l'Eridan, & il les faiſoit retentir de ſes triſtes regrets, ainſi que les Forêts voiſines, que les ſœurs de Phaëton changées en arbres venoient d'augmenter; lorſque tout d'un coup il ſentit ſa voix s'affoiblir, ſes cheveux ne ſont plus que des plumes blanches, ſon col s'allonge, ſes doigts s'attachent & s'uniſſent par une peau rougeâtre, les aîles lui couvrent les côtés; un bec arrondi lui tient lieu de bouche; il devient un Cygne; & ſe reſſouvenant encore de la foudre de Jupiter, qui avoit ſi injuſtement fait périr ſon ami, il n'oſe prendre ſon eſſor, il ſe contente de voler près de la Terre, & choiſit pour ſa demeure les Etangs & les Lacs. La haine qu'il conſerve pour le feu l'oblige à habiter dans l'élément qui lui eſt le plus contraire.

Cependant le Soleil, que la mort de ſon fils Phaëton rendoit inconſolable, ne ſonge qu'à s'affliger. Pâle & défiguré, tel qu'il paroît lorſqu'il eſt éclipſé, il hait le jour & la lumiére, ne peut ſe ſouffrir lui-même, & livré à la douleur & à la colére, il refuſe avec opiniâtreté d'éclairer le Monde. » Ma

» vie, dit-il, n'a été que trop agitée depuis
» que l'Univers ſubſiſte: je me laſſe enfin d'un
» travail qui ne finit point, & dont je ſuis
» ſi mal récompenſé. Qu'un autre que moi
» conduiſe déſormais le Char qui porte la lu-
» miére ; ſi perſonne ne veut ſe charger de cet
» emploi, & ſi tous les Dieux ſont obligés
» d'avouer qu'il eſt au-deſſus de leurs forces,
» que Jupiter lui-même l'entreprenne : du
» moins pendant ce temps-là, il quittera la
» foudre, dont il ne ſçait ſe ſervir que pour
» enlever les enfans à leur pére. Quand il
» ſçaura par lui-même la peine qu'on a à
» conduire mes Chevaux, il verra qu'on ne
» doit pas être puni pour ne les avoir pas bien
» gouvernés «. Pendant que le Soleil fait ſes plaintes, tous les Dieux aſſemblés autour de lui, le prient inſtamment de ne pas différer plus long-temps d'éclairer le monde, & de diſſiper les ténébres qui le couvrent. Jupiter lui-même, après lui avoir marqué le chagrin qu'il a d'avoir été obligé de ſe ſervir de ſa foudre, joint ſes priéres à celles des autres Dieux, & lui ordonne en maître de lui obéïr. Le Soleil raſſemble ſes Chevaux encore épouvantés; il les preſſe du fouet & de l'éguillon, il décharge ſur eux ſa colére, & leur reproche la mort de ſon fils.

Explication des Fables II. III. & IV.

OVIDE semble s'être servi dans ces Fables de la même Tradition, que celle dont se servit Plutarque dans la suite ; puisqu'il place le tombeau de Phaëton sur les bords du Pô, ainsi que l'avanture des Héliades ses sœurs, & la métamorphose de Cycnus Roy de Ligurie. Ces deux derniers événemens, décrits avec tant d'élégance par Ovide, sont aisés à expliquer. Les sœurs de Phaëton gémissent avec leur mere auprès de son tombeau ; abattues par la douleur, elles perdent la vie, & les Poëtes, pour honorer leurs funérailles, publient qu'elles avoient été changées en Peupliers, arbres d'où ils font découler l'ambre. Quelques Anciens ont cru que ce n'étoit pas en Peupliers, mais en Larices, que les Héliades avoient été changées, & nous avons dans Béger une médaille de P. Acolcius Lariscolus qui représente ces trois filles changées en Larices, par une allusion au nom de celui qui la fit frapper. Quoi qu'il en soit, je sçai que les Auteurs allégoristes débitent plusieurs belles choses sur ce sujet ; mais j'aime mieux y renvoyer les Lecteurs que de les copier. Il suffit d'avertir ici qu'Hésiode & Pindare avoient fait mention de cette Fable long-temps avant Ovide. On peut aussi expliquer la métamorphose de Cycnus Roy de Ligurie, en disant que ce Prince ami de Phaëton ayant perdu la vie, ou de douleur, ou par quelqu'autre accident, on publia qu'il avoit été changé en Cygne ; & l'on voit bien que c'est la ressemblance des noms qui y a donné lieu. Ovide dit qu'il étoit frere de Phaëton, au lieu que Virgile ne le regarde que comme son ami (a).

(a) *Æneïd. X.* 189.

Namque ferunt luctu Cycnum Phaëtontis amati,
Populeas inter frondes umbramque sororum
Dum canit, & mœstum musâ solatur amorem,
Canentem molli plumâ duxisse senectam,
Linquentem terras, & sidera voce sequentem.

Il ne faut pas confondre ce Cycnus avec deux autres personnes de même nom, dont parle Apollodore (*a*). L'un étoit fils de Mars, & fut tué devant Troye; l'autre, dont Hésiode (*b*) décrit le combat, fut tué par Hercule. Lucien (*c*) raille agréablement sur toutes ces avantures. Il dit qu'étant allé sur le Pô dans le dessein d'y chercher de l'Ambre, des Peupliers & des Cygnes, on lui répondit qu'il n'y avoit sur ce Fleuve, ni Cygnes, ni Peupliers, ni Ambre. Cet Auteur ajoûte qu'ayant voulu expliquer à quelques Batteliers la Fable de Phaëton, & de ses sœurs, ils s'étoient moqués de lui, l'assurant qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

(*a*) Liv. III. (*b*) *In scuto.*
(*c*) *De Cycnis.*

FABLE V.

ARGUMENT.

Comme Jupiter faiſoit la revûe du Monde, pour éteindre le reſte du feu, il devint amoureux de Caliſto qu'il vit en paſſant par l'Arcadie; & pour ſe faire aimer de cette Nymphe, il prit la forme de Diane.

CEPENDANT Jupiter, après avoir viſité tout le Ciel, pour voir ſi le feu n'avoit rien endommagé, & s'il n'y avoit point quelque endroit qui menaçât ruine; voyant que tout étoit en bon état, tourna ſes regards du côté de la Terre, & y deſcendit pour réparer les déſordres que l'Incendie y avoit cauſés. Il prit un ſoin tout particulier de l'Arcadie; d'abord il fit couler les Fontaines & les Fleuves qui avoient été deſſéchés. La Terre reprit par ſon ordre ſon ancienne verdure, les Arbres dépouillés ſe virent couverts de leur feuillage, & les Forêts déſolées par le feu commencérent à pouſſer des rameaux & des feuilles. Pendant qu'il porte ainſi ſes pas de tous côtés, il apperçoit Caliſto, & conçoit pour elle un amour violent. Cette belle Nymphe ne

s'appliquoit ni à filer, ni à se parer : un ruban blanc attachoit ses cheveux, qu'elle ne prenoit aucun soin d'arranger, & sa robe étoit retroussée avec une simple agraffe. On la voyoit toujours avec un Arc & une Fléche à la main. Compagne de Diane, elle étoit la plus chérie des Nymphes de sa suite. Mais est-il quelque bonheur qui soit durable ? Un jour, un peu après midi, elle entra dans un sombre Bocage pour s'y reposer ; elle débanda son Arc, & appuyant sa tête sur son Carquois, elle se coucha sur l'herbe. Jupiter la vit seule & accablée de lassitude ; » Du » moins ; dit-il, Junon ne sçaura point » cette nouvelle infidélité : après tout, » quand elle l'apprendroit, dois-je si fort » m'embarrasser de ses plaintes & de ses re» proches ? « Ayant pris sur le champ la figure & l'habit de Diane : » Belle Nymphe, » *lui dit-il*, qui faites l'ornement de ma » Cour, de quel côté avez-vous chassé au» jourd'hui ? « Déesse, lui répliqua la Nymphe en se levant pour la saluer, » quand Ju» piter même m'entendroit, je ne sçaurois » m'empêcher de vous préférer à lui. Vous » êtes plus respectable que le Maître du » Monde. « Ce discours plut à Jupiter ; il se prit à rire de voir que par cette méprise, on le préféroit à lui-même : il la caresse & lui donne des baisers trop peu chastes pour une

Fille. Comme elle se préparoit à lui faire l'histoire de sa Chasse, il se jetta à son cou, & ne se fit connoître que par un crime. Elle fit toute la résistance dont elle étoit capable. Hélas! si vous l'aviez vû, Junon, vous auriez été moins irritée contr'elle. Ses efforts furent inutiles; est-il quelque Mortel, & surtout une Fille qui puisse résister à Jupiter? Après cette avanture, il remonte au Ciel. Calisto regarde avec indignation le Bois qui fut témoin de son malheur; elle en sort avec précipitation, oubliant presque son Carquois, ses Fléches & son Arc, qu'elle avoit suspendus à un Arbre.

SUITE DE LA V^e. FABLE.

ARGUMENT.

Les Nymphes découvrent à Diane le malheur arrivé à Calisto, & cette Déesse la chasse de sa compagnie, parce qu'elle avoit perdu sa pudicité.

DIANE accompagnée de toutes ses Nymphes, & fiére des dépouilles des Bêtes qu'elle venoit de tuer, parut en ce moment sur le Mont Ménale, & ayant vû Calisto, elle l'appella: Au lieu de s'appro-

cher de la Déesse, Calisto, qui craignoit que ce fût encore Jupiter, prit la fuite & s'éloigna; mais s'étant rassurée en voyant les Nymphes ses compagnes, elle se joignit à elles. Hélas! qu'il est difficile, lorsqu'on a quelque crime à se reprocher, que notre visage ne nous trahisse. A peine Calisto ose-t-elle lever les yeux; elle ne marche plus à côté de la Déesse; elle ne devance pas ses compagnes comme elle faisoit auparavant; elle garde au contraire un profond silence: la confusion qui paroissoit sur son visage annonçoit l'outrage qu'elle avoit reçû. Diane, si elle n'eût été Vierge, auroit pû le connoître aisément: & ses compagnes, dit-on, s'en apperçurent. Elle étoit déja dans son neuviéme mois, lorsque la Déesse, pour éviter la chaleur, entra dans un Bocage frais, où un ruisseau couloit sur le sable avec un doux murmure. Après avoir loué la beauté de cette aimable retraite, Diane mit les pieds dans l'eau, puisque nous voilà seules, dit-elle, baignons-nous, l'eau est bonne. Toutes les Nymphes commencérent alors à se deshabiller, & comme Calisto, que le discours de Diane avoit fait rougir, tardoit trop à quitter ses habits, ses compagnes la deshabillérent, & sa nudité fit paroître son crime. Interdite & confuse, elle tâchoit en vain de se cacher, lorsque la Déesse la chassa

de sa compagnie, en lui ordonnant de se retirer, & de ne point prophaner le Ruisseau où elle se baignoit.

FABLES VI. & VII.

ARGUMENT.

Junon jalouse de ce que Calisto avoit sçû plaire à Jupiter, la changea en Ourse. Comme Arcas son fils l'alloit tuer sans la connoître, Jupiter les enleva l'un & l'autre dans le Ciel, où ils forment les Constellations de la grande & de la petite Ourse. Le Corbeau, pour avoir trop jasé devint noir de blanc qu'il étoit autrefois.

IL y avoit déja du temps que Junon avoit découvert l'intrigue de son Mari; mais elle attendoit un temps propre à faire éclater sa vengeance, & elle crut alors qu'il ne falloit pas la différer davantage. La naissance d'Arcas, dont Calisto étoit accouchée, augmentoit le ressentiment de cette Déesse. » Falloit-» il encore que ma Rivale devînt féconde «, dit-elle, en regardant cet enfant d'un air sombre & farouche; » Falloit-il qu'elle rendît » par-là si autentique & le crime de Jupiter, » & l'outrage qu'il m'a fait? Mais je serai ven-

„ gée ; Nymphe, vous perdrez cette beauté,
„ qui vous a rendue si aimable, & qui plaît
„ tant à mon Epoux. « Elle dit, & ayant pris sa Rivale par les cheveux, elle la renverse par terre ; les bras que cette Nymphe infortunée lui tend pour la fléchir, se couvrent d'un poil noir & hérissé ; ses mains qui se recourbent deviennent des ongles crochus, & lui servent de pieds ; cette bouche, dont Jupiter avoit été si charmé, s'entr'ouvre d'une maniére effroyable, & afin qu'elle ne puisse toucher personne par ses plaintes, l'usage de la parole lui est interdit ; il ne lui reste qu'une voix menaçante & terrible qui sort d'un gozier enroué. Quoique son corps fût ainsi changé en Ourse, elle conserva néanmoins toute sa raison : Ses gémissemens continuels marquoient combien elle étoit encore sensible à son malheur ; elle levoit au Ciel ce qui avoit été autrefois ses mains, & ne pouvant pas donner à Jupiter le nom d'ingrat, elle sentoit bien toute son ingratitude. Hélas ! combien de fois, n'osant demeurer seule au milieu des Forêts, vint-elle auprès de son Palais, & dans les champs qui lui avoient autrefois appartenu ! Combien de fois, fut-elle poursuivie par les Chiens à travers les rochers ! Combien de fois, enfin, la crainte des Chasseurs l'obligea-t-elle de fuir, elle qui jadis aimoit tant la chasse ! Ne se ressouvenant

venant point qu'elle étoit elle-même une Bête féroce, elle se cachoit lorsqu'elle en rencontroit, & quoiqu'elle fût Ourse, elle ne fuyoit pas moins quand elle appercevoit des Ours sur les Montagnes; elle étoit même effrayée à la vue des Loups, quoique son Pere fût alors au nombre de ces Animaux. Cependant le jeune Arcas, qui ignoroit le triste sort de Calisto sa Mere, avoit atteint l'âge de quinze ans. Un jour qu'il étoit à la Chasse, & qu'il faisoit une enceinte dans la Forêt d'Erymanthe, elle se rencontra parmi les autres Bêtes qu'il poursuivoit. Dès qu'elle apperçut son Fils, elle s'arrêta & donna quelques signes qui prouvoient qu'elle le reconnoissoit. Arcas épouvanté de voir une Ourse qui le regardoit fixement, se mit à fuïr; & voyant qu'elle le poursuivoit, il alloit la percer d'un coup de fléche, lorsque Jupiter arrêta la main qui alloit commettre un parricide, & les enlevant tous deux dans le Ciel, en forma deux Constellations, qui sont voisines l'une de l'autre. Junon ayant vû sa Rivale briller parmi les Astres, entra dans une nouvelle fureur, & alla sur le champ trouver Thétis & le vieux Océan, si respectable même aux autres Dieux. Comme ils lui demandoient le sujet de son arrivée : » Vous voulez » sçavoir, leur dit-elle, pourquoi la Reine » des Dieux abandonne le Ciel pour venir

» dans votre Empire : c'est qu'une autre ré- » gne dans le Ciel en ma place. N'ajoutez » jamais de foi à mes paroles, si lorsque la » nuit aura répandu ses ténébres, vous ne » voyez briller deux nouveaux Astres, dans » le Cercle qui environne le Pole. Voilà le » sujet de ma rage & de mon désespoir. Eh! » qui craindra désormais d'offenser Junon? » Qui pourra redouter sa colére, puisqu'elle » ne sert qu'à élever ceux dont elle veut se » venger? C'est donc-là qu'aboûtit toute ma » puissance! J'avois voulu dégrader ma Ri- » vale, en lui ôtant même la figure humaine, » & j'en ai fait une Divinité. Est-ce ainsi que » je punis le crime, & que je prouve quelle » est mon autorité? Que son Amant lui fasse » perdre la figure hideuse, dont je l'avois » revêtue; qu'il lui rende toute sa beauté, » comme il la rendit autrefois à la fille d'I- » nachus; qu'il me chasse du Ciel pour la » faire régner en ma place; il lui siera bien » d'être le Gendre de Lycaon. Mais vous, » si vous êtes sensibles à l'outrage qu'on fait » à une Déesse que vous avez pris soin de » former, ne permettez jamais que ces nou- » veaux Astres trouvent une retraite dans » votre Empire; éloignez de vos Eaux une » Adultére qui en souilleroit la pureté. «
Après que les Dieux de la Mer eurent ac- cordé à Junon ce qu'elle venoit de leur

demander, cette Déesse remonta dans le Ciel sur son Char traîné par des Paons, dont les plumes avoient été embellies depuis peu par les yeux d'Argus, que Mercure avoit tué. C'est ainsi que celles du corbeau, pour avoir trop parlé, devinrent noires. La blancheur de cet Oiseau égaloit autrefois celle des Colombes, celle des Oyes sacrées, qui devoient un jour sauver le Capitole, & celles des Cygnes même. Sa langue fut cause de sa disgrace, & pour avoir trop parlé il devint noir, de blanc qu'il étoit auparavant. Coronis qui habitoit autrefois la Ville de Larisse, étoit la plus belle personne de toute la Thessalie; elle fit vos plus cheres délices, Apollon, tandis qu'elle n'eut point un surveillant indiscret. Le Corbeau qui étoit l'Oiseau d'Apollon, découvrit son intrigue, & comme un confident zélé, il alloit l'apprendre à son Maître, lorsqu'il rencontra sur son chemin la Corneille qui lui demanda le sujet de son voyage. Le Corbeau le lui ayant appris, vous vous chargez-là, lui dit-elle, d'un emploi bien délicat, ne méprisez pas l'avis que je vous donne.

Explication des Fables V. VI. & VII.

LYCAON avoit une Fille nommée Calisto, qui aimoit fort la Chasse, & qui portoit pour habillement, suivant l'usage de ces anciens temps, la

dépouille de quelques Animaux. Jupiter, second du nom, Roy d'Arcadie, ainsi que nous l'apprend Ciceron (*a*), en devint amoureux. Voilà tout le fondement de la Fable. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'elle étoit une des compagnes de Diane, que son Amant avoit pris la figure de cette Déesse, & que Junon jalouse de cette Intrigue avoit changé sa Rivale en Ourse. On peut ajouter avec un Auteur moderne (*b*), que Calisto n'a été ainsi métamorphosée que parce qu'elle avoit voué sa Virginité à Diane. L'Ours qui aime les lieux retirés, doit passer, selon lui, pour le symbole d'une Vertu qui ne se conserve pas aisément au milieu du grand monde. Les Poëtes qui ont écrit cet événement ont ajoûté que Calisto avoit été placée dans le Ciel, où elle forme la Constellation de l'Ourse, circonstance qui est peut-être fondée sur ce que Lycaon fut un des premiers parmi les Grecs qui l'observa. Tout le manége de Junon, qui, jalouse de l'honneur que Jupiter avoit rendu à sa Maîtresse en la plaçant dans le Ciel, va trouver Thétis pour la prier de ne point recevoir dans l'Océan cette nouvelle Constellation, n'est qu'une circonstance astronomique qui nous apprend que l'Ourse, ainsi que les autres Etoiles du Cercle Polaire, qui est fort élevé par rapport à l'Europe, ne se couchent jamais, c'est-à-dire que le Cercle qu'elles décrivent n'est point coupé par l'Horison.

Ce que je viens de dire de Calisto fait assez entendre ce qu'on doit penser de son Fils Arcas, qui étant mort apparemment dans sa jeunesse, fut aussi placé dans le Ciel, où il forma la Constellation de la petite Ourse. Sur quoi on peut consulter Hygen dans son Ciel Poëtique & Astronomique.

(*a*) *De Nat. Deor.* Lib. III.
(*b*) *Cæsius* ou *Blaeu*, *Cælo Poët. Astron. in Ursa.*

FABLE VIII.

ARGUMENT.

Une autre fille du même nom que Coronis, Maîtresse d'Apollon, avoit été changée en Corneille, pour un rapport indiscret qu'elle avoit fait à Minerve, dont elle étoit chérie, sur la Corbeille où Erichthonius étoit enfermé.

CONSIDEREZ ce que j'étois autrefois, & ce que je suis maintenant : voulez-vous sçavoir le sujet de mon malheur ? J'ai été punie, pour avoir fait un rapport trop sincére. Pallas avoit enfermé dans une Corbeille d'ozier Erichthonius, qui étoit venu au monde sans Mere. Elle la donna aux trois Filles de Cécrops, en leur défendant d'y regarder. Caché sous les feuilles d'un Ormeau, j'observois la conduite de ces trois Princesses. Pandrose & Hersé suivoient exactement les ordres de Pallas, mais leur Sœur Aglaure, s'étant moquée de leur timidité ouvrit la Corbeille, & elles y trouvérent un Enfant, qui avoit les pieds d'un Serpent. J'allai sur le champ apprendre à la Déesse l'infidélité de ces trois Filles ; pour toute récompense je perdis sa protection, & la Chouette me

fut préférée. Cette punition doit apprendre aux autres Oiseaux, à ne pas se perdre par leur indiscrétion. Il est vrai que j'avois acquis les bonnes graces de Pallas, sans les avoir briguées; elle pourra vous l'apprendre elle-même, si vous voulez le lui demander. L'indignation qu'elle a conçûe contre moi, ne l'empêchera pas de vous le dire. Tout le monde sçait que j'étois Fille du fameux Coronée, qui régnoit dans la Phocide. Ma naissance me fit rechercher en mariage par de grands Princes, (vous voyez que je mérite quelque distinction;) mais ma beauté me fut funeste; comme je me promenois un jour à pas lents sur le bord de la Mer (car c'est ma coutume de marcher toujours avec gravité;) Neptune me vit, & devint amoureux de moi. Comme il perdoit également & son temps & toutes les douceurs qu'il me disoit, il résolut de me faire violence, & se mit à me poursuivre. Je pris la fuite; mais ayant trouvé un sable mouvant, je fus bien-tôt fatiguée; j'eus beau appeller les hommes & les Dieux, personne ne venoit à mon secours; heureusement une Déesse Vierge fut touchée du malheur d'une Fille, dont la pudeur étoit en si grand danger, & elle me secourut. J'avois les bras élevés vers le Ciel, & je les vis se couvrir d'un plumage noir: je m'efforçois d'ôter mes habits: mais je ne trouvai que

des plumes, qui avoient pris racine dans ma peau. En vain je voulus me frapper le sein avec mes mains, je n'avois plus de mains pour le frapper, & mon sein même étoit couvert de plumes. Je m'apperçus cependant que le sable ne me retenoit plus; je courois, & m'élevois même de terre, & je me vis dans un instant au milieu des airs. Ma chasteté m'attira la protection de Minerve, qui me prit pour sa compagne: mais de quoi m'a servi cet honneur, puisque Nyctiméne changée en Oiseau pour un crime horrible, m'a enlevé la faveur de cette Déesse?

Explication de la huitiéme Fable.

SANS nous arrêter à l'origine infâme & fabuleuse de ce Prince, telle qu'on la trouve dans Ovide qui l'a copiée de Pindare, on peut dire qu'il n'a passé pour être le Fils de Minerve, que parce qu'il étoit peut-être Fils de la Fille de Cranaüs, qui portoit le nom de Minerve, & de quelque Prêtre de Vulcain: ou plutôt, comme le pretend Saint Augustin, parce que ce Prince, mal fait & boiteux, fut trouvé dans un Temple consacré à ces deux Divinités, & comme son nom est composé de deux mots Grecs, qui signifient *contestation* & *terre*, quelques-uns ont cru, après Strabon (*a*), qu'il étoit Fils de Vulcain & de la Terre, qui l'avoit conçû dans le temps que Minerve résistoit aux poursuites infâmes de Vulcain; mais ils n'ont pas vû que ce Prince ne fût ainsi appellé que

(*a*) Liv. IX.

pour avoir disputé la Couronne avec Amphictyon, après la mort de Cranaüs second Roy d'Athénes. Amphictyon l'emporta, & après sa mort Erichthonius monta sur le Trône, régna cinquante ans, & mourut l'an 1501. avant Jesus Christ, ainsi qu'on peut le prouver par l'Epoque X. des Marbres de Paros. Ce Prince au reste avoit les jambes extrêmement foibles & mal faites. Pour en couvrir la difformité, on dit qu'il inventa l'usage des Chars, qui étoient inconnus avant son Régne.

Primus Erichthonius currus & quatuor ausus
Jungere equos; rapidisque rotis insistere victor.
(a).

Mais il n'y a pas d'apparence qu'on n'ait commencé, même dans la Gréce, à se servir de Chars que du temps de ce Prince, sur-tout après tant de Colonies venues d'Egypte, où cet usage étoit connu dès les premiers siécles. Ainsi il vaut mieux dire, sur l'autorité des Marbres, que je viens de citer, qu'Erichthonius fut le premier qui employa l'usage des Chariots dans la célébration des Panathénées, dont ce monument le fait l'Inventeur. Les Commentateurs de ces Marbres fixent l'institution de cette Fête à l'an 1534. avant Jesus-Christ. Mais quoique le mot de *Panathénées* se trouve dans l'Epoque, je ne sçaurois me persuader que du temps d'Erichthonius cette Fête ait pû être célébrée dans toute la Gréce qui n'étoit pas alors assez réunie pour pouvoir participer aux mêmes Mystéres. Ce Prince n'institua cette Fête que pour la Ville d'Athénes, & on la nomma d'abord la Fête des Athénées; d'où elle passa ensuite dans toute la Gréce. Si Meursius avoit connu ces Marbres,

(a) *Virg. Georg.* Lib. III. 113.

il auroit parlé avec plus d'exactitude de cette Institution. Quoiqu'il en soit, Erichthonius mérita après sa mort d'être placé dans le Ciel, où il forme la Constellation du Chartier, ainsi que nous l'apprenons d'Hygin (*a*); ce qui a donné lieu de dire que ce Prince étoit Serpent par la moitié du corps, c'est cette difformité de jambes, comme le dit le même Auteur: *Alii anguina crura habuisse Erichthonium dixerunt, eumque primo tempore adolescentiæ Ludos Minervæ Panathenæa fecisse, & ipsum quadrigis cucurrisse, pro quibus factis inter sydera dicitur collocatus.*

Apollodore (*b*) nous apprend qu'Erichthonius né dans l'Attique même, étoit Fils de Cranaé Fille d'Attis, & qu'il détrôna Amphictyon & devint quatriéme Roy d'Athénes. Le reste de la Fable, telle qu'on la lit dans Pindare & dans Ovide, est une fiction, fondée, selon Saint Augustin (*c*), sur ce que ce Prince fut exposé en naissant, dans le Temple de Minerve.

(*a*) *Poët. Astron.* Lib. II. Fab. XIII. au mot *Heniochus.*
(*b*) Lib. II. (*c*) *De Civit Dei.*

FABLE IX.

ARGUMENT.

Nyctiméne ayant conçu pour son pere Nyctée une flamme criminelle, les Dieux, pour punir son inceste, la métamorphosérent en Hibou, & Apollon perce d'un coup de Fléche le sein de Coronis sur le rapport que le Corbeau lui fit de l'infidélité de sa Maitresse.

L'HISTOIRE est trop connue dans toute la Ville de Lesbos, pour que vous n'en ayez pas ouï parler. Cette Fille conçut un amour criminel pour son Pere: il est vrai qu'elle fut changée en Oiseau, mais le ressouvenir de son crime l'oblige encore à fuir la lumiére, & à se tenir cachée dans les ténébres de la nuit. Tous les autres Oiseaux lui font la guerre. Tel fut le récit de la Corneille. Que l'effet de vos présages, lui dit le Corbeau, retombe sur vous; je méprise un vain augure. Il continua ensuite son chemin pour aller dire à Apollon qu'il avoit vû sa Maitresse entre les bras d'un jeune Thessalien. Au récit de l'infidélité de son Amante, Apollon laissa tomber sa couronne de Laurier & sa Lyre: il pâlit, & son

indignation parut ſur ſon viſage. Enflammé de colére, il prit ſes Fléches, banda ſon Arc, & perça d'un trait le ſein qui lui avoit inſpiré tant d'amour. Coronis ſe ſentant bleſſée, jetta un grand ſoupir, & ayant arraché la fléche de la playe, elle fut bien-tôt couverte du ſang qui en couloit. Vous vous êtes vengé, Apollon, lui dit-elle, vous auriez dû attendre du moins que j'euſſe mis au monde l'Enfant que je porte dans mon ſein. Mon Fils & moi nous mourrons du même coup. A peine eut-elle dit ces paroles, qu'un froid mortel ſe répandit ſur tout ſon corps, & ſon ame en ſortit avec ſon ſang. Apollon ſe repentit, mais trop tard, de s'être vengé ſi cruellement. Déſeſpéré d'avoir ajoûté foi au rapport du Corbeau, & de s'être porté à cette violence, il ne regarda qu'avec horreur cet Oiſeau, qui en lui révélant l'infidélité de ſa Maitreſſe, l'a jetté dans un état ſi douloureux. Il ne peut plus ſouffrir ni ſon Arc, ni ſes traits; il déteſte la main qui s'eſt ſervie de ſes fatales fléches. En vain il embraſſe ſa chere Coronis, & cherche à la réchauffer, tous les remédes que ſon Art lui fournit, ſont inutiles, & il ne ſçauroit vaincre ni la mort ni ſes deſtinées. Après avoir eſſayé ſans ſuccès tous les ſecrets de la Médecine, voyant qu'on élevoit le bûcher où devoit brûler le corps de ſa Maitreſſe, il commença

à pouſſer de grands ſoupirs, car il n'eſt pas permis aux Dieux de verſer des larmes ; tels ſont les cris & le gémiſſemens d'une Vache, qui voit porter le coup fatal au jeune Veau qui n'avoit pas encore quitté ſa mammelle. Après avoir répandu des parfums ſur le corps de ſon Amante, après l'avoir embraſſée, & lui avoir rendu tous les devoirs funébres ; pour empêcher que la flamme ne conſumât l'enfant qu'elle avoit dans ſon ſein, il l'en retira, & le porta dans l'antre du Centaure Chiron. Le Corbeau pour avoir révélé le myſtére, fut banni du nombre des Oiſeaux dont le plumage eſt blanc.

Explication de la neuviéme Fable.

PARMI les Métamorphoſes d'Ovide, il ſe trouve ſouvent des Hiſtoires ſuivies, & des événemens liés les uns aux autres, qu'il n'eſt pas difficile de développer ; mais on y rencontre quelquefois des Faits iſolés, ſur leſquels l'Hiſtoire ne nous a laiſſé aucune lumiére. Telle eſt la Fable de Coronis changée en Corneille, pour avoir fait un rapport trop fidéle, celle du Corbeau devenu noir de blanc qu'il étoit, pour avoir trop parlé. Je ſçai que les Mythologues ont tiré de ces ſujets quelques traits de Morale, qu'il n'eſt pas bien difficile d'y appercevoir ; mais comme ce n'eſt pas-là l'objet que je me ſuis propoſé, j'y renvoye les Lecteurs. Je me contente de dire 1. que preſque toujours la reſſemblance des Noms a donné lieu aux Métamorphoſes ; ſecondement, que les Avantures arrivées anciennement dans les Cours des Princes étoient le ſujet de quel-

ques Cantiques, où le merveilleux n'étoit pas épargné. La fiction même la plus hardie a toujours été un privilége de la Poësie. Sur ces principes on peut penser que les deux Fables qui font le sujet de cette Explication renferment l'Histoire de deux Personnes entiérement inconnues, & qu'elle doit être rapportée aux temps des Filles de Cécrops, avec lesquelles elle paroît avoir quelque liaison. Tout ce qu'on sçait de Coronis, c'est qu'ayant eu commerce avec Apollon, ou avec quelque Prêtre de ce Dieu, elle devint Mere d'Esculape & mourut en accouchant. Comme son nom est celui d'une Nymphe & en même temps celui de la Corneille, quelques Auteurs publiérent qu'Esculape son Fils étoit né de l'œuf d'un Corneille, & qu'il en étoit sorti sous la figure d'un Serpent; ainsi qu'on peut le voir dans les Dialogues de Lucien.

FABLE X.

ARGUMENT.

Ocyroé fille du Centaure Chiron, voulant se mêler de prédire l'avenir, annonçoit à son pere les destinées du jeune Esculape, lorsque les Dieux la changérent en Jument.

CEPENDANT le Centaure Chiron étoit charmé d'avoir pour éléve le Fils d'Apollon. L'honneur de cet emploi lui en adoucissoit toutes les peines. Sa Fille, avec ses beaux cheveux blonds, étoit toujours

auprès de cet enfant. La Nymphe Chariclo, qui étoit accouchée d'elle sur les bords d'un Fleuve rapide, lui avoit donné le nom d'Ocyroé. Cette Fille, peu satisfaite d'avoir été instruite dans tous les secrets de son Pere, se mêloit aussi de prédire l'avenir. Dans l'un de ces transports qu'inspire le Dieu dont elle étoit possédée, elle dit un jour, en regardant le Fils d'Apollon : croissez : jeune Nourrisson, croissez pour le bonheur du Monde : vous sauverez souvent la vie aux Hommes; vous aurez même le pouvoir d'arracher leurs ames des bras de la Mort; mais lorsque vous aurez une fois opéré ce prodige, dont les Dieux sont si jaloux, la foudre de Jupiter votre Ayeul vous empêchera d'y réussir une seconde fois. Privé alors des priviléges de la Divinité, dont vous jouissiez auparavant, vous ne serez plus qu'un corps inanimé; mais cé même corps reprendra dans la suite tous ses avantages, & vous serez remis au rang des Dieux; ainsi changeront deux fois vos destinées. Pour vous, mon Pere, continua-t-elle, en adressant la parole à Chiron, qui possédez maintenant le privilége de l'immortalité, vous souhaiterez la mort, lorsque le venin d'un monstre, coulant dans vos veines, vous fera souffrir de cruelles douleurs. Les Dieux vous soumettront alors à la loi des autres Mortels,

& les Parques couperont le fil de votre vie. Elle avoit encore plusieurs autres choses à ajouter au sujet des avantures de son Pere, lorsqu'on la vit tout d'un coup soupirer & répandre des larmes. Le Destin, dit-elle, m'empêche de prononcer ce qui me restoit à dire ; & je vois que l'usage de la parole m'est interdit. Ma science étoit-elle donc quelque chose de si important pour m'attirer la colére céleste ? Il me seroit bien plus avantageux de n'avoir jamais connu l'avenir. Hélas ! il me paroît que je commence à être privée de la figure Humaine ; l'herbe semble être la nourriture dont je dois me servir désormais: un mouvement impétueux me porte à courir au milieu des champs : je me vois changée en Jument. C'étoit donc ainsi que je devois ressembler à mon Pere : mais pourquoi faut-il que je sois entiérement métamorphosée, puisque Chiron, sous la forme d'un Centaure, conserve du moins la figure d'un Homme ? On n'entendit qu'à peine ces dernieres paroles, tant elle les prononça confusément. Ce n'étoit plus une voix articulée, ni même des sons qui ressemblassent parfaitement aux hennissemens d'une Jument, quoiqu'ils commençassent à les imiter. Un moment après s'étant mise à hennir, elle alla chercher les pâturages. Une corne, quoiqu'encore fort

inutile, commence à réunir les doigts de ses mains & de ses pieds ; sa bouche s'aggrandit, son col s'allonge, l'extrêmité de sa robe prend la forme d'une queue de Cheval ; ses cheveux flottans sur ses épaules, sont changés en criniére. Enfin cette métamorphose lui fait perdre sa voix, sa figure, & son nom.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Mercure ayant volé les Bœufs d'Apollon, engagea Battus, qui l'avoit vû, à n'en rien dire, & lui fit pour cela un présent. Mais, comme il se défioit de ce vieux Berger, il prit une autre figure & le tenta par de nouvelles promesses qui l'éblouirent. Pour le punir de son infidélité, Mercure le métamorphosa en pierre de touche.

CHIRON pleurant le malheur de sa Fille, imploroit en vain votre secours (Apollon) : il n'étoit pas en votre pouvoir de changer sa destinée, & quand vous l'auriez pû, vous n'étiez pas présent à cette triste avanture. Sous l'habit d'un Berger, la Houlette & une Flûte à la main, vous gardiez les

Troupeaux dans les agréables campagnes de Messéne. On raconte que tandis que vous étiez occupé de vos amours, & que le son de votre Flûte vous charmoit, vos Bœufs s'égarérent dans les plaines de Pyle. On ajoûte que Mercure les ayant rencontrés, les avoit cachés dans une Forêt voisine, & que personne ne s'étoit apperçu de ce vol que Battus, vieux Berger, qui gardoit dans ce Canton les beaux Haras du riche Nélée. Mercure craignant d'être découvert, se mit à le caresser, & lui dit, en le prenant par la main : Mon ami, si quelqu'un par hazard vient vous demander des nouvelles de ce Troupeau, dites hardiment que vous ne l'avez point vû ; pour vous récompenser d'avance de ce petit plaisir, je vous donne cette belle Génisse. Vous pouvez être en sûreté, lui dit Battus en la prenant ; cette pierre que vous voyez là, trahira plutôt votre secret que moi. Mercure après cela fit semblant de s'éloigner, & étant revenu un moment après sous une autre figure : Bon homme, lui dit-il, si vous avez vû passer par-là un Troupeau, je vous prie de m'aider à le chercher, ne favorisez pas par votre silence le vol qu'on m'a fait ; je vous donnerai une Vache & un Taureau. Le Vieillard voyant qu'on lui offroit le double de ce qu'on lui avoit donné : je pense, dit-il, que

votre Troupeau doit être aux environs de cette Montagne : Oui, il y est; si je ne me trompe. Mercure, que ce discours fit rire, après lui avoir dit : Ah ! vous me trahissez donc, perfide que vous êtes, vous me trompez, & vous voulez m'en imposer à moi-même, le changea en cette pierre qu'on nomme pierre de touche, & qui porte encore le caractére de duplicité de ce Fourbe.

Explication des Fables X. & XI.

ESCULAPE, tiré du sein de sa Mere, fut confié à Chiron, qui prit soin de son éducation. C'est ce qui causa la perte d'Ocyroé, Fille de ce Centaure. J'aurai occasion dans la suite de parler d'Esculape ; il suffit dans cette Explication de faire connoître Chiron & sa Fille.

Les Centaures, ces Monstres dont le corps étoit moitié Homme & moitié Cheval. étoient les premiers Cavaliers de la Thessalie, ainsi que je le prouverai dans l'histoire du Combat des Centaures & des Lapithes. Chiron, un de ces Cavaliers, étoit fort renommé par sa prudence & par les connoissances qu'il avoit acquises dans un lieu où les Sciences étoient fort négligées. Tous les Anciens le regardent comme l'Inventeur de la Médecine, qu'il apprit ensuite à Esculape son Disciple. On en fait encore un excellent Musicien & un bon Astronome, ainsi qu'on peut le voir dans Homére, dans Diodore de Sicile, & dans les autres anciens Auteurs. La plupart des Héros de ce Siécle, entr'autres Jason & Hercule, voulurent étudier sous un Maître si habile. On doit croire qu'un homme si éclairé ne négligea pas de cultiver l'esprit & les talens de

sa Fille Ocyroé. Mais comme elle voulut pénétrer dans l'avenir, & prédire les Avantures du jeune Esculape, on dit qu'elle fut changée en Jument : Métamorphose, qui, selon moi, n'a d'autre fondement que son habileté à monter à Cheval. Car, puisqu'il est sûr qu'on a regardé les Cavaliers de ce temps-là comme des Monstres moitié Hommes, moitié Chevaux, il n'est pas étonnant qu'on ait changé en Jument la Fille d'un Centaure. J'ai dit que Chiron étoit un habile Astronome. Toute l'Antiquité en convient. On croit communément que ce fut lui qui dans le Voyage des Argonautes détermina les Constellations, pour leur faciliter la navigation. Il plaça pour cela, conformément à l'état du Ciel, les points des Solstices & des Equinoxes au quinziéme dégré de ces Constellations; c'est-à-dire, vers le milieu des Signes du Cancer & du Capricorne, d'Aries & du Scorpion. Et l'on peut regarder son Calendrier comme un des plus anciens du Monde. On voit par ce que je viens de dire, que Chiron vivoit du temps des Argonautes, c'est-à-dire, suivant les supputations les plus exactes, vers l'an 1420. avant Jesus-Christ, plus de 200. ans avant la Guerre de Troye. Mais j'aurai lieu de m'étendre sur les preuves de cette Chronologie dans l'Histoire de l'Expédition des Argonautes.

FABLE XII.

ARGUMENT.

Mercure devenu amoureux de Hersé fille de Cecrops, voulut engager Aglaure à lui rendre service auprès de sa Sœur, & à lui permettre l'entrée de son appartement; mais elle ne voulut jamais y consentir, à moins qu'il ne lui promît une bonne somme d'argent.

MERCURE après avoir quitté les campagnes de Messéne, prit son vol au milieu des airs, & s'arrêta sur la Ville d'Athénes, s'amusant à considérer un Pays si chéri de Minerve, & sur-tout les charmantes promenades du Lycée. Ce jour-là des Filles Athéniennes, selon leur Coutume, portoient sur leurs têtes, dans des paniers couronnés de fleurs, les présens qu'elles alloient offrir à cette Déesse. Mercure qui les apperçut dans le temps qu'elles revenoient du Temple, se mit à voltiger autour d'elles, pour les voir plus long-temps, & fit plusieurs fois le tour de la Citadelle d'Athénes, passant & repassant continuellement sur les mêmes lieux: comme le Milan qui voit les entrailles des Victimes qu'on vient d'immo-

ler, plane aux environs, & n'osant s'en approcher de trop près, à cause des Sacrificateurs qui les environnent, il ne s'en éloigne pourtant pas, & les dévore des yeux. Autant que l'Etoile de Vénus brille parmi les autres Astres, autant que la Lune efface par son éclat celui de cette Planette, autant la charmante Hersé effaçoit par sa beauté celle de toutes ses compagnes. Seule, elle faisoit tout l'ornement de cette cérémonie. Le Fils de Jupiter ébloui par l'éclat de cette Princesse, demeure suspendu au milieu des Airs, & comme la bale de plomb, qu'un habitant des Isles Baléares lance avec sa fronde, s'enflâmme & se fond; Mercure étonné & surpris, se sentant embrasé d'un feu qui le dévore, descend à Athénes & se montre sans se déguiser. Cependant, quoique rassûré par sa bonne mine & par son mérite, il ne laisse pas d'emprunter de l'art de nouveaux agrémens: il arrange ses cheveux, il fait flotter sa robe de maniére qu'on puisse voir l'or dont elle est enrichie, & tenant d'un air gracieux & galant son Caducée, il a soin de montrer les aîles qu'il porte aux pieds. Dans le Palais de Cécrops, il y avoit trois Appartemens enrichis d'Yvoire & d'Ecaille. Pandrose occupoit celui qui étoit à droite, Aglaure celui qui étoit à gauche, & Hersé celui du milieu. Aglaure, ayant la premiére

apperçu Mercure, lui demanda ſon nom & le ſujet qui l'amenoit. Jupiter eſt mon Pere, lui répondit ce Dieu, & c'eſt moi qui porte par-tout ſes ordres. Je veux bien vous apprendre ce qui m'améne ici : ſoyez ſeulement fidéle à votre Sœur, & ne refuſez pas une Alliance qui doit vous honorer. C'eſt votre Sœur Herſé que je cherche, ſoyez favorable aux vœux d'un amant. Aglaure le regardant avec ces yeux avides & curieux, qui l'avoient portée à voir le dépôt que Minerve lui avoit confié, l'obligea à ſortir du Palais, & lui fit entendre qu'il n'y auroit qu'une ſomme conſidérable d'argent, qui pût l'engager à devenir la confidente de cette intrigue. Pallas, qui haïſſoit cette Princeſſe, jetta ſur elle des regards pleins d'indignation, & ſon cœur fut tellement ému des ſoupirs qu'elle pouſſa, que ſon Egide en fut ébranlé. Elle ſe reſſouvint de la ſacrilége curioſité qui avoit porté cette Fille à ouvrir, malgré ſes ordres, la Corbeille où étoit le Fils de Vulcain, & ne put ſouffrir qu'elle fût chérie de Mercure, & de ſa propre Sœur, ni qu'elle s'enrichît tout d'un coup par cette ſomme d'argent que ſon avarice lui avoit fait demander.

Explication de la douziéme Fable.

LEs Filles de Cécrops, premier Roy d'Athénes, ayant transgressé l'ordre que Minerve leur avoit donné, encoururent l'indignation de cette Déesse, qui, pour se venger de l'indiscrétion de ces jeunes Princesses, rendit Aglaure jalouse de sa Sœur Hersé ; & celle-ci ayant voulu empêcher Mercure, qui en étoit amoureux, d'entrer dans sa chambre, ce Dieu la changea en Rocher, en la touchant avec son Caducée. Voilà la maniére dont on écrivoit anciennement l'histoire des personnes distinguées ou par leur mérite ou par leur naissance. On croyoit leur faire honneur en mêlant leurs intérêts avec ceux des Dieux. Quelque Prince, de ceux qui portoient le nom de Mercure, car il y en a eu plusieurs, ainsi qu'on peut le voir dans le III. Livre *de la nature des Dieux*, devint amoureux de Hersé, dont sa Sœur conçut beaucoup de jalousie. Sur une avanture si ordinaire, Ovide se laisse emporter à son imagination, & écrit cette Histoire avec tout l'agrément & tout le merveilleux que son esprit fecond en fictions a pû lui fournir.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Pallas commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouse de sa sœur Hersé. Agitée de cette passion, Aglaure empêche Mercure d'entrer dans l'Appartement de sa sœur, & ce Dieu la change en pierre.

PALLAS donc prit le parti d'aller sur le champ dans le séjour de l'Envie. Cette triste demeure toujours souillée de sang & de venin, est dans le fond d'un Antre, où la lumiére du Soleil ne pénétra jamais. Un froid épouvantable y redouble l'horreur des ténébres, dont ce lieu est éternellement couvert. Minerve étant arrivée près de cette caverne, où il n'est pas permis aux Dieux d'entrer, s'arrêta près de la porte, & l'ayant frappée d'un coup de lance, elle s'ouvrit sur le champ. L'Envie, dans le fond de son Antre, pour entretenir sa rage & sa fureur, mangeoit des Vipéres, & Minerve détourna ses regards d'un objet si affreux & si dégoûtant. L'Envie laissa les restes de ce triste repas, se leva, & s'étant avancée d'un pas lent & tardif vers la Déesse, elle ne put s'empêcher de

de gémir & de soupirer, en voyant l'éclat de sa beauté & celui de ses armes. Une triste pâleur est peinte sur son visage, elle a le corps entiérement décharné, le regard sombre & égaré, les dents noires & mal propres, le cœur abreuvé de fiel, & la langue couverte de venin. Toujours livrée à des soins inquiets & chagrins, jamais elle n'a ri qu'à la vûe de quelques maux; jamais le sommeil ne ferma ses paupiéres. Tout ce qui arrive d'heureux dans le monde l'afflige & redouble sa fureur: elle met toute sa joye à se tourmenter, à tourmenter les autres, & elle est elle-même son propre bourreau. Quelque horreur que Pallas eût de ce Monstre, elle ne laissa pas de lui donner ses ordres : Infecte, lui dit-elle, de ton venin une des filles de Cécrops ; c'est Aglaure dont il faut me venger. D'abord qu'elle eut donné cet ordre, elle frappa la terre de sa lance & partit: L'Envie regardant de travers la Déesse qui s'éloignoit, fit entendre un murmure confus, qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de voir que Minerve jouiroit du plaisir d'avoir été bien servie. Prenant ensuite à la main un bâton couvert de nœuds & d'épine, elle partit enveloppée d'un nuage épais & obscur. Par-tout où elle passe, les champs sont infectés : le venin qu'elle répand fait sécher l'herbe, les fleurs se fanent, tout en est souillé, les hommes,

les villes & les maisons. Arrivée près d'Athénes, cette ville si florissante où régnoient les Arts, la Paix & l'Abondance, elle eut bien de la peine à retenir ses larmes; parce qu'elle ne vit par-tout que des sujets de joye. Pour exécuter l'ordre de Minerve, elle entre dans l'appartement de la Fille de Cécrops, & ayant porté sa main empoisonnée sur le cœur de cette Princesse, elle le remplit de mille aiguillons perçans, elle lui souffle un venin mortel qui pénétre ses os & ses entrailles, & afin que l'effet en fût plus prompt, elle lui met devant les yeux l'Hymen qui va combler de gloire Hersé sa Sœur. Elle lui fait un portrait charmant du Dieu qui doit être son époux, & ne lui représente en tout cela rien que de grand & de glorieux pour Hersé. Cette image jette dans le cœur d'Aglaure une jalousie secrette qui la dévore. Consumée par un feu invisible, elle gémit nuit & jour, elle fond peu-à-peu comme la glace qui se trouve exposée aux rayons d'un soleil peu ardent, ou comme l'herbe, qui par un feu lent est réduite en cendres sans s'enflammer. Elle souhaite de mourir mille fois plutôt que d'être témoin de ce mariage, & prend souvent la résolution d'informer son pere de cette intrigue. Enfin, elle se met à la porte de l'appartement de sa Sœur pour empêcher Mercure d'y entrer. Il eut beau la caresser

la prier, la conjurer, tout fut inutile: Cessez, lui dit-elle un jour, de me presser, vous ne m'arracherez jamais d'ici, je n'en sortirai point que vous ne soyez parti. Hé bien, lui répondit Mercure, vous serez satisfaite. En prononçant ces paroles, il ouvrit la porte en la frappant avec son Caducée. Aglaure voulut se lever, mais elle se trouve immobile. Elle s'efforça de se redresser, mais ses genoux n'étoient plus flexibles; déja ses pieds & ses mains étoient glacés; ses veines, faute de sang, n'avoient plus leur couleur ordinaire; comme la gangrene fait un progrès insensible, & corrompt les parties les plus saines: ainsi un froid mortel se glissa peu-à-peu dans son sein & lui ôta enfin la respiration & la vie. Elle ne fit aucun effort pour parler; elle l'auroit tenté vainement; tous les conduits de la voix étoient fermés; son col & son visage étoient changés en pierre; & l'infortunée Aglaure n'étoit plus qu'une statue sans vie & sans mouvement, & dont l'éclat & la blancheur avoient été ternis par le venin de la Jalousie, dont cette Princesse avoit été infectée.

Explication de la treiziéme Fable.

La visite que rend Minerve à l'Envie, qu'Ovide décrit avec tant d'art, est toujours la suite de la même Fable. Un Historien auroit dit simplement

qu'Aglaure fut jalouse du bonheur de sa sœur. Un Poëte s'éléve, & mêlant, suivant les priviléges de son art, l'intervention des Dieux, dans les choses même les plus communes, leur donne un intérêt vif & animé qui les fait agir. Pausanias (a), dépouillant cette avanture du merveillux qui l'accompagne, dit que les filles de Cécrops devenues furieuses, se précipitérent du haut d'une tour. J'ajoute que ces Princesses n'étant pas fort dévotes à Minerve, dont le culte ne venoit que d'être établi à Athénes, on publia, pour lui donner de la réputation, que c'étoit la Déesse qui avoit puni leur impiété. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que le même Pausanias nous apprend que Pandrose, troisiéme fille de Cécrops, eut, après sa mort, un Temple bâti à son honneur auprès de celui de Minerve, parce qu'elle avoit été fidéle à la Déesse, & ne lui avoit pas désobéi comme ses sœurs. Il faut que dans la suite ont ait réhabilité la mémoire de Hersé & d'Aglaure, puis qu'Hérodote nous apprend que ces deux Princesses eurent aussi leurs Temples. L'époque du temps où vivoient les filles de Cécrops est assez connue par celle du régne de leur pere, qui est fixée par les Commentateurs des Marbres de Paros vers l'an 1582. avant JESUS-CHRIST, près de 400. ans avant la Guerre de Troye.

(a) *In Atticis.*

FABLE XIV.

ARGUMENT.

Jupiter se change en Taureau, enleve Europe, dont il étoit amoureux, & l'emporte sur son dos au travers de la Mer, jusques dans l'Isle de Créte.

MERCURE, après s'être ainsi vengé d'Aglaure, abandonna le séjour d'Athénes & retourna dans le Ciel. Dès qu'il y fut arrivé, Jupiter lui parla en secret, & lui donna ses ordres, sans toutefois lui découvrir son amour. Mon fils, lui dit-il, qui m'avez toujours servi avec tant de zéle & de fidélité, descendez promptement sur la Terre, allez dans cette Contrée, qui voit à sa gauche les Pléïades, au nombre desquelles est votre mere, & que ceux qui l'habitent nomment le pays de Sidon; & prenez soin de conduire près de la Mer le troupeau que vous voyez paître sur cette Montagne. Il dit, & déja les bœufs s'approchoient du rivage, où la fille du puissant Roy de Tyr jouoit suivant sa coutume avec ses compagnes. La Majesté & l'Amour ne sympatisent guére ensemble. Le Maître & le Souverain des Dieux, dont la main est toujours armée de

la foudre, qui d'un ſeul mouvement de tête ébranle l'Univers, abandonne ſon ſceptre & toute la grandeur qui l'environne, pour prendre la figure d'un Taureau ; il ſe mêle dans le troupeau, & marche en mugiſſant à travers les pâturages ; il ne différoit des autres que par ſon extrême blancheur, qui reſſembloit en effet à celle de la neige, ſon col paroiſſoit plein de muſcles, ſon fanon étendu avec grace, ſes cornes petites & polies imitoient par leur éclat celui des perles, & on auroit cru qu'un habile ouvrier avoit pris ſoin de les former. Son front n'avoit rien de menaçant, ni ſes yeux rien de farouche; il étoit doux & careſſant : La fille d'Agénor admiroit ſa beauté & ſa douceur ; cependant elle n'oſoit pas d'abord s'en approcher ; elle s'enhardit enfin & lui préſenta des fleurs. L'Amant, en les mangeant, lui baiſe les mains, & a bien de la peine à retenir les tranſports de la paſſion qui l'enflamme : Tantôt il ſe joue & bondit ſur l'herbe, quelquefois il ſe couche ſur le ſable. Europe raſſurée, le careſſe avec la main, pare ſes cornes de guirlandes de fleurs ; & ne s'imaginant pas que ce fût ſon amant, elle a la hardieſſe de monter ſur ſon dos. Jupiter s'étant alors avancé doucement du côté du rivage, met d'abord les pieds dans la Mer ; il s'avance enſuite un peu plus avant, & emporte ſa

proye. Europe tremblante, regarde le rivage qui s'éloigne; elle tient d'une main une corne du Taureau, elle s'appuye de l'autre sur son dos, & ses habits flottent au gré des Vents.

Explication de la quatorziéme Fable.

La Fable de Jupiter changé en Taureau pour enlever Europe, est un événement fort célébre dans l'Histoire, ainsi que nous le verrons dans la suite. Pour le bien entendre, il faut sçavoir qu'il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom de Jupiter; mais la confusion qui régnoit dans l'Histoire a répandu une obscurité impénétrable sur leurs avantures. Vossius (a) a assez bien réussi à les démêler. Selon cet Auteur, l'avanture de Niobé fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis Roy d'Argos, qui vivoit 1770. ans avant Jesus-Christ. Celle de Danaé doit être mise sur le compte de Jupiter Prétus, qui vivoit environ 1350. ans avant l'Ere Chrétienne. Celui qui enleva Ganyméde est Jupiter Tantale, qui régnoit environ le même temps. Celui qui fut pere d'Hercule, est celui qui trompa Léda sous la figure d'un Cygne. Enfin celui qui fait le sujet de cette Fable, est Jupiter Astérius Roy de Créte, dont le régne tombe sur l'année 1400. ans avant Jesus-Christ, plus de 200. ans avant la Guerre de Troye. Ce Prince, si nous en croyons Diodore de Sicile, étoit fils de Teutame, qui ayant épousé la fille de Crétéus, passa avec quelques Pélasgiens dans l'Isle de Créte, & en fut le premier Roy. Ce principe ainsi supposé, il est aisé de dépouiller la Fable, dont il s'agit, des or-

(a) *De idol.* Lib. 1. Cap. XIV.

nemens que le Poëte y a mêlés. Astérius, ayant oüi parler de la beauté d'Europe fille d'Agénor Roy de Tyr, équipa un Vaisseau pour l'enlever. L'usage d'enlever de force les personnes qu'on ne pouvoit pas obtenir par la voye de la négociation, étoit fort commun dans ces siécles grossiers, ainsi que nous l'apprenons d'Hérodote (*a*). Autre usage encore fort ordinaire dans ces temps-là ; les Vaisseaux portoient le nom des Animaux qui étoient représentés sur la proue. C'est ainsi que Virgile appelle ceux qui composoient la Flotte d'Enée, le Centaure, la Baleine, &c. & c'est ce que veut dire Ovide par ce vers (*b*) :

Navis & à pictâ classide nomen habet.

Le Vaisseau qui conduisoit Astérius, avoit sans doute sur la proue la figure d'un Taureau ; ce qui fit dire à ceux qui écrivirent cet événement, que Jupiter amoureux, oubliant sa grandeur & sa majesté, s'étoit revêtu, pour enlever sa maitresse, de la figure de cet animal. Paléphate (*c*), & après lui Tzetzès (*d*), prétendent que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'est que le Général des Troupes d'Astérius se nommoit *Taurus* ; mais je m'arrête à la premiére explication, qui est plus ancienne & mieux fondée. Celle de Bochart (*e*) paroîtroit fort ingénieuse, si l'on pouvoit toujours compter sur des Etymologies tirées des Langues, qui ne subsistent plus aujourd'hui. Ce sçavant Auteur croit que ce qui a donné lieu à la Fable dont il s'agit, est la double signification du mot *Alpha*,

(*a*) Liv. I. (*b*) *Ep. Heroïd.* On peut voir ce que j'ai dit plus au long sur le sujet des Dieux Pataïques dans mon II. Tome *de l'Explication des Fables* (*c*) *Choses incroyables*. (*d*) *In Alta.* (*e*) *Chan.* Lib. II. Cap. III.

ou

ou *Ilpha*, qui dans le Phénicien veut dire ou un Vaisseau, ou un Taureau, & que les Grecs, qui lisoient les Annales de ce peuple, ont pris dans le dernier sens.

Quoi qu'il en soit, Europe fut conduite dans l'Isle de Créte, où ayant épousé Astérius, elle en eut trois fils, Minos premier du nom, Rhadamanthe & Sarpédon, Princes dont les Histoires mêlées de Fables seront expliquées dans la suite. Europe fut fort considérée pendant son régne, & après sa mort on l'honora comme une Divinité. On établit en sa mémoire une Fête, qu'Héséchius nomme *Hellotie*, Ἑλλωτίαν, & comme dans les Apothéoses on changeoit les noms de ceux qu'on mettoit au rang des Dieux, on appella Europe Ἑλλωτὶς, nom que l'Auteur du grand Etymologicon traduit par celui de *Vierge*. Mais quelle apparence qu'on ait donné cette qualité à la mere de trois Princes ? Ainsi il vaut mieux dire avec Bochart (*a*), que ce mot vient du Phénicien *Hallots*, qui, selon ce sçavant Auteur, veut dire *Louange*, *Epithalame*, & qu'on a voulu marquer par-là qu'on avoit célébré son arrivée dans l'Isle de Créte & son mariage, par des vers & des chansons ; ce qui apparemment se renouvelloit tous les ans pendant sa vie, & fut continué après sa mort dans la Fête qu'on institua en son honneur, & qui fut nommée *Hellotie* ou *Epithalame*. Ce nom même, si nous en croyons Stéphanus (*b*), fut donné à la Ville de Gortys, où cette Fête avoit été instituée. Si l'on n'aime mieux dire toutefois que cette Fête qu'on célébroit à Corinthe en l'honneur de Minerve, qui étoit nommée *Parthenos*, la *Vierge*, étant passée dans la suite en

(*a*) *Loco cit.* (*b*) *De Urbibus*, *verbo* Ἑλλωτὶς.

Créte, y fut célébrée en celui d'Europe ; & cette conjecture n'eſt pas ſans fondement, les mêmes Fêtes ayant ſouvent changé d'objet, lorſque les Colonies les portérent dans les Pays étrangers.

SEMELE brulée par la foudre de JUPITER.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE TROISIÉME.

FABLE I.

ARGUMENT.

Jupiter ayant enlevé Europe, Agénor son pere ordonna à son fils de l'aller chercher, & de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus après avoir parcouru une partie de la Gréce, alla consulter l'Oracle, qui lui apprit qu'il devoit fonder une Ville dans l'endroit où il verroit une Genisse s'arrêter, & nommer ce Pays-là Béotie.

LE grand Jupiter étoit déja arrivé dans l'Isle de Créte, déja ce Dieu avoit quitté la figure de Taureau, il s'étoit fait connoître à Europe, lorsqu'Agénor, pere, en même temps, tendre & dénaturé, ordonna à Cadmus son fils de l'aller chercher, & de ne rentrer jamais

dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après avoir vainement cherché sa sœur, (car qui pourroit découvrir ce que Jupiter prend soin de cacher ?) évita par un bannissement volontaire les effets de la colére de son pere. Errant dans une Terre étrangére, il alla consulter l'Oracle d'Apollon, pour sçavoir dans quel Pays il iroit fixer sa demeure : *Vous trouverez*, lui dit l'Oracle, *dans un champ désert une Génisse qui n'a point encore porté le joug ni traîné la charue, suivez-la, & bâtissez une Ville dans le pâturage où elle s'arrêtera : vous donnerez à ce Pays le nom de Béotie.* A peine Cadmus étoit-il sorti de l'Antre d'Apollon, qu'il vit une Vache que personne ne gardoit & qui marchoit fort lentement ; il n'apperçut sur son cou aucune marque qui pût faire juger qu'elle eût porté le joug ; il la suivit, & marchant sur ses traces, il adoroit dans un respectueux silence le Dieu qui lui servoit de guide. Il avoit déja passé le fleuve Céphise & traversé les campagnes de Panope, lorsque la Génisse s'arrêta, & ayant levé la tête, elle remplit l'air de mugissemens : elle regarda ensuite ceux qui l'avoient suivie & se coucha sur l'herbe. Cadmus rendit graces à Apollon de cet heureux présage, & ayant baisé cette Terre étrangére, & adressé ses vœux aux Montagnes & aux Plaines du

Pays, il résolut d'offrir un Sacrifice à Jupiter, & ordonna à ses compagnons d'aller puiser de l'eau. Il y avoit dans le voisinage une antique Forêt que le fer n'avoit jamais entamée, au milieu de laquelle étoit un Antre couvert de ronces & d'épines, dont l'entrée faite en arcade étoit fort basse; il en sortoit de l'eau en abondance. Là étoit la retraite du Dragon de Mars; ce Monstre étoit horrible; sa tête étoit couverte d'écailles jaunissantes qui brilloient comme de l'or; le feu sortoit de ses yeux enflammés, & son corps paroissoit enflé du venin qu'il renfermoit. Il avoit dans la gueule trois rangs de dents extrêmement aigues, & trois langues qu'il remuoit avec une rapidité incroyable.

Explication de la première Fable.

LA Fable, qui représente Jupiter traversant la Mer sous la figure d'un Taureau, & se découvrant ensuite à Europe, vient d'être suffisamment expliquée. Mais comme il y a dans l'Histoire des traits particuliers qui conviennent à cette circonstance de la Fable, il est bon de les rapporter ici. Solin nous apprend qu'Europe arriva dans l'Isle de Créte par l'embouchure de la riviére qui passoit à Gortys, *Gortynam Lethæus amnis præterfluit, quo Europam Tauri dorso Gortynii ferunt vectitatam.* Les Grecs qui aimoient extrêmement les Fables, ayant remarqué sur cette Riviére des Platanes toujours verds, publiérent que ce fut sous un de ces Arbres,

que Jupiter consomma son mariage avec Europe, ce qui donna lieu dans la suite aux Habitans de Gortys, de frapper une Médaille. qu'on trouve aujourd'hui dans le Cabinet du Roy, où l'on voit d'un côté Europe assise tristement sous un Arbre moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel est une Aigle à qui elle tourne le dos. Et pour qu'on ne puisse pas douter que c'est cet événement qui fait le sujet de cette Médaille, la même Princesse y est représentée de l'autre côte assise sur un Taureau avec une bordure de feuilles de Laurier & la légende ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.

Apollodore nous a conservé la Généalogie d'Europe (a). Lybie, selon cet Auteur, eut deux enfans de Neptune, Bélus & Agénor. Ce dernier épousa Thélépassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phénix & Cilix, & une fille nommée Europe. Cependant il y a des Historiens, selon le même Auteur, qui assurent que cette Princesse étoit fille de Phénix, & petite fille d'Agénor.

N'oublions pas de dire ici que plusieurs Auteurs ont cru que cette Princesse avoit donné son nom à l'Europe; mais le sçavant Bochart croit, avec plus de raison, que cette partie du monde fut ainsi appellée à cause de la blancheur de ses Habitans. On pourroit cependant penser qu'Europe ayant été ainsi nommée à cause de son extrême blancheur, on auroit donné son nom à cette Partie du Monde dont les Habitans sont blancs. Il faut bien au reste que cette Princesse ait été extrémement blanche, quoique née dans un Climat fort chaud, puisque les Poëtes inventérent à ce sujet la Fable qui dit que la jeune Angelo, fille de Jupiter & de Junon, avoit dérobé le fard de sa mere pour le donner à Europe, qui s'en servit si heureusement, qu'elle

(a) Liv. III.

devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le Scoliaste de Théocrite.

FABLE II.

ARGUMENT.

Cadmus, pour rendre graces aux Dieux de l'accomplissement de l'Oracle, envoya ses Compagnons puiser de l'eau à la Fontaine de Mars, où ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit. Y étant allé lui-même il tua le Dragon; sema ses dents par le conseil de Minerve, & il en sortit des hommes armés qui s'entretuérent tous, à l'exception de cinq qui servirent à peupler la Ville de Thébes.

DÈs que les compagnons de Cadmus furent entrés dans ce sombre séjour, & qu'ils se furent mis en état de puiser de l'eau, le bruit qu'ils firent réveilla ce Dragon, qui sortant la tête de l'Antre, fit entendre des sifflemens horribles. Une subite frayeur se saisit de leur esprit, leur sang se glaça, & ils laissérent tomber les Urnes qu'ils avoient à la main. Le Dragon cependant se plioit & se replioit en mille maniéres effrayantes, & faisoit en bondissant des cercles d'une grandeur énorme; il lançoit

quelquefois en l'air la moitié de son corps, & plus élevé alors que les arbres de la Forêt, il jettoit ses regards de tous côtés; on auroit cru à le voir que son corps étoit aussi grand que celui du Dragon céleste, qui occupe l'espace qui est entre les Constellations des deux Ourses. Soit que ces infortunés Phéniciens se fussent mis en état de se défendre, ou qu'ils voulussent prendre la fuite, ou qu'enfin la crainte les eût rendus immobiles, il se jette à l'instant sur eux, déchire les uns avec ses dents, étouffe les autres en s'entortillant autour d'eux, ou les tue de son souffle empoisonné. Le Soleil étoit déja au milieu de sa carriére, lorsque Cadmus étonné de ne point voir revenir ses Compagnons, se mit en devoir de les aller chercher. S'étant couvert de la peau d'un Lion, il prit sa lance & son javelot, qui étoient ses armes ordinaires, mais son courage & sa valeur le rendoient encore plus redoutable que ses armes. Dès qu'il fut entré dans le Bois, & qu'il eut vû cet affreux Dragon couché sur les corps de ses fidéles compagnons, suçant leur sang & leurs playes: Chers amis, dit-il, ou votre mort sera vengée, ou je périrai comme vous. Il dit, & ayant pris une pierre d'une grosseur énorme, il la jetta sur ce Monstre avec tant d'impétuosité que les murailles & les Tours

mêmes les plus fortes en auroient été ébranlées; le Serpent n'en fut cependant point blessé; ses écailles ainsi qu'une forte cuirasse rendirent le coup inutile; mais quelque dure que fût sa peau, elle ne put résister au javelot qu'il lui lança, & qui étant entré par l'épine du dos pénétra jusques dans le fond de ses entrailles. La douleur rendit ce Dragon furieux, il replia sa tête sur son dos, il regarda sa blessure, mordit de rage ce javelot & s'efforça de l'arracher; mais il n'en put tirer qu'une partie, & le fer demeura dans son corps. La douleur de sa playe redoublant alors sa rage, les veines de son cou parurent enflées du venin qui y couloit en abondance, une écume blanchâtre sortoit de sa gueule empoisonnée; la Terre retentissoit du bruit de ses écailles, & l'air étoit infecté du souffle qu'il exhaloit. Tantôt il se recourbe en mille plis, tantôt il s'étend, & ressemble à une grande poutre: quelquefois faisant un nouvel effort, il s'élance avec le même bruit & la même impétuosité qu'un Torrent grossi par les pluyes, & renverse les arbres qui se trouvent à sa rencontre. Cadmus l'évite avec adresse, soutient ses attaques avec la peau de Lion, & l'empêche de s'approcher, en lui présentant la pointe de sa lance. Ce mouvement redouble la rage du Monstre; il s'efforce vainement de mordre le fer qui l'ar-

rête, & les nouvelles blessures qu'il se fait lui font vomir un sang venimeux qui souille la terre. Cependant comme il empêchoit en se retirant & en se retournant de diverses maniéres, que la lance qu'il tenoit avec ses dents n'entrât plus avant dans sa gueule, il n'en étoit encore blessé que légérement; mais Cadmus le pressant toujours de plus en plus, le suivit enfin jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un gros chêne, & lui enfonça sa Lance si avant, qu'il perça le Dragon & l'arbre même. Le Monstre tombe & fait plier par sa chûte l'arbre qui l'avoit arrêté; il s'en fallut peu même qu'il ne le renversât avec sa queue. Pendant que le Héros considéroit la grandeur énorme du Serpent qu'il venoit de vaincre, il entendit une voix inconnue qui lui disoit: *Pourquoi, fils d'Agénor, contemples-tu ainsi ce Serpent? on te verra un jour sous la même figure.* Cette menace le remplit d'épouvante, il en est troublé, il pâlit, un froid mortel le glace, & ses cheveux se hérissent sur sa tête. Alors Pallas qui le protégeoit descendit du Ciel, & lui ordonna de semer les dents de ce Dragon, l'assurant qu'il en naîtroit un nouveau peuple. Il obéït, il laboure la terre & y jette les dents du Monstre. Quelque temps après, (qui le croiroit!) les mottes de terre commencérent à se mouvoir; il en vit d'abord

ſortir des fers de lances, puis des caſques ornés de plumes, enſuite il apperçut les épaules, la poitrine & les bras armés de ces nouveaux Hommes: enfin il vit croître inſenſiblement cette étrange moiſſon de combattans. Ainſi ſortent les Figures d'une décoration qu'on déploye ſur un théâtre, on en voit d'abord paroître les têtes, enſuite le reſte du corps, & enfin les pieds qui touchent à terre. A la vûe de ces nouveaux ennemis, Cadmus étonné ſe diſpoſoit à prendre ſes armes, lorſqu'un de ces enfans de la Terre lui dit de s'arrêter & de ne point prendre parti dans cette Guerre civile. En finiſſant ces paroles, il perça d'un coup d'épée un de ſes freres, & tomba mort lui-même d'un coup de javelot qu'un autre lui lança; celui qui l'avoit tué ne lui ſurvécut pas longtemps; il perdit bien-tôt une vie qu'il venoit de recevoir. Une égale fureur commença alors à animer toute la Troupe, ces freres infortunés s'entretuérent les uns les autres, & ſouillérent de leur ſang la terre qui les avoit formés. Il n'en reſta que cinq. Echion qui étoit du nombre, ayant mis les armes bas, par l'ordre de Pallas, fit la paix avec ſes freres, & ils ſe donnérent une foi mutuelle. Ils devinrent les compagnons de Cadmus, qui les employa à bâtir la Ville que l'Oracle d'Apollon lui avoit ordonné de fonder.

Explication de la seconde Fable.

AGENOR ayant perdu sa fille, la fit chercher de tous côtés, & ordonna à ses enfans de s'embarquer, & de ne point revenir sans l'avoir trouvée. Ces Princes, ou n'ayant pu apprendre ce qu'elle étoit devenue, ou n'ayant pu la retirer des mains du Roy de Créte, n'osérent retourner en Phénicie, & s'établirent en différens Pays; Cadmus fixa son séjour dans la Béotie, Cilix dans la Cilicie, à laquelle il donna son nom, & Phénix dans l'Afrique, ainsi que nous l'apprend Hygin (*a*). Si nous voulons nous en rapporter à ce que dit Conon dans Photius (*b*), le véritable sujet du voyage de Cadmus étoit l'espérance qu'il avoit de conquérir quelques Etats en Europe, & d'y établir sa Colonie; l'enlévement de sa sœur n'étant que le prétexte de son éloignement. Quoi qu'il en soit, ce Prince ayant parcouru une partie de la Gréce, s'établit enfin dans la Béotie, où il fit bâtir la fameuse Ville de Thébes, sur le modéle de celle d'Egypte, dont il étoit originaire, ou, pour parler plus juste, il fit bâtir une citadelle qui fut appellée de son nom Cadmée, & jetta les fondemens de la Ville de Thébes bâtie par ses successeurs, & environnée de Murailles par Amphion. L'époque 7. des Marbres de Paros nous apprend ce que je viens de dire; on y lit que Cadmus fils d'Agénor ayant consulté l'Oracle, alla s'établir dans la Béotie, où il bâtit la Citadelle nommée Cadmée, pendant qu'Amphictyon régnoit à Athénes. *Cadmus Agenoris, filius Thebas advenit secundùm Oraculum, & Cadmeam condidit . . . regnante Athenis Amphictyone.* Sur quoi

(*a*) Fab. 178. (*b*) Nar. 37.

on peut consulter les Commentateurs de ces Marbres.

La Fable dit qu'ayant envoyé ses Compagnons pour puiser de l'eau à la Fontaine de Mars, ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit; que Cadmus, après l'avoir tué, sema ses dents, d'où sortirent des Hommes armés, qu'il jetta une pierre parmi eux, ce qui les troubla si fort qu'ils s'entretuérent tous, à la réserve de cinq, qui ayant fait alliance avec ce Héros l'aidérent à bâtir la Citadelle dont je viens de parler.

Ceux qui ne veulent pas approfondir ces sortes de matiéres, se contentent de dire après Paléphate (*a*) & quelques autres, que ce Dragon étoit un Roy du Pays, nommé Draco, fils de Mars, que ses dents mystérieuses étoient ses Sujets, qui se ralliérent après sa défaite, que Cadmus les fit tous périr, excepté Ectonius, Edéus, Hypérénor, Pélore & Echion, qui se rangérent de son parti; ou bien avec Héraclite; que Cadmus tua en effet un Serpent qui causoit beaucoup de desordres dans la Béotie; ce qui étoit assez ordinaire dans les Pays où l'on alloit établir quelque Colonie; mais le fameux Bochart (*b*), & après lui M. le Clerc dans ses remarques sur Hésiode, croyent que la Fable vient de ce qu'un même mot Phénicien signifie *les dents d'un Serpent*, ou bien *des javelots garnis d'airain*, & celui qui signifie le nombre de *cinq*, signifie aussi *armé*. Ainsi les Grecs qui écrivoient l'histoire de leur Fondateur sur les Annales Phéniciennes, au lieu de dire que Cadmus, arrivant dans le Pays avoit armé ses Soldats de javelots garnis d'airain, de casques & de cuirasses, ce qui étoit alors tout-à-fait nouveau dans la Gréce, ils aimérent mieux dire, à l'aide de l'équivoque, & cela étoit bien

(*a*) *L. cit.* (*b*) *Chan.* Liv. I. Ch. XIX.

plus de leur goût, qu'il avoit cinq compagnons nés des dents d'un Serpent; car le sçavant Auteur que j'ai cité prétend que la même phrase Phénicienne pouvoit signifier également une troupe d'hommes armés de javelots d'airain & une troupe d'hommes nés des dents d'un Serpent. Certainement cette explication est très-ingénieuse, & l'on peut la confirmer par un trait d'histoire qui lui ressemble fort. Psammitichus, dit Hérodote (a), ayant été relégué dans des Marais, fit consulter l'Oracle de Latone, où il apprit qu'il seroit rétabli par des hommes d'airain sortis de la Mer, ce qui lui parut d'abord une chimére. Cependant quelques années après, des Soldats Ioniens qui avoient été obligés de relâcher en Egypte parurent sur le rivage avec leurs armes & leurs cuirasses d'airain. Ceux qui les apperçurent rapportérent au Roy que des hommes armés de cuirasses pilloient la campagne. Ce Prince comprit alors le sens de l'Oracle, & ayant fait alliance avec eux, il remonta sur le trône. Ces hommes d'airain sortis de la Mer, & ces autres sortis de la Terre, ne sont autres que des Soldats qui aidérent Cadmus & Psammitichus à rétablir leurs affaires: & ce qui confirme la conjecture de Bochart, c'est que ce fut Cadmus qui porta en Gréce, ou qui inventa l'usage des Cuirasses & des Javelots. Cependant je croi que, sans un si grand rafinement, on peut penser que ces hommes sortis de la Terre & des dents d'un Dragon, étoient des gens du Pays, que Cadmus trouva le moyen de mettre dans ses intérêts, & qui l'ayant aidé à se défaire de ses ennemis, lui servirent dans la suite à bâtir la Citadelle qui le mit à couvert des insultes de ses ennemis. Ainsi lorsqu'Apollodore dit que, pour expirer le meurtre du Dragon, Cadmus fut obligé

(a) Lib. II.

de servir Mars pendant un an, & que l'année d'alors en avoit huit; c'est qu'apparemment ce Héros rendit des services importans à ses nouveaux alliés, avant que d'en recevoir de leur part (a).

On est accoutumé en lisant les Poëtes de trouver des Dragons pour Gardiens des choses les plus précieuses; telles que la Toison d'Or, les Pommes des Hespérides, la Fontaine de Mars, &c. La plûpart des Mythologues prétendent que c'étoit des Hommes de ce nom qui avoient gardé ces précieux Trésors; mais cette idée est une nouvelle Fable qu'on a ajoutée aux anciennes. Il vaut mieux penser que le Dragon étant un Animal aussi redoutable que clairvoyant, dont le nom même semble être dérivé de celui de *δρακεῖν*, *perspicere*, il n'est pas étonnant qu'on l'ait préposé à la garde des choses les plus précieuses.

(a) *Apollod.* Lib. III.

FABLE III.

ARGUMENT.

Diane fatiguée de la Chasse, se baigne avec ses Nymphes dans la Vallée de Gargaphie, où Actéon la voit par hazard.

LA Ville de Thébes étoit déja florissante; votre exil, Cadmus, étoit la source de votre bonheur; vous étiez devenu le Gendre de Mars & de Vénus. Outre une alliance si illustre, votre Epouse vous avoit donné un grand nombre d'Enfans, & vos Petits-Fils

croiſſoient ſous vos yeux ; mais il faut attendre le dernier jour de la vie de l'homme pour juger de ſon bonheur, perſonne avant la mort ne peut ſe dire parfaitement heureux. Dans le ſein méme de la félicité, votre Petit-Fils fut la premiére cauſe de vos malheurs; il fut changé en Cerf & dévoré par ſes propres Chiens. Si l'on veut ſçavoir la cauſe de cette triſte avanture, le hazard fit toute ſa faute; l'erreur devoit-elle le rendre criminel? Il avoit déja tué pluſieurs Bêtes ſauvages ſur le Mont Cythéron, & le Soleil étoit au milieu de ſa courſe, lorſqu'il rappella ſes Compagnons qui couroient encore au travers le Bois : Nos Filets & nos Javelots, leur dit-il, ſont teints du ſang d'un grand nombre d'Animaux que nous avons pris ; nous devons être contens de notre Chaſſe ; demain lorſque l'Aurore raménera le jour, nous recommencerons la Chaſſe; la chaleur exceſſive nous invite au repos; pliez les toiles & ne vous fatiguez pas davantage.

On lui obéit, & l'on ne ſongea qu'à ſe repoſer. Près de-là étoit la Vallée de Gargaphie : ce lieu ombragé de Pins & de Cyprès étoit conſacré à Diane. Dans le fond étoit un Antre ſombre & obſcur ; quoiqu'il eût été formé par la ſeule Nature, on l'auroit pris aiſément pour un ouvrage de l'Art. L'on y voyoit une Voûte de rocailles & de pierres

ponces ;

ponces; à la droite de cette Arcade couloit avec un doux murmure une Fontaine d'eau claire, entre deux rives couvertes d'herbe & de gazon. La Déesse des Forêts, quand elle étoit fatiguée de la Chasse, venoit ordinairement se baigner dans ce charmant Ruisseau. Ce jour-là, lorsqu'elle y fut arrivée, elle donna à celle des Nymphes qui avoit accoutumé de porter ses armes, son Arc, ses Fléches & son Carquois: Une autre la deshabilla. Il y en eut deux qui lui défirent sa chaussure, pendant que Crocalé, Fille du Fleuve Isméne, qui étoit la plus adroite de toutes, lui attachoit ses cheveux qui flottoient sur son sein, Nyphéle, Hyale, Rhanis, Psécas & Phile puisoient de l'eau dans des Urnes qu'elles répandoient sur la Déesse. Cependant Actéon, qui, après avoir interrompu sa Chasse, se promenoit dans le Bois sans tenir de route certaine, fut conduit par son mauvais destin dans le lieu où cette Déesse se baignoit; il ne fut pas plutôt arrivé près de la Fontaine, que les Nymphes se voyant exposées nues aux regards d'un homme, frappent leurs poitrines, remplissent la Forêt de cris & se rangent autour de Diane pour la cacher; mais la Déesse plus grande qu'elles, les passoit encore de toute la tête. Telle qu'est la couleur des Nuées, lorsque le Soleil leur étant opposé les frappe

de ses rayons, ou celle de la naissante Aurore : telle fut la rougeur qui parut alors sur le visage de Diane, lorsqu'elle se vit en l'état où elle étoit, en présence d'un homme.

Explication de la troisiéme Fable.

L'INTERVENTION des Dieux a fait dans tous les temps le sublime & le merveilleux de la Poësie; & il faut avouer que le merveilleux & le sublime y ont été peu ménagés. Il y a peu d'événemens dans les Ouvrages des Poëtes, qui ne soient conduits par quelque Divinité. S'ils avoient pensé sur ce sujet aussi sagement qu'Horace (*a*) *nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus*, ils auroient souvent moins dégradé leurs Dieux qu'ils n'ont fait. Il est vrai que les Mythologues prétendent prouver par le mélange des Dieux & des Hommes, que les Poëtes ont voulu nous marquer la providence de ces mêmes Dieux, qui veilloient sur toutes nos actions; mais quelle providence! Une providence inquiéte, chagrine & vindicative. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples qui rendroient cette proposition entiérement évidente; mais sans sortir de la Fable qui fait le sujet de cette Explication, Ovide ne nous représente-t-il pas Diane se vengeant de la maniére du monde la plus cruelle de l'indiscrétion d'un jeune Prince, qui l'avoit vûe dans le Bain? Je parlerai de cet événement dans l'Article suivant. Il faut dans celui-ci dire quelque chose de cette Diane qui en fait le sujet.

Cicéron (*b*) nomme plusieurs Déesses qui ont porté ce nom. La premiére étoit Fille de Jupiter &

(*a*) *Art. Poët. vs.* 191. (*b*) *De Nat. Deorum*, Liv. III.

de Proserpine, la seconde de Jupiter troisiéme & de Latone; la troisiéme étoit Fille d'Upis & de Glauce, & celle-ci porte souvent, parmi les Grecs, le nom de son Pere. Strabon (*a*) parle d'une autre Diane nommée Britomartis qui étoit Fille d'Eubalus & qui aimoit fort la Chasse. Cet Auteur ajoute que comme elle fuyoit Minos, qui en étoit amoureux, elle se jetta dans la Mer, & fut prise dans les Filets de quelque Pêcheur: ce qui, selon Vossius, lui fit donner le nom de *Dictynna*; mais j'aime mieux croire qu'elle prit ce nom du Mont Dicté, ou, comme le prétend Solin, parce qu'il signifie une Vierge douce & humaine (*b*).

Ces Auteurs n'ont apparemment entendu parler que des Dianes de la Gréce. L'Egypte en reconnoissoit de plus anciennes, & si l'on veut remonter à l'origine de cette Divinité, c'étoit la Lune elle-même qui étoit honorée sous le symbole de Diane. Ainsi l'Isis des Egyptiens est la premiére de toutes les Divinités, qui ont représenté cette Planete. Je n'entrerai pas plus avant dans cette Mythologie, qui a été traitée à fond par Vossius (*c*), & dont on trouve toutes les images dans le Pere Montfaucon, (*d*) mais je dois ajouter ici que l'avanture qui fait le sujet de notre Fable peut être mise sur le compte de la Diane Britomartis qui aimoit fort la chasse, ou plutôt c'est elle qu'Ovide a eu en vûe dans l'Episode qu'il mêle à l'Histoire d'Actéon.

(*a*) Lib. X. (*b*) Voyez Casaubon sur Solin. (*c*) *De Orig. Idolol.* (*d*) *Ant. expl.* Tome I. page 147. & suiv.

SUITE DE LA III^e. FABLE.

ARGUMENT.

Actéon, petit-fils de Cadmus, est métamorphosé en Cerf, & déchiré par ses Chiens, pour avoir vû Diane lorsqu'elle se baignoit avec ses Nymphes.

QUOIQUE Diane fût entourée de ses Nymphes, elle ne laissa pas de détourner les yeux & de se cacher le visage. Au défaut de ses fléches, dont elle auroit bien voulu alors pouvoir se servir, elle prit de l'eau avec la main, & l'ayant jettée sur la tête d'Actéon, elle prononça ces paroles, qui étoient le présage de son malheur : *Va maintenant, si tu le peux, te vanter d'avoir vû Diane dans le Bain.* Elle n'en dit pas davantage, & dans le moment la tête de ce Prince se couvre d'un bois de Cerf, son cou & ses oreilles s'allongent, ses mains se changent en pieds, ses bras deviennent des jambes longues & menues, & tout son corps est couvert d'un poil tacheté. Une secrette timidité dont son cœur est saisi, l'obligeant de prendre la fuite, il est étonné de voir qu'il court avec tant de vîtesse. Dès qu'il eut apperçu sa tête dans un Ruisseau, Ah !

malheureux que je suis! auroit-il voulu dire, mais il ne trouva point de paroles pour s'exprimer; au défaut de la voix, ses soupirs & ses larmes marquérent toute sa douleur; car il avoit encore conservé toute sa connoissance. Que fera-t-il maintenant? Retournera-t-il dans le Palais de son Pere, ou se tiendra-t-il caché dans le fond des Forêts? Il demeure partagé entre la crainte & la honte. Tandis qu'il délibéroit, ses Chiens l'apperçurent. Mélampe excellent Chien de Crête & Ichnobate qui étoit venu de Sparte, marquérent en aboyant qu'ils étoient sur les voyes; les autres les suivirent avec une vîtesse qui égaloit celle du vent; Pamphague, Dorcée, Oribase, tous Chiens d'Arcadie, le robuste Nébrophon, Théron aussi furieux que Lélaps, le léger Ptérélas, Agré qui avoit le nez excellent, Hylée qu'un Sanglier avoit blessé depuis peu, Napé engendré d'un Loup, Pœménis qui gardoit autrefois les troupeaux, Harpye avec ses deux petits, Ladon excellent basset de Sycione, Dromas, Canacé, Sticté, Tigris, Alcé, le blanc Leucon, le noir Asbole. Lacon le plus fort, & Aëllo le plus vîte de toute la Meute, Thoüs, Lyciscas avec Cyprius, le noir Harpale qui avoit une marque blanche sur le front, Mélanée, Lachné au poil hérissé, Labros & Agriode qui venoient

Mégare, trouva Diane qui se baignoit avec ses Nymphes. La nouveauté du spectacle le fit approcher : pour punir sa témérité, la Déesse le métamorphosa en Cerf, & il fut dévoré par ses propres Chiens. Cet événement est parfaitement bien représenté dans une Antique du Cabinet Maffey. Diane y est distinguée par le Croissant qu'elle porte sur la tête. On la voit jetter de l'eau sur le malheureux Actéon, dont la tête paroît déja celle d'un Cerf, conformément à Ovide qui fait ainsi commencer la métamorphose. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'Actéon paroît habillé en Guerrier, & non pas en Chasseur ; mais il est représenté de même dans une autre Antique du Cabinet de Brandebourg ; & il y a bien de l'apparence que dans les temps héroïques l'habillement de Chasse n'étoit pas différent de celui de Guerre. Pour ce qui regarde le fond de cette Fable, il y a des Auteurs qui prétendent qu'Actéon fut véritablement dévoré par ses Chiens qui étoient devenus enragés ; d'autres disent seulement que ce Prince s'étant ruiné par les dépenses qu'il fit pour avoir des Chiens, on publia qu'il en avoit été dévoré. Diodore de Sicile (*a*), après Euripide (*b*), semble avoir plus approché de la vérité, lorsqu'il dit qu'Actéon avoit marqué quelque mépris pour Diane, & avoit voulu manger des viandes qui lui avoient été offertes en sacrifice. La punition qu'en prend la Déesse est une Episode assez ordinaire aux Poëtes dans ces sortes d'occasions. L'orgueil & l'impiété attirérent tous les malheurs de la Famille de Cadmus, & le Prince luimême ne fut chassé de ses Etats, comme je le dirai dans la suite, que pour s'être opposé aux Cérémonies que les Grecs avoient mêlées dans le Culte de Bacchus, qui s'étoit introduit de son temps dans la Gréce.

(*a*) Lib. IV. (*b*) *In Bacchis*.

Apollodore

Apollodore nous apprend qu'Actéon avoit été l'Eleve de Chiron, & qu'il mourut sur le Mont Cythéron pour avoir vû Diane dans le Bain, quoiqu'Acusilaüs prétende que c'est pour avoir eu trop de tendresse pour Sémelé. Cet Auteur ajoûte que les Chiens qui l'avoient dévoré moururent de tristesse. Il nous a même conservé les noms de ces Chiens; mais ils sont extrêmement corrompus. Il est vrai cependant qu'Ovide a tiré ces noms des Auteurs Grecs. L'un s'appelle le Gourmand, l'autre la Tempête, l'Abboyeur, le Loup, le Noir, le Tigre; ainsi des autres, dont on peut voir la signification dans les Commentateurs.

FABLE IV.

ARGUMENT.

Junon jalouse de Sémelé, va la trouver sous la figure de Beroé, & lui inspirant de la défiance contre Jupiter, l'oblige de demander à ce Dieu qu'il vienne la visiter avec tout l'appareil de grandeur & de majesté avec lequel il s'approche de son épouse. Jupiter étant venu la voir avec la foudre à la main, met le Palais en feu, & Sémelé périt dans cet embrasement.

ON parla beaucoup de cette vengeance: elle parut aux uns trop cruelle; d'autres la louérent & la trouvérent digne d'une Déesse aussi chaste que Diane. Chacun ap-

puyoit son sentiment de bonnes raisons. Junon sans se mettre en peine ni d'approuver, ni de blâmer cette action, fut la seule qui se réjouit du malheur arrivé à la Famille de Cadmus. La haine qu'elle avoit conçûe contre Europe, lui faisoit haïr toute sa postérité. Un nouveau sujet de jalousie venoit encore d'augmenter son désespoir. Elle voyoit avec chagrin que Sémelé, Maîtresse de Jupiter étoit enceinte. Pourquoi me plaindre tant de fois, dit-elle; à quoi m'ont servi tous mes emportemens? C'est à ma Rivale qu'il faut m'en prendre; c'est elle qui doit périr: oui, elle périra, si je suis Reine, la Sœur & l'Epouse de Jupiter; du moins je suis encore sa Sœur. Mais peut-être que cette Belle s'en est tenue à une simple galanterie, & qu'elle n'a pas deshonoré mon lit: non, elle est enceinte, il ne me manquoit plus que cet affront, l'état où elle est prouve trop son crime, & ce qui jusqu'ici n'est arrivé qu'à moi, elle veut donner des Enfans à Jupiter. Puisque c'est sa beauté qui la rend vaine; ce seront ces mêmes charmes qui la feront périr: que l'on ne me regarde plus comme la Fille de Saturne, si la Foudre de son Amant ne la précipite dans le fond du Tartare. Après ce discours la Déesse se leve de dessus son Trône, se couvre d'un nuage & descend au Palais de Sémelé. Avant que de sortir du nuage qui la

cachoit, elle prit la forme d'une vieille Femme ; elle couvrit ſa tête de cheveux blancs, rendit ſa peau toute ridée, marcha d'un pas chancelant, & emprunta une voix caſſée : on l'auroit priſe en cet état pour Béroé, Nourrice de Sémelé. Après avoir entretenu long-temps cette Princeſſe de choſes indifférentes, elle fit adroitement tomber la converſation ſur Jupiter : Plût au Ciel, dit-elle, que ce ſoit Jupiter lui-même qui vous aime ! Mais je crains tout pour vous : combien de jeunes perſonnes ont été trompées par de ſimples mortels, qui avoient emprunté le nom de quelque Dieu ! S'il eſt vrai que Jupiter ſoit votre amant, qu'il vous en donne des marques certaines, qu'il le faſſe connoître ; qu'il vienne vous voir avec la même Majeſté qui l'accompagne lorſqu'il s'approche de Junon ; qu'il prenne pour vous raſſurer, tout l'appareil de ſa grandeur. La Fille de Cadmus perſuadée pas ce diſcours, dont elle ne pénétroit par la malignité, demanda à Jupiter une grace, ſans la lui ſpécifier. Vous pouvez demander, lui dit ce Dieu, tout ce que vous voudrez, vous ne ſerez point refuſée, & afin que vous n'en doutiez pas, j'en jure par le Styx, ce Dieu ſi redoutable aux autres Dieux, dont il eſt le Souverain. Sémelé au comble de ſa joye, ne ſçavoit pas combien ſa deman-

de lui ſeroit fatale. Quand vous viendrez me voir, lui dit-elle, paroiſſez avec toute la Majeſté dont vous êtes revêtu, lorſqu'en qualité d'Epoux vous approchez de Junón. Jupiter voulut lui fermer la bouche pour l'empêcher d'achever ſa demande ; mais il n'en étoit plus temps.

Explication de la quatriéme Fable.

EURIPIDE (*a*), Orphée (*b*) & Ovide après eux, racontent que Jupiter étant amoureux de Sémelé Fille de Cadmus, Junon qui en fut jalouſe, prit la figure de Béroé Nourrice de ſa Rivale, pour lui inſpirer cette défiance qui la perdit; Jupiter, qui la vint voir avec ſes Foudres, l'ayant réduite en cendres. Quelque galanterie qu'eut cette Princeſſe avec un Prince nommé Jupiter, & qui eut une fin tragique, donna lieu à cette Fable, ſans qu'on puiſſe en rien dire de plus particulier. Pauſanias nous apprend ſeulement dans ſes Laconiques, que Cadmus irrité contre ſa Fille, l'expoſa ſur la Mer avec ſon Fils, & qu'ils s'arrêtérent ſur les rivages d'Oreate ancienne Ville de Laconie, où l'on trouva Sémelé morte dans une eſpéce de coffre, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Quoi qu'il en ſoit, l'Enfant dont elle accoucha, & que Jupiter retira de ſon ſein, pour le porter dans ſa cuiſſe, fut nommé Bacchus ; mais il faut bien diſtinguer le petit-Fils de Cadmus, de l'ancien Bacchus d'Egypte, dont nous parlerons dans une autre occaſion.

Sémelé fut miſe après ſa mort au rang des Dieux ſous le nom de Thyoné, ainſi que le dit Apollo-

(*a*) *In Bacchis.* (*b*) *Hymn. in Dionyſ.*

dore (*a*), qui nous apprend que Bacchus son Fils étant descendu aux Enfers l'en avoit retirée, & étoit monté avec elle dans le Ciel, où, selon Nonnus, elle conversoit avec Diane & Minerve, & mangeoit avec Jupiter, Mercure, Mars & Venus. L'Auteur que nous avons sous le nom d'Orphée, donne à Sémelé le nom de Déesse, & de Reine de tout le Monde, Παγβασιλείαν. Cependant il ne paroît pas que son Culte ait été fort en vogue, & nous n'en voyons aucune trace dans l'Antiquité, si ce n'est peut-être dans une pierre gravée & publiée par Béger (*b*), où on lit cette Inscription, dont le sens est, *les Démons tremblent au nom de Sémelé.* Je ne sçai au reste ce que veut dire Philostrate lorsqu'il avance que Sémelé ayant été brûlée à l'arrivée de Jupiter, son Image étoit montée au Ciel, mais qu'elle étoit fort obscure. J'ai dit que Sémelé avoit été nommée Thyoné, lorsqu'elle fut mise au rang des Dieux; sur quoi il est bon de remarquer en passant, que lorsque quelqu'un étoit ainsi déifié, on changeoit ordinairement son nom; Ino devenue Déesse de la Mer, fut nommée Leucothée, Mélicerte prit le nom de Palémon; Circé celui de Marica, Romulus celui de Quiris, ainsi des autres.

(*a*) Lib. III. (*b*) *Spicil.* 48.

FABLE V.

ARGUMENT.

Sémelé visitée par Jupiter, comme il le lui avoit promis, brûle, pour ainsi dire, entre ses bras, & ne pouvant supporter des feux si violens, elle meurt. Naissance de Bacchus, son éducation & sa nourriture. La dispute de Jupiter & de Junon est décidée par Tirésias, qui avoit été homme & femme.

TOUT PUISSANT qu'est Jupiter, il n'étoit pas en son pouvoir de faire que Sémelé n'eût point souhaité cette faveur, ou qu'il n'eût point juré de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Enfin accablé de douleur & de tristesse, & poussant un profond soupir, il remonta au Ciel, où il rassembla les Nuages, la Pluye, le Tonnerre, les Eclairs & sa Foudre dont les coups sont toujours assurés. Il tâcha, autant qu'il put, de diminuer la force de cette redoutable Foudre; il n'eut garde de prendre celle dont il avoit foudroyé Typhée; elle lui parut trop terrible; il en est d'une autre espéce, ausquelles les Cyclopes qui les forgent donnent moins d'ardeur, moins de feu, moins de vivacité: ce sont celles que

les Dieux nomment Foudres de la seconde espece. Il en prit une de celles-ci, & descendit avec toute sa majesté dans le Palais de Sémelé. Une simple Mortelle pouvoit-elle résister à tout cet éclat ? Aussi Sémelé futelle réduite en cendres. Jupiter eut cependant le temps de retirer l'Enfant dont elle étoit enceinte, & , si on doit le croire, il l'enferma dans sa cuisse, pour l'y laisser le temps qu'il auroit dû être dans le sein de sa Mere. Lorsque cet Enfant fut né pour la seconde fois, Ino sa Tante l'éleva en secret; puis elle le donna aux Nymphes de Nisa, qui le cachérent dans leur Antre, & prirent soin de son éducation.

Pendant que les affaires de la Terre étoient ainsi ménagées par cette fatale Destinée qui en régle tous les événemens, & que les jours du jeune Bacchus étoient en sûreté: on raconte que Jupiter ayant un jour noyé dans le Nectar les soins qui l'occupoient, & que Junon étant aussi de bonne humeur, il lia avec elle une conversation badine & agréable. Oui, lui dit-il, je soutiens que les Femmes ont plus de plaisir que les Hommes dans le commerce de l'Amour. Junon lui répondit qu'elle n'étoit point de son sentiment; il fallut prendre un Juge, & ils convinrent de s'en rapporter à Tirésias qui avoit goûté les plaisirs de l'Amour sous

les deux Sexes ; car ayant un jour trouvé dans un Bois deux Serpens accouplés, & les ayant frappés avec ſon bâton, choſe admirable ! il fut ſur le champ métamorphoſé en Femme : ayant trouvé, au bout de ſept ans, les deux mêmes Serpens, il faut que j'éprouve, leur dit-il, ſi les bleſſures qu'on vous fait ont le pouvoir de faire changer de Sexe ; il les toucha encore de ſon bâton, & reprit ſa premiére figure. Telle eſt l'hiſtoire de ce Tiréſias, qui fut pris pour Juge dans une affaire auſſi peu ſérieuſe : il fut de l'avis de Jupiter. Junon piquée de cette déciſion au-delà de ce qu'on peut dire, & de ce que la choſe méritoit, punit ſon Juge, en le privant de l'uſage des yeux ; mais Jupiter pour le dédommager de cette perte, (car un Dieu ne peut détruire l'ouvrage d'un autre Dieu) lui donna le pouvoir de pénétrer dans l'avenir, réparant ainſi, par cet avantage, le mal que Junon lui avoit fait.

Explication de la cinquiéme Fable.

CETTE Fable ne demande point d'autre explication, après ce que nous venons de dire. Car quoique tous les Anciens ſoient d'accord que Jupiter, ayant viſité Sémelé avec ſes Foudres, l'avoit réduite en cendres elle & ſon Palais, nous ne trouvons aucun Monument ancien qui nous repréſente cet événement. On voit ſeulement ſur un Vaſe, publié par M. Spon, Mercure qui préſente le petit Bacchus nouveau né à une Nymphe que cet Auteur croit être Leucothée.

FABLE VI.

ARGUMENT.

La Nymphe Echo, cherchant à amuſer Junon, pour donner le temps aux Maîtreſſes de Jupiter de s'évader, fut changée en voix, & ſouffrit dans la ſuite tous les mépris de Narciſſe dont elle étoit amoureuſe.

TIRESIAS s'étoit déja rendu célébre dans toute la Béotie par les Oracles qu'il rendoit aux Peuples qui venoient le conſulter. La belle Liriope fut la premiére qui éprouva la certitude de ſes Réponſes. Le fleuve Céphiſe qui en avoit été amoureux, l'ayant enfermé un jour dans une eſpéce de Labyrinthe que forment ſes Eaux, lui fit violence, & la rendit Mere d'un Fils qui étoit ſi beau, qu'il devint même dès ſa plus tendre enfance l'objet de l'amour de toutes les Nymphes qui le virent. Il fut nommé Narciſſe. Sa Mere étant allée conſulter Tiréſias ſur la deſtinée de cet enfant, lui demanda s'il parviendroit à une longue vieilleſſe ; & elle apprit qu'il vivroit fort long-temps, s'il ne ſe voyoit pas lui-même. Cette réponſe parut frivole, & on la crut

telle pendant long-tems ; mais enfin l'événement, la maniére dont Narcisse perdit la vie, & la singularité de sa passion n'en firent que trop connoître la vérité. Narcisse avoit déja atteint l'âge de seize ans : à la beauté d'un Enfant il joignoit les graces d'un jeune Homme, & l'on ne pouvoit le voir sans l'aimer : mais sa beauté le rendoit si fier, & lui inspiroit tant d'orgueil, qu'il méprisoit également & les Nymphes & les jeunes gens qui cherchoient à lui plaire. Cette Nymphe qui aime tant à parler, & qui ne sçauroit jamais parler la premiére, ni se taire quand les autres parlent, Echo l'apperçut un jour à la Chasse. Semblable aux autres Nymphes, elle n'étoit pas une simple voix, comme elle l'est aujourd'hui ; elle étoit cependant dès lors également causeuse, & avoit le défaut de ne répéter que les derniéres paroles qu'elle entendoit. C'étoit ainsi que Junon l'avoit punie. Lorsque cette Déesse cherchoit à surprendre Jupiter avec quelqu'une de ses Maîtresses, Echo l'amusoit à dessein par de longs discours, afin de leur donner le temps de s'évader. Junon s'étant apperçûe de cet artifice : Je ferai en sorte, lui dit-elle, que cette langue, dont vous abusez pour me tromper, vous sera d'un très-petit usage. l'effet suivit de près la menace, & Echo depuis ce temps-là, ne répéte plus que les

dernières paroles qu'elle entend. Ayant rencontré un jour Narcisse à la Chasse, elle en devint éperdûment amoureuse, & se mit à le suivre, sans cependant se laisser voir. Tel que le souffre qui s'enflamme à l'approche d'une torche allumée, son cœur s'embrase à mesure qu'elle suit les pas de son Amant. Combien de fois forma-t-elle la résolution de lui découvrir son amour, & d'employer les larmes & les paroles les plus touchantes pour le rendre sensible! Mais la situation où la colére de Junon l'a mise ne lui permet pas de commencer : tout ce qu'elle peut faire, c'est de lui répondre s'il commence lui-même. Narcisse s'étant égaré & ne voyant aucun de ses gens, se mit à crier, y a-t-il quelqu'un près de moi? Echo répondit, *moi*. Cette voix l'étonne, il jette les yeux de tous côtés sans rien appercevoir; approchez donc, dit-il, d'un ton élevé. Echo répéte les mêmes paroles, *approchez donc*; il regarde encore avec plus d'attention, & comme personne ne venoit, pourquoi me fuyez-vous donc, dit-il? *me fuyez-vous donc*, lui répondit Echo. Comme cette voix continuoit à l'entretenir dans la même erreur, joignons-nous, dit-il. Echo, qui ne pouvoit répondre à rien de plus touchant pour elle, dit, *joignons-nous*. Sur cela elle se mit à le suivre hors du Bois dont il étoit

ſorti, eſpérant enfin de ſe jetter à ſon cou. Narciſſe cherchant à ſe débarraſſer d'elle, ne croyez pas, lui dit-il, que je vous aime: La Nymphe répéta ces derniers mots, *je vous aime.* Honteuſe & confuſe des refus de ſon Amant, Echo ſe retira dans le fond des Bois, & alla ſe cacher dans les lieux les plus épais. Depuis ce temps-là elle n'habite plus que les Antres & les Rochers. Là, conſumée par le feu de ſon amour, & dévorée par le chagrin que les refus de Narciſſe lui avoient cauſé, elle tomba dans une langueur mortelle, & devint ſi maigre & ſi défaite, qu'il ne lui reſta que les os & la voix: ſes os même furent changés en Rochers, & elle n'a plus que cette voix qu'on entend dans le fond des Forêts & des Cavernes où elle ſe tient cachée.

Toutes les autres Nymphes qui avoient voulu plaire à Narciſſe, avoient eſſuyé les mêmes mépris que la belle Echo. Puiſſe-t-il, lui dit un jour une aimable perſonne qui ne pouvoit plus ſupporter ſes dédains, puiſſe-t-il lui-même éprouver toutes les rigueurs de l'Amour, & ne poſſéder jamais l'objet de ſa tendreſſe! La Déeſſe Némeſis écouta une priére ſi juſte, & l'exauça. Dans une Vallée charmante étoit une Fontaine dont l'eau extrêmement claire n'avoit jamais été troublée ni par les Bergers ni par

les Troupeaux : Environnée d'un gazon toujours verd, l'ombre des Arbres la défendoit contre l'ardeur du Soleil. Invité par la beauté d'un lieu si charmant, Narcisse, que la chasse & la chaleur avoient extrêmement fatigué, vint un jour s'y reposer. Comme il vouloit y éteindre sa soif, il fut attaqué tout d'un coup d'une autre espéce de soif bien plus dangereuse.

Explication de la sixiéme Fable.

POUR expliquer la Fable d'Echo, je ne sçai si je n'aurois pas plûtôt fait de recourir à la Physique qu'à l'Histoire. Car quand il seroit vrai, comme le dit Ovide, que cette Nymphe étoit la Confidente de Jupiter, & qu'elle amusoit Junon pendant qu'il faisoit l'amour ; quand nous sçaurions encore que cette Nymphe devint amoureuse de Narcisse dont les mépris la réduisirent enfin à se retirer dans le fond des Antres & des Rochers, où desséchée entiérement par l'ardeur de sa passion, elle ne conserve plus que la voix ; on n'en seroit guére plus avancé. Ainsi il vaut mieux dire que les Poëtes qui animoient tout, avoient inventé cette Fable, pour expliquer ce Phénoméne d'une maniére ingénieuse. Car dans les Poëtes, comme le remarque fort bien M. Despreaux,

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,
Chaque Vertu devient une Divinité ;
Minerve est la Prudence & Venus la Beauté.
Echo n'est plus un Son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse, &c.

il voit sans se lasser cette trompeuse beauté qui l'a séduit, & il ternit l'éclat de ses yeux à force de les contempler : Seulement il se leve quelquefois pour un moment ; & les bras étendus, il parle ainsi aux Arbres d'alentour : » Vous qui avez été tant de fois » témoins des ardeurs les plus vives, & » qui avez si souvent servi d'asyle aux » Amans, en avez-vous vû d'aussi malheu» reux que moi, & l'Amour en traita-t-il » jamais quelqu'un avec autant de cruauté? » Vous avez vû plusieurs siécles s'écouler; » mais vous n'avez jamais vû d'Amant souf» frir des peines plus rudes. L'objet de ma » tendresse me charme ; je le vois & cepen» dant je ne puis point le trouver : tant est » grande l'erreur qui me séduit. Ce qui met » le comble à ma douleur, c'est que sans être » séparé par de vastes Mers, par des chemins » inaccessibles, ou par des Montagnes, ou » par des Forêts, l'eau d'une Fontaine, qui » seule m'éloigne de lui, s'oppose à mon » bonheur ; & ce qui me jette dans le der» nier désespoir, c'est qu'il me paroît que » celui que j'aime répond à ma passion. En » effet, toutes les fois que j'ai approché ma » bouche de cette Fontaine, il s'est avancé » pour me baiser ; mais hélas ! les moindres » obstacles sont funestes aux Amans ! Qui » que vous soyez, sortez du fond de l'Eau,
» puisque

» puiſque vous êtes tendrement aimé : Pour-
» quoi vous jouez-vous ainſi de moi, en
» vous éloignant lorſque je m'approche de
» vous ? Ma jeuneſſe & ma beauté ne doivent
» pas vous engager à me fuir. J'ai inſpiré de
» la tendreſſe à un grand nombre de belles
» Nymphes. Mais il y a de l'ingratitude à me
» plaindre ; l'air gracieux dont vous me re-
» gardez me donne de l'eſpérance, & je vois
» que lorſque je vous tends les bras, vous
» me tendez les vôtres. J'ai ſouvent remar-
» qué que mes larmes ont été ſuivies de celles
» que vous avez répandues ; vous me rendez
» toujours careſſe pour careſſe ; lorſque je
» ris, vous riez ; & autant que j'en puis ju-
» ger par le mouvement de vos lévres, lorſ-
» que je vous parle vous me répondez, quoi-
» que je n'entende pas vos paroles. Mais
» pourquoi demeurer plus long-temps dans
» mon erreur ? c'eſt mon image que je vois,
» je ne ſçaurois pas y être trompé ; c'eſt moi-
» même que j'aime. J'allume le feu qui me
» dévore, quel parti faut-il que je prenne ?
» Dois-je prier, ou attendre qu'on me prie ?
» Mais enfin qu'ai-je à demander ? Je poſſéde
» tout ce que je deſire, & malgré tout cela,
» je ſens qu'il me manque quelque choſe
» pour être heureux. Que ne ſuis-je ſéparé
» de moi-même ! Je ſouhaiterois l'être,
» quelque étrange que paroiſſe ce ſouhait à

» un Amant. Mais la douleur commence à » m'abbattre ; je sens mes forces diminuer, » & je vois que je vais périr à la fleur de mon » âge : la mort cependant n'a rien d'affreux » pour moi, puisqu'elle doit terminer mes » tourmens ; je souhaiterois seulement que » l'objet de ma passion pût me survivre ; mais » je vois bien qu'un même coup va nous » frapper tous les deux, & qu'en mourant » nous ne perdrons qu'une seule vie. « Toujours séduit de la même erreur, Narcisse se retourna une fois vers son ombre ; il répandit des pleurs, & ses larmes en troublant l'eau ternirent son image. Comme il crut la voir s'éloigner. « Pourquoi me fuyez-vous, » *dit-il*, demeurez, je vous en conjure, n'a» bandonnez pas ainsi une personne qui vous » adore : s'il ne m'est pas permis de vous ap» procher, ne vous dérobez pas du moins à » mes regards ; le plaisir de vous voir est le » seul qui reste à un Amant infortuné. « Pendant qu'il se plaignoit ainsi, il déchira sa robe & se frappa la poitrine. Elle parut alors de la couleur de ces belles Pommes qui sont rouges d'un côté pendant que l'autre est d'une blancheur éclatante, ou de celle des Raisins qui ne sont pas encore entiérement mûrs. Un moment après, lorsque l'eau s'étant éclaircie, il vit les marques des coups qu'il venoit de se donner, il ne lui fut pas

possible de supporter l'excès de sa douleur ; l'ardeur de son amour le consume peu-à-peu, ainsi qu'on voit la cire se fondre lorsqu'on l'approche du feu, ou la rosée se dissiper aux premiers rayons du Soleil. On ne voit plus sur son visage les lys & les roses qu'on y voyoit auparavant ; il n'a plus ni cette vigueur ni cet air de jeunesse & de beauté qui l'avoient tant charmé ; en un mot, ce n'est plus le beau Narcisse, qui avoit donné tant d'amour à Echo. Cependant cette Nymphe l'ayant vû dans un Etat si déplorable, oublia tous ses mépris & parut sensible à son malheur ; toutes les fois qu'elle l'entendoit soupirer, elle répétoit fidellement tous ses soupirs ; si les coups, dont il se meurtrissoit le sein, retentissoient dans l'air, elle faisoit entendre le même bruit. Enfin regardant son image pour la dernière fois, Narcisse lui dit : Hélas ! objet vainement aimé ! Echo répéta *objet vainement aimé* ; Adieu, lui dit..., *Adieu*, répondit la Nymphe. En même temps il laissa pancher sa tête sur l'herbe, & la mort lui ferma pour jamais les yeux, qui étoient encore épris de sa beauté. Cette étrange folie l'accompagna jusques dans les enfers, où il se regardoit encore dans les eaux du Styx. Les Nayades ses Sœurs le pleurérent amérement, & s'étant coupées les cheveux, elles les consacrérent sur son

tombeau. Les Dryades firent retentir l'air de leurs triſtes gémiſſemens ; & Echo répondit à leurs plaintes. Déja on préparoit le bucher, déja les torches étoient allumées, & l'on portoit le lit funébre ſur lequel on devoit le faire bruler ; mais on cherchoit vainement ſon corps ; il n'étoit plus, & l'on ne trouva à ſa place qu'une Fleur jaune qui avoit dans le milieu des feuilles blanches.

Explication de la ſeptiéme Fable.

L'Histoire de Narciſſe ſi bien écrite par notre Poëte, eſt un de ces faits ſinguliers, qui ne nous apprennent rien d'important. Ovide dit qu'il étoit Fils du Fleuve Céphiſe & de la Nymphe Liriope, & Pauſanias rapporte qu'il étoit Theſpien d'origine. Voilà tout ce qu'on en peut ſçavoir : car la conſultation de Tiréſias ſur les Avantures de Narciſſe, n'eſt qu'une Epiſode de l'invention du Poëte. Le meilleur eſt de regarder cette Fable comme une Leçon utile qui nous développe les funeſtes effets de l'Amour propre. Mais qui eſt-ce qui n'eſt pas capable de faire les réflexions qui en naiſſent ſi naturellement ? Chacun peut penſer, ſans que je le diſe, qu'il ne faut pas ſe regarder avec trop de complaiſance ; que nos bonnes qualités doivent nous être cachées, & qu'il ne faut pas être le premier à admirer, encore moins à publier ſes perfections. Peut-être qu'on penſera même que le peu de réalité qu'on trouve dans les plaiſirs, que nous cherchons avec tant d'empreſſement, reſſemble à ce vain phantôme dont ce jeune Inſenſé étoit amoureux, & qui le jetta enfin dans cette triſte

langueur qui lui causa la mort. Je sçai que la plupart de ceux qui pensent avantageusement d'eux-mêmes ne voudront pas se reconnoître dans la folle ardeur que Narcisse eut pour lui-même; mais quand la métaphore seroit un peu forte, la leçon n'en seroit pas moins instructive.

On ne sçait rien au reste de ce jeune Homme, ainsi que je viens de le dire, que ce qu'en rapporte Pausanias (*a*) qui dit que Narcisse, ayant perdu sa Sœur qu'il aimoit tendrement, qui lui ressembloit beaucoup & qui alloit toujours à la Chasse avec lui, crut en se voyant un jour dans une Fontaine, que c'étoit l'ombre de cette chere Sœur, & qu'il en mourut de regret. Cette Fontaine au reste étoit, selon le même Auteur, dans le Pays des Thespiens près d'un Village nommé *Donacon*. Narcisse, selon le Poëtes, fut changé en cette Fleur qui depuis ce temps-là a toujours porté son nom : ce que Pausanias regarde comme une vaine fiction, puisque, selon le témoignage de Pamphus, Proserpine qui fut enlevée long-temps avant que Narcisse vînt au monde, cueilloit le Narcisse parmi les autres Fleurs qui se trouvoient dans les campagnes d'*Enna*, & cette Fleur lui fut toujours consacrée. On peut ajouter encore, pour confirmer ce que dit Pausanias, que le Narcisse, selon Sophocle, étoit une Fleur destinée pour faire des Guirlandes aux Euménides, dont le culte est sans doute plus ancien que celui qui fait le sujet de cette Fable. Anciennement ceux qui sacrifioient à ces Déesses étoient couronnés de Narcisse, parce que cette Fleur vient ordinairement autour des sépulcres. Comme le nom de Narcisse vient d'un mot Grec qui veut dire *être engourdi*, *stupide*, *sans sentiment*, on a imaginé que ce jeune Homme, à force de se regarder dans

(a) *In Bæot.*

tombeau. Les Dryades firent retenti[r]
de leurs tristes gémissemens, & [...]
pondit à leurs plaintes. Déja on p[...]
bucher, déja les torches étoient [...]
l'on portoit le lit funébre sur [...]
voit le faire bruler ; mais on [...]
nement son corps ; il n'étoi[t] [...]
trouva à sa place qu'une [...]
avoit dans le milieu des f[...]

Explication de la [...]

L'Histoire de N[...] [T]irésias
notre Poëte, est r[...] [...]e, raconte
ne nous apprennent [...] [Dev]in, il est bo[n]
qu'il étoit Fils du Fle[uve] [p]articuliérement
Liriope, & Pausani[as] [Ap]olodore, étoit F[...]
d'origine. Voilà to[...] dès sa jeunesse à
la consultation [...] [f]it si bien, qu'il s'ac[...]
Narcisse, n'est [...] [p]lus grand Devin de
Poëte. Le meil[...] de toutes parts, & on [...]
me une Leçon [...] à ses prédictions. Il fu[t]
effets de l'Ar[...] [da]ns la seconde Guerre de Th[...]
pas capable [...] [ordi]nairement la Guerre des E[...]
naturelleme[nt] [...] [p]rise de cette Ville, il consei[lla]
le dise, q[...] [s]e retirer dans un coin de la Béo[tie]
complais[...] mais il ne sçut pas prévoir q[...]
nous êt[...] [ét]oit fatale. En passant près de
mier à [...] [Ti]lphouse, il voulut s'y désaltére[r]
tions. [...] [ec]hauffé, ou que l'eau eût quelq[ue]
de r[...] [...], il mourut peu de jours après.
che[...] [...] avoit vécu fort long-temps, &
à [...] [...] ses jours il étoit devenu aveugle
au [...] [...] son sujet deux Fables fort singuliér[es]
[...] [a]voit perdu l'usage de la vûe, ou po[ur]
[...] dans le Bain, ainsi que le rapp[orte]
[...] pour avoir jugé le différend
[...] Liv. IV. Chap. CLX.

manière qui piqua si fort Junon,
aveugle. On ajouta que Jupiter,
de la perte de ses yeux, lui
seconde Fable, que notre
voit que Tiresias avoit
t de sa baguette
fictions n'ont
un Traité que
sur les prérogati-
parce que ce Devin,
Astrologue, enseignoit
res étoient animés, opi-
n ce temps-là; mais aussi
erens Sexes. On sçait au juste
voit Tirésias, puisqu'il étoit à
la Guerre des Epigones qui arriva
ans avant l'Ere Chrétienne, dix ou
vant le Siége de Troye.

ogonie.

une Fontaine, étoit devenu comme immobile, avoit perdu tout sentiment, s'étoit desséché & étoit mort enfin : de-là cette langueur, cette diminution sensible d'embonpoint, cette foiblesse, & toutes les circonstances de cette Fable si bien décrite par Ovide. Peut-être même qu'on ne lui a donné qu'après sa mort le nom de Narcisse. On peut lire au reste dans Dioscoride (a) la description de la Fleur de Narcisse, qui ne ressemble pas mal à ce que nous appellons Œillets Notre-Dame.

Comme Ovide en rapportant que c'étoit Tirésias qui avoit prédit les Avantures de Narcisse, raconte une Fable sur le sujet de ce fameux Devin, il est bon de le faire connoître un peu plus particuliérement. Tirésias, si nous en croyons Apollodore, étoit Fils d'Evere & de Cariclo. Adonné dès sa jeunesse à la science des Augures, il y réussit si bien, qu'il s'acquit la réputation d'être le plus grand Devin de son temps. On le consultoit de toutes parts, & on ajoutoit beaucoup de foi à ses prédictions. Il fut surtout très-célébre dans la seconde Guerre de Thébes, qu'on nomme ordinairement la Guerre des Epigones. Après la prise de cette Ville, il conseilla aux Thébains de se retirer dans un coin de la Béotie ; ce qu'ils firent : mais il ne sçut pas prévoir que cette retraite lui seroit fatale. En passant près de la Fontaine de Tilphouse, il voulut s'y désaltérer, & soit qu'il fût échauffé, ou que l'eau eût quelque mauvaise qualité, il mourut peu de jours après. Comme ce Devin avoit vêcu fort long-temps, & que sur la fin de ses jours il étoit devenu aveugle, on publia sur son sujet deux Fables fort singuliéres ; l'une, qu'il avoit perdu l'usage de la vûe, ou pour avoir vû Minerve dans le Bain, ainsi que le rapporte Phérécyde, ou pour avoir jugé le différend dont parle

(a), Liv. IV. Chap. CLX.

Ovide, d'une maniére qui piqua si fort Junon, qu'elle le rendit aveugle. On ajouta que Jupiter, pour le dédommager de la perte de ses yeux, lui avoit révélé l'avenir. La seconde Fable, que notre Poëte a tirée d'Hésiode (*a*), étoit que Tiresias avoit changé deux fois de sexe en frappant de sa baguette deux Serpens qui frayoient. Ces deux fictions n'ont sans doute d'autre fondement qu'un Traité que Tirésias avoit peut-être composé sur les prérogatives des deux Sexes: ou plutôt parce que ce Devin, qui se piquoit d'être grand Astrologue, enseignoit non seulement que les Astres étoient animés, opinion assez commune en ce temps-là; mais aussi qu'ils étoient de différens Sexes. On sçait au juste le temps auquel vivoit Tirésias, puisqu'il étoit à Thébes pendant la Guerre des Epigones qui arriva environ 1200. ans avant l'Ere Chrétienne, dix ou quinze ans avant le Siége de Troye.

(*a*) *Théogonie*.

FABLES VIII. IX. & X.

ARGUMENT.

Penthée se moque de toutes les prédictions de Tirésias, & défend à ses gens d'honorer Bacchus, qui venoit d'arriver en triomphe dans la Gréce, & leur ordonne même de l'amener captif. Bacchus, sous la forme d'Acetès, l'un de ses compagnons, souffre cette indignité, & lui raconte toutes les merveilles que ce Dieu avoit opérées. Un tel récit ne sert qu'à enflammer la colére de Penthée, qui va sur le Mont Cytheron pour troubler les Orgies qu'on y célébroit, mais il y est déchiré par sa propre mere & les autres Bacchantes.

CETTE Histoire, qui devint bien-tôt publique, rendit le nom de Tirésias célébre dans toute la Gréce, & lui donna une grande réputation; il n'y eut que l'impie Penthée qui continua de mépriser les prédictions de ce Devin; il lui reprochoit même son aveuglement, & le sujet qui lui avoit attiré cette punition. » Vous seriez trop heureux, » lui dit Tirésias, si vous aviez comme moi » perdu l'usage de vos yeux, & que vous ne fussiez

» fussiez pas en état de voir les Fêtes de Bac-
» chus. Un jour viendra, & ce jour n'est pas
» éloigné, que ce Dieu paroîtra dans ces
» lieux Si vous lui refusez le culte qui lui est
« dû, vous serez mis en piéces, & vos membres
» épars de tous côtés souilleront de leur sang,
» les forêts, votre mere même & vos tantes;
» l'effet sera un sûr garant de ma prédiction;
» vous serez puni pour n'avoir pas honoré
» Bacchus, & vous trouverez alors que,
» malgré cet aveuglement que vous me re-
» prochez, je n'ai vû que trop clairement
» dans l'avenir. » Penthée, outré de ces paroles, chassa Tirésias de sa présence: l'événement confirma bien-tôt la prédiction. Bacchus arrive & les champs retentissent du bruit & des hurlemens qui accompagnent la célébration de ses Fêtes. Tout le monde y court en foule, les hommes & les femmes, le Peuple & les Grands; tous s'empressent de voir des mystéres jusqu'alors inconnus. » Géné-
» reux enfans de Mars, leur crie Penthée,
» quelle fureur vous posséde ? Le tumulte
» confus des Instrumens d'Airain & des Flu-
» tes, de vains enchantemens, doivent-ils
» donc vous faire perdre la raison ? Jamais
» ni le bruit des armes, ni la vûe des dards
» & des fléches ne vous ont effrayés; les ba-
» taillons armés vous ont toujours trouvés
» invincibles; vous laisserez-vous vaincre

» par des femmes, par une troupe d'hommes
» efféminés, que l'yvresse rend insensés, &
» qui font retentir l'air du son de leurs tam-
» bours ? Etes-vous ces sages vieillards, qui
» avez traversé tant de Mers pour venir avec
» vos Dieux Pénates vous établir dans cette
» Contrée & y bâtir une nouvelle Tyr ? Au-
» jourd'hui vous vous laissez vaincre sans
» combattre. Et vous, florissante Jeunesse,
» qui êtes comme moi dans la vigueur de vo-
» tre âge, vous, à qui les armes siéroient
» mieux que les Thyrses & les Couronnes,
» souvenez-vous du sang dont vous sortez;
» armez-vous du courage de cet affreux
» Dragon qui fit périr tant de monde, &
» qui périt lui-même en combattant pour
» garder l'Antre & la Fontaine de Mars;
» combattez du moins pour votre propre
» gloire. Ce Monstre donna la mort à de
» généreux Soldats, vous n'avez aujour-
» d'hui que des lâches à vaincre; encore un
» coup, ne ternissez pas la gloire de vos
» Ancêtres. Que si les Destins ont résolu la
« ruine de Thèbes, qu'elle tombe sous l'ef-
» fort de ses ennemis; que pour la détruire
» on employe les machines de Guerre, le
» fer & le feu; du moins, s'il nous arrive
» d'être vaincus, nous serons malheureux
» sans être coupables, & nos larmes pour-
» ront couler sans honte. Mais aujourd'hui

» cette Ville va devenir la conquête d'un
» enfant foible & désarmé, d'un jeune ef-
» féminé qui n'aime ni la guerre ni les com-
» bats, ni à manier des Chevaux, & qu'on
» ne voit jamais que parfumé, couronné de
» lierre & vêtu d'une robe d'or & de pour-
» pre. Pourvû que vous ne vous opposiez
» pas à mon dessein, je le forcerai bien d'a-
» vouer l'imposture de son origine & de ses
» mystéres. Acrise n'a-t-il pas eu assez de
» courage pour mépriser ce Dieu imaginaire,
» & pour lui refuser l'entrée d'Argos? Faut-
» il donc que cet étranger fasse trembler au-
» jourd'hui Penthée & toute la Ville de
» Thébes? Allez, *dit-il à ses Officiers*, allez,
» que rien ne vous arrête, qu'on le saisisse
» & qu'on me l'améne ici chargé de fers«
Son grand pere Cadmus, son oncle Athamas, & toute sa cour, tentérent en vain de le détourner de cette entreprise. Toutes leurs remontrances ne servirent qu'à l'aigrir; sa rage redouble à mesure qu'on veut en arrêter les effets; & les moindres obstacles le rendent plus furieux : Semblable à un torrent qui coule avec moins de rapidité, lorsque rien ne l'arrête; s'il trouve quelque obstacle à son cours, il s'enfle, se couvre d'écume & entraîne tout ce qu'il rencontre avec un bruit & une rapidité épouvantables. Sur ces entrefaites, ceux que Penthée avoit envoyés re-

viennent tout couverts de ſang : il leur demande où eſt Bacchus ? Nous ne l'avons point vû, lui répondent-ils ; mais voici un de ſes compagnons que nous vous amenons; c'eſt un étranger qui a quitté la Toſcane ſa patrie, pour ſuivre ce Dieu, dont il eſt le Miniſtre.

Penthée le regarde d'un œil rempli de rage & de courroux, & ne différe ſa vengeance qu'avec peine. Tu périras, lui dit-il, malheureux, & ta mort ſervira d'exemple à tes complices. Apprens-moi quel eſt ton nom & celui de tes parens : quel eſt ton Pays, & les raiſons qui t'ont engagé à devenir le Miniſtre de cette nouvelle Divinité ? Acétès eſt mon nom, lui répondit hardiment le captif; je ſuis Méonien d'origine, & mes parens ſont peu illuſtres ; mon pere ne m'a laiſſé ni héritages ni troupeaux ; pauvre lui-même comme moi, il gagnoit ſa vie à la pêche : Voilà, me dit-il, en m'apprenant le métier qu'il avoit exercé toute ſa vie, voilà toutes mes richeſſes, c'eſt tout le bien que je poſſéde ; ainſi il ne me laiſſa rien que l'eau pour mon partage : c'eſt le ſeul bien que j'ai hérité de lui. Pour ne pas demeurer éternellement attaché à des rochers, j'appris à conduire un vaiſſeau, & devenu pilote je ſçus obſerver les Conſtellations de la Chevre, Amalthée, les Pléyades, les Hyades & la

grande Ourse. Je me rendis habile dans la connoissance des Vents & des Ports, où les Vaisseaux peuvent être en sûreté. Comme j'allois un jour à Délos, je relâchai à l'Isle de Naxe, où je pris heureusement terre. Le lendemain, dès que l'Aurore commença à paroître, je me levai, & ayant ordonné aux Matelots d'aller faire de l'eau, je leur montrai le lieu où il y en avoit. Pendant ce temps-là je montai sur une éminence pour observer le Vent; & j'appellai mes compagnons pour revenir à bord. Nous voici, dit Opheltes, en me présentant un enfant d'une beauté charmante, qu'il avoit trouvé endormi dans un lieu désert; ce jeune enfant encore assoupi, & presque yvre ne marchoit qu'en chancelant, & avoit bien de la peine à les suivre. J'examinai avec attention son air, sa démarche, sa beauté, & il ne me parut rien en tout cela que de divin; je dis à mes compagnons que je ne sçavois pas à la vérité quelle Divinité étoit cachée sous cet extérieur, mais que j'étois persuadé que c'étoit un Dieu. Qui que vous soyez, lui dis-je, en lui adressant la parole, soyez-nous favorable, aidez-nous à supporter les travaux de la Navigation, & daignez pardonner à ceux qui vous ont ôté la liberté. Dictys, le plus adroit de mes Matelots, soit pour monter sur le haut des mats, soit pour en

descendre, me dit qu'il me dispensoit de faire des vœux pour lui; Libys, le blond Mélanthe qui gouvernoit la proue, Alcimédon, & Epopée qui veilloit sur les rameurs; en un mot tous les autres me tinrent le même discours; tant la prise qu'ils venoient de faire les aveugloit. Vous avez beau faire, leur dis-je, je ne souffrirai jamais que notre Vaisseau soit souillé par un sacrilége; j'ai ici plus de droit qu'aucun de vous. Sur cela je me mis en état d'empêcher qu'on ne fit entrer de force cet enfant dans le Navire. Le plus insolent & le plus emporté de toute la troupe, Lycabas, qui avoit été banni de la Toscane pour un assassinat, me donna un si grand coup à la gorge, que j'en fus tout étourdi, & je serois immanquablement tombé dans la mer, si je ne me fusse retenu à un cable.

Tout l'Equipage approuva l'insolence de Lycabas; mais Bacchus, car c'étoit lui-même qu'on avoit amené, s'étant réveillé au bruit que faisoient les Matelots, leur dit en se tournant de leur côté, que faites-vous là, quelle est la cause de votre emportement? Apprenez-moi, je vous prie, par quelle avanture j'ai été conduit dans ce Vaisseau; où prétendez-vous me mener? Ne craignez rien, lui dit celui qui étoit à la proue, apprenez-nous seulement dans quel

lieu vous voulez débarquer ; nous vous y conduirons. A Naxe, répondit Bacchus, prenez votre route de ce côté-là : c'est le lieu de ma demeure, & vous y serez bien reçus. Les perfides jurérent par la Mer & par toutes les Divinités qu'elle renferme, qu'ils l'y conduiroient, & me pressérent de mettre les voiles au vent pour cingler du côté de cette Isle. Elle étoit à droite du chemin que nous tenions, & comme je voulus y tourner la proue du Navire : Que faites-vous, Acétès, me dirent tous mes compagnons, quelle fureur vous aveugle ? Tournez à gauche. Les uns me faisoient signe de la main, les autres me disoient à l'oreille le dessein qu'ils avoient formé. Effrayé de leur résolution, j'offris le gouvernail à qui voudroit le prendre, & je résolus de n'être point le complice de leur crime ni de leur perfidie. Tout le monde se mit alors à murmurer contre moi & me faire des reproches ; Hé quoi, me dit Ethalion, vous croyez sans doute que notre salut dépend de vous seul? En me tenant ce discours il se mit à ma place, & ayant pris le gouvernail il laissa l'Isle de Naxe & tint une autre route.

Alors Bacchus, pour mieux insulter les Matelots, & comme si en effet il ne venoit que de s'appercevoir de leur infidélité,

monta ſur la pouppe, & regardant la Mer, laiſſa couler quelques larmes: Ce n'eſt point là, leur dit-il, ce que vous m'avez promis; ce n'eſt point de ce côté-la que vous deviez me mener; par quel endroit ai-je donc mérité que vous me manquiez de parole? Il vous eſt en vérité bien glorieux de tromper un enfant qui ſe trouve ſeul en votre pouvoir. Pour moi je ne ceſſois de pleurer, pendant que ces ſcélérats rioient de mes larmes, & continuoient toujours leur route. Je vous jure par Bacchus lui-même (car je ne connois point de Divinité plus favorable), que ce que je vais vous raconter eſt très-véritable, quoiqu'il paroiſſe au-deſſus de toute croyance. Le Vaiſſeau s'arrêta en pleine Mer, comme s'il eût été ſur la terre. Les Matelots étonnés ramérent avec plus d'ardeur & tendirent toutes les voiles, eſpérant qu'ils obligeroient par-là le Vaiſſeau de marcher; mais des feuilles de lierre couvrirent à l'inſtant les rames, & s'étant étendues auſſi ſur les voiles, les empêchérent de jouer. Bacchus lui-même parut en ce moment couronné de raiſins tenant à la main ſon Thyrſe. Il étoit environné de Tigres, de Lynx & de Panthéres; on crut même voir des hommes autour de lui; ſoit que cela fut vrai en effet, ou que le trouble & la frayeur où nous étions nous le fit

croire, étonnés d'un spectacle si surprenant, nous le fûmes encore bien davantage, lorsque nous vîmes le corps de Medon, un de nos compagnons, se retrécir, diminuer, & son dos couvert de nageoires noirâtres nous présenter la figure d'un poisson. Quel est donc ce prodige, lui cria Lycabas ? Mais à peine avoit-il achevé ce peu de paroles, que sa peau se couvrit d'écailles. Libys, voulant alors pousser les rames qui étoient comme immobiles, s'apperçut que ses mains se racourcissoient, ou plutôt qu'elles n'étoient déja plus que de petites nageoires. Un autre s'efforçant de débarrasser les cordages, se trouva sans bras, & tomba dans l'eau avec une queue fendu en forme d'un Croissant, semblable à celui que présente la Lune. On vit alors ces infortunés Matelots bondir de tous côtés, & faire rejaillir l'eau, quelquefois s'enfoncer, puis revenir, & s'élever en sautant sur la surface de la Mer; quelquefois jouer tous ensemble, se replier en cent maniéres différentes, & souffler avec leurs narines l'onde qu'il avoient avalée. En un mot, de vingt que nous étions, car il y en avoit autant dans le Vaisseau, j'étois resté seul dans ma forme ordinaire; mais si tremblant & si interdit qu'à peine Bacchus put-il me rassurer. Ne craignez rien, me dit-il, prenez la route de Naxe. Dès que j'y fus

arrivé, j'allumai du feu ſur les Autels de ce Dieu, & j'y célébrai ſes myſtéres.

J'ai écouté, lui dit alors Penthée, le long récit de tes avantures, pour voir ſi le temps diminueroit ma colére. Qu'on ſe ſaiſiſſe de cet impoſteur, qu'on l'ôte de devant mes yeux, & qu'on le faſſe expirer dans les tourmens. Acétès fut ſur le champ mis dans les cachots; mais pendant qu'on préparoit les inſtrumens de ſon ſupplice, on raconte que les portes de la priſon s'ouvrirent d'elles-mêmes, & que les chaînes dont il étoit chargé, tombérent ſans que perſonne les eût briſées. La fureur de Penthée s'augmente encore par ce nouveau prodige; il ne veut plus donner ſes ordres à ſes Officiers, il veut les exécuter lui-même, & il part ſur le champ pour aller ſur le Mont Cithéron, qui retentiſſoit de tous côtes du bruit confus des Bacchantes. Tel qu'on voit un Cheval qui entend le ſon des Trompettes, s'animer au combat, Penthée frémit de rage & de déſeſpoir en entendant les hurlemens des Ménades: leurs cris allument de plus en plus le feu de ſa colére.

SUITE DE LA X^e FABLE.

ARGUMENT.

Penthée déchiré par sa Mere & les autres Bacchantes.

AU milieu de cette Montagne est une plaine environnée d'arbres. Penthée s'arrêta en cet endroit, & pendant qu'il regardoit avec indignation & avec mépris, les cérémonies de la Fête ; sa mere l'apperçut la premiére, & lui lança son Thyrse, criant à ses sœurs, venez promptement à mon secours ; voici l'affreux Sanglier qui ravage nos campagnes, il faut le massacrer. Dans ce moment toute la troupe des Bacchantes se jette avec fureur sur ce Prince infortuné, qui n'a plus alors cet air orgueilleux & menaçant qu'on lui voyoit auparavant. Saisi de crainte & de frayeur il avoue sa faute & se condamne lui-même. Ma tante, ma chere tante, dit-il à Autonoé, en lui tendant les bras, ayez compassion d'un malheureux que l'on traite avec tant d'inhumanité : Il vous en conjure par les Manes d'Actéon. Autonoé, qui, dans la fureur dont elle est transportée, a oublié le nom de son fils, lui arra-

che un bras, pendant que sa mere lui arrache l'autre. Alors ce Prince infortuné adresse ainsi la parole à sa mere Agavé, en lui montrant son corps sanglant & mutilé : Voyez, ma mere, le triste état où je suis : ne serez-vous point touchée du malheur de votre fils? Agavé, que ce spectacle ne fait qu'irriter, se mit à faire des hurlemens épouvantables, à branler la tête d'un maniére effrayante, & prenant son fils à la gorge, elle lui arrache la tête qu'elle montre aux autres Bacchantes, en criant de toute sa force : Courage, mes Compagnes, cette victoire est mon ouvrage. Alors toutes les Ménades se jettent sur ce malheureux & le déchirent en mille piéces. On voyoit tomber ses membres l'un après l'autre, avec la même rapidité que les feuilles des Arbres, lorsque frapées par les premiers froids de l'Automne, elles sont emportées par le Vent. Les Dames de Thébes, qu'un événement si tragique avoit rempli de crainte & de frayeur, redoublérent leur zéle pour Bacchus, & on vit alors plus que jamais fumer ses Autels de l'encens qu'on y brûloit.

Explication des Fables VIII. IX. & X.

OVIDE, dans cette Fable, a étrangement défiguré l'histoire de Bacchus. Les Auteurs Grecs qu'il a suivis, avoient accoutumé de publier que les

Dieux étoient originaires de leur Pays, mais ils se contredisent si grossiérement qu'il ne faut faire que la plus légere attention pour s'en appercevoir. Car, si Bacchus est fils de Sémelé, & né à Thébes dans la Béotie, par quelle avanture est-il nourri & élevé sur le Mont Nisa dans l'Arabie ? Si Cadmus est son grand-pere, comment a-t-il pu voir son culte établi de son vivant ? Pourquoi s'y est-il opposé, & a mieux aimé perdre ses Etats que de voir rendre à son petit-fils des honneurs qui devoient tant le flater ? Ce qui a trompé les Poëtes Grecs & Ovide après eux, c'est que ce fut Cadmus lui-même qui porta dans la Gréce les mistéres de ce Dieu, & voyant que le Peuple y avoit ajouté des cérémonies infâmes, dont l'usage n'étoit pas connu dans les Pays, où ils avoient pris leur origine, employa tout ce qui dépendoit de lui pour les abolir, & fut enfin obligé de céder à la force, & de se retirer dans l'Illyrie.

Disons quelque chose de plus raisonnable sur cette Divinité & sur ses Mystéres. Cicéron (*a*) compte cinq Bacchus. Le premier étoit fils de Jupiter & de Proserpine : Le second, fils du Nil, est celui qu'on dit avoir bâti la Ville de Nisa : Le troisiéme eut pour pere Caprius ; on dit que celui-ci fut Roi de l'Asie. & que ce fut en son honneur qu'on institua la Fête nommée *Sabazie* : Le quatriéme étoit fils de Jupiter & de la Lune, à qui l'on croit que ce sont les cérémonies sacrées, qu'on appelle Orphiques : Le cinquiéme, fils de Nisus & de Thione, fut l'Instituteur des Triétérides. Diodore de Sicile (*b*) ne reconnoit que trois Bacchus ; l'Indien, surnommé le Barbu, qui fit la conquête des Indes ; le second, fils de Jupiter & de Cerès, qu'on représentoit avec des cornes ; le troisiéme, fils de Jupiter & de Sémelé,

(*a*) *De nat. Deor.* Lib. III. (*b*) Lib. I.

étoit nommé le Thébain. Mais l'opinion la plus raisonnable sur ce sujet est celle d'Hérodote (*a*), de Diodore (*b*), & de Plutarque (*c*), qui nous apprend que le véritable Bacchus & le plus ancien de tous étoit né en Egypte & se nommoit Osiris. Le culte de cette Divinité, établi anciennement parmi les Egyptiens, passa dans la Gréce & y fut fort altéré. Si nous en croyons Diodore, c'est Orphée qui le fit connoître dans ce Pays, & qui y ajouta plusieurs cérémonies de sa façon. Il tâcha même de le rendre méconnoissable, dans le dessein qu'il avoit d'honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu. Ainsi il mit sur le compte du petit-fils de Cadmus, des mystéres qui avoient été institués en l'honneur d'Osiris peu connu alors dans la Gréce.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de cette ancienne Divinité d'Egypte, ni de rechercher quel a été cet Osiris. Je sçai que plusieurs Sçavans des deux derniers siécles ont eu sur ce sujet des sentimens fort singuliers. Vossius (*d*) prouve fort au long que l'ancien Bacchus ou Osiris, est le même que Moyse, & il fait sur ce sujet un paralléle fort ingénieux, auquel le P. Thomassin & M. Huet (*e*) ont ajouté plusieurs preuves qui le rendent très-vraisemblable. Le sçavant Bochart (*f*) prétend que le premier de tous les Bacchus est Assyrien d'origine, & ce qu'il dit sur ce sujet mérite d'être consulté. Pour moi je suis persuadé que l'histoire d'Osiris, chargée des avantures & des conquêtes de Moyse, est le véritable fonds de celle de Bacchus; que les cérémonies de cette ancienne Divinité d'Egypte sont passées dans la Gréce long-temps avant qu'on y eût entendu parler de leur Héros; mais que Sémélé ayant eu un fils qui fut appellé, ou du moins surnommé

(*a*) Lib. II. (*b*) Lib. I. (c) *Traité d'Osiris.* (d) *De Idololat.* (e) *Demonstr. Evangel.* (f) *Chan.* Lib. I.

Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions semblables à l'ancien, on les a confondus dans la suite, & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis son petit-fils au nombre des demi-Dieux; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus; & l'on a chargé son histoire des aventures d'Osiris & des autres Bacchus. En effet ceux qui connoissent le génie des Grecs sçavent bien qu'ils chargeoient tous leurs Héros des dépouilles de ceux des Nations Orientales, dont ils avoient reçu la connoissance par les Colonies qui en étoient venues : ils ajoutérent même à l'histoire de ce Dieu plusieurs Fables de leur invention. Diodore dit que comme Sémelé étoit accouchée à sept mois du jeune Bacchus, on avoit publié que Jupiter l'avoit enfermé dans sa cuisse, pour l'y porter jusqu'à son terme. Mais n'en déplaise à Diodore, c'est une équivoque qui a donné lieu à cette Fable. Le même mot Grec Μερος, signifie également la *cuisse* ou *l'antre d'une Montagne*; ainsi, au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri sur le Mont Nisa, comme les Egyptiens le racontoient, on publia qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter. Le sçavant Bochart prétend même avoir trouvé l'origine de cette Fable, dans cette expression si ordinaire dans l'Ecriture Sainte, où, pour nous apprendre qu'une personne est née d'une autre, les Auteurs sacrés se servent de cette phrase, *natus ex femore*.

Je voudrois pouvoir traiter plus au long une matiére sur laquelle il y a tant de choses à dire, mais il faudroit pour cela entrer dans des discussions, qu'on ne s'attend pas de trouver dans un Ouvrage qui doit être à la portée de tout le monde. Ceux qui voudront en apprendre davantage pour-

ront consulter les Auteurs que j'ai cités, & voir dans le premier volume de l'antiquité expliquée par le P. Monfaucon, toutes les figures qui représentent cette Divinité, & découvrir par-là plusieurs circonstances remarquables sur son histoire & sur son culte. Ils trouveront, dans le recueil de ce sçavant Bénédictin, des triomphes antiques, où ce même Dieu est représenté sur un char tiré par deux Tigres ou deux Panthéres. Il y en a même un, où deux Centaures conduisent le char de Bacchus, & plusieurs autres dont il est inutile de parler.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé, qu'il s'étoit appliqué à cultiver la Vigne, & qu'il avoit appris à ses Sujets plusieurs arts ou utiles ou nécessaires, il fut honoré comme une grande Divinité, & son culte s'étendit fort loin. On institua plusieurs Fêtes à son honneur, dont on peut voir les cérémonies dans Meursius, dans Fasoldus, dans Castellanus, & dans les autres Auteurs qui ont traité ce sujet. La plus grande de ces Fêtes, & qui est celle qui donne lieu à l'histoire tragique de Penthée dont je vais expliquer la Fable, étoit célébrée tous les trois ans, & on la nommoit *Trieterica*. Dans cette Fête tumultueuse; les Bacchantes faisoient porter sur un char traîné par des Tigres ou des Panthéres, la figure de Bacchus, avec la représentation obscéne du *Phallus*. Ces femmes couronnées de pampre, avec leurs Thyrses à la main, couroient autour de ce char, ainsi qu'on peut le voir dans plusieurs figures antiques, & dans plusieurs bas-reliefs, où les mystéres de Bacchus sont représentés. Ces Ménades faisoient retenir l'air de bruit de plusieurs Tambours & d'autres instrumens d'airain, criant, *Evoke Bacche?* & nommant ce Dieu *Bromius*, *Lyæus*, *Evan*, *Leneus*, *Sabazius*, &c. Les Grecs ayant reçu

cette

cette Fête si connue dans les Indes & dans l'Egypte, y ajoutérent des cérémonies particuliéres, & plusieurs infamies qui révoltérent toujours ceux qui avoient conservé quelque ombre de modestie & de pudeur. Ces Fêtes furent souvent proscrites, mais la licence trouva toujours le moyen de les rétablir. Les Dames les plus distinguées, les Princesses, & les Reines même se faisoient initier dans ces Mystéres, d'où la pudeur étoit entiérement bannie. On ne sçauroit lire, sans en convenir, ce que les premiers Apologistes de la Religion Chrétienne ont reproché sur ce sujet aux Payens, qui, malgré les allégories que les Philosophes Platoniciens avoient imaginées pour en diminuer l'horreur, étoient obligés d'avouer que la licence avoit introduit dans ces Mystéres bien des choses qu'il falloit retrancher. Car ces Mystéres qui étoient les mêmes que ceux d'Isis, que les Colonies avoient apporté dans la Gréce, comme tous les Sçavans en conviennent, n'étoient pas dans leur origine aussi licentieux qu'ils le furent dans la suite.

Nous voyons que dans ces tems de barbarie on se servoit du prétexte de ces Fêtes pour commettre les plus grands crimes. Les Dames de Thrace voulant se venger des mépris d'Orphée choisirent le jour qu'elles célébroient ces Mystéres, pour aller sur le Mont Cythéron, où elles le déchirérent impitoyablement. Progné, voulant délivrer sa sœur des mains de Térée, alla avec les autres Bacchantes rompre les portes de sa prison, & la conduisit au Palais, où elles massacrérent le jeune Itis, & le firent manger au Roy; & dans la Fable qui fait le sujet de cette explication, nous voyons les Bacchantes de Thébes monter sur le Mont Cythéron pour mettre en piéces l'infortuné Penthée.

Cette Histoire, de la maniére que la raconte

Ovide, est exactement vraie, & toute l'Antiquité en convient. Ce jeune Prince, fils d'Echion & d'Agavé fille de Cadmus, ayant succédé aux Etats de son grand-pere, voulut, comme lui, s'opposer aux abus qui s'étoient glissés dans les Mystéres de Bacchus, & alla lui-même sur le mont Cythéron pour châtier les Bacchantes qui y célébroient les Orgies. Ces Femmes insensées, parmi lesquelles étoient sa mere & ses tantes le mirent en piéces (*a*). Pausanias (*b*) cependant dit que ce Prince étoit un impie; mais c'est qu'on regardoit comme tels tous ceux qui entreprenoient de faire quelque changement dans les Mystéres de la Religion. Le meme Auteur raconte (*c*) que ce Prince étant monté sur un arbre pour voir les cérémonies secrettes des Orgies, fut découvert par les Bacchantes, qui punirent sa curiosité de la maniére que je viens de le dire. L'Oracle continue-t il, ordonna aux Corinthiens d'aller chercher un Arbre & de lui rendre les honneurs divins. On voyoit encore de son temps à Athénes (*d*) la figure de Penthée qui étoit déchiré par les Bacchantes.

(*a*) *Apolog.* Lib. III. (*b*) *In Bæot.* (*c*) *In Corinth.* (*d*) *In Athen.*

Liv. IV.

PERSÉE délivre ANDROMEDE.

LES

METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I. II. III. & IV.

ARGUMENT.

Les filles de Minias, au lieu de célébrer la Fête de Bacchus, travaillent pendant ce temps-là & racontent plusieurs Histoires pour se desennuyer; entr'autres celles de Dercete, de Sémiramis & de Nais. Pyrame & Thisbé s'étant donné rendez-vous hors des Murs de Babylone, Thisbé, qui y arriva la première, fut obligée de se cacher dans un Antre à la vûe d'une Lionne, & laissa tomber son écharpe. Pyrame qui vit cette écharpe ensanglantée crut que Thisbé étoit morte & se tua de desespoir. Thisbé, étant sortie quelque temps après & voyant son amant sans vie, se perça le sein de la même épée.

MALGRE' tous ces prodiges, Alcithoë Fille de Minyas ne peut se résoudre de se trouver à la célébration des Orgies: Elle nie même hardiment que Bacchus soit Fils de Jupiter, & ses Sœurs de-

viennent les complices de son impiété. Cependant le grand Prêtre indique le jour de la Fête, & ordonne, sous peine d'encourir l'indignation de ce Dieu, aux Dames Thébaines & à leurs Esclaves de s'abstenir de toutes sortes d'Ouvrages, de se couvrir de peaux de panthéres, de laisser leurs cheveux épars & négligés, de se couronner de fleurs, & de porter leurs Thyrses. Tout le monde obéït à cet ordre; les Femmes quittent leurs ouvrages, font brûler de l'Encens sur les Autels de Bacchus, & dans les Hymnes qu'elles chantent à son honneur, elles lui donnent les noms mystérieux de Bromius & de Lyæus; elles l'appellent le divin Enfant qui fut engendré du Feu, qui eut deux Meres, & qui naquit deux fois; elles ajoûtent à tous ces titres celui de Nyséus, de Thyonée, de Lénée, de Nyctélius, de Pere Elélée, d'Iacchus, d'Evan, & tous les autres que la Gréce a inventés à son honneur. Elles lui attribuent la gloire d'avoir le premier planté la Vigne. Vous êtes, lui disent-elles, cet Enfant éternel dont la jeunesse dure toujours, vous êtes le plus beau & le plus aimable des Dieux de l'Olympe; quand vous paroissez sans les cornes que vous avez accoutumé de porter, vous avez tout l'éclat & toute la beauté d'une jeune Fille; vainqueur de l'Orient vous avez poussé vos con-

quêtes jusqu'à l'extrémité de l'Inde, & sur les rives du Gange; Penthée & Lycurgue ont été punis de leur impiété, c'est vous qui avez précipité dans les ondes les parjures Matelots de Toscane. Les cruels Lynx traînent votre Char; & vous êtes sans cesse accompagné de Bacchantes, de Satyres & du vieux Siléne, qui presque toujours yvre chancelle sur son Ane, & a bien de la peine à se soutenir. La joye des jeunes Gens, les cris d'allégresse des Femmes, le bruit des Tambours, des Flutes & des Trompettes, vous accompagnent dans tous les lieux ou vous daignez aller. Aujourd'hui les Dames Thébaines implorent votre secours, & vous conjurent de leur être favorable, par le zéle & l'empressement qu'elles ont de célébrer vos mystéres.

Les Filles seules de Minyas prophanérent cette Fête, & continuant à filer ou à faire de la toile, elles ne donnérent aucun repos à leurs Esclaves. Pendant que tout le monde, dit l'une de ces Filles, est aujourd'hui dans l'oisiveté, & qu'on ne songe qu'à offrir de l'Encens à une Divinité imaginaire, nous qui travaillons sous les auspices de Minerve, tâchons d'adoucir notre travail par quelques discours amusans; contons tour à tour quelque Histoire qui puisse nous faire paroitre le temps moins long. Ses Sœurs louérent son

deſſein & la priérent de commencer la converſation. Comme cette Fille ſçavoit une infinité d'Hiſtoires, elle héſita un peu de temps pour ſe déterminer ſur le choix. Elle ne ſçavoit d'abord ſi elle devoit parler de Dercette qui fut changée en Poiſſon, & qui depuis ſa métamorphoſe habite dans les Etangs de la Syrie; ou de Sémiramis ſa Fille, qui ſous la forme d'une Colombe, a fixé ſon ſejour ſur les hautes Tours de Babylone; ou des Enchantemens de Naïs, qui par la douceur de ſa voix, ou par la vertu de quelques Plantes, changeoit en Poiſſons les jeunes gens qui s'attachoient à elle, & qui éprouva enfin elle-même une pareille métamorphoſe; ou enfin de l'avanture qui fit changer de couleur le fruit du mûrier qui devint rouge de blanc qu'il étoit, lorſqu'il fut ſouillé du ſang de deux Amans malheureux : comme cette Hiſtoire étoit moins connue que les autres, elle ſe détermina à la raconter, & elle la commença ainſi, en continuant de filer.

Pyrame & Thiſbé, l'un, le jeune Homme le plus accompli, l'autre la plus aimable Fille de tout l'Orient, avoient leurs maiſons proches l'une de l'autre, dans cette Ville fameuſe que Sémiramis fit autrefois entourer de hautes murailles. Le voiſinage leur donna bien-tôt lieu de ſe connoître, & de s'aimer,

& leur amour s'accrut avec le temps : L'Hymen auroit dû couronner leur tendresse; mais leurs parens s'y opposérent, & leur défendirent ce qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de défendre. Leurs cœurs étoient également enflammés, mais comme ils n'osoient se confier à personne, ils employoient pour se parler le langage des yeux, ces signes si expressifs pour des Amans : cette contrainte augmentoit encore le feu dont ils brûloient. Dans le mur, qui séparoit leurs deux Maisons, étoit une fente aussi ancienne que le mur-même. Personne ne s'en étoit apperçu jusqu'alors; mais qu'est-ce qui échappe à l'Amour? Tendres Amans vous l'apperçûtes les premiers, & vous la fites servir à vos entretiens. Là, Pyrame & Thisbé exprimoient sans contrainte leurs plus tendres sentimens. Souvent, après avoir long-temps soupiré ils s'écrioient l'un & l'autre : Muraille, jalouse de notre bonheur, pourquoi mets-tu obstacle à nos amours? Qu'il s'en faut peu, que nous ne soyions heureux! S'il ne nous est pas permis d'espérer un bonheur parfait, que ne permets tu du moins que nous puissions nous donner quelques baisers? Nous ne sommes pourtant point ingrats pour le bien que tu nous procures; nous te devons, & nous l'avouons avec joye, le plaisir que nous avons à nous entretenir. Lorsqu'ils s'étoient ainsi parlé

tout le jour, le soir ils se disoient adieu, & baisoient chacun de leur côté la muraille : comme si leurs baisers eussent pû la pénétrer. Un matin, dès que l'Aurore eut ramené le jour, ils ne manquérent pas l'un & l'autre de venir à ce même endroit, & après s'être plaints de leur triste destinée, & de la dure contrainte où ils étoient réduits, ils résolurent dès que la nuit seroit venue, de tromper leurs Gardes, de sortir de leurs Maisons & de la Ville; & de peur de s'égarer, ils prirent pour le lieu du rendez-vous le tombeau de Ninus, & un Mûrier blanc qui étoit auprès sur le bord d'une Fontaine. Ce parti fut reçu avec joye de part & d'autre, & ce jour leur parut plus long qu'à l'ordinaire ; il fit enfin place à la nuit. Thisbé à qui l'amour donnoit du courage, jugeant que les ténébres pourroient favoriser son évasion, se couvrit d'un voile, sort de la maison, sans qu'on s'en apperçût, traverse la Ville, & étant arrivée la premiére au tombeau de Ninus, elle s'assied sous l'Arbre dont ils étoient convenus. Un moment après une Lionne la gueule encore teinte du sang des bêtes qu'elle venoit de dévorer, se rendit à la Fontaine voisine pour étancher sa soif. Thisbé qui l'apperçut à la clarté de la Lune, prit aussi-tôt la fuite & alla se cacher toute tremblante dans un Antre prochain. En fuyant elle

laissa

laissa tomber son Voile. La Lionne après avoir bû, vit en rentrant dans le Bois cette Echarpe, qu'elle déchira & la remplit de sang.

Pyrame qui sortit plus tard de la Ville, ayant remarqué en passant les traces de quelque animal, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, & ayant trouvé un moment après le Voile ensanglanté; une même nuit, dit-il, sera complice de la mort de deux Amans: j'avoue que j'ai bien mérité de perdre la vie, mais l'infortunée Thisbé devoit jouir plus long-temps de la lumiére du jour. Je suis le seul coupable, & puisque je vous ai engagée, chere Amante, à venir pendant la nuit dans un lieu si plein de danger, je devois y arriver le premier. Lions cruels, qui habitez dans les Antres de ces Rochers, approchez, venez déchirer ce lâche cœur, venez l'arracher ce cœur perfide; mais il n'appartient qu'aux ames foibles de souhaiter la mort. Il dit, & relevant le Voile de l'infortunée Thisbé, il l'apporte sous le Mûrier, l'arrose de ses larmes, & après l'avoir baisé lui adresse ainsi la parole: Tu dois aussi être teint de mon sang; il est juste qu'il soit mêlé avec celui de mon Amante. En disant cela, il se perça le sein de son épée, & l'ayant retirée de sa blessure, il tomba à terre. Son sang sortit alors à gros bouillons

& rejaillit avec la même force que l'Eau que ſort impétueuſement d'un tuyau qui s'eſt rompu. Le Mûrier, ſous lequel il venoit de ſe tuer, fut teint de ſon ſang, & le fruit dont il étoit chargé changea de couleur & devint d'un noir pourpré.

Cependant Thiſbé qui n'étoit pas entiérement remiſe de ſa frayeur, ſort de l'antre, pour ne pas manquer à ſon Amant, elle le cherche des yeux, brûlant d'envie de lui raconter le péril dont elle s'étoit garantie. Elle reconnut le lieu du rendez-vous; mais l'Arbre qui venoit de changer de couleur la fit douter quelque temps, ſi c'étoit celui ſous lequel ils devoient ſe trouver. Comme elle étoit dans cette incertitude, elle voit à terre un Corps palpitant. Ce ſpectacle la trouble, elle recule de quelques pas, elle pâlit, elle ſe ſent ſaiſie d'une horreur ſecrette & d'un friſſonnement ſemblable à celui qu'on apperçoit ſur la Mer, lorſqu'un doux Zéphyre en agite la ſurface. Mais lorſqu'enfin elle reconnut ſon Amant, elle ſe livra toute entiére à ſa douleur, fit retentir l'air de ſes cris, s'arracha les cheveux, ſe meurtrit le ſein, & s'étant jettée ſur le corps de Pyrame, elle arroſa ſa playe de ſes larmes, mêlant ainſi ſes pleurs avec le ſang de ſon Amant. Cher Pyrame, lui dit-elle, en l'embraſſant tendrement, par quel funeſte acci-

dent faut-il que je vous perde aujourd'hui ? Répondez, cher Amant, c'eſt votre Thiſbé, qui vous parle, reconnoiſſez ſa voix, qu'un de vos regards me faſſe du moins connoître que vous m'entendez. Au nom de Thiſbé, Pyrame ouvre ſes yeux mourans & les referme après l'avoir vûe. Ce fut dans ce moment que Thiſbé apperçut ſon Voile, & l'épée de Pyrame hors de ſon fourreau. Ah! trop malheureux Amant, s'écria t-elle, c'eſt ta main, c'eſt ton amour, qui t'ont ravi le jour; n'ai-je pas autant d'amour, n'ai-je pas une main pour m'arracher la vie! L'Amour ſeul me donnera aſſez de force pour te ſuivre. Si j'ai été la cauſe de ta mort, j'aurai du moins la conſolation de t'accompagner dans l'horreur du trépas: la mort ſeule pouvoit nous ſéparer: non, elle n'en aura pas le pouvoir. Peres malheureux de deux Amans infortunés, que l'amour le plus tendre & la mort ont réunis, ne refuſez pas la derniére grace que nous vous demandons! Souffrez que le même tombeau renferme nos deux corps: & toi, Arbre funeſte, qui couvres le corps de mon Amant, & qui vas maintenant auſſi couvrir le mien, porte les marques de notre infortune, que ton fruit noir & lugubre annonce à jamais que tu as été teint du ſang de deux Amans malheureux. A peine eut-elle achevé ces plaintes,

qu'elle prit l'épée encore fumante du ſang de Pyrame ; elle l'appuya ſur ſon ſein & ſe laiſſa tomber deſſus. Les Dieux & leurs Parens accomplirent ſes vœux ; l'Arbre eſt témoin de cette triſte avanture, & depuis ce funeſte moment ſes fruits noirciſſent toujours en mûriſſant ; & les cendres de ces deux Amans, qu'on retira du Bucher, furent enfermées dans une même urne.

Explication des Fables I. II. III. & IV.

DE la maniére dont parle Ovide dans le III. & IV. Livre, on voit bien que l'établiſſement du culte de Bacchus dans la Gréce, trouva de grandes oppoſitions, & que les Miniſtres de ces Fêtes, pour les faire recevoir, publiérent pluſieurs merveilles ; & ce ſont ces prétendus prodiges qu'il faut expliquer ici.

I. Bacchus ayant été trouvé yvre par quelques Toſcans, fut mis dans leur Vaiſſeau pour être vendu comme un Eſclave ; mais ce Dieu s'étant réveillé, & ayant vû qu'on ne le conduiſoit pas à Naxe, comme on lui avoit promis, les changea en Dauphins. Cette Fable, ſi nous en croyons Bochart, n'a d'autre fondement que quelques avantures arrivées à des Marchands Tyrrhéniens, dont le Vaiſſeau portoit à la proue la figure d'un Dauphin, ou plutôt celle du Poiſſon que l'on nomme *Turſio*, le Marſoin. Ces Marchands firent naufrage auprès de l'Iſle de Naxe, qui étoit conſacrée à Bacchus, dont apparemment ils avoient mépriſé les myſtéres ; c'en fut aſſez pour publier que c'étoit ce Dieu lui-même qui les avoit fait périr.

II. Les Minéïdes affectant de travailler pendant que l'on célébroit les Fêtes de Bacchus, furent changées en Chauve-Souris. Cela veut dire sans doute, que ces Filles, dont on fit une exacte recherche, étant sorties secrettement de Thébes, on publia leur métamorphose. Quoi qu'il en soit, ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéïdes, & de Lycurgue, firent passer Bacchus pour une Divinité fort vindicative, & les Prêtres ne manquérent pas de faire valoir ces Histoires pour rendre son Culte plus respectable.

III. Ovide qui a trouvé le secret de lier avec tant d'art des Fables qui n'avoient entr'elles aucune liaison, fait raconter aux Minéïdes plusieurs Histoires, qui demandent quelques éclaircissemens. Voici le fondement de celle de Dercette qui fut changée en Poisson Dercette, si nous en croyons Diodore (*a*), Pline, Hérodote, Athénagore, & parmi les Modernes, Vossius & Selden, ayant offensé Vénus, cette Déesse la rendit amoureuse d'un jeune Homme dont elle eut une Fille. Désespérée d'une avanture qui la deshonoroit, elle fit mourir son Amant, exposa son Enfant, & alla ensuite se jetter dans un Etang, où elle périt. Les Syriens firent bâtir un Temple près du lieu où elle s'étoit précipitée, où ils l'honorérent comme une Déesse, & publiérent qu'elle avoit été métamorphosée en Poisson. Ils la représentérent sous la figure d'une Femme qui de la ceinture en bas, se termine en Poisson. Les Syriens s'abstinrent depuis de manger du Poisson de cet Etang, & même de tout autre : ils lui en offroient dans les Sacrifices, & on en voyoit de dorés dans les Temples de cette Déesse. Il y a quelques Auteurs qui croyent que Dercette étoit une Princesse très-cruelle, qui avoit

(*a*) Lib. II.

défendu aux Syriens l'usage du Poisson ; mais si cela étoit, l'auroit-on adorée après sa mort ? Il vaut mieux dire qu'elle s'étoit attirée par ses bienfaits l'amitié & l'estime de son Peuple. Au reste, si nous en croyons Selden, qui a fait un excellent Traité sur les Divinités de Syrie, la Fable de Dercette ou Atergatis vient de celle de Dagon, Dieu des Philistins, qui étoit représenté sous la figure d'un Poisson, & le nom d'Atergatis est composé d'*Adir Dagon*, grand Poisson : ce qui pourroit bien avoir donné lieu à la métamorphose. Ce même Auteur croit que la Fable de Dercette est la même que celle de Vénus, d'Astarte, de Minerve, de Junon, d'Isis & de la Lune ; que c'est la Mylitte des Assyriens, & l'Alilac de Arabes.

Les Antiquaires prennent pour Dercette une Figure du Cabinet de M. de la Chausse, qui représente une Déesse, tenant d'une main un Cupidon qui tend son Arc, pendant qu'elle en regarde un autre qui tient un Flambeau élevé en l'air ; mais la fleur de Lotus, qu'elle porte sur la tête, la fait reconnoître pour une Divinité d'Egypte. N'oublions pas de rapporter ici ce que Lucien (*a*) dit de Dercette. *Quelques-uns croyent*, dit-il, *que le Temple qui est dans la Ville sacrée, est l'Ouvrage de Semiramis, qui le consacra, non pas à Junon, comme on le croit, mais à sa Mere Dercette. J'ai vû*, continue-t-il, *dans la Phénicie une Image de cette Déesse, qui est fort extraordinaire, c'est une Femme qui de la ceinture en bas se termine en Poisson, mais celle qui est dans la Sainte Cité* (b), *a toute la forme d'une Femme.*

Il paroit par ce que nous venons de dire, que la jeune Princesse qui fut exposée par Dercette, étoit la fameuse Sémiramis & sa Fille. Diodore (*c*) racon-

(*a*) *De Dea Syr.* (*b*) C'étoit sans doute la Ville d'*Hierapolis.* (*c*) Lib. II.

re que quelques Bergers l'ayant trouvée, la portérent chez Simma Femme d'un Maître des Troupeaux du Roy, qui l'éleva avec beaucoup de soin, & lui donna le nom de Sémiramis, qui en Langue Syriaque signifie une Colombe. De-là apparemment est venue la Fable qui dit qu'elle avoit été nourrie par des Colombes, & qu'elle fut dans la suite métamorphosée en Colombe. Cet Oiseau fut toujours en grande vénération parmi les Assyriens. Les Interprétes de l'Ecriture Sainte disent que le passage du Prophéte Jérémie, *facta est terra eorum in desolationem à facie Columbæ*, fait allusion à l'Histoire de cette Princesse, & des Colombes qui la représentoient; ainsi que cet autre verset, où il est dit, *fugite à facie gladii Columbæ.* Je ne m'étendrai pas davantage sur l'Histoire de cette fameuse Reine, sur laquelle les Anciens paroissent si fort se contredire, qu'on n'en sçauroit rien tirer d'assuré. Ceux qui voudront voir cette Histoire bien approfondie, pourront lire dans le troisiéme Tome des *Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres*, les recherches de M. l'Abbé Sévin sur l'Histoire d'Assyrie. Je me contente de dire ici que ce qui peut avoir donné lieu à sa métamorphose, c'est que Ninias son Fils, voulant la faire périr sans irriter ses Sujets, publia qu'elle s'étoit envolée sous la figure d'une Colombe.

IV. La triste catastrophe de Pyrame & de Thisbé, que je vais expliquer, est un de ces événemens tragiques, que les passions ne causent que trop souvent dans le Monde. On croit que ces deux Amans, dont les Parens ne s'aimoient pas, se donnérent rendez-vous sous un Mûrier, qui étoit hors de la Ville. Thisbé y arriva la premiére, & ayant été obligée de se cacher à la vûe d'un Lion, son Echarpe qu'elle laissa tomber, fut ensanglantée; ce qui ayant fait croire à Pyrame, qui arriva un moment après,

qu'elle avoit été dévorée, il se tua de regret. Thisbé étant revenue sur ses pas, & ayant bien jugé en voyant son Echarpe, que son Amant ne s'étoit tué que parce qu'il l'avoit crue morte, se perça le sein du même glaive. Au reste je n'ai trouvé cet événement que dans Ovide & dans Hygin (a), & ces deux Auteurs conviennent qu'il est arrivé près de Babylone.

Il seroit assez inutile d'en sçavoir davantage là-dessus. On voit bien que c'est une Leçon aux Enfans de ne point prendre d'engagement précipité, surtout lorsque les intérêts des Familles peuvent y former des obstacles ; aux parens de ne pas toujours consulter ou leur ressentiment ou leur intérêt, & de se prêter quelquefois à des inclinations qui ne deviennent criminelles que par leur entêtement. Malheureusement notre Poëte corrompt par des peintures trop vives, & par des images trop licentieuses, la morale qu'on pourroit tirer des Fables. Il n'entreprend guéres de développer le cœur, qu'il ne le montre du côté foible, & ces Métamorphoses peuvent être regardées comme le triomphe de toutes les passions. Qu'on me pardonne une réflexion, que les Fables que je vais expliquer dans la suite ne justifient que trop.

(a) Fab. 242.

FABLE V.

ARGUMENT.

Vénus piquée contre le Soleil, de ce qu'il avoit découvert son commerce avec Mars, le rendit toujours malheureux dans ses amours.

UN moment après qu'Alcithoé eut fini son Histoire, Leuconoé prit la parole & ses Sœurs se mirent en devoir de l'écouter. Le Soleil, dit-elle, ce Dieu qui répand par-tout la lumiére, n'a pas été exempt lui-même des foiblesses de l'Amour. Je vais vous en conter les avantures. Comme rien ne peut lui être caché, ce fut lui qui ayant découvert le commerce de Mars & de Vénus, en avertit l'Epoux de la Déesse, & lui montra le lieu où les deux Amans avoient accoutumé de se rendre. A cette nouvelle Vulcain fut si consterné que l'ouvrage auquel il travailloit, & le marteau lui tombérent des mains. Pour les surprendre il se mit sur le champ à faire un Filet d'airain *, si mince & si délié qu'il

* Comme Ovide explique d'une maniére fort générale le méchanisme de ce Filet de Vulcain, les Commentateurs ont paru fort embarrassés à le comprendre, & ceux qui ont peint ou gravé le sujet s'en sont tirés chacun suivant l'idée sous laquelle ils l'avoient conçu. Ferrante Palavicino dans ses Œuvres choisies, a fait un petit Traité pour expliquer de quelle maniére le Filet avoit pû se détendre; mais outre que la chose est trop peu sérieuse pour s'y arrêter, j'ai cru devoir me servir des termes généraux pour traduire un Poëte, qui ne donne aucune idée particuliére de ce méchanisme.

en étoit imperceptible. Les toiles les plus fines, celles même des Araignées, sont grossiéres en comparaison. Il usa en le faisant, d'un artifice si singulier, & si nouveau, que le moindre mouvement, un rien pouvoit le faire jouer: Après cela il le tendit autour du Lit de Venus, & dès que Mars y fut entré avec elle, ils s'y trouvérent pris. Vulcain content du succès de son entreprise, alla ouvrir sur le champ les portes de la chambre, & donna ces deux Amans en spectacle à tous les Dieux, qui les virent dans le plus grand desordre. Les Dieux rirent beaucoup de cette avanture, qui fit longtemps l'entretien de tout l'Olympe: il y en eut cependant parmi ceux qui étoient les moins sévéres, qui auroient souhaité d'être deshonorés à ce prix.

Vénus qui en fut extrêmement piquée, résolut de se venger de celui qui avoit découvert cette intrigue. Comme l'Amour avoit fait son crime, elle voulut en faire sentir toutes les foiblesses à Apollon. Flambeau du jour, à quoi vous sert maintenant cette beauté, cet éclat & ces rayons de lumiére dont vous êtes environné? Vous qui répandez par-tout la chaleur, vous brûlez vous même d'un feu qui vous dévore; vous, qui devez vos regards à l'Univers, vous les arrêtez maintenant sur la seule Leucothoé.

On vous voit lever plus matin & vous rendre plus tard qu'à l'ordinaire dans le séjour de Thétis. Pour contempler cette beauté plus à loisir, vous rendez les jours mêmes de l'Hyver beaucoup plus longs qu'ils ne doivent l'être. Quelquefois même tout votre éclat vous abandonne, le trouble de votre ame passe jusqu'à la lumiére qui nous éclaire, & les ténébres qui vous environnent alors, épouvantent toute la terre. Lorsque vous vous éclipsez, ce n'est pas la Lune qui nous prive de votre lumiére, c'est l'Amour qui vous fait pâlir. Vous n'aimez plus que la seule Leucothoé; vous ne vous souvenez plus ni de Clyméne, ni de Rhodos, ni de la charmante Mere de Circé. Vous avez toujours la même indifférence pour Clytie, qui, malgré vos mépris, vous aime avec tendresse dans le temps même que vous soupirez pour une autre. La seule Leucothoé vous fait oublier toutes vos autres Amours. Cette charmante Fille devoit le jour à Eurynome la plus belle personne de l'Arabie. Seule elle effaçoit la beauté de sa Mere, comme sa Mere effaçoit celle des autres Femmes de son temps. Orchame son Pere gouvernoit la Perse, dont il étoit le septiéme Roy depuis Bélus.

Les pâturages des Chevaux du Soleil sont vers le couchant, c'est là que nourris d'Am-

brosie au lieu d'herbe, ils se délassent des fatigues du jour, & qu'ils reprennent de nouvelles forces. Une nuit, tandis qu'ils se rafraîchissoient, le Soleil étant entré dans l'appartement de son Amante, sous la figure de sa mere Eurynome, il la trouva qui filoit au Flambeau environné de douze Esclaves. J'ai quelque chose de secret à vous communiquer, ma Fille, lui dit-il, en la baisant; que vos Femmes se retirent, afin que je puisse vous parler en liberté. Elles obéïrent: alors ce Dieu, sans perdre de temps, c'est moi, lui dit-il, qui par mon cours régle les saisons & les années; c'est moi qui vois tout & qui éclaire tout: je suis la lumiére du Monde: je vous aime. A ce discours, Leucothoé tremblante & étonnée pâlit & laisse tomber son Fuseau & sa Quenouille. La crainte lui donnoit de nouvelles graces, le Soleil, profitant de cet heureux moment, reprit sa véritable forme.

Explication de la cinquiéme Fable.

QUELQUE envie qu'on ait eu dans le dernier Siécle de justifier la Théologie des Poëtes, il est bien difficile de ne pas convenir qu'elle présente souvent des idées bien dangereuses pour les mœurs. Quand ils ne nous proposent que les foiblesses des Hommes, on peut en tirer des leçons utiles; mais lorsqu'ils décrivent avec tant de soin & avec des réflexions peu sérieuses, les crimes des Dieux, que

peut-on en conclure, si ce n'est qu'il est permis de suivre ses penchans, puisque les Dieux eux-mêmes s'y sont laissés entraîner ? Je sçai que les Philosophes ont tourné à l'allégorie l'adultére de Mars & de Vénus, qui fait le sujet de la Fable que j'explique. Ils ont dit avec Plutarque (*a*) que ceux qui naissent pendant la conjonction des deux Planetes, qui portent le nom de Mars & de Vénus, sont sensibles à l'amour ; mais que si le Soleil n'en est pas alors éloigné, leurs intrigues seront bien-tôt découvertes. Mais ceux qui lisoient cette Fable dans l'Odyssée d'Homére (*b*) & dans Ovide, saisissoient-ils d'abord ces idées astronomiques ? Ou plutôt ne concluoient-ils pas que, puisque les Dieux s'étoient laissés entraîner aux panchans les plus doux, il étoit permis aux Hommes de s'y livrer sans scrupule ? Qu'on dise tant qu'on voudra qu'Homére la met dans la bouche d'un Phéacien, c'est-à-dire, d'un Homme corrompu par les plaisirs & par la mollesse ; l'exemple n'en est pas moins dangereux. Quel spectacle plus licentieux que de voir Mars & Vénus attachés dans les Filets de Vulcain, & les autres Dieux rire de cette avanture, & souhaiter même d'être deshonorés à ce prix-là ?

Ce qu'il y avoit encore de dangereux dans ces sortes d'exemples, c'est qu'on y apprenoit à conserver le ressentiment des injures. On dit en effet que Vénus fut si piquée contre le Soleil qui avoit découvert son intrigue, qu'elle s'en vengea sur lui & sur toute sa postérité. Delà, la triste catastrophe de Leucothoé ; delà les crimes & les malheurs de Circé, de Pasiphaé, de Médée & des autres Princesses qui rapportoient leur origine au Soleil. Au reste les idées lascives qui résultoient de cette Fable,

(*a*) *Traité de la maniére de lire les Poëtes.*

(*b*) Liv. VIII.

passoient des Livres où elle étoit exposée, dans les Monumens qui la représentoient, & l'Antiquité nous en a conservé deux qu'on trouve dans Bellori (*a*), & quoiqu'ils n'ayent rien de fort immodeste, on voit les Déesses elles-mêmes, temoins d'un spectacle si dangereux, quoiqu'Homére eût dit que la modestie les avoit empêchées de s'y trouver.

Au reste, comme cette Fable pouvoit avoir quelque fondement dans l'Histoire, il est bon de rapporter ici ce qu'en dit Palæphate (*b*). Le Soleil, Fils de Vulcain Roy d'Egypte, voulant faire observer à la rigueur la Loi de son Pere contre les Adultéres, & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtisan, entra la nuit dans son appartement & l'ayant surprise, la fit punir sévérement. C'est, ajoûte cet Auteur, l'équivoque du nom de *Soleil* qui donna lieu à la Fable qu'Homére proposa dans la suite d'une maniére à la faire méconnoître. Libanius déplorant la ruine & l'inc ndie du Temple d'Apollon, qui étoit dans le Fauxbourg d'Antioche, se plaint de l'ingratitude de Vulcain, le Dieu du Feu, envers Apollon, qui lui avoit autrefois donné un avis. Le Rhéteur s'arrête là sans s'expliquer davantage sur cet avis; mais S. Jean Chrysostome (*c*), pour mettre au jour tout le ridicule de cette plainte, dit que l'avis qu'Apollon avoit donné à Vulcain, regardoit la découverte de l'adultére de sa Femme avec Mars. Remarquons ici en passant, que si Libanius attribue à Apollon ce qu'Homére, Ovide & les Marbres attribuent au Soleil, il suit en cela l'opinion qui confondoit souvent ces deux Divinités, quoiqu'on les trouve souvent distinguées l'une de l'autre, sur-tout dans les cérémonies de leur Culte.

(*a*) *Adm. antiq. Roman.* (*b*) *In frag.*
(*c*) Discours sur *S. Babilas*,

FABLE VI.

ARGUMENT.

Apollon, chagrin de voir Leucothoé, qu'il aimoit, enterrée toute vive par ſon pere, la changea en l'Arbre qui porte l'Encens. Clytie outrée du mépris que ce Dieu lui témoignoit, ſe laiſſa mourir de langueur & fut changée en Héliotrope.

LEUCOTHOÉ, quoiqu'étonnée de l'éclat qui l'environnoit, fut charmée de la beauté d'Apollon, & ſe laiſſa vaincre ſans beaucoup de réſiſtance. Clytie qui aimoit toujours le Soleil, en eut de la jalouſie, & pour ſe venger de ſa Rivale, elle alla découvrir ſon crime à Orchame. A cette nouvelle le Roy tranſporté de fureur, ordonne qu'on l'enterre toute vive, & que l'on jette ſur ſon corps un monceau de ſable. En vain l'infortunée Leucothoé levoit les mains vers ſon Amant; en vain, elle juroit qu'il lui avoit fait violence; cet ordre cruel & inhumain fut exécuté. Le Soleil par la force de ſes rayons fit d'abord entr'ouvrir la terre qui vous couvroit, charmante Nymphe, pour vous laiſſer la liberté de reſpirer, mais vous ne pouviez plus alors

profiter de cette faveur : la mort avoit fermé vos yeux pour jamais. Depuis le malheur de Phaëton, le Soleil n'avoit point senti de douleur plus vive. Il tâcha de réchauffer par sa chaleur le corps glacé de son Amante; tous ses efforts furent vains, le Destin les rendit inutiles. Il se plaignit, il gémit, & ayant arrosé de Nectar le corps de Leucothoé, & la terre qui l'environnoit : du moins, dit-il, j'aurai la consolation de voir que vous vous éleverez vers le Ciel. En effet, le corps amolli par la vertu de cette divine Essence, poussa des branches hors de Terre, & forma enfin l'Arbre qui porte l'Encens.

Comme l'Amour avoit été cause de l'indiscrétion de Clytie, il auroit pû lui servir d'excuse ; cependant dès ce jour-là Apollon ne la regarda qu'avec indifférence, & n'eut plus aucun commerce avec elle. Ses mépris la jettérent dans un affreux désespoir, & réduite dans l'état le plus triste, la compagnie des Nymphes lui parut insupportable : Couchée nuit & jour sur la Terre sans habits, les cheveux épars, elle n'eut pendant neuf jours, pour toute nourriture que ses larmes & la rosée du Ciel. Elle ne se leva point pendant tout ce temps-là, seulement elle tournoit les yeux vers le Soleil, & l'accompagnoit de ses regards pendant toute sa course. On raconte que son corps demeura enfin

enfin attaché à la Terre, qu'une couleur livide parut sur la tige qui en sortit, & qu'à la place de son visage, on ne vit plus qu'une Fleur couleur de souci, mêlée d'un rouge violet. Quoiqu'attachée à la Terre par ses racines, elle ne laissa pas de se tourner du côté du Soleil, & malgré son changement, elle marque toujours l'amour qu'elle a pour lui.

Explication de la sixiéme Fable.

La Fable de Leucothoé enterrée toute vive par son Pere Orchame, & celle de Clytie sa Rivale métamorphosée en Tourne-Sol, ne renferment rien d'historique; du moins je n'ai rien découvert de satisfaisant sur ce sujet. J'ai bien posé pour principe, & je croi l'avoir suffisamment prouvé (*a*), que les Fables étoient ordinairement fondées sur l'Histoire, mais je n'ai pas désavoué qu'on y ait quelquefois renfermé la Morale & la Physique. Ainsi ce qu'on peut dire sur celle dont il s'agit ici, c'est que Leucothoé n'a passé pour être la Fille d'Orchame Roy de Perse, que parce que ce Prince fut le premier qui fit planter dans son Royaume l'Arbre qui porte l'Encens, & qu'on appelloit Leucothoé. On a ajoûté que cette prétendue Princesse aimoit Apollon, parce que l'Encens est une Drogue Aromatique fort en usage dans la Médecine, dont ce Dieu étoit l'Inventeur, & on y a joint la jalousie de Clytie, parce que le Tourne-Sol est une Plante, qui selon les Naturalistes, fait mourir l'Arbre qui porte l'Encens. Je dois avouer cependant que Pline, qui donne à l'Héliotrope plusieurs proprié-

(*a*) *Explication des Fables*, Tome I.

tés, ne parle point de celle-ci. Je suis fâché de n'avoir rien à dire de plus particulier sur cette Fable, car il me paroît bien surprenant que pour nous apprendre qu'Orchame a planté l'Arbre qui porte l'Encens, on ait dit qu'il avoit enterré sa Fille toute vive, pour la punir d'avoir été sensible au Soleil son Amant, & que sa Rivale Clytie pour avoir révélé cette intrigue ait été métamorphosée en Tourne-Sol. Mais il vaut encore mieux se contenter de cette explication, que de hazarder des conjectures qu'il seroit difficile de rendre un peu probables. Je n'ai rien trouvé dans l'Antiquité de cet Orchame, dont parle ici notre Poëte, qui dit qu'il étoit septiéme descendant de Bélus & qu'il régnoit sur les Perses Achéménides.

épouvantée, demeurez, vous êtes le maître de ces lieux, je vous céde la place. Après ces paroles, elle fit semblant de s'éloigner, & elle alla se cacher derriére un touffe d'Arbres pour le voir sans en être vûe. Alors le jeune Homme se croyant seul & sans témoins, se promena autour de la Fontaine, il y met les pieds, & la fraîcheur de l'Eau l'invitant à se baigner il se deshabille. Cette vûe redouble la passion de la Nymphe, ses yeux brillent comme les rayons du Soleil qu'une glace réfléchit, & elle retient à peine ses transports. Hermaphrodite se jetta dans l'eau & pendant qu'il nageoit, son corps paroissoit semblable à une belle Figure d'Yvoire, ou à un Lys qu'on voit à travers d'un crystal. Enfin je triomphe, s'écria Salmacis, en quittant sa Robe & se jettant dans l'eau. Elle s'approche de lui; l'arrête malgré sa résistance, & lui dérobe quelques baisers. Tel qu'on voit le Serpent enlevé par un Aigle, le serrer & s'entortiller autour de ses aîles & de ses griffes; le Liére s'attacher à un Arbre, ou le Polype à la proye qu'il découvre sur les eaux; telle est la Nymphe Salmacis auprès de l'indifférent Hermaphrodite. En vain il fait tous ses efforts pour se dégager; en vain il se refuse à la tendresse de la Nymphe; elle le presse de plus en plus, le prie, le sollicite; un cruel mépris est toute la récompense de ses emporte-

mens. Du moins, lui dit-elle, tu ne m'échapperas pas ; grands Dieux, faites que rien ne me ſépare de ce perfide.

Les Dieux exaucérent ſa priére, & leurs deux corps ſe confondirent en un, ſous le même viſage. Tels qu'on voit deux rameaux attachés l'un à l'autre, ſe joindre en croiſſant, & ſe cacher ſous la même écorce, leurs deux corps parurent n'en faire plus qu'un ; on ne pouvoit pas même dire ſi c'étoit celui d'un Homme ou celui d'une Femme ; ils étoient & n'étoient pas l'un & l'autre. Hermaphrodite voyant qu'il venoit de changer de Sexe, & que ſon corps étoit moitié Homme & motié Femme, adreſſa ainſi la parole à Mercure & à Vénus, mais d'un ton qui n'avoit plus cette vigueur mâle, avec laquelle il parloit auparavant : O mon Pere ! O ma Mere ! ne refuſez pas à votre Fils la grace qu'il vous demande ; que tous ceux qui viendront ſe baigner dans cette Fontaine, éprouvent la même changement que moi. Sa priére fut écoutée ; Mercure & Vénus répandirent dans la Fontaine une eſſence, qui lui communiqua la vertu de faire changer de Sexe.

La converſation des Minéides étoit finie, & elles marquoient encore, en continuant leur travail, le mépris qu'elles faiſoient de Bacchus & de ſes Fêtes ; lorſque tout d'un coup

coup elles entendirent un bruit confus de Tambours, de Flûtes & de Trompettes, qui les étonna d'autant plus qu'elles ne virent personne. Une odeur de Myrrhe & de Safran se répandit dans leur chambre, &, ce qui paroît incroyable, leur Toile se couvrit de verdure, & poussa des pampres & des feuilles de Lierre. Le fil qu'elles venoient d'employer, se convertit en Ceps chargés de Raisins, & ces Raisins prirent la couleur de pourpre qui étoit répandu sur l'Ouvrage. Déja l'on étoit à ce temps de la journée, où les ténébres qui commencent à se répandre & la lumiére qui disparoît, font douter s'il est jour ou nuit, lorsqu'un bruit épouvantable ébranla toute la Maison. Elle paroît tout à coup remplie de Flambeaux allumés & de mille autres Feux, qui brilloient de tous côtés; on entendit des hurlemens affreux, comme si toute la Maison eût été remplie de Bêtes féroces. Les Minéïdes effrayées allérent se cacher pour se mettre à couvert du feu & de la lumiére; mais pendant qu'elles cherchent les endroits les plus secrets de la Maison, une membrane extrêmement déliée couvre leur corps, & des aîles fort minces s'étendent sur leurs bras: l'obscurité qui régne dans les lieux où elles se sont cachées, les empêche de s'appercevoir qu'elles viennent de changer de figure;

cependant elles s'élevent en l'air, où, sans avoir de plumes, elles se soutiennent avec des aîles composées d'une peau mince & transparente. Elles veulent parler, mais elles ne forment qu'un son foible & proportionné à la petitesse de leur corps, une espéce de murmure plaintif est toute la voix qui leur reste pour exprimer leurs regrets. Le séjour des Maisons leur plaît encore, & elles n'aiment point les Forêts comme les autres Oiseaux; ennemies de la lumiére qu'elles fuyent, elles ne volent que la nuit, ce qui leur a fait donner le nom de Chauve-Souris.

Explication des Fables VII. VIII. IX. X. XI. & XII.

VII. Il arrive quelquefois qu'Ovide, pour donner une espéce de suite à ses Métamorphoses, en rapporte plusieurs qui sont aussi inconnues que peu curieuses; comme sont celles que racontent les Minéïdes. Il seroit inutile de s'y arrêter long-temps; car que peut-on dire sur un Berger que ses mépris pour une Nymphe convertissent en Rocher, sinon qu'on a voulu par-là nous marquer son insensibilité, ou bien que sa Femme lui donna un philtre qui le rendit stupide, comme le prétendent quelques Mythologues, sans nous donner aucune raison de cette conjecture?

VIII. On a publié de même que Scython changea de Sexe, parce que la Thrace, qui prit le nom d'une fameuse Magicienne nommée *Thracia*, s'appelloit auparavant *Scython*; ainsi, comme elle perdit un nom, dont la prononciation est du genre

masculin, pour en prendre un féminin, quelque faux bel Esprit dit que Scython avoit changé de Sexe.

IX. Pour ce qui regarde la Métamorphose de Celme, Pline dit que c'étoit un jeune Homme fort modéré & fort sage, & sur lequel les passions ne faisoient aucune impression, & que c'est pour cela qu'on l'a changé en Diamant. Il y a cependant des Auteurs qui prétendent que Celme, pour avoir révélé que Jupiter, dont il avoit été le Pere nourricier, étoit mortel, fut enfermé dans une Tour impénétrable, & que pour cela il fut appellé le Diamant. D'autres enfin prétendent qu'il fut toujours fidéle à Jupiter, & que ce Dieu, pour le récompenser, le combla de biens & de richesses.

X. Pour expliquer la Fable de Crocus & de Smilax, on dit que ces deux Epoux furent changés en Fleurs, pour avoir mené une vie chaste & innocente.

XI. Comme notre Poëte, à l'occasion de Celme, parle des Curetes qui élevérent Jupiter, il est bon de s'étendre un peu sur leur sujet. Si nous en croyons Denys d'Halicarnasse (*a*), les Curetes étoient d'anciens Habitans de l'Isle de Créte : selon le P. Dom Pezron (*b*) c'étoient les Prêtres & les Astrologues des Princes Titans, qui étoient fort adonnés aux Sciences spéculatives, & sur-tout à l'Astrologie, comme il paroît par l'Histoire de Prométhée & d'Atlas deux grands Astrologues de ce temps-là. Ils consultoient à tout moment les Augures & avoient recours pour cela aux Curetes. En un mot, ceux-ci étoient aux Titans ce que les Druïdes étoient parmi les Gaulois, les Mages chez les Perses, & les Saliens chez les Sabins. On les employoit aussi très-souvent à l'éducation des Enfans des Princes,

(*a*) Lib. II. (*b*) *Ant. de la Langue des Celtes.*

où ils réussissoient fort bien, leur apprenant la Médecine, l'Astrologie, la Religion & la Guerre, où ils alloient eux-mêmes, & où pour se distinguer des autres, ils avoient des armes particuliéres, dont ils faisoient un certain bruit cadencé, frappant adroitement de leurs Lances contre leurs Boucliers (a), dansans & sautans avec beaucoup de contorsions pour s'animer au combat, & pour y exciter les autres ; ce qui leur fit donner le nom de Curetes & de Corybantes. C'est au bruit de cette Symphonie qu'ils élevérent le jeune Jupiter, pour empêcher qu'il ne fût reconnu. La Danse, dont ils furent Inventeurs, fut appellée Dactyle ; & c'est peut-être à cause de cela qu'on les nomma eux-mêmes Dactyles ; quoique plusieurs Auteurs anciens prétendent que ce nom voulant dire le doigt, ils prirent ce nom parce qu'ils étoient au nombre de dix, comme les doigts de la main.

Nous apprenons deux choses d'Apollodore (b), l'une que les Curetes furent tués par Jupiter pour avoir caché Epaphus, l'autre qu'ils avoient découvert à Minos l'endroit ou étoit son Fils Glaucus. Au reste la Fable qui les fait naître de la Pluye & de la Terre, n'a d'autre fondement, sinon, que les Curetes étoient de la race de Titan, & qu'ils descendoient d'Ourane & de Titée, dont les noms sont les mêmes que ceux du Ciel & de la Terre, comme nous l'avons dit. Ils se rendirent très-fameux dans la suite ; inventérent plusieurs Arts nécessaires à la vie (c), & ne contribuérent pas peu à polir l'esprit & les mœurs des Habitans de l'Isle de Créte. Ce sont au reste ces mêmes Dactyles Idéens, si nous en croyons les Anciens, qui inventérent l'Art de dissoudre le Fer. Les Forêts du Mont Ida ayant été embrasées, soit par le Tonnerre ou

(a) *Apollod.* Lib. I. (b) Lib. II. (c) *Diod. de Sic. loco cit.*

par quelqu'autre accident, on vit couler une grande quantité de Fer que le feu avoit fondu, ce qui donna lieu à l'établissement des Forges Les Marbres de Paros (*a*) n'oublient pas cet événement & le placent sous le Régne de Minos premier du nom, Pandion premier étant Roy d'Athénes, c'est-à-dire, vers l'an du Monde 2700. 1300. avant Jesus-Christ. Mais je croi que cet Art étoit connu long-temps auparavant, du moins parmi les Scythes & les autres Peuples, où Prométhée, ou plutôt Magog & Tubalcain l'avoient apporté.

Si l'on veut s'instruire plus à fond de ce qui regarde les Curetes, il faut lire ce qu'en rapporte Strabon (*b*), cet Auteur ayant recueilli avec soin ce que plusieurs Anciens, dont les Ouvrages ne subsistent plus, avoient dit sur ce sujet. On peut consulter aussi la sçavante Dissertation de M. Astori sur les Cabires, où cet habile Antiquaire prouve que les Corybantes, les Curetes, les Dactyles & les Telchiniens étoient les mêmes

XII. Pour expliquer la Fable de Salmacis & d'Hermaphrodite qui n'a passé pour être le Fils de Mercure & de Vénus, que parce que son nom est composé de ces deux Divinités, les Mythologues ont débité bien des rêveries. Voici en peu de mots ce qui peut y avoir donné lieu. Il y avoit dans la Carie, près de la Ville d'Halicarnasse, ainsi que nous l'apprenons de Vitruve (*c*), une Fontaine qui servit à humaniser quelques Barbares, qui ayant été chassés par la Colonie que les Argiens établirent dans cette Ville, furent obligés d'y venir puiser de l'eau; & ce commerce avec les Grecs les rendit non-seulement très-polis, mais les fit donner dans le luxe de cette Nation voluptueuse; & c'est ce qui donna à cette Fontaine la réputation de faire chan-

(*a*) *Epo.* II. (*b*) Lib. VII. (*c*) Lib. II. Cap. VIII.

ger de sexe. On pourroit penser encore que l'eau de cette Fontaine amollissoit le courage, & rendoit efféminés ceux qui en buvoient, comme il y en a d'autres qui rendent stupides ou furieux. Lylio Giraldi (*a*) prétend que la Fable tire son origine de ce que cette Fontaine étant enfermée de murailles, il s'y passoit de temps en temps des avantures qui lui donnérent cette réputation; mais, comme cet Auteur ne prouve point sa conjecture, il vaut mieux raporter la réflexion de Strabon (*b*) qui dit qu'il ne sçait pas pourquoi cette Fontaine étoit en si mauvaise réputation, puisque la mollesse vient moins de l'air ou de l'eau, que des richesses & du luxe. Cette Fable est écrite par notre Poëte d'une maniére qui n'expose que trop vivement les effets de la volupté.

(*a*) *Sim.* V. (*b*) Lib. IV.

FABLES XIII. & XIV.

ARGUMENT.

Junon ayant envoyé Tisiphone dans le Palais d'Athamas, y causa tant de trouble & de desordre, que ce Prince devenu furieux écrasa contre une muraille le jeune Léarque son fils ; en poursuivant ensuite sa femme Ino, elle se précipita dans la Mer avec Mélicerte son autre fils ; & Neptune, à la priére de Vénus, les changea en Dieux Marins. Les Dames de Thébes, qui accompagnoient Ino, sur le point de se précipiter dans la Mer, furent changées en Rochers & en Oiseaux.

CES prodiges avoient inspiré aux Thébains un grand respect pour Bacchus, Ino sa Tante les racontoit par-tout. Seule de toutes les Filles de Cadmus, elle n'avoit eu d'autre sujet de chagrin, que les malheurs arrivés à ses Sœurs. Junon jalouse de la prospérité de cette Princesse, qu'elle voyoit si fiére d'être la Femme d'Athamas, d'être Mere de plusieurs Enfans, & d'avoir eû la gloire d'élever Bacchus; Junon, dis-je, ne peut retenir plus long-temps son courroux. Eh quoi! dit-elle, le Fils d'une Mai-

treſſe de Jupiter aura pû précipiter ſous les ondes, & changer en Dauphins des Matelots qui le mépriſoient; porter une Mere à déchirer ſon propre Fils, & métamorphoſer en Chauve-Souris les Filles de Minyas, & tout le pouvoir de Junon ſe bornera à répandre d'inutiles larmes? Eſt-ce ainſi qu'elle doit ſe venger? Sont-ce là des effets dignes de ſon reſſentiment? Non, il m'apprend de quelle ſorte je dois punir l'offenſe qu'on m'a faite; il eſt permis de prendre des leçons même de ſon Ennemi. Le meurtre de Penthée me fait aſſez connoître ce que peut la fureur. Pourquoi Ino n'en reſſentira-t-elle pas les mêmes effets que ſes Sœurs?

Il eſt un chemin ombragé d'Ifs qui conduit aux Enfers par des lieux dont le ſilence redouble l'horreur; les eaux dormantes du Styx y forment continuellement des nuages & des brouillards; c'eſt par-là que les ombres de ceux qui ont reçu les honneurs funébres, deſcendent dans les Enfers. La Pâleur, le Froid, la Crainte & les Manes habitent ce triſte ſéjour. Mille routes différentes conduiſent au Palais de Pluton, qui eſt ouvert de tous côtés. Semblable à l'Océan qui reçoit tous les Fleuves qui coulent ſur la Terre, l'Empire de ce Dieu raſſemble toutes les Ames; & malgré la foule de celles qui y arrivent, il paroît toujours vuide &

désert. Vous y voyez errer de toutes parts les Ombres dépouillées de leurs corps. Les unes fréquentent le Barreau ; les autres s'empressent de faire leur cour à Pluton ; d'autres enfin s'appliquent aux mêmes exercices qui les avoient occupées pendant leur vie.

Junon pleine de rage & de fureur abandonne le séjour céleste pour descendre dans cette triste demeure. Dès quelle y fut arrivée, la porte par où elle passa fit entendre un bruit extraordinaire. Cerbére ouvrit ses trois gueules & aboya trois fois. D'abord elle appella les furies. Ces cruelles & inéxorables Filles de la Nuit étoient assises près de la porte de cette ténébreuse prison, & peignoient leurs cheveux entortillés de Serpens. Dès que les Déesses eurent apperçu Junon à travers l'obscurité, elles se levérent : La prison qu'elles gardent est le séjour des Ombres criminelles : C'est-là que Titye, dont le vaste corps occupe l'espace de neuf arpens, est déchiré par un cruel Vautour ; que Tantale court après l'onde qui le fuit, & tâche vainement de cueillir le fruit d'un Arbre qui s'éloigne ; que Sisyphe roule un Rocher qui retombe sans cesse ; qu'Ixion tourne éternellement autour d'une roue à laquelle il est attaché. C'est-là enfin que les Danaïdes, qui ne rougirent point de donner la mort à leurs Maris, tâchent vainement

de remplir un Tonneau qui ſe vuide à meſure qu'elles y portent de l'eau.

Junon ayant regardé d'un œil farouche ces malheureux, ſur-tout Ixion, pourquoi, dit-elle, en s'adreſſant aux Furies & arrêtant ſes regards ſur Siſyphe, celui-ci eſt-il le ſeul de ſes Freres qui ſoit condamné à des tourmens éternels, pendant que le ſuperbe Athamas & ſa Femme, qui ont toujours fait gloire de me mépriſer, habitent un Palais magnifique? Elle apprit enſuite aux Furies le ſujet qu'elle avoit de les haïr, les motifs qui l'avoient engagée à deſcendre aux Enfers, & ce qu'elle attendoit de leurs ſecours. Je veux, dit-elle, que la Maiſon d'Athamas ſoit réduite en poudre, & que vous l'engagiez lui-même dans un crime qui y porte le trouble & l'horreur. Elle accompagne cet ordre de priéres & de promeſſes, & n'oublie rien de ce qui peut les engager à l'exécuter. Junon avoit achevé de parler, lorſque Tiſiphone ſecouant ſes cheveux blancs & hériſſés, & repouſſant ſur ſes épaules les Serpens qui les environnoient: Un plus long diſcours ſeroit inutile, dit-elle à la Déeſſe, vous ſerez obéïe; abandonnez ce triſte ſéjour, & retournez dans le Ciel. Junon part, comblée de joye, & prête à rentrer dans l'Olympe, Iris répand ſur elle une céleſte roſée qui la purifie.

La cruelle Tisiphone prend sur le champ sa Torche & sa Robe ensanglantée, se ceint avec un Serpent & sort du Royaume ténébreux. La Crainte, l'Horreur, la Tristesse & la Fureur au visage effaré, lui servent de compagnes. Elle s'arrête à l'entrée du Palais d'Athamas, fait trembler les Portiques qui le soutiennent, & souille les portes du venin qu'elle exhale. Le Soleil épouvanté se cache & refuse sa lumiére. Athamas & son Epouse effrayés par tant de prodiges voulurent sortir; mais la cruelle Furie s'étant mise à la porte, étendit ses bras & secouant les Serpens qui étoient dans ses cheveux leur en ferma le passage. Les Serpens agités se répandent également sur ses épaules & autour de son visage, & tirant leurs langues qu'ils font briller comme des dards, ils vomissent un noir venin & font entendre d'horribles sifflemens. Tisiphone en arrache deux qu'elle jette contre Ino & Athamas. Ces deux Serpens pénétrent d'abord jusqu'au fond de leur cœur & y portent un mortel Poison : Leur corps n'en fut point endommagé, leur ame en ressentit seule les funestes effets.

La furie avoit encore apporté avec elle un Poison subtil composé de l'écume du Cerbére & du venin de l'Hydre. Elle avoit mélé dans cette composition tout ce qui

peut inſpirer la rage, l'oubli, le crime, les larmes, la fureur & l'amour du meurtre & du carnage. Après avoir pétri tous ces poiſons & les avoir détrempés avec du ſang qui venoit d'être répandu, elle y mêla de la Ciguë & les fit cuire dans un baſſin d'Airain. Elle verſe enſuite ſur ces deux Epoux, que la frayeur avoit rendu immobiles, ce fatal venin qui pénétre à l'inſtant juſqu'au fond de leurs entrailles. Elle ſecoue la Torche qu'elle porte à la main, tourne pluſieurs fois autour d'eux avec rapidité, & fiére de ſa victoire & d'avoir ſi bien exécuté les ordres de la Déeſſe; elle délie le Serpent qui lui avoit ſervi de Ceinture & s'en retourne dans le ſombre Royaume de Pluton.

Elle n'eſt pas plutôt partie qu'Athamas ſaiſi d'une fureur ſubite, court au milieu de ſon Palais, criant de toute ſa force, courage, Compagnons, tendez les Filets dans cette Forêt; je viens d'appercevoir une Lionne avec ſes deux Lionceaux. Après ce diſcours, il ſe mit à pourſuivre la Reine qu'il prend pour une Bête féroce: il arrache d'entre ſes bras le jeune Léarque ſon Fils, qui riant de l'emportement de ſon Pere, lui tendoit les bras, & l'ayant fait pirouetter deux ou trois fois il le jette contre une muraille où il eſt écraſé. Ino ſaiſie d'une pareille fureur, ſoit que ce fut l'effet de la douleur

que lui causoit la mort de son Fils ou du poison fatal que Tisiphone avoit répandu sur elle, pousse d'horribles cris, fuit toute échévelée & hors d'elle-même, portant entre ses bras le jeune Mélicerte, en criant *Evohe Bacchus!* Junon sourit lorsqu'elle entendit prononcer le nom de ce Dieu; que ton Nourrisson, lui dit-elle, te prête son secours pour t'entretenir dans la fureur qui te posséde.

Sur le bord de la Mer est un Rocher escarpé, dont le fond sert de retraite aux eaux qui l'ont creusé; le haut est hérissé de pointes & s'étend fort avant dans la Mer; Ino à qui la fureur donnoit de nouvelles forces, monte sur ce Rocher & se précipite dans l'onde avec son Fils: les flots qui la reçoivent se couvrent d'écume & l'engloutissent.

Vénus pénétrée du malheur de sa petite-Fille, tâcha d'adoucir Neptune en sa faveur, & lui parla ainsi: Souverain Maître de la Mer, grand Dieu qui avez eu en partage le second Empire du Monde, soyez sensible au malheur d'une Famille qui m'appartient; prenez soin de ces Infortunés que vous voyez flotter au milieu des ondes; mettez-les au nombre de vos Divinités; la grace que je vous demande est d'un grand prix; mais j'espere de l'obtenir; je vous ai déja d'autres obligations qui ne sont pas

moins considérables, puisque c'est à la Mer que je dois mon nom & ma naissance. Neptune accorda à Vénus la grace qu'elle venoit de lui demander, & ayant dépouillé Ino & Mélicerte de ce qu'ils avoient de mortel, il changea leur nom & leur visage & les revêtit de l'auguste Majesté des Dieux: Ino prit le nom de Leucothée, & Mélicerte celui de Palémon.

Les Dames Thébaines cherchent avec empressement Ino, qui s'étoit rendue sur le bord de la Mer, & marchant sur ses traces, elles arrivent enfin sur le Rocher, d'où elles ne doutent plus qu'elle ne se soit précipitée. Dans l'affliction que leur cause une avanture si tragique, elles déchirent leurs habits, s'arrachent les cheveux, & déplorans les malheurs de l'infortunée Maison de Cadmus, elles s'en prennent à Junon, & lui reprochent son injustice & sa cruauté. La Déesse se sentant piquée de leurs plaintes; vous allez être vous-mêmes, leur dit-elle, les Exemples les plus terribles de cette cruauté que vous me reprochez. L'effet suivit de près la menace. Celle qui avoit été la plus attachée à Ino, prête à se jetter dans la Mer, devient immobile, & se trouve prise au Rocher. Une autre tandis qu'elle se meurtrit le sein, sent ses bras devenir roides & inflexibles. Une troisiéme avoit les

bras tendus vers la Mer; ses bras demeurent dans la même situation. Une derniére s'arrachoit les cheveux avec les mains; ses mains & ses cheveux sont changés en Rocher. Toutes enfin éprouvent le même changement & demeurent dans la même attitude où elles s'étoient trouvées au moment de leur métamorphose. Les autres Compagnes de la Reine, changées en Oiseaux, voltigent depuis ce temps-là dans ce même endroit, & y touchent l'onde du bout de leurs aîles.

Explication des Fables XIII. & XIV.

Les Poëtes pour soutenir ce qu'ils avoient avancé sur la source des malheurs arrivés dans la Famille de Cadmus, font jouer à Junon un rôle bien indigne de la Mere des Dieux. Comme Athamas avoit épousé Ino Fille de Cadmus, la jalouse Junon descend aux Enfers pour mettre les Furies dans ses intérêts, & Tisiphone va dans le Palais d'Athamas, où elle cause des désordres inouis.

Je ne m'étendrai pas ici sur ce que la Mythologie a publié des Furies. J'ai traité ce sujet fort au long dans une Dissertation, qu'on trouvera dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.* Il suffit de dire ici que l'Antiquité a reconnu trois Furies, Tisiphone, Mégére & Alecto; que ces trois Déesses, qui se tenoient à la porte du Tartare, étoient regardées comme les Ministres de la vengeance des Dieux, & qu'elles punissoient également les vivans & les morts, suivant l'ordre qu'elles en recevoient.

Pour revenir maintenant à ce qui regarde Atha-

mas & sa Famille, il est sûr que ce qu'en rapporte Ovide est très-historique, & qu'il ne faut en retrancher que le merveilleux. Athamas (a) Fils d'Eolus & arriére petit-Fils de Deucalion, ayant épousé, après la mort de Thémisto sa premiére Femme, Ino Fille de Cadmus, la répudia peu de temps après, pour épouser Néphelé dont il eut Phrixus & Hellé; mais cette Princesse ayant aussi été répudiée à son tour, il reprit Ino, & en eut Léarque & Mélicerte. Ino ne pouvant supporter les Enfans de Néphelé, qui étant nés les premiers devoient succéder à la Couronne, chercha tous les moyens de les faire périr. Comme la Ville de Thébes se trouvoit alors affligée d'une cruelle Famine, qu'on dit qu'elle avoit causée, en faisant empoisonner le Grain avant que de le semer, ainsi que le rapporte Hygin (b), elle fit consulter Apollon, & ayant gagné les Prêtres, l'Oracle répondit que pour faire cesser ce fleau, il falloit immoler aux Dieux irrités, les Enfans de Néphelé. Phrixus averti par son Gouverneur des mauvais desseins de sa Marâtre, fit équiper secrettement un Vaisseau, & ayant enlevé les trésors de son Pere, il s'embarqua avec sa Sœur Hellé, & arriva dans la Colchide, où il trouva une favorable retraite chez Eta son parent. La jeune Hellé s'étant trouvée incommodée & étant montée sur le tillac du Vaisseau pour vomir, tomba dans la Mer & se noya, ou mourut de fatigue sur l'Hellespont, à qui on assure qu'elle donna son nom, ainsi que nous le dirons plus au long en expliquant la Fable de la Toison d'Or. Cependant Athamas ayant découvert les entreprises de sa Femme, se laissa tellement emporter à la colére qu'il tua Léarque qu'Ino aimoit tendrement,

(a) Voyez *Diod. Herod. & Apollod.* Lib. III. *Pausanias in Bœot. &c.* (b) *Hygin.* Cap. I.

&

& la chercha elle-même pour l'immoler à sa vengeance. Cette malheureuse Princesse, pour éviter la fureur du Roy, sortit du Palais avec son autre Fils Mélicerte, & se voyant poursuivie, elle monta sur un Rocher & se précipita dans la Mer.

On dit pour consoler les restes de cette déplorable Famille, que les Dieux avoient changé Ino & Mélicerte en Divinités de la Mer, sous les noms de *Leucothée* & de *Palemon*. On leur rendit les honneurs divins, & leur culte passa dans différens Pays. Mélicerte fut fort honoré dans l'Isle de Ténédos, où l'on porta la superstition jusqu'à lui offrir des Enfans en sacrifice. Glaucus établit même, en l'honneur de cette nouvelle Divinité, les Jeux Isthmiques, qui furent long-temps célébrés à Corinthe, & qui ayant été interrompus dans la suite furent rétablis par Thésée, en l'honneur de Neptune. Leucothée fut aussi honorée à Rome, où elle y avoit un Temple (*a*) où les Romains, principalement les Femmes alloient offrir leurs vœux pour les Enfans de leurs Freres, n'osant prier la Déesse pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en Enfans. C'est ce que veut dire Ovide (*b*) par ces Vers :

Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret ;
Ipsa parum felix visa fuisse parens.

Il n'étoit pas permis aux Femmes esclaves d'entrer dans ce Temple, & on les battoit impitoyablement lorsqu'on les y trouvoit.

Comme les Peuples qui recevoient le culte des Divinités étrangéres, en changeoient souvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient *Leucothée*, fut appellée *Matuta* par les Romains, & Mélicerte,

(*a*) *Cicer. Plutarque, &c.* (*b*) *Fast.* Lib. VI.

que les premiers honoroient ſous le nom de Palémon, fut reconnu à Rome ſous celui de *Portumnus.* On ne trouve aucune Figure de ce Dieu ; mais Boiſſart nous en a conſervé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots, *Matuta Lug.* Ovide ajoute à la Fable que je viens d'expliquer que Junon, craignant que les Compagnes d'Ino ne reçuſſent la même grace de Neptune, les changea toutes en Rochers ou en Oiſeaux : Circonſtance qui nous apprend que quelques-unes des Dames qui accompagnoient la Reine, échapérent aux pourſuites d'Athamas, pendant que les autres périrent avec elle.

Athamas ne pouvant ſouffrir le ſéjour de Thébes, & n'ayant plus d'Enfans, donna ſon Royaume à Coronus & à Haliarte Neveux de ſon Frere Siſyphe, & s'étant retiré dans la Theſſalie, y bâtit la Ville d'Atus ; mais Phrixus étant revenu dans la ſuite, ou plutôt ſon Fils Preſbon, ainſi que le rapporte Pauſanias, ces deux Princes lui rendirent la Couronne.

FABLE XV.

ARGUMENT.

Tant de malheurs arrivés coup ſur coup, obligérent enfin Cadmus & Hermione ſa femme à abandonner le ſéjour de Thébes, pour ſe retirer dans l'Illyrie, où ils furent métamorphoſés en Serpens.

CADMUS qui ignoroit que ſa Fille & ſon Petit-Fils euſſent été reçus au nombre des Divinités de la Mer, cédant enfin à la douleur que lui cauſoient les malheurs qu'il avoit vû arriver à ſa Famille, abandonna le ſéjour de la Ville qu'il venoit de bâtir; perſuadé que tous ces déſaſtres étoient moins attachés à ſa propre perſonne, qu'au lieu qu'il avoit choiſi pour la conſtruire. Après avoir erré long-temps en différens Pays, il arriva enfin dans l'Illyrie avec Hermione ſon Epouſe, qui l'avoit toujours açcompagné. Accablés l'un & l'autre autant par leurs diſgraces que par le poids des années, ils s'entretenoient un jour des calamités de leur Maiſon, & racontoient les triſtes avantures qui leur étoient arrivées. Le Dragon, dit Cadmus, que je tuai d'un

coup de Javelot, lorſque j'entrai dans la Gréce, & dont je ſemai les dents, n'étoit-il pas conſacré à quelque Divinité ? N'eſt-ce pas lui qui nous a attiré tous les malheurs, dont nous avons été affligés ? Si les Dieux vengeurs marquent par tant de maux qu'ils veulent me punir de ce crime, je les prie de me changer moi-même en Serpent. A peine a-t-il fait cette priére, qu'il s'apperçoit que ſon corps en prend la figure, & que ſa peau en s'endurciſſant devient noire & ſe couvre d'écailles & de petites taches : auſſi-tôt il tombe ſur le ventre, & ſes jambes qui ſe joignent, ne forment plus qu'une longue queue. Comme ſes bras n'avoient point encore éprouvé le même changement, il les tend à Hermione. Approchez, lui dit-il, en verſant un torrent de larmes, approchez, chere Epouſe, triſte compagne de mes malheurs ; embraſſez-moi tandis que vous le pouvez encore, & avant que tout mon corps ſoit changé en Serpent : prenez cette main qui me reſte. Il vouloit continuer de parler, mais ſa langue s'étant fendue, il ne prononça plus aucune parole diſtincte, & n'exprima ſes plaintes que par des ſifflemens : c'eſt la ſeule voix que la Nature lui ait accordée. Cher Cadmus, s'écria Hemione, en ſe meurtriſſant le ſein, Epoux infortuné, faites tous vos efforts pour réſiſter à cet En-

FABLE XVI. & XVII.

ARGUMENT.

Persée, fils de Jupiter & de Danaé, ayant tué Méduse, emporta sa tête dans l'Afrique, & le sang qui en découla y forma cette quantité de Serpens, dont cette Partie du Monde a été depuis infectée. Atlas, Roy de ce Pays, effrayé du souvenir d'un Oracle, qui lui avoit prédit, qu'un fils de Jupiter viendroit un jour le détrôner, résolut de tuer Persée, mais celui-ci le prévint, lui ôta la vie, & les Dieux le changérent en cette Montagne qui porte encore son nom.

AU milieu de tant de malheurs, Cadmus & Hermione trouvoient encore un grand sujet de consolation dans Bacchus leur Petit-Fils. Honoré dans les Indes, qu'il venoit de subjuguer, & adoré dans toute la Gréce, il n'y avoit que le seul Acrise, qui, quoique sorti de la même Famille, refusoit avec opiniâtreté de recevoir dans Argos le culte & les mystéres de ce Dieu. Il ne pouvoit se persuader que Bacchus fût Fils de Jupiter, non plus que Persée, que Danaé sa

Fille avoit conçu du même Dieu changé en pluye d'or. Mais il se repentit bien-tôt (tant la force de la vérité a de pouvoir sur nous!) d'avoir manqué de respect pour Bacchus, & de n'avoir pas rendu justice à la naissance de son Petit-Fils. L'un étoit déja au nombre des Immortels; l'autre chargé des dépouilles d'un Monstre redoutable, dont il venoit de triompher, voloit au milieu des airs. Il voyoit deja les sables arides de la Libye, lorsque le sang qui couloit de la tête de la Gorgone, étant tombé sur la Terre, forma cette grande quantité de Serpens & d'insectes vénimeux, dont le Pays est si rempli depuis ce temps-là.

Persée voloit au milieu des airs où il étoit emporté comme un Nuage, qui est poussé par les Vents. Il voyoit au dessous de lui le Globe de la Terre, dont il étoit séparé par un espace immense, & parcouroit ainsi tout l'Univers. Trois fois il approcha du Pole du Nord, & trois fois du Signe de l'Ecrevisse. Il alla des lieux où le Soleil se leve jusqu'à ceux où il se couche. Le jour étant prêt à finir, ce Héros ne voulant pas s'exposer à être surpris par les ténébres de la nuit, s'arrêta dans le Royaume d'Atlas, pour s'y reposer jusqu'au temps, où l'Etoile du matin annonce le retour de l'Aurore. Là régnoit le Fils de Japet, Atlas qui surpas-

ſoit tous les autres Hommes par l'énormité de ſa taille ; ſon Empire s'étendoit ſur les derniéres Régions du Monde, & ſur cette vaſte Mer où les Chevaux du Soleil, après avoir fourni leur carriére, vont ſe délaſſer des fatigues du jour. Mille Troupeaux de toutes ſortes de Bétail paiſſoient tranquillement dans cette agréable Contrée, dont ce Prince étoit ſeul le Maître : Ses Jardins remplis d'Arbres, dont les feuilles, les branches, & les fruits étoient d'or, jettoient un éclat ſurprenant. Prince, lui dit Perſée, en l'abordant, ſi vous êtes touché de la ſplendeur de la naiſſance, je reconnois Jupiter pour mon Pere ; ſi vous êtes ſenſible aux belles actions, j'ai lieu d'eſpérer que vous ſerez content, lorſque vous apprendrez l'Hiſtoire de ma Vie. Je ne vous demande pour cette nuit que ce que les droits de l'hoſpitalité me permettent de vous demander. Atlas ſe reſſouvint alors d'un ancien Oracle que Thémis avoit autrefois rendu ſur le Parnaſſe. La Déeſſe lui avoit prédit qu'un jour les précieux fruits de ſes Arbres ſeroient enlevés & que cette conquête étoit réſervée à un Fils de Jupiter. Pour les mettre à couvert, il avoit fait environner ſes Jardins de fortes murailles, & les avoit mis ſous la garde d'un affreux Dragon ; à toutes ces précautions il avoit encore ajouté celle de

ne recevoir aucun étranger dans ſes Etats. Dès qu'il vit arriver Perſée, il lui parla de la maniére du monde la plus rebutante: Retirez-vous d'ici, lui dit-il; ne comptez pas ſur l'éclat imaginaire de vos prétendues belles actions, ni ſur les ſecours de Jupiter, dont vous vous vantez d'être le Fils. Il ajouta même la violence aux menaces, & ſe mit en devoir de le chaſſer.

Perſée voyant enfin que les paroles douces & polies qu'il avoit employées juſqu'alors ne le fléchiſſoient point, lui répondit avec beaucoup de fermeté. Cependant ſe voyant le plus foible, (car qui pouvoit égaler la force d'Atlas?) il lui parla ainſi: Puiſque vous faites ſi peu d'état de moi & de la priére que je vous ai faite, recevez la récompenſe que vous méritez. Il dit; & ayant détourné ſes regards, il lui préſenta la tête de Méduſe. A cet objet l'énorme Atlas eſt changé en Montagne; ſa barbe & ſes cheveux deviennent les Arbres qui la couvrent; ſes bras & ſes épaules en forment les éminences; ſa tête en fait la pointe, & ſes os, les Rochers qu'on y voit: ſon vaſte corps s'accrut tellement dans cette métamorphoſe, qu'il devint capable de ſoutenir le Ciel & les Etoiles.

Explication des Fables XVI. & XVII.

LA Fable de Persée, qui coupe la tête à Méduse, demande, pour être rapportée à l'Histoire, une Explication un peu étendue. Jupiter, dit-on, étant devenu amoureux de la belle Danaé, Fille d'Acrise Roy d'Argos, se changea en pluye d'or, pour entrer dans la tour d'airain où son pere l'avoit enfermée. L'origine de cette Fable vient de ce qu'Acrise épouvanté de la prédiction d'un Oracle, qui lui avoit appris qu'il seroit tué un jour par l'Enfant qui naîtroit de Danaé, avoit fait enfermer cette Princesse dans une Tour, qui avoit des portes d'airain: ou même, si nous en croyons quelques Auteurs, dans une espéce de Chambre souterraine, couverte de lames de ce métal, que Pausanias appelle *thalamum aneum subterraneum* (*a*). Cet Auteur ajoute qu'elle subsista jusqu'au temps de Périlaus Tyran d'Argos, qui la fit détruire. Cette précaution cependant lui fut inutile. Prœtus son Frere, amoureux de sa Niéce, tâcha de corrompre la fidélité de ses Gardes. La précieuse pluye d'or qu'il leur donna, les eut bien-tôt gagnés, & il fut introduit dans la Tour. On cacha ce commerce à Acrise; mais Danaé étant accouchée de Persée, ce Prince le fit exposer avec sa Mere sur la Mer, dans une méchante Barque, qui aborda près de Sériphe, où régnoit Polydecte. Ce Prince les reçut favorablement, & prit soin de l'éducation du jeune Persée; mais étant dans la suite devenu amoureux de Danaé, pour éloigner Persée, il tâcha de lui inspirer le désir d'acquerir de la gloire, & lui conseilla d'aller faire la Guerre aux Gorgones.

Comme c'est dans cette Guerre qu'il tua Méduse,

(*a*) *In Corinth.*

il eſt bon de vous faire connoître ſon Hiſtoire. Je ſerois trop long ſi j'entreprenois de ramaſſer toutes les fictions que les Poëtes ont imaginées ſur ce ſujet. Contentons-nous de rapporter ce qu'en dit Héſiode le plus ancien de ceux qui en ont parlé: » Phorcus, *dit-il* (a), eut de Céto deux Filles, Péphrédo & Enyo, qui vinrent au monde avec des » cheveux blancs; & c'eſt pour cela que les Dieux » leur ont donné le nom de vieilles. Il en eut auſſi » les Gorgones, qui demeurérent au fond de l'Océan à l'extrêmité du monde, près du Séjour de » la Nuit; là même, où les Heſpérides font entendre les doux accens de leurs voix. Les noms de » cesGorgones ſont Sthéno, Euryalé, & Méduſe ſi » célébre par ſes malheurs; elle étoit mortelle, au » lieu que ſes deux Sœurs n'étoient ſujettes ni à la » vieilleſſe ni à la mort. Le Dieu de la Mer fut ſenſible aux charmes de Méduſe, & ſur le tendre » gazon d'une Prairie, au milieu des fleurs que le » Printems fait éclore, il lui donna des marques » de ſon amour (b); elle périt enſuite d'une maniére funeſte. Perſée lui coupa la tête, & du ſang » qui en ſortit, naquirent le Héros Chryſaor & le » cheval Pégaſe. Chryſaor tira ſon nom d'une épée » d'or, qu'il tenoit à la main au moment de ſa » naiſſance. Dans la ſuite il devint amoureux de » Callirrhoé Fille de l'Océan, & en eut Géryon, ce » fameux Géant à trois têtes. Pégaſe fut ainſi nommé, parce qu'il étoit né près des ſources de l'Océan; il quitta la Terre auſſi-tôt, & s'envola vers » le ſéjour des Immortels. C'eſt-là qu'il habite dans » le Palais même de Jupiter, dont il porte les » éclairs & le tonnerre. «

Pour expliquer cette Fable, que les Poëtes qui

(a) *Theog* vſ. 270. &c.
(b) Ovide dit que c'étoit dans le Temple de Minerve.

ont suivi Hésiode ont ornée de nouvelles fictions, les Historiens ont avancé bien des conjectures qui ne paroissent guére bien fondées. Diodore (a) prétend que les Gorgones étoient des Femmes guerriéres, qui habitoient la Libye, près du Lac Tritonide. Les Amazones leurs voisines, ayant eu quelque démêlé avec elles, leur déclarérent la guerre, sous la conduite de Myrine leur Reine. La querelle fut décidée, dans une Bataille rangée, dans laquelle les Amazones tuérent trois mille Gorgones, & obligérent les autres à se cacher dans les Bois. Ce même Auteur ajoute que dans la suite les Gorgones se rétablirent de cette grande perte, & que leur domination dura jusqu'au temps où Méduse leur Reine fut tuée par Persée. Ce que Pausanias nous apprend sur ce sujet a beaucoup de rapport avec la narration de Diodore. Cet Auteur dit (b) qu'après la mort de Phorbas, Méduse sa Fille régna sur les Peuples qui habitoient le Lac Tritonide. Cette Princesse avoit une fort grande passion pour la Chasse & pour les Combats; & désoloit toutes les Terres des Peuples voisins. Mais enfin Persée, qui s'étoit enfui du Péloponnese, & qui avoit amené avec lui des Troupes choisies, la surprit une nuit, défit le Camp volant qui lui servoit d'escorte, & la tua elle-même dans la mêlée. Le lendemain il voulut la voir, & toute morte qu'elle étoit, elle lui parut d'une beauté si surprenante, qu'il lui coupa la tête & l'emporta dans la Gréce, pour la donner en spectacle au Peuple, qui ne pouvoit la regarder sans être frappé d'étonnement.

Il paroit que ces deux Auteurs ont regardé les Gorgones comme des Héroïnes; plusieurs autres au contraire les ont prises pour des Monstres. C'étoit, selon eux, des Femmes sauvages d'une figure

(a) Lib. I. (b) *In Corinth.*

bizarre, qui habitoient les Antres & les Forêts; & qui se jettant sur les passans, faisoient des ravages horribles. C'est ainsi qu'ont pensé sur les Gorgones, Proclus de Carthage, Alexandre de Myndc, Athénée, Xénophon de Lampsaque, Pline & Solin qui l'a copié. On peut voir les passages de tous ces Auteurs cités avec soin dans la sçavante Dissertation de M. l'Abbé Massieu (a).

Paléphate & Fulgence paroissoient persuadés que les Gorgones étoient des Filles opulentes, qui possédoient de grands biens, & les faisoient valoir avec beaucoup d'industrie. Phorcus, leur Pere, leur laissa en mourant trois Isles qu'elles partagérent entr'elles, & une statue d'or de Minerve qu'elles déposérent dans un Tresor qui leur appartenoit en commun. Elles n'avoient toutes trois qu'un seul Ministre, Homme fidéle & éclairé, dont elles se servoient pour l'administration de leurs Biens; & qui par cetre raison passoit souvent d'une Isle à l'autre, & c'est ce qui a donné lieu de dire qu'elles n'avoient à elles trois, qu'un œil, qu'elles se prêtoient alternativement.

En ce temps-là Persée fugitif d'Argos, couroit les Mers, & pilloit les Côtes. Il entendit parler de cette Statue d'or, & forma aussi-tôt le dessein de l'enlever. Il surprit & arrêta le Ministre des Gorgones, dans un trajet où l'intérêt de ses Maitresses l'avoit engagé. Ce qui a encore donné lieu aux Poëtes de feindre, qu'il leur avoit volé leur œil, dans le temps que l'une le donnoit à l'autre. Elles furent inconsolables de la perte d'un Homme qui leur étoit si nécessaire. Persée leur fit dire qu'il le leur rendroit, si elles vouloient lui livrer la Gorgone : & en cas de refus, les menaça de la mort. Méduse ne voulut ja-

(a) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.* Tome III.

mais entendre à cette demande; mais Steno & Euryalé, plus susceptibles des impressions de la crainte, y consentirent. C'est pour cela que Persée tua Méduse, & rendit aux deux autres Sœurs leur Ministre. Ce Héros mit en piéces la Gorgone, c'est-à-dire, la Statue de Minerve; & en attacha la tête à la proue de son Vaisseau, auquel il donna aussi-tôt le nom de Gorgone. Comme la vûe de cette dépouille, & l'éclat qu'avoient fait les Expéditions de Persée, répandoient par tout la terreur, & tenoient devant lui les Hommes dans une espéce d'inaction, on s'avisa de dire qu'avec la tête de Méduse il changeoit ses Ennemis en Rochers. Persée favorisoit lui-même ces bruits, qui ne contribuoient pas peu à la rapidité de ses conquêtes. Etant allé ensuite dans l'Isle de Sériphe, Polydecte qui en étoit Roy s'enfuit avec ses Sujets. Persée ne trouvant dans leur Ville que des pierres, fit publier qu'il en avoit pétrifié tous les Habitans, & menaça du même sort tous ceux qui entreprendroient de lui résister.

Enfin, il y a des Historiens qui prétendent que les Gorgones étoient de belles Filles, qui faisoient sur les Spectateurs des impressions si surprenantes, qu'on disoit qu'elles les changeoient en Rochers. C'est l'opinion d'Ammonius Sérénus, que Servius nous a consérvée dans ses Notes sur le sixiéme livre de l'Enéïde.

Les Auteurs modernes ne varient pas moins sur cette Fable que les Anciens. Vossius (*a*) croit qu'elle tire son origine de la relation du fameux Hannon dans les Isles Orcades, & M. le Clerc (*b*), prétend que par cette conquête de Persée, on a voulu nous conserver le souvenir d'un Voyage que les Phéniciens firent autrefois en Afrique, d'où ils emmenérent un grand nombre de Chevaux. Il

(*a*) Sur *Pomp. Mela.* (*b*) Notes sur *Hesiode.*

est persuadé que le nom de Persée, qui fut donné au Chef de cette Expédition, vient du mot Phénicien *Pharscha*, qui veut dire *Cavalier*; ce qui s'accorde avec le Cheval Pégase sur lequel les Poëtes le font monter; *Pag-sous* dans la même Langue voulant dire un Cheval bridé, comme Bochart, dont il a emprunté sa conjecture, l'avoit avancé (*a*); & il conclut que les Gorgones étoient les Cavales de ce Pays, que les Phéniciens enlevérent; ce qu'il confirme par les paroles mêmes d'Hannon, qui dit que les Femmes de cette partie de l'Afrique, d'où il venoit de voyager, étoient toutes velues, & qu'elles devenoient fécondes sans la participation de leurs Maris: ce qui convient aux Jumens, selon la créance populaire, dont parle Virgile dans les Géorgiques, qui dit qu'elles conçoivent en se tournant du côté du Zéphyre. Hannon ajoutoit qu'il avoit pris deux de ces Monstres, & que les ayant tués, il en avoit fait prendre les peaux pour les attacher, comme une chose merveilleuse, dans le Temple de Junon, où elles demeurérent long-temps suspendues. On peut appuyer la conjecture que M. le Clerc tire de la relation d'Hannon, sur ce qu'on a donné aux Isles, que les Gorgones habitoient, le nom de Gorgades, pour faire allusion, sans doute, à la vîtesse, & à la légéreté de ces Monstres.

Je suis étonné que ce sçavant Homme n'ait pas appuyé son sentiment sur un passage d'Alexandre de Mynde, cité par Athénée (*b*) où il est dit qu'il naissoit dans la Libye un Animal, que les Nomades appelloient *Gorgonè*, qui ressembloit à une Brebis, & dont le souffle étoit si empoisonné qu'elle tuoit sur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une longue criniére lui tomboit sur les

(*a*) *Hierozoïcon*, Lib. I. Cap. VI. (*b*) Lib. III.

yeux ; & elle étoit si pesante qu'elle avoit bien de la peine de l'écarter pour voir les objets qui étoient autour d'elle. Mais quand elle s'en étoit débarrassée, elle faisoit mourir tout ce qu'elle voyoit. Cet Auteur ajoute que quelques Soldats de Marius en firent une triste expérience dans le temps de la Guerre que ce Général faisoit à Jugurtha : Car ayant rencontré une de ces Gorgones , & ayant voulu la tuer, elle les prévint & les fit mourir par ses regards. Enfin quelques Cavaliers Nomades, ayant fait une enceinte, la tuérent de loin à coups de fléches.

Après tant d'opinions si différentes, concluons que cette Fable, quoiqu'également célébre dans les Poëtes & dans les Historiens, est aussi impénétrable que les routes du Labyrinthe, & qu'il faudroit avoir le Fil d'Ariadne pour en sortir heureusement. En effet, que peut-on dire d'assuré sur les Gorgones, puisque ce que les Anciens nous en ont appris est plein de contradictions ?

Tâchons cependant d'expliquer les circonstances les plus considérables de cette Fable, & pour commencer par le Cheval Pegase, qui nâquit du sang de Méduse, ainsi que Chrysaor, on peut fort bien dire que c'étoient deux bons Vaisseaux à voiles qui étoient dans le Port de l'Isle qu'habitoit Méduse, & dont Persée se servit, après avoir ôté la vie à cette Princesse. Ces deux Vaisseaux portoient peut-être sur la prouë la figure de deux Chevaux aîlés ; & voilà l'origine de la Fable. Lorsqu'on a dit que les Dieux avoient armé ce jeune Héros ; que Mercure lui avoit donné ses aîles & une Epée récourbée comme une Faucille, que Minerve lui avoit prêté son Bouclier, & Pluton son Casque (a),

(a) *Pausanias* dans ses *Laconiques* dit que ce furent les Nymphes qui donnérent à ce Heros le Casque & les Talonniéres.

on a voulu nous marquer, & la difficulté de l'entreprise, & les précautions que ce Héros avoit prises pour l'exécuter; les aîles de Mercure en montrent la rapidité; le Bouclier de Minerve, les sûretés qu'il prit, & le Casque de Pluton, le secret qu'il garda dans cette Expédition. Lorsque les Poëtes ont avancé que le Corail étoit sorti en Afrique du sang de Méduse, c'est que par la défaite des Gorgones la Navigation devint plus aisée, ainsi que la pêche du Corail. Les Monstres & les Serpens sortis du même sang, nous apprennent aussi d'une maniére enveloppée, que notre Héros ayant été un des premiers qui voyagea en Afrique, y trouva cette grande quantité de Monstres & de Serpens, dont cette partie du Monde étoit anciennement remplie. Pour ce qui regarde l'Egide de Minerve, dans laquelle, selon les Poëtes, cette Déesse porta toujours la tête de Méduse avec ses Serpens; c'est une fiction qui est même fort mal soutenue; le nom d'Egide est certainement Grec d'origine, & comme il est formé de celui d'une Chévre, il y a bien de l'apparence que le Bouclier de l'ancienne Minerve d'Afrique, c'est-à-dire de celle qu'on publioit être née aux environs du Lac Tritonide, étoit couvert de la peau de cet Animal, suivant l'usage de ces temps-là. La tête de Méduse n'est pas même toujours accompagnée de ses Serpens, dans les Egides qui nous restent; & il s'y trouve quelquefois des Méduses très-belles & très-gracieuses, ainsi qu'on peut le voir dans Beger. Feu M. Foucault avoit parmi ses Antiques, une Méduse d'une beauté singuliére; elle paroît assise sur des Rochers, la tête appuyée sur la main gauche, & les Serpens qui commencent à entortiller ses beaux cheveux, semblent lui causer une douleur mortelle. La Méduse du Chevalier Maffei, qui est l'ouvrage du Gra-

veur Solon, n'eſt pas moins belle ; mais ſes cheveux ſont entiérement changés en Serpens. Toutes ces circonſtances, dont Héſiode n'avoit point parlé, ſont tirées de la Fable d'Ovide qui dit que Neptune ayant prophané avec Méduſe le Temple de Minerve, cette Déeſſe en fut ſi piquée qu'elle changea en Serpens les cheveux qui avoient fait la principale beauté de cette Princeſſe.

Si l'on me demande maintenant où étoient les Iſles qu'habitoient les Gorgones, je répondrai que ſur cet Article, ainſi que ſur les autres, il y a une grande diverſité d'opinions dans les anciens Auteurs. Le tout bien examiné, je crois que c'étoient les Gorgades, qui ſont dans l'Océan Ethiopique, aſſez près de la Terre ferme, & dont la principale s'appelloit *Cerne*, comme Diodore & Palephate le diſent. Il eſt ſûr qu'anciennement on connoiſſoit très-peu l'Océan, avant la Navigation d'Hannon (*a*). Ce Voyageur même qui y entra le premier, ne s'éloigna pas beaucoup des Côtes ; & par conſéquent les Gorgones, dont il parle, en devoient être aſſez proches. Ainſi je panche fort à croire que ces Iſles étoient les mêmes que celles du Cap-Vert, d'où Perſée entra dans la Mauritanie, comme je dois l'expliquer dans la Fable ſuivante.

Enfin, ſi l'on a ajouté que les Gorgones avoient des cheveux entortillés de Serpens, des dents de Sanglier, des aîles d'une grandeur extraordinaire, des griffes d'airain, & tout le corps couvert d'écailles ; c'eſt pour nous marquer par ces expreſſions figurées, qu'elles alloient elles-mêmes à la Guerre, armées de Dards & de Javelots garnis d'airain, avec de bonnes Cuiraſſes, & que leurs Vaiſſeaux étoient bons Voiliers.

(*a*) Voyez *Voſſius* ſur *Mela* pag. 309.

FABLE XVIII. & XIX.

ARGUMENT.

Persée, après la Victoire qu'il venoit de remporter sur Atlas & que celui ci eut été métamorphosé en Montagne, fut en Ethiopie, où il arriva dans le moment qu'Andromède étoit exposée à un Monstre. Persée tua ce Monstre & cacha sous le sable la tête de la Gorgone, & la couvrit de feuilles & de Plantes marines qui devinrent du Corail. Il rend graces aux Dieux de sa Victoire, épouse Andromède, & pendant les Nôces il raconte la maniére dont il avoit tué Méduse, & pourquoi Minerve avoit changé ses Cheveux en Serpens.

LEs Vents renfermés dans les sombres Cavernes d'Eole laissoient régner le calme dans l'Univers, & l'Etoile du matin qui brilloit dans le Ciel, invitoit déja les Hommes au travail, lorsque Persée ayant attaché ses aîles à ses pieds, & s'étant armé d'un Javelot recourbé, s'élança d'un vol rapide au milieu des airs. Après avoir parcouru de vastes Contrées, il fixa ses regards sur les Peuples d'Ethiopie, où régnoit

Céphée. C'étoit dans le moment qu'Andromède, pour expier le crime de sa Mere, alloit périr par l'ordre injuste de Jupiter Ammon. Notre Héros, appercevant cette jeune Princesse attachée à un Rocher, l'auroit prise pour une statue de marbre, s'il n'avoit vû en même temps ses cheveux flotter au gré des Vents, & ses yeux répandre des larmes. Il prend de l'amour sans s'en appercevoir, il s'étonne & frapé de l'éclat de cette beauté, il s'arrête & oublie presque de remuer ses aîles pour se soutenir. Ce ne sont point là, dit-il, belle Princesse, les chaînes que vous devez porter; vous ne devez sentir le poids que de celles qui unissent le cœur des Amans: apprenez-moi, je vous prie, votre nom, quel Pays vous donna la naissance, & pour quel sujet vous êtes ainsi chargée de fers?

Andromède se tut d'abord; la pudeur lui défendoit de parler à un Homme, & si ses mains n'avoient pas été enchaînées elle s'en seroit servie pour se couvrir le visage; ses larmes qui coulérent en abondance furent les seuls interprétes de ses malheurs. Cependant, comme il la sollicitoit instamment de lui répondre, & qu'elle craignoit qu'il ne la crût coupable de quelque crime, elle lui apprit son nom, son Pays & l'excès de vanité qui avoit rendu sa Mere coupable,

en comparant sa beauté à celle des Néréïdes. Elle parloit encore, lorsque les flots agités firent entendre un grand bruit, & que l'on vit sortir de la Mer un Monstre dont le vaste corps occupoit un espace immense. A cet aspect Andromède jetta un grand cri. Son Pere & sa Mere, également malheureux, mais non pas également coupables, étoient présens à ce triste spectacle, & l'on voyoit la douleur & la consternation peintes sur leur visage. Dans l'impuissance de la secourir, ils se contentent de gémir, de répandre des larmes & de l'embrasser : Vous n'aurez que trop de temps, leur dit Persée, pour pleurer vos malheurs, mais vous n'avez pas un moment à perdre si vous voulez secourir votre Fille. Si je venois vous la demander pour Epouse, vous ne la refuseriez peut-être pas au Fils de Jupiter & de Danaé, au vainqueur de la Gorgone, à un Mortel qui a osé prendre son essor au milieu des airs ; mais je veux ajoûter à tous ces titres, celui de l'avoir méritée, en lui conservant la vie. Céphée & la Reine sa Femme, acceptent avec joye cette proposition ; ils le conjurent d'exécuter sa promesse, & offrent leur Royaume pour la Dot de leur Fille. Tel qu'on voit un Vaisseau, lorsqu'il est vigoureusement agité par les Rameurs, fendre les flots & les couvrir

d'écume,

chantement. Quel prodige! Que sont devenus vos pieds, vos mains, vos bras, tout votre corps enfin qu'est-il devenu? Grands Dieux, pourquoi ne me faites-vous pas aussi éprouver le même changement? Pendant qu'elle formoit ces tristes plaintes, & que son Epoux continuoit de la caresser & de la baiser, elle fut tout d'un coup métamorphosée en Serpent. Ce prodige remplit d'étonnement tous les Compagnons de Cadmus, qui furent témoins de ce spectacle. Les deux Serpens, la tête levée, après les avoir caressés, rampérent quelque temps l'un près de l'autre, & entrérent dans un Antre de la Forêt voisine. Depuis ce temps-là ces Serpens ne fuyent point la compagnie des Hommes, & ne leur font aucun mal; doux & paisibles, ils se ressouviennent encore de ce qu'ils furent autrefois.

Explication de la quinziéme Fable.

APRES que Cadmus eut régné long-temps dans sa Capitale avec sa chere Hermione, il se forma contre lui une conjuration. Chassé du Trône & Penthée son Petit-Fils ayant pris la Couronne, il fut obligé de se retirer avec sa Femme & son Fils Polydore en Illyrie, où il mena une vie fort cachée, quoiqu'Apollodore dise (a) qu'il commanda l'Armée des Illyriens, qui le choisirent ensuite pour leur Roy. Quoi qu'il en soit,

(a) Lib. III.

on publia après sa mort, qu'il avoit été changé en Serpent, comme Ovide, & Plaute nous l'apprennent..... *& nostra autorem gentis, cum Veneris filia angues repsisse Tellus Epirotica vidit* (*a*). Voici vraisemblablement ce qui peut avoir donné lieu à cette métamorphose. Les Phéniciens s'appelloient anciennement *Achiviens* ou *Heviens*, nom qu'ils gardérent encore après s'être établis dans la Gréce. Or *Chiva* en Hébreu veut dire un *Serpent*; & c'est sans doute ce qui a donné lieu aux Grecs, qui n'avoient rien de meilleur à dire de la vie obscure & de la mort de leurs Héros, de publier, à l'aide de ce mot, que Cadmus & Hermione avoient été changés en Serpens : pour rendre la chose plus autentique, ils firent élever en Illyrie des Serpens de pierre, comme des Monumens du changement surnaturel de leur Fondateur. Ainsi toutes ces idées de Dragons & de Serpens, qu'on trouve répandues dans les Poëtes qui parlent de ce Prince, tirent de là leur origine.

Ce qu'Aulugelle rapporte des Illyriens me fait hazarder une autre conjecture. Selon cet Auteur, les anciens Habitans de l'Illyrie avoient deux paupiéres à chaque œil, & leurs regards étoient si dangereux, qu'ils ôtoient la vie à ceux sur qui ils tomboient. Cette opinion, quoique fausse, avoit sans doute porté les Grecs à appeller les Illyriens, des Serpens, des Basilics, & par conséquent, lorsque Cadmus se fut retiré parmi eux, on dut dire qu'il étoit devenu un Illyrien, un Dragon, un Serpent; expression métaphorique, qui dans la suite fut prise à la lettre. Quoi qu'il en soit, tous les Anciens conviennent avec Apollodore (*b*) & Pausanias (*c*) que ce Prince fut obligé de se retirer en Illyrie, où ayant donné du secours aux Encheliens

(*a*) *Plaute. Amphitr.* (*b*) Lib. III. (*c*) *In Baeot.*

qui faisoient la guerre aux Illyriens, ceux-ci furent defaits, & pour faire la Paix avec les Encheliens, lui déférérent la Couronne. Cadmus régna long-temps en Illyrie, & son Fils Illyrus lui succéda. Si on en croit Christodoras, cité par Pausanias, notre Héros bâtit dans le Pays des Encheliens, la Ville de Nygnis.

Après la retraite de Cadmus, Polydore fut déclaré Roy de Thébes. Ce Prince épousa Nyctéïs, dont il eut Labdacus, qui lui succéda. Laïus régna après la mort de Labdacus, son Pere; mais comme il étoit encore Enfant, la Régence fut donné à Lycus Frere de Nictée. Laïus fut Pere d'Œdipe, dont nous parlerons dans la suite. C'est ainsi qu'Apollodore (*a*) range la succession des Descendans de Cadmus.

Il est bon d'avertir, que nos Sçavans Modernes ne croyent pas que Cadmus fut fils d'Agénor. Fondés sur l'autorité d'Euhémere, ils prétendent (*b*) qu'il n'étoit qu'un des Officiers du Roy de Tyr, & Hermione une Chanteuse qu'il avoit débauchée, & que ce n'est que pour lui faire honneur que les Grecs ont dit qu'il étoit Fils de ce Prince. D'autres prétendent même que Cadmus n'est pas un Nom propre, mais appellatif, & qu'il signifie *Conducteur*, parce qu'en effet il sortit de Phénicie, non pas pour aller chercher Europe, mais pour conduire une Colonie dans la Gréce. Bochart ajoute qu'il n'a été appellé Cadmus, que parce qu'il sortit de l'Orient de Phénicie, Pays que l'Ecriture Sainte appelle *Cadmonin*, qui veut dire *Oriental*, & du côté du Mont Hermon, d'où vraisemblablement on a fait le nom d'*Hermione*, qu'on a dit dans la suite être Fille de Mars. Comme Cadmus fut un Prince très-illustre, qu'il laissa une longue posté-

(*a*) Lib. III. (*b*) *Eusebe*, *Prep. Evang.*

rité, & que les Grecs croyoient même lui devoit l'usage des lettres, les Poëtes embellirent son Histoire de tout le merveilleux dont ils purent s'aviser. Ils publiérent même, ainsi que nous l'apprenons d'Apollodore, & de Pausanias, que les Dieux abandonnérent le Ciel, lorsqu'il épousa Hermione, pour se trouver à la célébration de son Mariage.

FABLES

d'écume, tel on vit alors le Monſtre s'avancer du côté du Rocher. Déja il n'en étoit éloigné que de l'eſpace que peut parcourir une balle pouſſée par une fronde, lorſque le Héros ayant frappé la Terre d'un coup de pied, s'éleva au milieu des airs. Son ombre que l'eau réfléchiſſoit irrita le Monſtre, & il tourna contr'elle toute ſa rage.

Comme l'Aigle qui voit dans la plaine un Serpent fond ſur lui avec précipitation, l'enleve, & de peur d'en être bleſſé lui preſſe la tête avec ſes Serres; Perſée tombe du milieu des airs ſur le dos du Dragon, & lui enfonce dans l'épaule droite ſon épée juſqu'à la garde. La Bête ſe ſentant bleſſée s'éleve en bondiſſant ſur la ſurface de la Mer, & s'y replonge enſuite, s'agitant comme un Sanglier que pourſuit une Meute de Chiens. Le jeune Guerrier qui le voit prêt à ſe jetter ſur lui, évite adroitement ſa rencontre, ſans diſcontinuer de le frapper. Les flots de ſang & d'eau qu'il vomit, rejailliſſent ſur Perſée, mouillent ſes aîles & le mettent hors d'état de pouvoir ſe ſoutenir en l'air. Heureuſement dans le temps qu'il n'oſoit plus s'expoſer à voler, il apperçoit un Rocher que la Mer laiſſe à découvert lorſqu'elle eſt calme; il s'y appuye de la main gauche, pendant que de la droite il lui enfonce trois ou quatre fois ſon épée dans le

ventre. On entendit alors tout le rivage retentir des cris d'allégresse, qui furent portés jusques dans les Cieux. Cassiopée & Céphée, au comble de leur joye, reconnoissent Persée pour leur Libérateur & pour leur Gendre. La belle Andromède qui les accompagne devient le prix du Vainqueur, comme elle a été le motif d'une entreprise si pleine de dangers. Persée, après avoir lavé ses mains victorieuses, cacha sous le sable la tête de Méduse, & de peur qu'elle ne fût endommagée, il eut soin de la couvrir de feuilles & de ces plantes tendres & molles qui croissent dans la Mer. Leurs branches encore pleines de séve attirérent le venin de la Gorgone qui les pétrifia. Les Nymphes de la Mer étonnées d'un prodige si surprenant, voulurent faire la même épreuve sur d'autres plantes, & elles eurent le plaisir d'y réussir. Elles en jettérent après cela une grande quantité dans la Mer, qui furent changées en Corail. Telle est encore aujourd'hui la nature de ce Végétal; plante tendre & molle dans l'eau, il se durcit & se pétrifie dès qu'il est exposé à l'air.

Après cet heureux succès, Persée éleva trois Autels de gazon, l'un à gauche pour Mercure, l'autre à droite pour Pallas, & le troisiéme au milieu pour Jupiter. Il immola une Génisse à la Déesse de la Guerre, un

Veau à Mercure, & un Taureau au Souverain des Dieux.

Après avoir offert ces sacrifices, il donna la main à Andromède qui étoit le prix de sa Victoire. L'Amour & l'Hymen les accompagnoient avec leurs torches allumées; de précieuses Cassolettes répandoient de tous côtés l'agréable odeur des parfums: les Maisons étoient ornées de Guirlandes & de Couronnes de fleurs, le son des Flûtes & des Lyres mêlé avec les voix, faisoit entendre un agréable concert, & annonçoit partout l'allégresse publique. La Maison Royale toute brillante d'or & ornée des plus beaux meubles étoit ouverte à tout le Monde, & les Seigneurs de la Cour s'y rendirent pour assister au Festin que le Roy avoit fait préparer. A la fin du repas, dans le temps que le vin inspiroit la joye à tous les convives, Persée fit tomber la conversation sur les mœurs & sur les coutumes du Pays. Après que Céphée l'eut entiérement satisfait sur ce sujet, il le pria à son tour de lui apprendre par quelle heureuse avanture il avoit coupé la tête de Méduse, & quel artifice il avoit employé pour y réussir.

Dans le Royaume d'Atlas, dit Persée, étoit un lieu fortifié de hautes murailles, dont la garde étoit confiée aux deux Filles de Phorcys, qui se tenoient à la porte. Elles

n'avoient qu'un œil, dont elles se servoient tour à tour; pendant qu'une d'elles le prêtoit à sa Sœur, je glissai ma main adroitement & je m'en saisis. Maître du passage, j'allai par des routes détournées, & par des chemins obscurs & remplis de Bois & de Rochers, jusqu'au Palais des Gorgones. L'horreur de ces lieux étoit augmentée par les figures d'Hommes & de Bêtes féroces, que l'aspect de Méduse avoit pétrifiés. Pour me garantir de cet enchantement je ne la vis que par le moyen du Bouclier, qui me réfléchit son image, comme auroit pû faire une glace. Le sommeil avoit alors *assoupi* les yeux de Méduse & ceux des Serpens qui formoient sa chevelure. Je profitai de ce moment pour lui couper la tête. Le sang qui en coula donna la naissance au Cheval Pégase, qui prit d'abord son essor dans les airs, & à Chrysaor son Frere. Persée leur raconta ensuite tous les autres dangers qu'il avoit courus, & leur parla des Mers & des Terres qu'il avoit découvertes durant un si long Voyage. Il leur nomma les Astres & les Constellations desquelles il s'étoit approché, & il finit son discours plutôt qu'on ne l'auroit souhaité.

Un des principaux de la Compagnie lui demanda alors, pourquoi des Gorgones il n'y avoit que Méduse qui eût les cheveux

entortillés de Serpens? Comme vous me demandez, lui répondit Persée, une Histoire qui est digne de votre curiosité & de celle de toute l'Assemblée, je vais vous la raconter. Méduse étoit la plus aimable personne de son temps, & elle avoit inspiré de la tendresse à un grand nombre d'Amans. Quoiqu'elle fût parfaitement belle, elle n'avoit rien de plus beau ni de plus charmant que ses cheveux; leur beauté surpassoit tout ce qu'on peut s'imaginer: c'est le témoignage que m'en ont rendu ceux qui l'avoient vûe. Neptune, qui en étoit amoureux, prophana avec elle le Temple de Minerve, qui fut obligée de se couvrir les yeux de son Egide. Pour punir Méduse, elle changea ses cheveux en Serpens, & depuis ce temps-là cette Déesse, pour épouvanter ses ennemis, porte sur son Egide la tête monstrueuse de cette Gorgone.

Explication des Fables. XVIII. & XIX.

APRÈS la défaite des Gorgones, Persée passa par la Mauritaine, où régnoit le fameux Atlas. Ce Prince qui avoit été averti par un Oracle de se donner de garde d'un Fils de Jupiter, lui refusa les droits de l'hospitalité, & Persée lui ayant montré la tête de Méduse, le pétrifia, ou, pour parler plus juste, le fit périr dans les Montagnes qui depuis ont porté son nom. Il enleva les Pommes d'or du Jardin des Hespérides, qui étoient

gardées par un Dragon que Junon leur avoit donné ; c'est-à-dire qu'il pilla les Trésors de ce Prince de Mauritanie ; puisqu'il y a bien de l'apparence que ces Pommes d'or étoient ou les Mines que ce Prince avoit trouvées dans les Montagnes, & qu'il faisoit garder par des Hommes armés & des Dogues, ou quelques Brebis, qui étoient si belles en ce Pays-là, qu'on pouvoit les appeller des Brebis d'or ; ou des Oranges & des Citrons, dont les Jardins de cette Contrée, qu'on appelloit Tingitane, & qui sont si fameux dans tous les Poëtes, étoient remplis. Persée fit périr Atlas dans le fond de ces Montagnes qui portent son nom & celui de son Ayeul ; ce qui donna lieu à la Fable qu'il avoit été changé en Montagne. Mais nous parlerons plus au long, dans l'Histoire d'Hercule, d'Atlas & des Hespérides.

Après le Voyage de Mauritanie, Persée passant par l'Ethiopie délivra Andromède du Monstre qui alloit la dévorer, Cassiopée sa Mere ayant préféré sa beauté à celle des Néréides, l'Oracle d'Ammon avoit ordonné que sa fille seroit exposée sur un Rocher, à un Monstre que Neptune devoit faire sortir de la Mer, ainsi que nous l'apprenons d'Ovide, d'Apollodore, de Lucréce, de Philostrate, & de plusieurs autres Auteurs anciens. Le fondement de cette Fable vient de ce qu'Androméde avoit été fiancée à un Prince fier & brutal, à condition qu'il laisseroit la liberté du commerce dans le Pays de Céphée (*a*). Persée qui apprit cette circonstance, donna la chasse à ce Corsaire & le tua : ce qui fut représenté sous l'image d'un combat avec un Monstre. Phinée Oncle d'Androméde, n'ayant pû faire périr ce Corsaire, fut obligé de céder ses prétentions à notre Héros ; & comme la crainte que lui

(*a*) *Vossius, de Idol.* Lib. I. Cap. 30.

inſpira la valeur de Perſée le retint dans l'inaction, on publia qu'il l'avoit pétrifié.

Comme les anciennes Fictions ſont toujours fort obſcures, il eſt permis à chacun de les interpréter à ſa mode; ainſi on ne ſera pas étonné lorſqu'on lira dans d'autres Auteurs, que Phinée étoit lui-même le Monſtre, dont il eſt parlé dans cette Fable, ou bien que le Monſtre lui-même étoit le nom du Vaiſſeau ſur lequel le Corſaire dont nous avons parlé devoit emmener Andromède. Ce Vaiſſeau s'appelloit peut-être la Baleine, comme d'autres étoient nommés le Centaure, la Chimére, &c. & cette conjecture n'eſt pas ſans fondement. L'Antiquité nous a conſervé cette Hiſtoire dans un Monument (*a*), où l'on voit Perſée retirer Andromède du Rocher ſur lequel elle avoit été expoſée. Cette Princeſſe y paroît vêtue d'une maniére fort modeſte, au lieu qu'Ovide, qui ne cherchoit qu'à remplir l'imagination d'idées obſcénes, la fait expoſer toute nue.

(*a*) *Admir. Ant. Rom.*

Fin du Tome premier.

FEB 13 1942